

COMTE DE
LAUTRÉAMONT
ISIDORE DUCASSE

OEUVRES COMPLÈTES

LES CHANTS DE MALDOROR
POÉSIES • LETTRES

avec les préfaces de

L. GENONCEAUX • R. DE GOURMONT • ED. JALOUX • A. BRETON
PH. SOUPAULT • J. GRACQ • R. CAILLOIS • M. BLANCHOT

les portraits imaginaires de

S. DALI ET F. VALLOTTON

des fac-similés de correspondance

ET UNE BIBLIOGRAPHIE

17^e MILLE

LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, RUE DE MÉDICIS A PARIS

1958

COMTE DE
LAUTRÉAMONT
ISIDORE DUCASSE

OEUVRES COMPLÈTES

LES CHANTS DE MALDOROR
POÉSIES • LETTRES

avec les préfaces de

L. GENONCEAUX • R. DE GOURMONT • ED. JALOUX • A. BRETON
PH. SOUPAULT • J. GRACQ • R. CAILLOIS • M. BLANCHOT

les portraits imaginaires de

S. DALI ET F. VALLOTTON

des fac-similés de correspondance

ET UNE BIBLIOGRAPHIE

17^e MILLE

LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, RUE DE MÉDICIS A PARIS

1958

Paris, 12 Mars 1870



Monsieur,

Laissez-moi reprendre d'un peu haut j'ai fait
publier un ouvrage de poésies chez M. Lacroix
(3 Montmartre, 15) il y a, une fois qu'il fut en-
voqué, il a refusé de le faire paraître, parce que
l'ouvrage était peinte sous des couleurs trop amères, et
qu'il craignait le procureur-général. C'était quelque
chose dans le genre du Manfred de Byron et du
Konrad de Schlegel, mais, cependant, bien plus
terrible. L'édition avait coûté 1200 f., dont j'avais
déjà fourni 400 f. Mais, le tout est tombé dans l'eau.
Cela me fit ouvrir les yeux. Je me disais que puisque
la police du doute (des volumes d'aujourd'hui il ne
restera pas 150 pages) en arrive avec tant de prompt
de désespoir même, et de méchanceté théorique, par-
consequent, est qu'elle est radicalement fautive; par
cette raison qu'elle dicte les principes, et qu'il ne
faut pas les dicter. C'est plus qu'ingratitude. Les
généralités poétiques de ce siècle ne sont que des
capharnims hideux chanter l'ennui, les douleurs,
les tristesses, les mélancolies, la mort, l'ombre,

le sombre, etc, c'est nouveau, toute force, re-
garder que le public reverse des choses à Lamartine,
Hugo, Musset ce sont métamorphoses volontaire-
ment en femmelottes. Ce sont les Grandes-Côtes-Alol-
les de notre époque les jolis pleumichers. Voilà pour-
quoi j'ai complètement changé de méthode, pour
ne chanter exclusivement que l'Espoir, l'Espérance,
le calme, le bonheur, le devoir. Et c'est avec
quelque ressemblance avec les Cornettes et les Racines la-
chaine du bon sens et d'usage - froid, brève-
ment interrompue depuis l'opuscule Valtaine
et Jean-Jacques Rousseau. Mon volume ne sera
terminé que dans 4 ou 5 mois. Mais, en attendant,
j'enverrai envoyer à mon père l'apréface, qui
contendra 60 pages, chez M. Lemerre. C'est avec
qu'il verra que j'en ai fait, et qu'il m'enverra la
somme totale du volume à l'impression plus tard.

J'espère, Monsieur, vous deman-
der à mon père vous à cet que vous me
devoir de l'argent, en dehors de la première
depuis le mois de Novembre de Décembre. Et, en
ce cas, il m'aurait fallu 200 fr pour l'impres-
sion de l'apréface, que j'enverrai, envoyer, ainsi,
le 22, à Montevideo. Il n'aurait rien été, aurais-

vous l'abîme de l'écriture ?

l'écriture de l'écriture

Isidore Ducasse
15 rue Vivienne



ISIDORE DUCASSE

Portrait imaginaire par

FÉLIX VALLOTTON

(LE LIVRE DES MASQUES, *Mercure de France*, éd.)

PRÉFACES



PREFACE DE L. GENONCEAUX.

(Edition Genonceaux, Paris, 1890)

A mon ami Albert Lacroix.

L'édition actuelle des *Chants de Maldoror* est la réimpression, revue et corrigée d'après le manuscrit original, d'un ouvrage qui n'a jamais paru en librairie. Dans le courant de 1869, M. le comte de Lautréamont venait de délivrer les derniers bons à tirer de son livre, et celui-ci allait être broché, lorsque l'éditeur — continuellement en butte aux persécutions de l'Empire — en suspendit la mise en vente à cause de certaines violences de style qui en rendaient la publication périlleuse.

« J'ai fait publier un ouvrage de poésies chez M. Lacroix. Mais, une fois qu'il fut imprimé, il a refusé de le faire paraître, parce que la vie y était peinte sous des couleurs trop amères, et qu'il craignait le procureur général. »

Ainsi s'exprime l'auteur dans la lettre reproduite en fac-similé en tête de ce volume. L'ouvrage de poésies dont il est question et qui, ainsi présenté, atteste la visée lyrique qu'y attachait l'auteur, est bien celui-ci. M. le comte de Lautréamont se refusait à amender les violences de son texte. Ce n'est qu'après s'en être longtemps défendu qu'il consentit aux modifications qui lui étaient demandées. Des cartons destinés à remplacer les passages réputés dangereux devaient être tirés. Mais en 1870, la guerre éclatait. On ne pensa plus aux *Chants de Maldoror*. Et brusquement, l'auteur mourut, n'ayant exécuté qu'une partie des révisions auxquelles il avait consenti.

Le texte de la présente édition est donc conforme à celui de l'édition originale dont le tirage alla s'égarer dans les caves d'un libraire belge qui, timidement, au

bout de quatre années, fit brocher des exemplaires avec un titre et une couverture anonymes¹. Quelques lettrés seulement connaissent ces exemplaires.

Nous avons cru que la réédition d'une œuvre aussi intéressante serait bien accueillie. Ses véhémences de style ne peuvent effrayer une époque aussi littéraire que la nôtre. Si outrées qu'elles soient, elles gardent une beauté profonde et ne revêtent aucun caractère pornographique.

La Critique appréciera, comme il convient, les *Chants de Maldoror*, poème étrange et inégal où, dans un désordre furieux, se heurtent des épisodes admirables et d'autres souvent confus. En écrivant cette notice, nous voulons simplement détruire une légende formée, on ne sait trop pourquoi, à l'endroit de la personnalité du comte de Lautréamont. Dernièrement encore, M. Léon Bloy, dont la mission, ici-bas, consiste décidément à démolir tout le monde, les morts comme les vivants, tentait d'accréditer cette légende dans une longue étude consacrée au volume² : il y répète à satiété que l'auteur était fou et qu'il est mort fou. — « C'est un aliéné qui parle, le plus déplorable, le plus déchirant des aliénés. » — « La catastrophe qui fit de cet inconnu un aliéné. » — « . car c'était un vrai fou, hélas ! Un vrai fou qui sent sa folie » Et plus loin : « *L'auteur est mort dans un cabanon, et c'est tout ce qu'on sait de lui.* » En écrivant cela,

¹ La couverture et le titre sont ainsi composés : *Les Chants — de — Maldoror — par — le comte de Lautréamont — (Chants I, II, III IV, V, VI) — Paris et Bruxelles — En vente chez tous les libraires — 1874*. Au-dessous de la couverture, dans le double filet, cette mention : *Tous droits de traduction et de reproduction réservés*. Au verso du faux-titre : *Bruxelles — Typ. de E. Wittmann*. Cette dernière indication est fautive, aucun imprimeur du nom de Wittmann n'ayant existé à Bruxelles. Couverture brun-marron.

En 1869, l'auteur témoigna le désir de posséder quelques exemplaires de son livre, on lui en brocha une dizaine. La couverture de ces exemplaires est jaune. Elle porte : *Paris, En vente chez tous les libraires (1869)*. Au verso du faux-titre et en quatrième page de la couverture : *Bruxelles, Imprimerie de A. Lacroix, Verbroeckhoven et C^{ie}, boulevard de Waterloo, 42.*

² V. *La Plume*, 2^e année, n^o 33.

M Léon Bloy a sciemment fait de très mauvaise besogne; en effet, il résulte de l'enquête très approfondie que nous avons faite, il résulte de documents authentiques que nous avons recueillis, que l'auteur des *Chants de Maldoror* n'est pas mort fou. Le comte de Lautréamont s'est éteint à l'âge de vingt ans, emporté en deux jours par une fièvre maligne. Si M Léon Bloy avait lu les aliénistes, et si la science physiologique l'avait un peu allaité, il eût apporté plus de réserve dans l'invention d'une fable, intéressante seulement au point de vue de l'effet littéraire qu'il désirait produire. La Science, en effet, nous apprend que les cas de vraie folie sont extrêmement rares au-dessous de vingt ans. Or, l'auteur naquit à Montevideo le 4 avril 1850, son manuscrit fut remis à l'imprimerie en 1868, on peut sans témérité présumer son complet achèvement en 1867; les *Chants de Maldoror* sortirent donc de l'imagination et du labeur cérébral d'un jeune homme de dix-sept ans. Au surplus, l'extrait des minutes des actes de décès du neuvième arrondissement de Paris porte que Isidore-Lucien Ducasse — tel est son véritable nom — est décédé le jeudi 24 novembre 1870, à huit heures du matin, en son domicile, Faubourg-Montmartre, n° 7. Le numéro 7 du Faubourg-Montmartre n'a jamais été ni un cabanon, ni une maison de fous.

Nos actives investigations n'ont pas abouti à pénétrer, dans son intégralité, le mystère dont la vie de l'auteur à Paris semble avoir été entourée. La Préfecture de police s'est refusée à nous seconder dans ces recherches, parce que nous n'avions aucun caractère officiel pour les lui demander. Voilà, certes, un rigorisme administratif fort regrettable. Quel inconvénient peut-il y avoir à fournir à un éditeur quelques renseignements sur la vie d'un homme de lettres mort depuis vingt ans ? Borné à nos seules enquêtes, nous avons acquis la certitude que Ducasse était venu à Paris dans le but d'y suivre les cours de l'école Polytechnique ou des Mines. En 1867, il occupait une chambre dans un hôtel situé au numéro 23 de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Il y était descendu dès son arrivée d'Amérique. C'était un grand jeune homme brun, imberbe, nerveux, rangé et travailleur. Il n'écrivait que la nuit, assis à son piano. Il déclamaît, il forgeait ses phrases, plaquant ses prosopopées

avec des accords Cette méthode de composition faisait le désespoir des locataires de l'hôtel qui, souvent réveillés en sursaut, ne pouvaient se douter qu'un étonnant musicien du verbe, un rare symphoniste de la phrase cherchait, en frappant son clavier, les rythmes de son orchestration littéraire

Si de tels raccourcis de la vie d'un homme ne suffisent pas pour reconstituer une ressemblance bien définie, ils aideront toutefois à élucider, pour une petite part, le mystère de cette figure vouée à rester, par presque tous ses côtés, obscure Mais, restituer un caractère avec des documents, cela ne tient-il pas un peu du domaine des Sciences occultes ? Du moins, avons-nous cherché à éclairer ce sommaire portrait en recourant à celle des Sciences de ce temps qui, d'après un texte, s'applique à évoquer les plus fuyantes directions de l'Âme et de la Pensée Puisque nous avions cette fortune de posséder des manuscrits de Ducasse, il nous a paru curieux de demander son avis à un graphologiste érudit sur l'auteur des *Chants de Maldoror*.

« — Oh ! oh ! c'est joli, dit-il (c'est là une expression familière aux graphologistes lorsque le sujet leur semble intéressant), singulier mélange, par exemple Voyez donc l'ordre et l'élégance, cette date régulière en haut, cette marge, ces lignes rigides, et cette distinction inattendue qui le fait commencer sa lettre à l'envers en oubliant les initiales que porte le papier¹. Majuscules harmoniques, le V de Voltaire et l'R de Rousseau et d'autres Puis, regardez maintenant l'*enfantillage* du P de Paris et le G des Grandes-Têtes Quant à la signature, elle est littéralement d'un enfant, comment concilier l'inharmonie d'un tel parafe avec ce que je viens de dire ? Nous allons en avoir l'explication en l'analysant Il a signé J Ducasse, sans parafe, il devait n'en faire jamais, ce qui, vous le savez, est un des signes graphologiques de la distinction Puis, se rappelant qu'il demandait de l'argent, il a ajouté son adresse, et pour réunir les deux choses, par *ordre et logique*, il a

1. La photogravure a rétabli le chiffre à sa place Celui-ci se trouve en quatrième page de la lettre, barré par un trait de plume (*lettre reproduite au début du volume*)

entouré le tout d'une très vague ellipse faite un peu « va comme je te pousse » et qu'il ne faudrait pas confondre, dans cette analyse, avec le parafe en colimaçon habituel aux amoureux de la vie familiale. Je vous le répète, il n'y a pas là de parafe, et *il ne peut pas y en avoir*, étant donné *la sobriété du reste*

« Mais, continuons l'harmonie m'a montré un artiste, et tout à coup je découvre un logicien et un mathématicien. Les derniers mots « *la bonté de me l'écrire* », cela ne ressemble-t-il pas à une formule algébrique, avec l'abréviation de *bonté*, et à un syllogisme, avec cet étroit enchaînement des mots, et, il est si étroit, cet enchaînement, le scripteur est tellement obsédé par la logique qu'il ne met les apostrophes qu'après le mot fini, et sans en oublier une seule ! C'est admirable, je n'ai peut-être pas vu cela dix fois sur les milliers de lettres que j'ai étudiées

« Barres scrupuleuses et énergiques avec, quelquefois, un petit harpon d'égoïsme (mais qui n'en a pas ?) Il y en a juste *la dose nécessaire* pour n'altérer en rien la bonté qui éclate dans la rondeur des lettres, comme il y a un peu d'acide prussique dans les amandes, si vous voulez. Un petit détail : votre homme me semble un peu sensuel, il y a parfois de l'empâtement, je ne suis pas fâché de cette petite tache (si c'en est une), car vraiment c'était trop beau.

« Je me résume : avant tout, équilibre · harmonie ou logique : peut-être n'a-t-il jamais rien fait, mais j'en doute, car l'écriture n'a rien d'un paresseux : si c'est un artiste, il eût pu tout aussi bien faire un savant, si c'est un savant, il eût pu tout aussi aisément être un grand artiste

« — Mais, alors, il n'est pas fou ?

« — Que voulez-vous dire ? Ou bien tout ce qui précède est vrai, et tout cela ne me semble guère d'un fou, ou alors la graphologie n'existe pas. »

Seulement alors, nous nous décidâmes à livrer à notre savant les quelques détails de la vie de Ducasse que nous connaissions et que, volontairement, nous avions différé de lui communiquer de peur de l'influencer. Et surtout, nous insistâmes sur cette folie qu'on lui reprochait et par laquelle on semblait vouloir atténuer la conscience de son talent.

« — Mais j'en m'étonne qu'une pareille légende ait trouvé crédit auprès d'esprits distingués, vous n'ignorez pas combien les cas de folie à cet âge sont rares, j'entends de la vraie folie, car des idiots, des débiles, des mélancoliques, des crétins, les asiles en sont bondés, mais un vrai fou, un fou de vingt ans qui, de sa folie, mourrait dans un cabanon, je doute qu'on en voie souvent. notez même que ce détail triste et topique, la mort dans un cabanon, me fait tout de suite penser à un paralytique général avec toute cette succession classique intelligence vive, — obscurcissement, — folie des persécutions, — mégalomanie, — excitation puis déchéance complète et disparition de l'individu s'en allant depuis longtemps par lambeaux. Eh bien, interrogez des spécialistes et demandez-leur combien ils ont pu compter de paralytiques généraux de vingt ans! Bayle déclare n'en avoir jamais vu avant vingt-cinq ans, Calmeil ne l'a observé que deux fois avant trente-deux ans. Restent enfin la manie et la folie circulaire, mais ces deux formes de folie suivent à peu près les mêmes lois et sauf exceptions infiniment rares, il n'y a pas de fou furieux de dix-neuf ans. Enfin, si le volume est paru quand Ducasse avait dix-neuf ans, et qu'il soit mort à vingt ans, voilà donc une aliénation qui aurait évolué en un an... N'est-ce pas le cas de dire avec Verlaine Tout cela est littérature! »

Quoique Montevideén, Ducasse était français d'origine. Son père, Chancelier à la légation française à Montevideo, naquit à Tarbes. La famille devait être riche. Elle se trouvait en relations d'affaires avec un banquier de la rue de Lille, M. Darasse, qui payait au fils une pension mensuelle. Grâce à l'amabilité de M. Dosseur, successeur de M. Darasse, nous avons pu prendre connaissance d'une partie de la correspondance du jeune écrivain et donner, en tête du présent volume, une de ses lettres en *fac-simile*. Cette lettre contient en quelque sorte une profession de foi littéraire et fait allusion aux circonstances qui s'opposaient à la mise en vente de son livre, ainsi qu'à la préface d'un nouveau volume, que l'éditeur Lemerre n'a jamais reçue. La correspondance de Ducasse est curieuse et montre combien étaient vives ses préoccupations littéraires.

Dans une lettre, datée du 22 mai 1869, nous relevons les passages suivants, que nous ne reproduisons qu'à titre de simple curiosité

« Monsieur,

« C'est hier même que j'ai reçu votre lettre datée du 21 mai, c'était la vôtre. Eh bien ! sachez que je ne puis pas malheureusement laisser passer ainsi l'occasion de vous exprimer mes excuses. Voici pourquoi : parce que, si vous m'aviez annoncé l'autre jour, dans l'ignorance de ce qui peut arriver de fâcheux aux circonstances où ma personne est placée, que les fonds s'épuisassent, je n'aurais eu garde d'y toucher; mais certainement j'aurais éprouvé autant de joie à ne pas vous écrire ces trois lettres que vous en auriez éprouvé vous-même à ne pas les lire. Vous avez mis en vigueur le déplorable système de méfiance prescrit vaguement par la bizarrerie de mon père, mais vous avez deviné que mon mal de tête ne m'empêche pas de considérer avec attention la difficile situation où vous êtes placé jusqu'ici une feuille de papier à lettre venue de l'Amérique du Sud, dont le principal défaut était le manque de clarté, car je ne mets pas en ligne de compte la malsonnance de certaines observations mélancoliques qu'on pardonne aisément à un vieillard, et qui m'ont paru, à la première lecture, avoir eu l'air de vous imposer, à l'avenir, peut-être, la nécessité de sortir de votre rôle strict de banquier, vis-à-vis d'un monsieur qui vient habiter la capitale..

« ... Pardon, monsieur, j'ai une prière à vous faire : si mon père vous envoyait d'autres fonds avant le 1^{er} septembre, époque à laquelle mon corps fera une apparition devant la porte de votre banque, vous aurez la bonté de me le faire savoir ? Au reste, je suis chez moi à toute heure du jour, mais vous n'auriez qu'à m'écrire un mot, et il est probable qu'alors je le recevrai presque aussitôt que la demoiselle qui tire le cordon, ou bien avant, si je me rencontre sur le vestibule...

« ... Et tout cela, je le répète, pour une bagatelle insignifiante de formalité ! Présenter dix ongles secs au lieu de cinq, la belle affaire : après avoir réfléchi beau-

coup, je confesse qu'elle m'a paru remplie d'une notable quantité d'importance nulle.. »

L'extrême jeunesse de l'auteur atténuera sans doute la sévérité de certains jugements qui ne manqueront pas d'être portés sur les *Chants de Maldoror*. Si Ducasse avait vécu, il eût pu devenir l'une des gloires littéraires de la France. Il est mort trop tôt, laissant derrière lui son œuvre éparpillée aux quatre vents, et par une coïncidence curieuse, ses restes mortels ont subi le même sort que son livre. Inhumé dans une concession temporaire du cimetière du Nord, le 25 novembre 1870, il en a été exhumé, le 20 janvier 1871, pour être réinhumé dans une autre concession temporaire. Il se trouve actuellement dans les terrains désaffectés et repris par la Ville.

L. G.

INTRODUCTION DE REMY DE GOURMONT.

(Edition de la Sirène, Paris, 1921)

C'était un jeune homme d'une originalité furieuse et inattendue, un génie malade et même franchement un génie fou. Les imbéciles deviennent fous et dans leur folie l'imbécillité demeure croupissante ou agitée, dans la folie d'un homme de génie il reste souvent du génie. La forme de l'intelligence a été atteinte et non sa qualité, le fruit s'est écrasé en tombant, mais il a gardé tout son parfum et toute la saveur de sa pulpe, à peine trop mûre.

Telle fut l'aventure du prodigieux inconnu Isidore Ducasse, orné par lui-même de ce romantique pseudonyme Comte de Lautréamont. Il naquit à Montevideo, en avril 1846, et mourut âgé de vingt-huit ans, ayant publié les *Chants de Maldoror* et des *Poésies*, recueil de pensées et de notes critiques d'une littérature moins exaspérée et même, çà et là, trop sage. On ne sait rien de sa vie brève, il ne semble avoir eu aucunes relations littéraires, les nombreux amis, apostrophés en ses dédicaces, portant des noms demeurés occultes.

Les *Chants de Maldoror* sont un long poème en prose dont les six premiers chants seuls furent écrits. Il est probable que Lautréamont, même vivant, ne l'eût pas continué. On sent, à mesure que s'achève la lecture du volume, que la conscience s'en va, s'en va, — et quand elle lui est revenue, quelques mois avant de mourir, il rédige les *Poésies*, où, parmi de très curieux passages, se révèle l'état d'esprit moribond qui répète, en les défigurant dans la fièvre, ses plus lointains souvenirs, c'est-à-dire pour cet enfant les enseignements de ses professeurs!

Motif de plus que ces chants surprennent. Ce fut un

magnifique coup de génie, presque inexplicable. Unique, ce livre le demeurera, et dès maintenant il reste acquis à la liste des œuvres qui, à l'exclusion de tout classicisme, forment la brève bibliothèque et la seule littérature admissibles pour ceux dont l'esprit mal fait se refuse aux joies, moins rares, du lieu commun et de la morale conventionnelle

La valeur des *Chants de Maldoror*, ce n'est pas l'imagination pure qui la donne féroce, démoniaque, désordonnée ou exaspérée d'orgueil en des visions démentes, elle effare plutôt qu'elle ne séduit, puis, même dans l'inconscience, il y a des influences possibles à déterminer. « O *Nuits* de Young, s'exclame l'auteur en ses *Poésies*, que de sommeil vous m'avez coûté! » Aussi le dominant çà et là les extravagances romantiques de tels romanciers anglais encore de son temps lus, Anne Radcliffe et Maturin (que Balzac estimait), Byron, puis les rapports médicaux sur des cas d'érotisme, puis la Bible. Il avait certainement de la lecture, et le seul auteur qu'il n'allègue jamais, Flaubert, ne devait jamais être loin de sa main.

Cette valeur que je voudrais qualifier, elle est, je crois, donnée par la nouveauté et l'originalité des images et des métaphores, par leur abondance, leur suite logiquement arrangée en poème, comme dans la magnifique description d'un naufrage : toutes les strophes (encore que nul artifice typographique ne les désigne) finissent ainsi :

« Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme, mais il sombre avec lenteur . avec majesté. » Pareillement les litanies du Vieil Océan « Vieil Océan, tes eaux sont amères . je te salue, vieil Océan. — Vieil Océan, ô grand célibataire, quand tu parcoures la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques . je te salue, vieil Océan. » Voici d'autre images « Comme un angle à perte de vue de grues frileuses méditant beaucoup, qui, pendant l'hiver, vole puissamment à travers le silence », et cette effarante invocation « Poulpe au regard de soie! » Pour qualifier les hommes, ce sont des expressions d'une suggestivité homérique . « Les hommes aux épaules étroites. — Les hommes à la tête laide. — L'homme à la chevelure pouilleuse. — L'homme à la prune de jaspé. — Humains à la verge rouge. » D'au-

tres d'une violence magnifiquement obscène . « Il se replace dans son attitude farouche et continue de regarder, avec un tremblement nerveux, la chasse à l'homme, et les grandes levres du vagin d'ombre, d'où découlent, sans cesse, comme un fleuve, d'immenses spermatozoïdes ténébreux qui prennent leur essor dans l'éther lugubre, en cachant, avec le vaste déploiement de leurs ailes de chauve-souris, la nature entière, et les légions solitaires de poulpes, devenus mornes à l'aspect de ces fulgurations sourdes et inexprimables » (1868 qu'on ne croie donc pas à des phrases imaginées sur quelque estampe d'Odilon Redon.) Mais quelle légende, au contraire, quel thème pour le maître des formes rétrogrades, de la peur, des amorphes grouillements des êtres qui sont presque, — et quel livre, écrit, on l'affirmerait, pour le tenter !

Voici un passage bien caractéristique à la fois du talent de Lautréamont et de sa maladie mentale

« Le frère de la sangsue (Maldoror) marchait à pas lents dans la forêt .. Enfin il s'écrie : « Homme, lorsque tu rencontres un chien mort retourné, appuyé contre une écluse qui l'empêche de partir, n'aïlle pas, comme les autres, prendre avec ta main les vers qui sortent de son ventre gonflé, les considérer avec étonnement, ouvrir un couteau, puis en dépecer un grand nombre, en te disant que toi aussi tu ne seras pas plus que ce chien Quel mystère cherches-tu ? Ni moi, ni les quatre pattes nageoires de l'ours marin de l'Océan Boréal, n'avons pu traverser le problème de la vie. Quel est cet être, là-bas, à l'horizon, et qui ose approcher de moi, sans peur à sauts obliques et tourmentés ? et quelle majesté mêlée d'une douceur sereine ! Son regard, quoique doux est profond Ses paupières énormes jouent avec la brise et paraissent vivre Il m'est inconnu En fixant ses yeux monstrueux, mon corps tremble... Il y a comme une auréole de lumière éblouissante autour de lui . Qu'il est beau Tu dois être puissant, car tu as une figure plus qu'humaine, triste comme l'univers, belle comme le suicide .. Comment !.. C'est toi, crapaud !... gros crapaud ! . infortuné crapaud !. Pardonne !. Que viens-tu faire sur cette terre où sont les maudits ? Mais qu'as-tu donc fait de tes pustules visqueuses et fétides, pour avoir l'air si doux ? Quand tu descendis d'en haut...

je te vis! Pauvre crapaud! Comme alors je pensais à l'infini, en même temps qu'à ma faiblesse. Depuis que tu m'es apparu monarque des étangs et des marécages! couvert d'une gloire qui n'appartient qu'à Dieu, tu m'as en partie consolé, mais ma raison chancelante s'abîme devant tant de grandeur.. Replie tes blanches ailes et ne regarde pas en haut avec des paupières inquiètes. » Le crapaud s'assit sur les cuisses de derrière (qui ressemblent tant à celles de l'homme) et, pendant que les limaces, les cloportes et les limaçons s'enfuyaient à la vue de leur ennemi mortel, prit la parole en ces termes : « Maldoror, écoute-moi. Remarque ma figure, calme comme un miroir . je ne suis qu'un simple habitant des roseaux, c'est vrai, mais grâce à ton propre contact, ne prenant que ce qu'il y a de beau en toi, ma raison s'est agrandie et je puis te parler. Moi je préférerais avoir les paupières collées, mon corps manquant des jambes et des bras, avoir assassiné un homme, que ne pas être toi! Parce que je te hais!.. Adieu donc; n'espère plus retrouver le crapaud sur ton passage. Tu as été la cause de ma mort. Moi, je pars pour l'éternité, afin d'implorer ton pardon. »

Les aliénistes, s'ils avaient étudié ce livre, auraient désigné l'auteur parmi les persécutés ambitieux : il ne voit dans le monde que lui et Dieu, — et Dieu le gêne. Mais on peut aussi se demander si Lautréamont n'est pas un ironiste supérieur¹, un homme engagé par un mépris précoce pour les hommes à feindre une folie dont l'incohérence est plus sage et plus belle que la raison moyenne. Il y a la folie de l'orgueil, il y a le délire de la médiocrité. Que de pages pondérées, honnêtes, de bonne et claire littérature, je donnerais pour celles-ci, pour ces pelletées de mots et de phrases sous lesquelles il semble avoir voulu enterrer la raison elle-même! C'est tiré de singulières *Poésies* :

« Les perturbations, les anxiétés, les dépravations, la mort, les exceptions dans l'ordre physique ou moral,

1. Voici un exemple évident d'ironie . « Toi, jeune homme, ne te désespère point, car tu as un ami dans le vampire, malgré ton opinion contraire. En comptant l'*ascarus* sarcopite qui produit la gale, tu auras deux amis. »

l'esprit de négation, les abrutissements, les hallucinations servies par la volonté, les tourments, la destruction, les renversements, les larmes, les insatiabilités, les asservissements, les imaginations creusantes, les romans, ce qui est inattendu, ce qu'il ne faut pas faire, les singularités chimiques de vautour mystérieux qui guette la charogne de quelque illusion morte, les expériences précoces et avortées, les obscurités à carapace de punaise, la monomanie terrible de l'orgueil, l'inoculation des stupeurs profondes, les oraisons funèbres, les envies, les trahisons, les tyrannies, les impiétés, les irritations, les acrimonies, les incartades agressives, la démence, le spleen, les épouvantements raisonnés, les inquiétudes étranges, que le lecteur préférerait ne pas éprouver, les grimaces, les névroses, les filières sanglantes par lesquelles on fait passer la logique aux abois, les exagérations, l'absence de sincérité, les scies, les platitudes, le sombre, le lugubre, les enfantements pires que les meurtres, les passions, le clan des romanciers de cours d'assises, les tragédies, les odes, les mélodrames, les extrêmes présentés à perpétuité, la raison impunément sifflée, les odeurs de poule mouillée, les affadissements, les grenouilles, les poulpes, les requins, le simoun des déserts, ce qui est somnambule, louche, nocturne, somnifère, noctambule, visqueux, phoque parlant, équivoque, poitrinaire, spasmodique, aphrodisiaque, anémique, borgne, hermaphrodite, bâtard, albinos, pédéraste, phénomène d'aquarium et femme à barbe, les heures soûles du découragement taciturne, les fantaisies, les âcretés, les monstres, les syllogismes démoralisateurs, les ordures, ce qui ne réfléchit pas comme l'enfant, la désolation, ce mancenillier intellectuel, les chancres parfumés, les cuisses aux camélias, la culpabilité d'un écrivain qui roule sur la pente du néant et se méprise lui-même avec des cris joyeux, les remords, les hypocrisies, les perspectives vagues qui vous broient dans leurs engrenages imperceptibles, les crachats sérieux sur les axiomes sacrés, la vermine et ses chatouillements insinuants, les préfaces insensées comme celles de Cromwell, de Mlle de Maupin et de Dumas fils, les caducités, les impuissances, les blasphèmes, les asphyxies, les étouffements, les rages, — devant ces charniers immondes, que je rougis de nommer, il est temps

de réagir enfin contre ce qui nous choque et nous courbe souverainement. »

Maldoror (ou Lautréamont) semble s'être jugé lui-même en se faisant apostropher ainsi par son énigmatique Crapaud « Ton esprit est tellement malade qu'il ne s'en aperçoit pas, et que tu crois être dans ton naturel chaque fois qu'il sort de ta bouche des paroles insensées, quoique pleines d'une infernale grandeur »

REMY DE GOURMONT.

PRÉFACE D'EDMOND JALOUX, de l'Académie
française.

(Edition Librairie José Corti, Paris, avril 1938)

Le problème posé à l'esprit par les *Chants de Maldoror* est un des plus irritants qui soient. Plus on est familiarisé avec cette œuvre fabuleuse, plus il est difficile de trouver une réponse aux innombrables questions qu'elle pose.

On a dit et redit qu'il n'y a pas d'aérolithe en littérature¹. Cependant, si quelque chose est inexplicable, c'est bien l'invraisemblable apparition de cette œuvre géniale par laquelle, à la fin de son adolescence, un homme dont nous ne savons presque rien a exprimé une vision du monde presque autonome. Ce n'est pas qu'il soit difficile d'établir ici la critique des sources. Nous y reviendrons tout à l'heure, elles sont nombreuses; elles sont indubitables. Mais les sources prouvent simplement que l'auteur a connu ses antécédents, et qu'il y a puisé une partie de son inspiration. Elles n'expliquent pas pourquoi il en a fait cela, et pas autre chose. Or, c'est le problème essentiel. Nous savons parfaitement que Racine a pris *Iphigénie* et *Phèdre* à Euripide, qui les a lui-même tirées de la mythologie nationale. Cela n'élucide en rien le génie de Racine, cela ne nous dit pas pourquoi son *Iphigénie* et sa *Phèdre* sont à ce point différentes de celles d'Euripide.

A moins que l'on ne découvre quelque part des lettres inédites d'Isidore Ducasse, qui s'est fait appeler le comte de Lautréamont, nous en serons toujours réduits aux hypothèses. Ces lettres elles-mêmes d'ailleurs, que

1. Cette formule appartient à Baudelaire; on commence à oublier qu'elle est de lui.

prouveraient-elles ? Rien n'est moins explicite que la correspondance d'un être jeune, il n'a pas encore fait assez d'expériences pour se connaître, il ne sait qu'une chose, c'est ce qu'il veut devenir. Ses lettres nous donneront donc une vue tout à fait erronée de lui-même. Non qu'elles soient insincères, mais la sincérité, quoi qu'on en ait dit, ne signifie rien. Une sincérité, qui n'est pas doublée d'un merveilleux instrument d'introspection, indique simplement que l'on se trompe avec le maximum de candeur — donc, d'aveuglement. Ce sont les échecs de la vie et non nos rêves ou nos vellétés, qui placent notre caractère sur son véritable terrain.

Quand on lit les quelques lettres que nous possédons de Lautréamont, nous sommes bien forcés de reconnaître qu'il ne semble avoir rien deviné de son extraordinaire génie. Ou encore — et c'est la version qui semble la plus raisonnable, — que l'être admirable qui s'est exprimé à travers Isidore Ducasse, n'a peut-être jamais averti celui-ci de sa propre importance. Le désaveu que, dans une de ses lettres, Lautréamont inflige à *Maldoror*, indique bien à quel point notre point de vue est vraisemblable. Il faut donc nous en tenir dans ce que nous pensons des *Chants de Maldoror*, aux généralités les plus vagues; d'autant plus justement que le secret de cette œuvre lyrique est d'être avant tout générale. Au lieu d'apparaître comme la suprême contraction désespérée d'un homme unique, elle nous semble une confession inspirée par des milliers d'esprits et transcrite par un seul.

Dans une lettre datée du 12 mars 1870, Isidore Ducasse écrit que ce livre était dans sa pensée quelque chose dans le genre du *Manfred* de Byron et du *Conrad* de Mickiewicz, mais cependant bien plus terrible. Il reconnaît implicitement avoir voulu chanter « l'ennui, les douleurs, les tristesses, les mélancolies, la mort, l'ombre, le sombre, etc. ». Il se peut qu'il y eût là chez lui un certain goût du jeu littéraire, une manière de défi. Mais quand je parle de jeu littéraire ou de défi, je n'envisage que le point de départ de Lautréamont, nullement son point d'arrivée. Je veux simplement sous-entendre qu'il ne savait pas qu'il avait créé un monde d'une tragique grandeur, un monde clos, imperméable, incommunicable, une véritable sphère qui lui appartiendrait à

jamais Il était beaucoup trop jeune pour penser complètement son œuvre, en revanche, cette jeunesse ne l'a nullement empêché de l'accomplir totalement Il ne faut pas oublier, en effet, que d'après tous les renseignements que nous avons, la première partie de son manuscrit a été remise à l'imprimerie en 1868, il datait sans doute de 1867 Nous ne savons pas le nombre de mois qu'il a consacrés à l'écrire, mais il était né en avril 1847 Cette œuvre, d'une réalisation artistique et littéraire presque impeccable et d'une pensée bouleversante est donc sortie de l'imagination d'un enfant de vingt ans On ne pense pas suffisamment à cela quand on étudie le cas de Lautréamont

Notez bien que les préférences qu'il accuse, comme il le dit, pour le mal, l'ombre, la mélancolie et la mort, font partie des phénomènes inhérents à l'adolescence Par un phénomène singulier, la plupart des êtres jeunes, à l'occasion de leur puberté, pensent plus à la mort qu'à la vie; comme si cette extraordinaire métamorphose qui fait un homme d'un enfant avait une mystérieuse analogie avec toutes les autres métamorphoses et, en particulier, avec celle qui d'un enfant fait ce que nous appelons un mort, c'est-à-dire quelqu'un dont l'être nous est devenu incompréhensible, et que nous appelons mort, non pas peut-être parce qu'il ne vit plus, mais parce qu'il échappe brusquement aux catégories conventionnelles de notre esprit.

Lautréamont a qualifié lui-même sa conception par ce mot saisissant et profond : « le puéril revers des choses ». A-t-il voulu dire cet envers des choses qui frappe particulièrement les enfants; ou bien cet envers des choses dont il n'est pas viril de s'occuper ? L'état psychologique de Maldoror est plein de ces mystères qui appartiennent, je le répète, à l'âme adolescente : la terreur, la perversité, la cruauté, le morbide, le bouleversant; tout cela comporte une série de spéculations dont se détourne l'homme arrivé à maturité. On peut affirmer que tout être féroce a gardé en soi quelque chose d'enfantin. Les empereurs romains qui se sont abandonnés le plus volontiers à une véritable ivresse de sang étaient à peine plus âgés que Lautréamont. Le marquis de Sade a gardé toute sa vie une sorte de candeur, due en partie à ces longues années de claustration et d'emprisonnement,

qui lui ont permis de demeurer très longtemps sur le plan de la rêverie adolescente, ce qui lui a permis, à un âge déjà avancé, de mêler à une concupiscence abstraite ces visions torturantes et plaisamment atroces que la vie dissipe assez vite chez les individualités qui suivent le cours régulier des saisons humaines.

Ce qui prouve d'ailleurs le bien-fondé de ces points de vue, c'est que l'on voit fréquemment les vieillards retomber, à la fin de leurs jours, dans un érotisme sadique, c'est-à-dire au moment où l'affaiblissement de leurs facultés physiques leur fait chercher un soutien dans les images qui les ont troublés au cours de leur enfance.

Ce ne sont donc pas les préoccupations d'Isidore Ducasse qui nous surprennent, notre étonnement vient de ce qu'un enfant, en transcrivant des rêves à ce point tourmentés, ait pu se servir pour le faire, d'une langue forte, équilibrée, majestueuse, d'une langue qui a, par moments, un tour presque classique et qui indique une force d'expression, un don de style, une intégrité intellectuelle d'une si renversante maîtrise; c'est aussi qu'il ait sublimé ce monde obscur, non seulement par le langage, mais la puissance des images, la noblesse humaine de sa démarche et la nouveauté de ses inventions.

Léon Bloy, qui avait pour la calomnie une pente toute naturelle, a raconté qu'il avait été fou. Il a même écrit « L'auteur est mort dans un cabanon et c'est tout ce que l'on sait de lui. » Il avait auparavant affirmé avec fureur qu'il s'agissait de l'œuvre d'un aliéné Remy de Gourmont, si sage d'habitude, semble aussi douter de l'intégrité des facultés de Ducasse.

Il est vrai qu'il court un préjugé saugrenu, tendant à établir que l'on reconnaîtrait un fou à ce qu'il donne une expression quelconque à des sentiments nullement partagés, à l'état conscient, par la majorité des hommes moyens, alors que la vraie folie se manifeste uniquement par l'impossibilité de donner une expression à quoi que ce soit. Certains des morceaux de *Maldozor* sont écrits et composés avec un ordre et une pompe qui font parfois penser aux écrivains du Grand Siècle. Cela aurait dû mettre en garde ceux qui y trouvent si facilement des traces d'aliénation mentale. Le plus curieux est qu'aucun d'entre eux ne se soit avisé que Lautréamont, dans ses visions les plus tragiques,

dans celles qui ont fait le plus douter de sa raison, restait farouchement soumis, je ne dirai pas à l'influence, — car ce mot n'est pas juste ici — mais au rayonnement d'influence du Dante. Un morceau comme celui-ci, — et ce sera ma seule longue citation, — révèle bien l'intensité de cette lecture et de cette méditation, et si les métaphores n'y suffisaient pas, la manière de concevoir le dialogue, par des formules telles que « Lui, à moi », « Moi, à elle », « Elle, à moi », nous révéleraient bien, par leur syntaxe toute particulière, cette filiation plus ou moins avouée

« J'ai fait un pacte avec la prostitution afin de semer le désordre dans les familles Je me rappelle la nuit qui précéda cette dangereuse liaison Je vis devant moi un tombeau J'entendis un ver luisant, grand comme une maison, qui me dit « Je vais t'éclairer Lis l'inscription. Ce n'est pas de moi que vient cet ordre suprême » Une vaste lumière couleur de sang, à l'aspect de laquelle mes mâchoires claquèrent et mes bras tombèrent inertes, se répandit dans les airs jusqu'à l'horizon Je m'appuyai contre une muraille en ruine, car j'allais tomber, et je lus « Ci-gît un adolescent qui mourut poitrinaire vous savez pourquoi Ne priez pas pour lui » Beaucoup d'hommes n'auraient peut-être pas eu autant de courage que moi. Pendant ce temps, une belle femme nue vint se coucher à mes pieds. Moi, à elle, avec une figure triste « Tu peux te relever. » Je lui tendis la main avec laquelle le fratricide égorge sa sœur. Le ver luisant, à moi : « Toi, prends une pierre et tue-la. — Pourquoi ? lui dis-je » Lui, à moi « Prends garde à toi; le plus faible, parce que je suis le plus fort. Celle-ci s'appelle *Prostitution* » Les larmes dans les yeux, la rage dans le cœur, je sentis naître en moi une force inconnue. Je pris une grosse pierre, après bien des efforts, je la soulevai avec peine jusqu'à la hauteur de ma poitrine, je la mis sur l'épaule avec les bras. Je gravis une montagne jusqu'au sommet . de là, j'écrasai le ver luisant. Sa tête s'enfonça sous le sol d'une grandeur d'homme, la pierre rebondit jusqu'à la hauteur de six églises Elle alla retomber dans un lac, dont les eaux s'abaissèrent un instant, tournoyantes, en creusant un immense cône renversé Le calme reparut à la surface; la lumière de sang ne brilla plus. « Hélas' hélas'

s'écria la belle femme nue; qu'as-tu fait ? » Moi, à elle « Je te préfère à lui, parce que j'ai pitié des malheureux. Ce n'est pas ta faute, si la justice éternelle t'a créée » Elle, à moi . « Un jour, les hommes me rendront justice, je ne t'en dis pas davantage. Laisse-moi partir, pour aller cacher au fond de la mer ma tristesse infinie. Il n'y a que toi et les monstres hideux qui grouillent dans ces noirs abîmes, qui ne me méprisent pas Tu es bon Adieu, toi qui m'as aimée ! » Moi, à elle « Adieu ! Encore une fois adieu ! Je t'aimerai toujours ! . Dès aujourd'hui, j'abandonne la vertu » C'est pourquoi, ô peuples, quand vous entendrez le vent d'hiver gémir sur la mer et près de ses bords, ou au-dessus des grandes villes, qui, depuis longtemps, ont pris le deuil pour moi, ou à travers les froides régions polaires, dites . « Ce n'est pas l'esprit de Dieu qui passe ce n'est que le soupir aigu de la prostitution, uni avec les gémissements graves du Montévidéen. » Enfants, c'est moi qui vous le dis. Alors, pleins de miséricorde, agenouillez-vous; et que les hommes, plus nombreux que les poux, fassent de longues prières »

Si l'on essaye de résumer en un raccourci rapide la profusion d'images qui forment la texture des *Chants de Maldoror*, on trouve quelque chose qui pourrait faire penser, en effet, à une *Divine Comédie* imaginée par un enfant génial, traversée par d'extraordinaires intuitions, une *Divine Comédie* romantique, sans progression, sans ordre théologique, sans passions personnelles, mais où apparaît la hantise, comme dans l'autre, de la terreur, du sang et de la damnation. On y trouve aussi une constante aspiration à des sortes d'anges : ceux qui sont invoqués, par-ci, par-là, comme dans le début du Chant Troisième où Lautréamont s'écrie .

« Rappelons les noms de ces êtres imaginaires à la nature d'anges que ma plume, pendant le deuxième chant, a tirés d'un cerveau, brillant d'une lueur émanée d'eux-mêmes. Ils meurent, dès leur naissance, comme ces étincelles dont l'œil a de la peine à suivre l'effacement rapide, sur du papier brûlé. Lëman!... Lohengrin!... Lombano!.. Holzer!.. Un instant vous apparûtes recouverts des insignes de la jeunesse à mon horizon charmé. Mais je vous ai laissé retomber dans le chaos comme des cloches de plongeur. Vous n'en sortirez plus. Il me

suffit que j'aie gardé votre souvenir, vous devez céder la place à d'autres substances, peut-être moins belles, qu'enfantera le débordement orageux d'un amour qui a résolu de ne pas apaiser sa soif auprès de la race humaine. Amour affamé, qui se dévorerait lui-même, s'il ne cherchait sa nourriture dans des fictions célestes. créant à la longue, une pyramide de séraphins plus nombreux que les insectes qui fourmillent dans une goutte d'eau. Il les entrelacera dans une ellipse qu'il fera tourbillonner autour de lui »

Ces anges se confondent parfois avec ces voyageurs mystérieux que Lautréamont nous peint, galopant le long d'une grève, la bise s'engouffrant dans leur manteau; parfois avec ces vampires qui apparaissent à l'horizon et qui terrifient les familles unies, parfois avec ces jeunes gens magnifiques, qui semblent destinés à devenir la proie de Maldoror. Falmer, Elsenieur, Réginald, Mervyn, Aghone. Les bizarreries apparentes, les invocations misanthropiques, la solennité en quelque sorte mathématique de certaines expressions, les déchainements de désespoir, qui remplissent les *Chants de Maldoror*, m'ont souvent empêché d'y voir la sorte de roman qui s'y ébauche, qui rebondit de page en page, qui n'aboutit jamais et qui se précise cependant dans le sixième chant, en une manière de feuilleton lyrique, plein à la fois de ricanements et de lueurs boréales et qui fait penser à un début de *roman noir* écrit par un grand écrivain.

Ce n'est point par hasard que de l'amour des *Chants de Maldoror*, M. André Breton et les surréalistes sont remontés à la curiosité du *roman noir*, à Maturin ou à Lewis. J'ajoute ici, entre parenthèses, que l'éditeur auquel Isidore Ducasse s'était adressé pour faire imprimer les *Chants de Maldoror*, était aussi l'éditeur de Melmoth, ce qui indique bien la connaissance très grande qu'il avait de cette littérature si passionnante pour un jeune homme de complexion poétique. D'ailleurs, par le choix de son pseudonyme, Lautréamont nous renseigne déjà sur ses goûts puisqu'il l'a visiblement pris au roman d'Eugène Sue qui s'appelle *Latréamont*.

Si l'on faisait une sorte de coupe psychologique dans le livre d'Isidore Ducasse, si l'on relevait les thèmes les plus fréquemment traités, on découvrirait au fond ce

qui fait le tuf même du baudelairisme, c'est-à-dire avant tout l'horreur de la vie conventionnelle, de ce que Baudelaire appelait « l'esprit bourgeois ». Horreur due, non pas elle-même à un sentiment anticonventionnel, aussi mécanique que l'autre, mais à la conscience qu'une nature un peu exceptionnelle a des richesses accumulées en elle et qui ne peuvent se développer librement si elles subissent l'effet d'une contrainte éducative et sociale trop forte. Due aussi au fait que ces richesses ou ces émotions, ne sont nullement des tendances précises qui tendent à se réaliser, mais des nébuleuses de forces affectives, des aspirations contradictoires qui ne trouvent pas dans la vie de véritable échappatoire. Nébuleuses, forces, aspirations, tendraient à faire croire que la nature humaine est susceptible de plus de choses qu'elle n'en comporte à première vue. Ou plutôt que les lois de la vie, par leur implacable nécessité, ont toujours étouffé chez l'homme tout ce qui ne concourt pas à son développement le plus immédiat et à son accroissement le plus grossier. Ces forces affectives et ces aspirations se développent d'ailleurs fréquemment dans les rêves, non pas toujours pour simuler les états les plus connus, mais pour libérer des tendances qu'il nous est presque impossible de nommer, tant elles cherchent des consommations et des accomplissements qui nous sont à peine perceptibles. Ce sont ces tendances et ces états pour ainsi dire souterrains, que la littérature a pour mission aussi d'exprimer quand elle échappe soit au fait-divers, soit au traité, soit à un discours bien composé, touchant quelque point de politique, de dialectique ou de juridiction.

Si toute une jeune école a trouvé quelques-unes de ses racines dans l'œuvre maldororienne, c'est bien par ce qu'elle avait besoin de chercher sa substance ailleurs que dans ce bilan de sentiments à forme fixe que représente une grande partie de la littérature. Un jour viendra, et prochain je l'espère, où les *Chants de Maldoror* formeront la matière de thèses scientifiques. La critique des sources y sera nécessaire, mais elle ne nous donnera que le côté extérieur de l'instrument employé. En revanche, l'analyse de chaque sentiment exprimé et des rapports de ces sentiments entre eux, nous dévoilera quelques-uns des secrets moraux de

l'auteur Mais il y faudra des esprits d'un rare finesse et capables de trouver en eux une correspondance particulière avec les idées et les élans d'Isidore Ducasse lui-même

Dans la lettre que nous signalions tout à l'heure, cet extraordinaire jeune homme semble déclarer qu'il a conçu son œuvre d'une manière tout à fait volontaire et même avec une arrière-pensée morale Il ne faut pas s'arrêter à ce témoignage Il ne faut pas s'arrêter à ce qu'un auteur affirme Quelqu'un qui sait exactement ce qu'il a voulu dire prouve par là qu'il n'avait pas grand' chose à dire. L'intervention de la volonté dans chacune des parties du travail de l'esprit en train de composer un ouvrage, — sauf en ce qui concerne le style, — ne prouve pas autre chose que la mince superficie du terrain examiné M André Gide a résumé cela dans la plus jolie formule, quand il dit à la fin de *Paludes* que ce qui l'intéresse surtout dans un ouvrage est ce qu'il y a mis malgré lui et qu'il appelle « la part de Dieu ». La part de Dieu est ce qu'il y a de plus important dans les *Chants de Maldoror*.

Le seconde partie de la lettre en question ajoute le trait suivant à ce que nous venons d'observer « Voilà pourquoi, écrit Isidore Ducasse, j'ai complètement changé de méthode, pour ne chanter exclusivement que l'espoir, l'espérance, le calme, le bonheur, le devoir, et c'est ainsi que je renoue avec les Corneille et les Racine la chaîne du bon sens et du sang-froid brusquement interrompue depuis les poseurs Voltaire et Jean-Jacques Rousseau » Cette lettre est si typiquement en contradiction avec son grand ouvrage que, la première surprise passée, il nous faut y chercher plusieurs explications possibles La première, évidemment, est que ce texte est une mystification de l'auteur. Mais d'autres textes viennent le confirmer. Les morceaux intitulés « Poésies » sont la négation même de l'esprit maldororien Le plus curieux est que pour maudire ceux qui lui paraissent les plus funestes et qui sont pour ainsi dire les pré-maldororiens, Ducasse reprend la même langue et témoigne de la même frénésie verbale Il semblerait donc que sa fureur de reniement vienne des souffrances qu'il a pu éprouver avant d'écrire les *Chants de Maldoror* ou en les écrivant. Bien

que nous ne sachions rien de l'auteur, nous pouvons nous représenter l'ébranlement nerveux qu'un jeune homme sensible et imaginatif comme Isidore Ducasse, a pu ressentir pour écrire, dans la période la plus perméable de la vie, une œuvre à ce point terrible et dont il a dû subir tragiquement le contre-coup.

Dans *Poésies* il dit aussi : « Les tragédies excitent la pitié, la terreur par le devoir. C'est quelque chose. C'est mauvais. Ce n'est pas si mauvais que le lyrisme moderne. » Si l'on veut bien admettre que le lyrisme moderne a trouvé son expression la plus pure et la plus violente dans les *Chants de Maldoror*, on est bien obligé d'accepter cette condamnation qu'Isidore Ducasse a portée sur lui-même. Ces poésies d'ailleurs que l'on connaît mal, si l'on en excepte un certain côté prudhommesque dont il est impossible de comprendre l'origine, sont d'une extraordinaire intelligence. La mystification s'y mêle fréquemment, en particulier dans le goût de renverser des phrases toutes faites de grands moralistes et de trouver une vérité dans le contraire même de ce qu'ils ont dit. Mais la mystification n'est qu'apparente, le jeu est profond, car Isidore Ducasse a toujours cherché dans les maximes choisies celles dont la négation pouvait rendre une pensée plus profonde que celle qui était précédemment exprimée. Les éclairs éblouissants se succèdent dans ces morceaux, mais dans un ordre étrange où la parodie, le dénigrement de soi et son exaltation font une masse si confuse qu'il est difficile d'y démêler ce qui vient directement de Lautréamont et de celui que j'appellerai « l'anti-Lautréamont », dont nous ne savons pas s'il est postérieur au premier ou si c'est le véritable Isidore Ducasse, auquel le génie maldororien aurait échappé dans une crise invérifiable. Isidore Ducasse fait allusion aussi à l'action moralisatrice de *Maldoror* qui aurait pour but de peindre le mal d'une façon si horrible qu'il en détournerait les hommes. Mais il ne faut pas oublier non plus que certaines de ses lettres sont écrites au banquier de son père et dans le désir visible de rassurer celui-ci, car M. Ducasse se méfiait de son fils. A un éditeur possible, M. Verbroeckhoven, il déclare qu'il renie son passé et qu'il ne veut plus chanter que l'espoir. Tout cela, je le répète, indique d'une part que *Maldoror* est sorti d'une

crise violente, et d'autre part que deux personnages luttent évidemment dans son esprit. Dans *Poésies*, au moment où il condamne la forme d'art qui a été la sienne, aussitôt qu'il s'enflamme et que son style se remet à galoper, on retrouve la même complaisance à certaines visions, à certaines images, à certains troubles de conscience que nous connaissons déjà par son œuvre. Il semble bien qu'il ait voulu écrire *Maldoror* comme il l'a dit, à la façon dont Goethe a écrit *Werther* et pour se guérir de son romantisme, mais ce romantisme était en lui de la façon la plus absolue et, malgré ses affirmations, *Maldoror* ne pouvait pas le soulager complètement.

Les écrivains se sont demandé ce qu'il serait devenu si la mort ne l'avait pas emporté si jeune. On a parlé du bel avenir qu'il a emporté avec lui. Mais je crois que Lautréamont n'avait pas d'avenir. Il ne pouvait aller plus loin que son point de départ extraordinaire, on ne revient pas en arrière. Il y a quelque chose d'absolument frappant dans le fait qu'à la veille même de la guerre Isidore Ducasse ait fait une expérience analogue à celle que Rimbaud allait entreprendre immédiatement après. On a pu attribuer celle de Rimbaud au bouleversement causé par la guerre. Mais le même bouleversement est visible dans Lautréamont. Ce qui ne signifie nullement que la théorie soit fausse dans ce qui touche Rimbaud, mais que certains conçoivent les choses dans le temps avant même que l'expérience les ait révélées, ou si vous voulez qu'ils sont prophétiques, ou encore que les bouleversements amenés par des crises historiques sont dus à d'inexplicables influences, qui font que des individualités d'une perméabilité extraordinaire arrivent à les concevoir avant même qu'elles soient arrivées pour les autres.

Si l'on cherche à déterminer le mouvement central qui emporte les *Chants de Maldoror*, on y voit assez distinctement s'y former une sorte de nébuleuse tragique qui semble devoir aboutir à une fiction. L'élément lyrique l'emporte toujours; ou cet afflux verbal, ce délire métaphorique finissent toujours par l'emporter sur la construction progressive. Les fragments de roman, les premiers chapitres, sont fréquents dans les *Chants de Maldoror* et, dans certains cas même, il s'agit d'un résumé farouche, d'un raccourci d'événement apparu dans une

sulfureuse lumière. Je ne crois pas qu'aucun romancier noir ait inventé quelque chose d'aussi tragique que l'épisode du pendu que viennent barbouiller de goudron et battre à coups redoublés sa mère et sa femme, toutes deux déchainées contre lui, l'une parce qu'il se refusait à son amour, l'autre parce qu'elle n'a pas reçu la récompense qu'elle escomptait de sa complicité dans cet acte. En cette page redoutable et qui semble toucher à l'extrême limite du pessimisme et de la misanthropie, on trouve je ne sais quelle alacrité presque joyeuse. Alacrité telle qu'elle dépasse même son effet et que le lecteur en arrive à partager, plutôt que l'effroi, l'amusement de l'auteur. Mais de quoi cet amusement est-il fait ? Voilà ce qu'il est bien difficile d'expliquer. S'agit-il d'une véritable gageure chez Isidore Ducasse et du désir d'aller le plus loin possible dans une « terrible » voie ? Ecrivait-il dans une heure de désespoir si violente que les conséquences de son désespoir le distraient au point qu'il le perdait de vue ? Obéissait-il enfin simplement à une inspiration irrésistible qui accumulait en lui les images les plus brutales dans une telle profusion que le souci littéraire de bien dire l'emportait sur tout ? Autant de problèmes insolubles, autant d'hypothèses invérifiables. De quelque façon que l'on envisage l'énigme de *Maldoror*, elle reste entière. Chaque mot que l'on emploie pour la dépeindre semble détourné de sa véritable acception quand il s'adresse à elle. Par moment, même, on en arrive à y flairer un élément de mystification. Mais il faut entendre ce terme dans son sens le plus fort, dans celui où aurait pu l'employer un Baudelaire. La mystification n'est pas ici une supercherie. C'est un piège à saisir l'impossible, c'est une tentative de capture par l'absurde, c'est enfin une prise de contact direct avec le mystère, dans laquelle le mystificateur lui-même espère secrètement que le mystère, à son tour, s'emparera de lui.

Le roman que semble poursuivre Isidore Ducasse est sur le point d'aboutir au sixième chant, alors que l'on voit Maldoror se glisser dans la rue Vivienne (où Isidore Ducasse a habité), surveiller une famille heureuse, poursuivre le jeune Mervyn et l'envelopper de ses maléfices et de son envoûtement. Le drame se développe jusqu'à

mêler le ciel aux incidents de la rue Vivienne Une tragédie miltonienne semble se préparer dans une atmosphère de roman de Lewis ou de Maturin Mais l'histoire demeure en suspens et le jeune Mervyn disparaît dans le silence où s'est annulée elle-même l'indéchiffrable existence d'Isidore Ducasse. Les derniers mots du livre ne nous laissent rien deviner de ses intentions véritables

Il y aurait une étude particulière à écrire aussi sur le style de Lautréamont. Il est à la fois classique et neuf, romantique et prophétique. Dans une forme rigoureusement et purement traditionnelles, il fait entrer les images les plus inattendues et les plus hardies, tout un luxe de rapprochements d'idées et de métaphores inattendues, qui plus tard donnera naissance à un véritable monde poétique. Si nous avons établi tout à l'heure une critique des sources très approximative, relative à la formation de sa pensée, rien n'explique cette création spontanée d'analogies, sans précédent dans notre langue Quelques-unes sont universellement célèbres déjà, d'autres continuent à surprendre les lecteurs de *Maldoror* S'il en est qui semblent empruntées à un romantisme exaspéré, — et ce sont les moins belles, — d'autres, en revanche, semblent surgir comme des apparitions d'un monde inconnu L'effet de stupeur produite par ces associations d'idées est d'autant plus saisissant que le style de Lautréamont, qui tombe souvent dans la grandiloquence, s'y maintient en équilibre grâce à un humour presque constant. L'humour est presque toujours à base de misanthropie Swift en est un exemple classique. Lorsque Lautréamont écrit : « L'éléphant se laisse caresser Le pou, non, je ne vous conseille pas de tenter cet essai périlleux », ou « C'est la gangrène, il n'est plus permis d'en douter », ou « O créateur de l'univers, je ne manquerai pas ce matin de t'offrir l'encens de ma prière enfantine Quelquefois je l'oublie, et j'ai remarqué que ces jours-là je me sens plus heureux qu'à l'ordinaire, ma poitrine s'épanouit, libre de toute contrainte, et je respire, plus à l'aise, l'air embaumé des champs », ou encore : « Elle brandit un bâton et fait mine de les poursuivre, puis reprend sa course. Elle a laissé un soulier en chemin et ne s'en aperçoit pas. De longues pattes d'araignée circulent sur sa nuque, ce ne sont autre chose que ses cheveux », nous trouvons un

élément inconnu aux classiques comme aux romantiques et qui n'a existé avant lui chez aucun écrivain français. Un tel humour suppose toute une philosophie du monde, un ordre de sarcasmes tout particulier. C'est lui qui donne un support à ces longues cadences équilibrées et véhémentes, mais qui, quelquefois, paraîtraient emphatiques, s'il ne s'y glissait tout d'un coup ce mordant qui les rend soudainement naturelles puisqu'elles ont l'air d'un piège véritable pour les fausses gens de goût. Le mélange et la composition de ces éléments, qui n'avaient jamais été unis jusque-là, n'ont été rendus possibles que par la présence centrale d'un cerveau absolument autonome, d'une conception appartenant en propre à un esprit singulièrement lucide. Avoir pu voir dans les *Chants de Maldoror* la moindre preuve de confusion mentale, dénote un bien faible jugement chez ceux qui l'ont soupçonné. En réalité, à côté de la plus haute conscience littéraire, on trouve dans l'œuvre de Lautréamont (et en particulier dans les *Poésies*), une intelligence d'une acuité et d'une pénétration presque incompréhensible chez un être aussi jeune. Nous ne pouvons qu'évoquer, presque à vol d'oiseau, ces différents aspects de son génie. Ce sera aux érudits de l'avenir d'apporter un commentaire méthodique et réfléchi à toutes ces beautés fulgurantes qui ne finissent pas de nous étonner, mais qui laissent soupçonner derrière elles des abîmes de circonstances, ou d'intuitions, encore incommensurables. En effet, a-t-on tenté d'analyser un aspect de *Maldoror* qu'un autre intervient, et un autre encore, et à chaque nouvelle découverte la figure centrale de l'inspiré se modifie et se complète et cependant devient plus insaisissable encore. On croit avoir compris quelque chose et l'on s'aperçoit soudain que la partie de mystère n'a fait qu'augmenter dans la proportion même où elle semblait se dissoudre. Mais l'important, en s'avançant dans cette œuvre et dans cette vie, ce n'est pas de trouver le mot final. C'est d'aller plus loin dans sa recherche.



Nous n'avons aucun portrait d'Isidore Ducasse. Cet homme qui est notre contemporain nous est plus inconnu

qu'Homère, que Socrate ou que Caligula. L'auteur de la préface à l'édition de 1876, — l'éditeur lui-même, L. Genonceaux — qui a encore rencontré des gens qui avaient approché l'auteur de *Maldoror*, nous dit qu'il était grand et brun, nous ne savons rien de plus Félix Vallotton, dans le *Livre des Masques* de Remy de Gourmont, a tracé une sorte d'effigie idéale de cet inconnu. Il a représenté un magnifique jeune homme au visage d'ange, au regard acéré et puissant. Puisque nous ne savons rien de plus pourquoi ne pas nous en tenir à cette image ? Les peintres anglais ont souvent transformé leurs poètes pour leur donner un caractère idéal et fabuleux plus conforme peut-être que la réalité, à leur apparence foudroyante. Du moins le supposons-nous ainsi. En réalité, il m'est arrivé de rencontrer dans leur jeunesse des poètes anglais et qui étaient alors aussi beaux que Keats ou que Shelley. Tenons-nous-en donc à l'image de Vallotton. Peut-être n'a-t-elle aucun rapport avec le véritable Ducasse, mais nous ne le saurons jamais. En tout cas, elle est d'une ressemblance idéale, je veux dire qu'elle transporte avec une exactitude rêvée dans le monde des apparences, ce que nous pouvons deviner de l'esprit du passant mystérieux qui nous occupe.

Sa famille était originaire des Hautes-Pyrénées, son père, François Ducasse, était né à Tarbes en 1810. Lorsqu'Isidore naquit, M. Ducasse remplissait la fonction de conseiller délégué du Consulat général de France à Montevideo. Il semblerait que François Ducasse ait eu d'abord une assez belle fortune; mais tout ce qui entoure les origines de l'auteur de *Maldoror* est enveloppé de légende. Les précisions sont rares, les textes le plus souvent absents. Il faut donc écouter des récits qui sont des échos de la vie montévidéenne d'autrefois, déformés par des imaginations sans doute exaltées. Le fait que M. Ducasse se soit souvent vanté de sa belle fortune ne prouve pas grand'chose. On se demande pourquoi un homme fort riche eût accepté un petit emploi au Consulat général de France. D'autres renseignements font de lui un dandy et un homme à femmes, un Don Juan avantageux et beau parleur. Si cela était vrai, on trouverait chez cet homme, né en 1810, un romantique assez conforme à l'idéal que pouvait se faire du byronisme.

un contemporain de Petrus Borel et de Charles de Lassally. Si cela est exact on pourrait supposer qu'Isidore a réalisé dans *Maldoror* quelques-uns des éléments de romantisme déjà diffus et virtuels dans la carrière de son père. Une lettre du jeune homme parle de la bizarrerie de François Ducasse. Ainsi placé, le mot ne ressemble pas à une simple boutade de fils mécontent. Je ne sais quoi nous avertit qu'il s'agit d'une appréciation. En ce cas, nous nous plaisons à supposer de nouveau que la nature volcanique du jeune homme avait été préparée héréditairement par on ne sait quel feu souterrain. L'écart des générations empêche celles-ci de se comprendre. Constatons que, le plus souvent, de jeunes écrivains reprochent à leurs parents des saillies de caractère, des intolérances ou des âpretés qui sont justement ces traits par lesquels eux-mêmes ont été prédisposés à une vocation ou à une carrière à l'écart des voies habituelles du destin. Mais il leur est impossible de les reconnaître eux-mêmes parce qu'ils en souffrent, et que leur malveillance naturelle, par la contrainte qu'ils subissent, ne leur permet pas de juger lucidement de ces problèmes.

De la mère d'Isidore Ducasse nous savons moins encore, sinon qu'elle s'appelait Célestine-Jacquette Davézac, qu'elle était née en 1822, et en France. Nous ne connaissons même pas la date de sa mort. Les mêmes échos difficiles à vérifier nous laissent entendre que François Ducasse perdit une partie de sa fortune à la suite d'un voyage de deux ans qu'il effectua dans certaines régions de l'Amérique du Sud. De retour à Montevideo, il fonda une école de langue française qui ne semble pas avoir eu grand succès, car il mourut dans la misère en 1887. Parmi les renseignements qui nous ont été conservés, on nous dit que la bibliothèque du chancelier contenait entre autres ouvrages, des livres de Mérimée et le *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand. Il faut se souvenir que ce livre était à peu près inconnu en France pendant tout le cours du XIX^e siècle et que Baudelaire l'a remis en quelque sorte en circulation. La situation de Baudelaire auprès des lettrés ne date en réalité que des années 80, c'est-à-dire à la fois des *Essais de Psychologie contemporaine* de Paul Bourget et de la fondation du symbolisme. La présence d'un ouvrage

aussi rare à Montevideo, — d'un ouvrage presque inconnu, — augmente notre sentiment que M. Ducasse a été lui-même plus ou moins partisan du mouvement romantique. Que l'on ne prenne pas ce rapprochement et ces hypothèses comme le désir de montrer chez Isidore Ducasse un phénomène qui touche de près ou de loin à ce qu'on appelle l'hérédité. Nous voulons simplement montrer qu'il a pu trouver autour de lui dans l'atmosphère de sa maison, non seulement dans la bibliothèque, mais dans ses rapports de famille, quelque chose qui le prédisposait à vivre et à sentir d'une façon toute particulière. On peut admettre aussi que certaines des vues excessives du romantisme et qui pouvaient paraître démodées en France en 1865, prenaient, au loin, dans une atmosphère tropicale, une nouvelle jeunesse, une puissance d'expansion, une surabondance magnifique dont nous voyons l'épanouissement formidable se développer dans ce livre.

Isidore Ducasse vint à Paris dans le dessein de se présenter aux examens de l'Ecole polytechnique et de l'Ecole des Mines. Il avait un don exceptionnel pour les mathématiques. Il arriva à Paris vraisemblablement au cours du mois d'août 1867. Son banquier, M. Darasse, habitait rue de Lille. Louis Genonceaux, qui a eu des renseignements directs sur Lautréamont, nous dit qu'il écrivait la nuit, assis à son piano, buvant du café, déclamant ses phrases, sans doute en improvisant. Il y a dans la magnifique sonorité des périodes de *Maldoror* une harmonie qui s'accommoderait bien d'un enveloppement musical. Il habita au numéro 23 de la rue Notre-Dame-des-Victoires, puis au 32 du faubourg Montmartre et de la au 15 de la rue Vivienne, puis de nouveau au numéro 7 du faubourg Montmartre. Il y mourut, le 23 novembre 1870. Sa vie se termine, comme son œuvre, dans un immense mystère. Nous savons simplement qu'il a disparu de ce monde comme Maldoror de son œuvre. Il fut inhumé dans une concession temporaire du cimetière du Nord le 25 novembre 1870. C'est dans une lettre datée du 12 mars 1870 qu'il a écrit les étranges lignes suivantes auxquelles nous avons déjà fait allusion : « Voilà pourquoi j'ai complètement changé de méthode pour ne chanter exclusivement que l'espoir, l'espérance, le calme, le bonheur, le devoir. » Nous avons déjà formé

des hypothèses sur cette transformation de sa pensée. Mais il certain que sa mort a coïncidé avec un renoncement total à ce qu'on pourrait appeler l'esprit maldororien. Dans *Poésies* il est revenu sur cet acte de désaveu et il semble prévoir une poésie cristalline qui est devenue celle de Mallarmé et de M. Paul Valéry.

« La poésie personnelle a fait son temps de jongleries relatives et de contorsions contingentes. Reprenons le fil indestructible de la poésie impersonnelle, brutalement interrompu depuis la naissance du philosophe manqué de Ferney, depuis l'avortement du grand Voltaire.

« Il paraît beau, sublime, sous prétexte d'humilité ou d'orgueil, de discuter les causes finales, d'en fausser les conséquences stables et connues. Détrompez-vous, parce qu'il n'y a rien de plus bête ! Renouons la chaîne régulière avec les temps passés ; la poésie est la géométrie par excellence. Depuis Racine, la poésie n'a pas progressé d'un millimètre. Elle a reculé. Grâce à qui ? Aux grandes Têtes-Molles de notre époque. Grâce aux femmelettes, Chateaubriand, le Mohican-Mélancolique, Sénancour, l'Homme-en-Jupon, Jean-Jacques Rousseau, le Socialiste-Grincheur, Anne Radcliffe, le Spectre-Toqué, Edgar Poe, le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool, Maturin, le Compère-des-Ténèbres ; George Sand, l'Hermaphrodite-Circoncis, Théophile Gautier, l'Incomparable-Épicier, Leconte, le Captif-du-Diable ; Goethe, le Suicidé-pour-Pleurer, Sainte-Beuve, le Suicidé-pour-Rire ; Lamartine, la Cigogne-Larmoyante, Lermontoff, le Tigre-qui-Rugit, Victor Hugo, le Funèbre-Echallas-Vert ; Mickiewicz, l'Imitateur-de-Satan ; Musset, le Gandin-Sans-Chemise-Intellectuelle et Byron, l'Hippopotame-des-Jungles-Infernales.

« Le doute a existé de tout temps en minorité. Dans ce siècle, il est en majorité. Nous respirons la violation du devoir par les pores. Cela ne s'est vu qu'une fois ; cela ne se reverra plus. »

Cependant, il ne faudrait pas exagérer le sens de ces paroles ni de celles qui les accompagnent dans *Poésies*. Ces affirmations nouvelles pouvaient être chez lui un jeu ou une conversion sans lendemain. Tout nous interdit de tirer des conclusions définitives de ces étranges paroles. La beauté de *Chants de Maldoror*, celle de

Poésies, touche en partie à leur inviolabilité. On a discuté à perte de vue sur la clarté des langues et des textes. Mais il est rare qu'un texte soit obscur et, quand il l'est, cela tient presque toujours au fait que le monde dans lequel se meut tel écrivain extraordinaire est un monde qui lui soit strictement personnel, où l'on ne se promène pas à l'aise comme dans ceux dont on a été élève à connaître les chemins. C'est le cas d'Isidore Ducasse. Les rapprochements qu'il fait à tous moments entre ses pensées, ses associations d'idées, ses émotions, ses drames et ses plaisirs, n'appartiennent pas à un homme pareil à nous. Nous avons essayé de le situer et de montrer quelques-unes des influences qui ont pu agir sur lui. Mais plus on s'efforce de le rapprocher de notre conception, pour le retrouver sur un terrain sinon connu du moins habituel, et plus on le sent inaccessible. A mesure qu'on éclaire le mystère, il se referme sur vous.

En prenant congé de *Maldoror*, on ne voit que mieux que cet étrange et fabuleux personnage n'a vraiment existé au milieu de nous que pour dire certaines choses que lui seul pouvait dire, et qu'il s'est retiré ensuite sans vouloir nous avouer pourquoi il les avait dites. L'effet d'étonnement que l'on ressent devant les *Chants de Maldoror* s'effacera en partie, la surprise de nos successeurs sera moins grande que la nôtre, mais on ne s'habituerà jamais à considérer face à face ce visage tragique, pas plus qu'on ne s'est habitué à celui de Pascal ou de Baudelaire. Les génies nocturnes peuvent attirer moins d'esprits que les autres, mais ceux qui ont été séduits une fois par leur redoutable pouvoir, leur sont attachés par une passion qui ressemble à un long et mystérieux envoûtement.

EDMOND JALOUX
de l'Académie française.

PREFACE D'ANDRE BRETON.

(Edition G. L. M., Paris, août 1938)

Il faut retrouver les couleurs dont Lewis s'est servi dans le *Moine* pour peindre l'apparition de l'esprit infernal sous les traits d'un admirable jeune homme nu aux ailes cramoisies, les membres pris dans l'orbe des diamants sous un souffle antique de roses, l'étoile au front et le regard empreint d'une mélancolie farouche, et celles à l'aide desquelles Swinburne est parvenu à cerner le véritable aspect du marquis de Sade. « Au milieu de toute cette bruyante épopée impériale, on voit en flamboyant cette tête foudroyée, cette vaste poitrine sillonnée d'éclairs, l'homme-phallus, profil auguste et cynique, grimace de titan épouvantable et sublime, on sent circuler dans ces pages maudites comme un frisson d'infini, vibrer sur ces lèvres brûlées comme un souffle d'idéal orageux. Approchez et vous entendrez palpiter dans cette charogne boueuse et sanglante les artères de l'âme universelle, des veines gonflées de sang divin. Ce cloaque est tout pétri d'azur. » Il faut, disons-nous, retrouver d'abord ces couleurs pour situer dans l'atmosphère extra-littéraire, et c'est trop peu dire, qui lui convient la figure éblouissante de lumière noire du comte de Lautréamont. Aux yeux de certains poètes d'aujourd'hui, les *Chants de Maldoror* et *Poésies* brillent d'un éclat incomparable; ils sont l'expression d'une révélation totale qui semble excéder les possibilités humaines. C'est toute la vie moderne, en ce qu'elle a de spécifique, qui se trouve d'un coup sublimée. Son décor glisse sur les portants des anciens soleils qui font voir le parquet de saphir, la lampe au bec d'argent, ailée et souriante, qui s'avance sur la Seine, les membranes vertes de l'espace et les magasins de la rue Vivienne, en

proie au rayonnement cristallin du centre de la terre. Un œil absolument vierge se tient à l'afiût du perfectionnement scientifique du monde, passe outre au caractère consciemment utilitaire de ce perfectionnement. le situe avec tout le reste dans la lumière même de l'apocalypse. *Apocalypse définitive* que cette œuvre dans laquelle se perdent et s'exaltent les grandes pulsions instinctives au contact d'une cage d'amiante qui enferme un cœur chauffé à blanc. Tout ce qui, durant des siècles, se pensera et s'entreprendra de plus audacieux a trouvé ici à se formuler par avance dans sa loi magique. Le verbe, non plus le style, subit avec Lautréamont une crise fondamentale, il marque un *recommencement*. C'en est fait des limites dans lesquelles les mots pouvaient entrer en rapport avec les mots, les choses avec les choses. Un principe de mutation perpétuelle s'est emparé des objets comme des idées, tendant à leur délivrance totale qui implique celle de l'homme. A cet égard, le langage de Lautréamont est à la fois un dissolvant et un plasma germinatif sans équivalents.

Les mots de folie, de preuve par l'absurde, de machine infernale qui ont été employés, voire repris, à propos d'une telle œuvre, montrent bien que la critique ne s'est jamais approchée d'elle sans avoir à signer tôt ou tard son désistement. C'est que, ramenée à l'échelle humaine, cette œuvre, qui est le lieu même de toutes les interférences mentales, inflige un climat tropical à la sensibilité. Léon Pierre-Quint, dans son très lucide ouvrage *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, a cependant dégagé quelques-uns des traits les plus impérieux de ce message qui ne peut être reçu qu'avec des gants de feu.

1) Le « mal », pour Lautréamont (comme pour Hegel) étant la forme sous laquelle se présente la force motrice du développement historique, il importe de le fortifier dans sa raison d'être, ce qu'on ne peut mieux faire qu'en le fondant sur les désirs prohibés, inhérents à l'activité sexuelle primitive tels que les manifeste en particulier le sadisme.

2) L'inspiration poétique, chez Lautréamont, se donne pour le produit de la rupture entre le bon sens et l'imagination, rupture consommée le plus souvent en faveur de cette dernière et obtenue d'une accélération

volontaire, vertigineuse, du débit verbal (Lautréamont parle du « développement extrêmement rapide » de ses phrases. On sait que de la systématisation de ce moyen d'expression part le surréalisme).

3) La révolte de Maldoror ne serait pas à tout jamais la Révolte si elle devait épargner indéfiniment une forme de pensée aux dépens d'une autre, il est donc nécessaire qu'avec *Poésies*, elle s'abîme dans son propre jeu dialectique.

Le contraste flagrant qu'offrent, au point de vue moral, ces deux ouvrages se passe de toute autre explication. Mais, que l'on cherche au delà ce qui peut constituer leur unité, leur identité au point de vue psychologique, et l'on découvrira que celle-ci repose avant tout sur l'humour : les diverses opérations que sont ici la démission de la pensée logique, de la pensée morale, puis des deux nouvelles pensées définies par opposition à ces dernières, ne se reconnaissent en définitive d'autre facteur commun surenchère sur l'évidence, appel à la cohue des comparaisons les plus hardies, torpillage du solennel, remontage à l'envers, ou de travers, des « pensées » ou maximes célèbres, etc. . tout ce que l'analyse révèle à cet égard des procédés en jeu le cède en intérêt à la représentation infailible que Lautréamont nous a amenés à nous faire de l'humour tel qu'il l'envisage, de l'humour parvenu avec lui à sa suprême puissance et qui nous soumet physiquement, de la manière la plus totale, à sa loi.

ANDRÉ BRETON.

PRÉFACE DE PHILIPPE SOUPAULT

(Edition Charlot, Paris, 1946)

Isidore Lucien Ducasse est né à Montevideo, le 4 avril 1846, à neuf heures du matin. Et sa vie commence tandis que les balles sifflent pendant le siège de Montevideo.

L'odeur sucrée de la mort, la puanteur des cadavres, le parfum étouffant de la poudre rôdent comme de mornes fumées autour de son berceau. Les assaillants agitent des drapeaux et jettent des injures, des cris, des supplications.

« La fin du dix-neuvième siècle verra son poète (cependant au début, il ne doit pas commencer par un chef-d'œuvre, mais suivre la loi de la nature), il est né sur les rives américaines, à l'embouchure de la Plata, là où deux peuples, jadis rivaux, s'efforcent actuellement de se surpasser par le progrès matériel et moral. Buenos-Ayres, la reine du Sud, et Montevideo, la coquette, se tendent une main amie, à travers les eaux argentines du grand estuaire » (p. 160)

Isidore était le fils de François Ducasse et de Célestine Davezac.

Il fut baptisé le 16 novembre 1847 à la cathédrale de Montevideo.

On ne possède aucun renseignement sur la mère d'Isidore Ducasse, sauf la date de sa naissance 1822. On ignore la date de sa mort. Elle semble d'ailleurs n'avoir joué dans la vie de son fils qu'un rôle tout à fait effacé.

Les Ducasse étaient originaires des Hautes-Pyrénées¹. François Ducasse était né à Bazet, dans les environs de

¹ Le nom de Ducasse est fort répandu dans ce département.

Tarbes, le 12 mars 1809 On ne sait quand il émigra en Uruguay et pour quelles raisons précises A l'époque de la naissance de son fils, il était *chancelier délégué* du consulat général de France à Montevideo.

Durant toute sa jeunesse, François Ducasse jouait au dandy¹ Il affectait une indifférence flegmatique et dédaigneuse On le dépeignait comme un de ces Français naïvement poseur, au regard blasé, à l'air distrait, un don juan d'exportation Il habitait à son arrivée à Montevideo l'hôtel des Pyramides, le plus « élégant » de la ville Il fréquentait le monde diplomatique où il passait pour avoir de l'esprit

Avant son mariage, il fut le héros d'une aventure scandaleuse qui fit la joie des salons de Montevideo Au temps de sa jeunesse, une danseuse, Rosario de Toledo, faisait l'admiration des habitants de Rio de Janeiro et l'empereur Pierre II, qui régnait encore sur le Brésil, était parmi ses plus grands admirateurs

La danseuse vint à Montevideo François Ducasse, qui se vantait d'être un « collectionneur de filles de théâtre » put obtenir une entrevue secrète avec elle, malgré la surveillance du protecteur en titre, un riche armateur anglais. Elle consentit à souper avec le Français « si séduisant » et un mois plus tard, à la suite d'une violente dispute avec l'armateur, devint la maîtresse en titre de François Ducasse Cette liaison dura moins d'un an Rosario de Toledo, abandonnée par le chancelier, retourna au Brésil où elle mourut peu après en état d'aliénation mentale.

François Ducasse dépensait beaucoup d'argent pour ses plaisirs. Sa réputation de causeur et d'homme d'esprit allait croissant Le jeune chancelier résolut de se fixer dans ce pays et acquit un immeuble rue Bacacoy où il vint sans doute habiter lorsqu'il épousa mademoiselle Célestine-Jacquette Davezac. Il est probable que c'est dans cette maison que naquit Isidore Ducasse. Le socle en était de granit bleu et les ornements de la façade

¹ Ces indications ont été recueillies à Montevideo par S et A Guillot-Munoz Cf *Lautréamont et Laforgue*, par S et A Munoz, Montevideo, MCMXXV Collection du Comité France-Amérique

en bois du Paraguay. Elle faisait, dit-on, l'admiration des voisins et des notables connaisseurs, car François Ducasse aimait à jeter de la poudre aux yeux.

Son fils semble d'ailleurs l'avoir peu estimé. Dans une lettre adressée à son banquier, Isidore Ducasse écrivait :

« Vous avez mis en vigueur le déplorable système de méfiance prescrit vaguement par la *bizarrierie* de mon père¹ »

Bizarre est sans doute une manière de parler.

Pour des raisons mal connues, en 1862, François Ducasse entreprit un long voyage à travers les régions de l'Amérique du Sud voisines du Tropique du Capricorne. Il visita le Paraguay, la Bolivie, le Brésil et le Nord de la République Argentine. Pendant ce voyage qui durera environ deux années, il écrivit une étude sur les civilisations précolombiennes des tribus guaranitiques². C'est au cours de ce long voyage que François Ducasse compromit sa fortune et sa santé. Sa « *bizarrierie* » s'accrut. Une crise violente de paludisme l'empêcha de poursuivre ses randonnées. Il revint à Montevideo et, pour essayer de rétablir sa fortune, fonda une école de langue française où il se chargea d'un cours de philosophie. Il était fier, disait-on, d'exposer devant l'élite intellectuelle montevidéenne l'influence d'Auguste Comte et du positivisme et les idées morales d'Edgar Quinet.

L'insuccès de cette tentative acheva la ruine de François Ducasse. Il mourut en 1887.

Ceux³ qui connurent la famille Ducasse à Montevideo ont bien peu regardé Isidore. D'autre part, Lautréamont

1 Lettre du 22 mai 1869 (p. 397)

2 Tribus indiennes qui peuplaient le sud du Brésil et la Bolivie. Le manuscrit inachevé fut remis à Eugène Baudry, parrain d'Isidore, assassiné par des contrebandiers brésiliens et dont le cadavre fut mutilé. L'étude de François Ducasse fut brûlée.

3 M. Masquelez, architecte, M. Larnaudie qui ont été questionnés par MM. G. et A. Guillot-Munoz (cf. leur plaquette, *Lautréamont et Laforgue*, Montevideo, 1925, qui, j'ai pu le constater au cours d'une visite à Montevideo, réunit tout ce qu'il est possible de recueillir sur la famille Ducasse dans la capitale de l'Uruguay)

a rarement parlé de lui-même et les quelques souvenirs d'enfance recueillis dans les *Chants de Maldoror* et dans *Poésies* sont peut-être inventés de toutes pièces ce sont tout au plus des reflets de sa vie

Le décor dans lequel il passa son enfance est celui des maisons bourgeoises un bric à brac Le salon était décoré, paraît-il, avec simplicité. Dans un panneau trônait une vitrine de style régence encombrée d'objets et de bibelots poussiéreux dagues, étriers, une collection de bombillas, des statuettes de bois polychromées recueillies par des Jésuites, une miniature, portrait d'une dame créole En face de la vitrine, une bibliothèque. Un ami du chancelier se souvint de quelques titres *Revue des Deux Mondes*, *Il Correo de Ultramar*, quelques numéros du *Patriote français* et de l'*Écho français*, *Gaspard de la Nuit*, *Chroniques du règne de Charles IX*, les œuvres de Corneille, de Molière, de Racine et de Voltaire, *Paul et Virginie* qu'Isidore Ducasse lut lorsqu'il était enfant.

« *Paul et Virginie* choque nos aspirations les plus profondes au bonheur. Autrefois, cet épisode qui broie du noir de la première à la dernière page, surtout le naufrage final, me faisait grincer des dents. Je me roulais sur le tapis et donnais des coups de pied à mon cheval en bois » (p 370)

Sur la cheminée, deux vases de Tolède, don du consul d'Espagne et fierté du père. Ces deux vases irritaient particulièrement Isidore. Les murs étaient ornés d'un portrait du père de François Ducasse en l'année 1818 appuyé contre une draisienne, « vélo » de la Restauration, d'une caricature de Rosas, général argentin qui assiégea Montevideo, d'une estampe représentant le roi d'Espagne entouré de saint Philippe et de saint Jacques, patrons de Montevideo, enfin d'une gravure représentant une procession. Sous cette gravure un tromblon espagnol et rouillé

Isidore n'attendit pas d'avoir dix ans pour fuir cette atmosphère bourgeoise Il fréquenta, naturellement à l'insu de son père, ce qu'on nomme à Montevideo le *renidero*, c'est-à-dire les combats de coqs Il alla dans les faubourgs et y retrouva tous les aventuriers, tous ces hommes dont les mains sont dures et le regard précis et hurla en leur compagnie en assistant aux combats terribles de coqs enivrés de sang et de bruit.

Plus tard, en visite chez son parrain, Eugene Baudry, voyageur et historien français, il s'amusa dans le jardin à briser à coups de pistolet des bouteilles d'eau-de-vie rangées comme des quilles et coiffées de vieux shakos

Isidore semble avoir eu pour les armes à feu un goût très vif. Le tromblon espagnol et rouillé, ornement du salon paternel, lui servit souvent. Armé de cet instrument démodé, il courut dans les environs de Montevideo pour tuer des sarigues. Plus tard, le dimanche, muni d'un fouet en écaille à la pomme d'argent et coiffé d'une casquette, il prit le bac qui le menait à Sainte-Thérèse du Pantanos. Le bac portait une paillotte, au toit de branchages où des meneurs de bétails chantaient. Parfois les « gauchos » jouaient à la « taba¹ ». Ils tiraient alors des lasses de billets de leurs ceintures en cuir brodé de métal qui retenaient leurs poignards. Assis à l'avant, Isidore Ducasse visait les rats d'eau et les grands échassiers.

Ces paysages, cette musique, ces visages, on peut en retrouver les reflets, les échos et les souvenirs dans les *Chants de Maldoror*.

Son père apprit ces escapades et résolut d'y mettre fin. Il convoqua son fils dans le beau salon, pour plus de solennité sans doute, et lui interdit « ces jeux » indignes d'un enfant bien élevé, d'un Français de la meilleure société. Mais Isidore se fâcha et ne voulut pas écouter les « observations malsonnantes et mélancoliques ». De colère, il brisa les deux vases de Tolède, don du consul d'Espagne et dont François Ducasse était si fier. Puis il tourna les talons et claqua si violemment la porte que les objets contenus dans la vitrine en tremblèrent.

Son père cependant se plaignait de ce caractère « farouche », de ces « mouvements d'humeurs ».

François Ducasse se fâcha, mais en vain. Il lui pardonna aisément parce que sa vanité fut flattée par les

¹ Jeu qui consiste à faire rouler l'os du genou d'un veau sur une surface plane et à lui faire prendre au bout de sa course une position déterminée

succès de son fils. Celui-ci, en effet, fit l'admiration de ses professeurs. Isidore Ducasse, très jeune, « se passionna » pour les mathématiques.

L'hymne qu'il leur adresse dans les *Chants de Maldoror* est un des plus enthousiastes de ce livre.

« O mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées, depuis que vos savantes leçons, plus douces que le miel, filtrèrent dans mon cœur, comme une onde rafraîchissante. J'aspirais instinctivement, dès le berceau, à boire à votre source.

« Pendant mon enfance, vous m'apparûtes, une nuit de mai, aux rayons de la lune, sur une prairie verdoyante, aux abords d'un ruisseau limpide, toutes les trois (l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie) égales en grâce et en pudeur, toutes les trois pleines de majesté comme des reines. Vous fîtes quelques pas vers moi, avec votre longue robe, flottante comme une vapeur, et vous m'attirâtes vers vos fières mamelles, comme un fils béni. Alors, j'accourus avec empressement, mes mains crispées sur votre blanche gorge. Je me suis nourri, avec reconnaissance, de votre manne féconde, et j'ai senti que l'humanité grandissait en moi, et devenait meilleure. Depuis ce temps, ô déesses rivales, je ne vous ai pas abandonnées » (p. 192).

François Ducasse déclara à ses amis et connaissances que son héritier « avait un don remarquable » pour les mathématiques. Il décida alors que son fils devait entrer à l'Ecole polytechnique.

Il part enfin, heureux, délivré. Ce n'était pas seulement parce qu'il pensait à Paris qui de loin semble une ville lumineuse, mais surtout parce qu'il abandonnait à son destin cet homme qu'il était contraint de nommer père et qui ne fut pour lui qu'un « homme » prétentieux, mortellement ennuyeux, « bizarre », ridicule et, somme toute, avare lorsqu'il ne s'agissait pas de satisfaire sa vanité.

Il semble d'ailleurs que François Ducasse ne fut pas fâché de se séparer de son fils ni d'éloigner le grand enfant mélancolique, ricaneur et irritable, qui le gênait.

Isidore quitte Montevideo pour la France en 1860.

Isidore se jette vers la mer qu'il a toujours aimée et qui l'arrache à la sollicitude et à la surveillance

paternelles Durant toute la traversée Isidore a beaucoup regardé l'océan Le premier hymne qu'il composa dans ses *Chants de Maldoror* fut celui du *Vieil Océan*. Le Chant I tout entier est plein d'évocations et de prières adressées à la mer

Il ne peut oublier le visage de celui qu'il considère comme son sauveur et qu'il appelle vieux comme l'on nomme un ami

« Pourquoi reviens-je à toi, pour la millième fois, vers tes bras amis, qui s'entr'ouvrent, pour caresser mon front brûlant, qui voit disparaître la fièvre à leur contact! Je ne connais pas ta destinée cachée . tout ce qui te concerne m'intéresse. Dis-moi donc si tu es la demeure du prince des ténèbres Dis-le-moi . dis-le-moi, Océan (à moi seul, pour ne pas attrister ceux qui n'ont encore connu que les illusions), et si le souffle de Satan crée les tempêtes qui soulèvent tes eaux salées jusqu'aux nuages Il faut que tu me le dises, parce que je me réjouirais de savoir l'enfer si pres de l'homme Je veux que celle-ci soit la dernière strophe de mon invocation Par conséquent, une seule fois encore, je veux te saluer et te faire mes adieux! Vieil Océan aux vagues de cristal. Mes yeux se mouillent de larmes abondantes, et je n'ai pas la force de poursuivre, car, je sens que le moment est venu de revenir parmi les hommes, à l'aspect brutal, mais .. courage! faisons un grand effort, et accomplissons, avec le sentiment du devoir, notre destinée sur cette terre »

Cette mer tant aimée le jeta à Bordeaux. Il erra dans la ville creuse à la recherche du visage du continent fameux dont on rêve lorsqu'on ferme les yeux à cinq ou dix mille kilomètres Il vit des visages pâles, rouges, idiots, des milliers d'yeux hagards

Il ne s'étonna point de retrouver ici ce qu'il a laissé là-bas Des hommes et toujours des hommes et, mieux que personne, il sut ce qu'il faut penser de ces « images de Dieu »

1860 Agé de quatorze ans, Isidore Ducasse est élève interne de sixième au lycée impérial de Tarbes A la distribution des prix son nom est inscrit au palmarès pour le second prix de calcul, le prix de dessin et un deuxième accessit de version latine et de grammaire Il est inscrit au tableau d'honneur deux fois en classe,

une fois à l'étude Il a déjà pour « condisciples » Henri Mue et Georges Dazet dont les noms figurent dans la dédicace des *Poésies*

1861 Élève de M Senmartin, en cinquième, il est encore cité au palmarès pour le second accessit d'excellence, les premiers prix de version latine, de grammaire, de dessin et une inscription au tableau d'honneur

1862 Isidore Ducasse, dans la classe de M. Danoyau, reçut le prix de thème latin, de version latine, de grammaire, d'arithmétique et encore une fois le prix de dessin Ferdinand Foch (le futur maréchal de France), les deux frères Dazet, Auguste Delmas (cité dans la dédicace des *Poésies*), Pierre Bosc, Jérôme Davezac, Adolphe Richard, Emile Daveautes, Bazet, Théophile Balencie, Moulonguet, Auguste Sempé, Cazenavette, Gaston Denagiscarde, Guillaume Déjeanne, H de Coux, Latour, sont ses condisciples

1863, 1864, 1865 Il est élève du lycée de Pau où il fait sa seconde, sa rhétorique et sa philosophie Il semble qu'il ait à Pau remporté moins de succès scolaires qu'à Tarbes Il a pour condisciples Paul Lespès et Georges Minvielle, cités dans la dédicace des *Poésies*¹.

Le professeur, qui semble avoir exercé sur lui une certaine influence, puisqu'il lui dédicace les *Poésies*, fut celui qui dirigea ses études de rhétorique, M Georges Hinstin², mais qui, selon Léon-Paul Fargue qui l'interrogea avant sa mort, n'avait gardé que le plus vague souvenir de son élève.

On a pu retrouver les traces de quelques-uns de ses camarades . Georges Dazet dont Ducasse avait invoqué le nom dans la première version du premier des *Chants de Maldoror*, fut avocat au barreau de Tarbes. Personne, hélas! ne songea à l'interroger avant sa mort Henri Mue devint un fonctionnaire et mourut directeur départemental de l'Enregistrement à Toulouse Paul

¹ Voir p 66 et p 121 (fragments d'une lettre de P Lespès au fils de G Minvielle)

² Auteur d'ouvrages à l'usage des classes dont le plus connu est celui consacré aux orateurs grecs

Lespès, qui fut son condisciple au lycée de Pau, a accepté de parler de Ducasse, dont il avait gardé un souvenir très précis

« J'ai connu Ducasse au lycée de Pau dans l'année 1864, a-t-il déclaré à M. François Alicot. Il était avec moi et Minvielle dans la classe de rhétorique et dans la même étude. Je vois encore ce grand jeune homme mince, le dos un peu voûté, le teint pâle, les cheveux longs tombant en travers sur le front, la voix aigrelette. Sa physionomie n'avait rien d'attrayant.

« Il était d'ordinaire triste et silencieux et comme replié sur lui-même. Deux ou trois fois, il m'a parlé avec une certaine animation des pays d'outre-mer où l'on menait une vie libre et heureuse.

« Souvent, dans la salle d'études, il passait des heures entières, les coudes appuyés sur son pupitre, les mains sur le front et les yeux fixés sur un livre classique qu'il ne lisait point, on voyait qu'il était plongé dans une rêverie. Je pensais avec mon ami Minvielle qu'il avait la nostalgie et que ses parents ne pourraient mieux faire que de le rappeler à Montevideo.

« En classe, il paraissait quelquefois s'intéresser vivement aux leçons de Gustave Hinstin, brillant professeur de rhétorique, ancien élève de l'École d'Athènes. Il goûtait fort Racine et Corneille et surtout l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle. La scène dans laquelle Œdipe, instruit enfin de la terrible vérité, pousse des cris de douleur et, les yeux arrachés, maudit son destin, lui paraissait très belle. Il regrettait toutefois que Jocaste n'eût pas mis le comble à l'horreur tragique en se donnant la mort sous les yeux des spectateurs.

« Il admirait Edgar Poe dont il avait lu les contes avant même son entrée au lycée. Enfin j'ai vu entre ses mains un volume de poésies, *Albertus*, de Théophile Gautier, que lui avait, je crois, fait passer Georges Minvielle.

« Nous le tenions au lycée pour un esprit fantasque et rêveur, mais au fond pour un bon garçon ne dépassant pas alors le niveau moyen d'instruction, en raison probablement d'un retard dans ses études. Il m'a montré un jour quelques vers à sa façon. Le rythme, autant que j'en ai pu juger dans mon inexpérience, me parut un peu bizarre et la pensée obscure.

« Ducasse avait une aversion particulière pour les vers latins.

« Hinstin nous donna un jour à traduire en hexamètres le passage relatif au pélican dans *Rolla*, de Musset Ducasse, qui était assis derrière moi sur le banc le plus élevé de la classe, maugréa à mon oreille contre le choix d'un pareil sujet

« Le lendemain, Hinstin compara deux compositions classées premières avec celles d'élèves du lycée de Lille où il avait professé naguère la rhétorique

« Ducasse manifesta vivement son irritation « Pour-quoi cela ? me dit-il. C'est fait pour dégoûter du latin. »

« Il y avait, je crois, des choses qu'il ne voulait pas comprendre pour ne rien perdre de ses antipathies et de ses dédains

« Il s'est plaint souvent à moi de migraines douloureuses qui n'étaient pas, il le reconnaissait lui-même, sans influence sur son esprit et sur son caractère.

« Pendant la canicule, les élèves allaient se baigner dans le cours d'eau du Bois-Louis. C'était là une fête pour Ducasse, excellent nageur.

« — J'aurais grand besoin, me dit-il un jour, de rafraîchir plus souvent à cette eau de source mon cerveau malade.

« Tous ces détails n'ont pas grand intérêt, mais il est un souvenir que je crois devoir rappeler En 1864, vers la fin de l'année scolaire, Hinstin, qui avait souvent déjà reproché à Ducasse ce qu'il appelait ses outrances de pensée et de style, lut une composition de mon disciple.

« Les premières phrases, très solennelles, excitèrent tout d'abord son hilarité, mais bientôt il se fâcha. Ducasse n'avait pas changé de manière, mais il l'avait singulièrement aggravée. Jamais encore il n'avait tant lâché la bride à son imagination effrénée. Pas une phrase où la pensée, faite en quelque sorte d'images accumulées, de métaphores incompréhensibles, qui ne fût encore obscurcie par des inventions verbales et des formes de style qui ne respectaient pas toujours la syntaxe.

« Hinstin, pur classique dont la fine critique ne laissait échapper aucune faute de goût, crut que c'était là une sorte de défi jeté à l'enseignement classique, une

mauvaise plaisanterie faite au professeur. Contrairement à ses habitudes d'indulgence, il infligea à Ducasse une retenue. Cette punition blessa profondément notre condisciple, il s'en plaignit avec amertume à moi et à mon ami Georges Minvielle. Nous n'essayâmes pas de lui faire comprendre qu'il avait beaucoup dépassé la mesure.

« Au lycée, en rhétorique comme en philosophie, Ducasse n'a révélé, que je sache, aucune aptitude particulière pour les mathématiques et la géométrie dont il célèbre avec enthousiasme, dans les *Chants de Maldoror*, la beauté enchanteresse. Mais il avait beaucoup de goût pour l'histoire naturelle. Le monde animal excitait vivement sa curiosité. Je l'ai vu longtemps admirer une cétone d'un rouge vif qu'il avait trouvée dans le parc du lycée pendant la récréation de midi.

« Sachant que Minvielle et moi étions chasseurs dès l'enfance, il nous questionnait quelquefois sur les habitudes et le séjour d'oiseaux divers dans la région pyrénéenne et sur les particularités de leur vol.

« Il avait l'esprit attentif d'observation. Aussi n'ai-je pas été surpris de lire au commencement des premier et cinquième chants de *Maldoror* les remarquables descriptions du vol des grues et surtout des étourneaux, qu'il avait bien étudié.

« Je n'ai pas revu Ducasse depuis ma sortie du lycée en 1865.

« Mais, quelques années après, je reçus à Bayonne les *Chants de Maldoror*. C'était là sans doute un exemplaire de la première édition, celle de 1868. Aucune dédicace. Mais le style, les idées étranges s'entre-choquant parfois comme dans une mêlée me firent supposer que l'auteur n'était autre que mon ancien condisciple.

« Minvielle dit qu'il avait, lui aussi, reçu un exemplaire envoyé sans doute par Ducasse. »

M. Alicot avait demandé à M. Lespès si les *Chants de Maldoror* n'étaient pas une mystification.

« Je ne le crois pas, a-t-il répondu.

« Au lycée, Ducasse avait plus de rapports avec moi et avec Georges Minvielle, qu'avec les élèves. Mais son attitude distante, si je puis employer cette expression, une sorte de gravité dédaigneuse et une tendance à se

considérer comme un être à part, les questions obscures qu'il nous posait à brûle-pourpoint et auxquelles nous étions embarrassés de répondre, ses idées, les formes de son style dont notre excellent professeur Hinstin relevait l'outrance, enfin l'irritation qu'il manifestait parfois sans motif sérieux, toutes ces bizarreries nous inclinaient à croire que son cerveau manquait d'équilibre.

« La folle du logis se révéla tout entière dans un discours français où il avait saisi l'occasion d'entasser, avec un luxe effrayant d'épithètes, les plus affreuses images de la mort. Ce n'était qu'os brisés, entrailles pendantes, chairs saignantes ou en bouillie. C'est le souvenir de ce discours qui, quelques années après, m'a fait reconnaître la main de l'auteur des *Chants de Maldoror*, bien que jamais Ducasse ne m'eût fait allusion à des projets poétiques

« Nous fûmes convaincus, Minvielle et moi, ainsi que d'autres condisciples, qu'Hinstin s'était mépris en infligeant à Ducasse, pour son discours, une retenue.

« Ce n'était pas là une mauvaise plaisanterie faite au professeur. Ducasse fut profondément blessé des reproches d'Hinstin et de cette punition. Il était convaincu, je crois, d'avoir fait un excellent discours, plein de nouveautés d'idées et de belles formes de style. Sans doute, si l'on rapproche les *Chants de Maldoror* des *Poésies*, on peut supposer que Ducasse n'a pas été sincère. Mais s'il l'a été au lycée, comme je le crois, pourquoi ne l'aurait-il pas été plus tard, quand il s'est évertué à être poète en prose et que, dans une sorte de délire d'imagination, il s'est persuadé peut-être qu'il ramènerait au bien, par l'image de la délectation dans l'horrible, les âmes découragées de la vertu et de l'espérance ?

« Au lycée, nous considérions Ducasse comme un brave garçon, mais un peu, comment dirai-je, timbré. Il n'était pas sans moralité; il n'avait rien de sadique.. »

On ne possède aucun renseignement sur les premiers mois de la vie d'Isidore Ducasse à Paris. Ce n'est qu'en 1869 qu'on retrouve sa trace : il habite un hôtel situé au 23 de la rue Notre-Dame-des-Victoires. Il est en rapport avec M. Darasse, banquier des consulats, rue de Lille.

Il avait fait paraître à ses frais le Chant I de *Maldoror*¹, mais sans nom d'auteur

Il est probable qu'il lut beaucoup à cette époque Dans une lettre², il a cité Mickiewicz, Byron, Milton, Southey, A de Musset, Baudelaire, etc. Il oublie de nommer Dante, Eugène Sue, Rocambole et Pascal

Son éditeur, M A Lacroix, le dépeint de la façon suivante « C'était un grand jeune homme, imberbe, nerveux, rangé et travailleur. »

Il vivait seul, semble-t-il, et n'aimait pas à faire connaître sa vie Il fréquenta peu les cafés, mais faisait de très longues promenades sur les bords de la Seine Pendant la journée il lisait beaucoup et des livres de toutes sortes Le soir il s'enfermait dans sa chambre et commençait à écrire Il n'écrivait que la nuit, assis devant son piano. Sa chambre, très sombre, était meublée d'un lit, de deux malles pleines de livres et du piano droit Il buvait une très grande quantité de café Il déclama ses phrases en plaquant de longs accords Cette méthode de composition faisait le désespoir des locataires de l'hôtel souvent réveillés en sursaut³.

On imagine Isidore Ducasse, seul, luttant contre la nuit, celle qu'on use encre les quatre murs d'une chambre, aux fenêtres closes, cachées par d'épais rideaux La nuit est précisément ce mur contre lequel viennent se jeter les bruits des pas, les roulements des voitures et le choc des gouttes de pluie Sur un petit guéridon sont posées une tasse de porcelaine à fleurettes et une grosse cafetière de fer-blanc

Lui marche de long en large, puis ouvre son piano. Il semble l'observer, comme s'il était pour l'instant vaincu, il s'assied, lève les mains au ciel et les laisse retomber pour de longs, d'interminables accords. Il

¹ La plaquette fut vendue 0 fr 30 La couverture et le titre sont ainsi composés *Les chants | de | Maldoror | Chant premier | par *** | Imprimerie Balitout | Août 1868 | Premier Chant | prix 0 fr 30*

² Lettre du 23 oct 1869 à son éditeur M A Lacroix (p 398)

³ Tous ces détails ont été rapportés par Louis Genon-ceaux dans la préface de son édition des *Chants de Maldoror*, qu'il publia en 1890, qui les tenait d'Albert Lacroix, premier éditeur des *Chants de Maldoror*.

baisse la tête, écarte les mains et il reprend sa marche, celle du passé et du présent. Son regard heurte la grande glace, qui au-dessus de la cheminée reflète les bougeoirs et la place de la pendule. Cette glace est brisée. Un long serpent, le sillage du sort, parcourt le miroir tel un frisson figé. Ses yeux voient ses yeux et il n'en est pas encore effrayé. Une tasse de café. Et tout à coup, comme il s'envolait, il saisit son porte-plume, l'observe et il s'assoit pour écrire. Il ne sait plus quand il s'arrêtera. On croirait qu'il roule dans un abîme orienté vers le ciel. Les heures qui ne comptent plus passent comme des ombres.

Silence dans les rues. Tout près, la Bourse dort de son plus profond sommeil. Quelquefois le vent chasse un papier, quelquefois, près des grilles, l'ombre d'un promeneur se glisse.

La tête d'Isidore se penche vers ce glacier qui est une feuille blanche devant lui. Un feuillet, puis un autre. Ce sont des minutes qui passent comme une vie. Lorsque sa main tremble c'est qu'un éclair vient de la secouer.

La glace reflète le lent frémissement des bougies et l'allée et venue de la main droite. Ce qu'elle ne retient pas, c'est le regard fixe qui est planté sur la masse des mots.

Encore une petite tasse de café.

La nuit se consume. Une odeur d'encre se répand.

Le mystère s'étend. Isidore Ducasse écrit sans reprendre haleine les cinq derniers *Chants de Maldoror*. La lecture d'un roman d'Eugène Sue lui suggère de choisir le nom de comte de Latréaumont¹. Il écrit ce grand livre avec une rapidité vertigineuse². Il se hâte comme si la mort déjà lui faisait signe.

Abandonnant toute autre activité, retiré dans sa chambre de la rue Notre-Dame-des-Victoires, il écrit à perte de vue.

Dans une lettre datée du 22 mai 1869, il déclare à son banquier

¹ Le héros d'Eugène Sue se nomme Latréaumont.

² Elle pourrait paraître à peu près inhumaine, si les expériences du surréalisme ne donnaient la clef de cette vitesse d'écriture.

« Au reste, je suis chez moi à toute heure du jour »
Il insiste

« 1^{er} septembre, époque à laquelle *mon corps* fera une apparition devant la porte de votre banque. »

Il sait où il va Ses *Chants* ne doivent être que le prélude Avant de commencer le sixième chant il s'arrête et l'on a l'impression que pour la première fois il relit ce qu'il a écrit et qu'il éprouve une légère déception Il aurait voulu aller plus loin encore et faire de plus grands ravages Alors il s'humilie, fait appel au lecteur, puis l'injurie car il a quand même conscience de sa force Il est indispensable de lire entièrement la première strophe du chant VI puisque c'est un des rares jugements qu'Isidore Ducasse ait porté sur son œuvre

Il a jugé son œuvre de l'intérieur. Les quelques lettres que l'on possède nous apportent des jugements extérieurs, à l'usage du public et des critiques

« J'ai chanté le mal comme ont fait Mickiewicz, Byron, Milton, Southey, Alfred de Musset et Baudelaire, etc Naturellement j'ai un peu exagéré le diapason pour faire du nouveau dans le sens de cette littérature sublime qui ne chante le désespoir que pour opprimer le lecteur, et lui faire désirer le bien comme remède Ainsi donc, c'est toujours le bien qu'on chante en somme, seulement par une méthode plus philosophique et moins naïve que l'ancienne école, dont Victor Hugo et quelques autres sont les seuls représentants qui soient encore vivants »

Il faut cependant remarquer que les *Chants de Maldoror* n'intéressèrent personne Le premier chant publié à part ne fit l'objet d'aucune critique¹

Il présenta le manuscrit des *Chants de Maldoror* à plusieurs éditeurs (à Alphonse Lemerre notamment) qui levèrent les bras au ciel après avoir haussé les épaules Dans le quartier qu'il habitait, un singulier bonhomme venait de s'installer Albert Lacroix avait ouvert une maison d'édition, 15, boulevard Montmartre

¹ Malgré mes recherches, je n'ai pu découvrir d'article dans les journaux de l'époque Les journalistes, cette année-là, avaient probablement d'autres chiens à fouetter Quelques brefs comptes rendus « de complaisance » ont été récemment retrouvés

C'est un des rares hommes qui ait connu sans aucun doute possible Isidore Ducasse et qui l'ait revu à maintes reprises à l'époque où il écrivit *les Chants de Maldoror* et les *Poésies*. Voici le portrait que fit de lui Jean Richépin dans ses mémoires

« A l'époque où je connus Albert Lacroix, petit homme court au poil roux, des poils gris apparaissaient déjà dans sa barbe et dans ses cheveux. Mais il avait une grande activité, comme il arrive souvent aux gens de petite taille, une activité trépidante et fiévreuse. Sous son front, comme dans une serre surchauffée, les projets ne cessaient de germer et de fleurir. Il entreprenait beaucoup trop de choses, et trop vastes, pour réussir bien réellement en aucune et, cependant, il avait assez de belles imaginations, parfois, pour obtenir succès et fortune, s'il avait eu tant soit peu de chance, mais celle-ci n'était jamais au rendez-vous, et les diverses choses qu'il entreprit, ou avortèrent presque immédiatement, ou tournèrent peu après en déconfiture.

« Lacroix était belge, et peut-être sa nature entreprenante s'expliquait-elle ainsi. Il avait fondé, à Paris, faubourg Montmartre, 13 — qui sait s'il n'a pas dû au chiffre fatal sa perpétuelle guigne ?¹ — la « Librairie internationale » sous la raison sociale A. Lacroix, Verbroeckhoven et C^{ie}, avec maisons à Bruxelles, Leipzig et Livourne.

« On y vit éditer, — ce qui ne fait pas un mince honneur à Lacroix qui, dans la combinaison, s'occupait de la réception des livres présentés et s'était chargé des rapports avec les auteurs — on y vit éditer des écrivains n'ayant encore qu'une faible notoriété dans un public restreint, et dont lui, subodorait la grande vogue future. ainsi les frères Goncourt, ainsi Zola, pour ne citer que des noms ayant eu, depuis, un grand retentissement. Comme il édita mes *Étapes d'un Réfractaire* à mes débuts, il édita les premiers romans de ceux-ci, faisant entrer en ligne de compte, pour beaucoup, la valeur de l'œuvre et, pour peu, la difficulté qu'il y a, pour un écrivain nouveau, à se faire connaître.

¹ Remarquons en passant que c'est au 15 et non au 13, que Lacroix annonçait ses bureaux.

et le risque que court, en pareil cas, l'éditeur qui accorde l'imprimatur

« Certes, il n'était pas téméraire de demander à Victor Hugo exilé *Les Travailleurs de la Mer* ou *L'Homme qui rit*, après de réels succès de vente antérieurs¹ mais c'était osé, et c'était faire preuve d'un flair particulièrement fin, de s'adresser aux Goncourt et à Zola, dont rien ne faisait prévoir encore qu'ils instaureraient un jour une Académie ou deviendraient des chefs d'école!

« Il l'osa cependant, et il lui le fatal *bouillon*, dont la perspective trop vraisemblable n'avait pu faire reculer un aussi hardi petit homme. Il le but, d'ailleurs, aussi avec les romans de V. Hugo demandés presque à genoux, obtenus au prix de sommes énormes, tout ce qui pouvait arriver à Lacroix de meilleur, c'était de rentrer simplement dans ses frais de papier et d'impression et aussi de lancement monstre, dans plusieurs grandes capitales en même temps qu'en France.

« Il avait foi en l'avenir littéraire de Zola, alors à peu près totalement inconnu, à telles enseignes qu'il passa avec lui un traité aux termes duquel il lui assurait une mensualité de plusieurs centaines de francs, de façon que le jeune écrivain fût délivré de tout souci du pain quotidien à gagner ou des besognes journalistiques et pût faire tranquillement son œuvre de romancier.

« En échange, Zola devait fournir à la maison Lacroix un roman par an. Malheureusement pour l'éditeur, le succès fut long à se dessiner, et quand il vint enfin, Lacroix n'en profita point, sa déconfiture étant arrivée, elle, beaucoup plus vite, l'obligeant à repasser à un confrère ses stocks d'ouvrages et ses traités avec les auteurs.

« Il avait le goût de la *série* poussé jusqu'à la manie. Editeur, il publia ainsi une série de grands poèmes nationaux, étrangers, de l'Europe et même de l'Asie, ouvrages fort intéressants. c'est incontestable, mais s'adressant à une catégorie peu fournie de lecteurs d'élite et qui, *soldés*, s'obtinrent bientôt au rabais. Auteur — car Lacroix écrivait aussi —, il avait mis en chantier une sorte d'épopée humaine, quelque chose comme ce que, plus tard, fit Strada.

« La série des *Grandes Amoureuses*, dont je parlerai tout à l'heure, était de la même veine et tenait à la

même conception, qui, réalisée depuis — ou quelque chose d'analogue — par l'éditeur Lemerre, fit sa fortune tandis qu'elle ruina Lacroix, venu avant le temps

« Celui-ci était plein d'idées ingénieuses, et il avait en tête une autre série encore. A son avis, il n'est pas une pièce de théâtre qui, prise à la chute du rideau, ne puisse être continuée. Même *Hamlet* où, au dernier acte, tant de personnages tombent morts les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Il reste Fortinbras, revenant vainqueur de Pologne, qui peut, à son tour, fournir le héros d'un second drame, et ainsi de suite, le dernier n'étant que l'avant-dernier et en engendrant un autre et celui-ci de même, à perpétuité !

« Partant de cette idée, il aurait voulu continuer les principales pièces connues, en tirer une nouvelle de chacune, se berçant peut-être de bénéficier ainsi, auprès du public, de la réputation de la pièce-mère

« C'était là une opinion soutenable, après tout, mais en théorie seulement, car pour un Shakespeare et un Corneille, combien ne rencontre-t-on pas de Chose, Machin, Tartempion et Compagnie ! Mais l'ingénieux et téméraire Lacroix ne s'embarrassait pas pour si peu

« Lacroix, qui m'avait pris en amitié, m'emmena dîner à plusieurs reprises chez lui, avec sa femme et sa fille, toutes deux bien accueillantes

« Mme Lacroix était une grosse femme, qui avait une âme et une voix d'oiseau. Son mari ne manquait jamais, dès que le café était sur la table, de lui demander de nous chanter les paroles fameuses

Les douleurs sont des folles,
Et qui les écoute est encore plus fou
A nous deux, toi qui consoles
Biniou, mon biniou,
Mon cher biniou
Ou !

« Il faut bien croire que dans le cœur de cet éditeur intrépide, rebondissant, toujours désarçonné et toujours en selle — que les traverses et les déconfitures retrouvaient impavide, prêt à recommencer —, il y avait un côté romance, puisque, quand Mme Lacroix nous chantait de sa voix flûtée son air vieillot, l'air favori de La-

croix, je vis, chaque fois, une larme briller au bord de ses yeux.

« Puis elle mourut, et Lacroix, avant de mourir à son tour, resta seul avec sa fille, continuant à projeter et à écrire, une *Histoire de France*, je crois bien, et naturellement en beaucoup de tomes !

« Je me souviens, datant de cette période, d'un autre repas pris en sa compagnie, chez une amie à lui, à qui il apporta un pâté et une bouteille de vin fin achetés dans le voisinage. Déjeuner banal qui, cependant, a laissé sa trace ineffaçable dans ma mémoire.

« Cette femme avait pour Lacroix le culte d'une devote, et je n'exagère rien en affirmant que non seulement elle le considérait comme un génie, mais encore l'adorait comme un dieu, puisqu'au cours de ce déjeuner je l'entendis, de mes propres oreilles, appeler . « Mon Christ ! » ce petit homme roux tout à fait grisonnant maintenant ! »

Lacroix, d'ailleurs, ne se montra pas aussi courageux que le prétend Richepin, puisqu'il suspendit la vente des *Chants de Maldoror* à cause de certaines violences de style qui en rendaient la publication périlleuse. Il discuta âprement avec Isidore Ducasse qui semble avoir gardé un mauvais souvenir de ses relations avec Lacroix. Ducasse refusa d'ailleurs de modifier le texte de son ouvrage.

Dégoûté de ces lenteurs de ces discussions, il paraît s'être complètement désintéressé de ses *Chants*, et en parle avec un détachement qui pourrait étonner. Dans une lettre du 21 février 1870, il déclara à son libraire-imprimeur « Lacroix a-t-il cédé l'édition, ou qu'en a-t-il fait ? Ou l'avez-vous refusée ? Il ne m'en a rien dit. Je ne l'ai pas vu depuis lors. » Et plus bas, il appela les *Chants* « mon sacré bouquin »

Les quelques lettres que nous possédons nous apprennent qu'il changeait constamment de domicile. Il va du 32, faubourg Montmartre au 15, rue Vivienne, de la rue Vivienne il retourna faubourg Montmartre, mais au n° 7. Se cacha-t-il ? Chercha-t-il à échapper aux poursuites ?

Dans une lettre du 27 octobre 1869, il semble craindre les persécuteurs. « Au reste, écrit-il, de ce côté-là

(Bruxelles) les esprits seront mieux préparés qu'en France pour savourer cette poésie de *révolte*¹ »

C'est à cette époque qu'il rédigea la préface intitulée *Poésies*. Il publia ce texte dès que la rédaction en fut achevée

Nous possédons quelques renseignements sur ses préoccupations. Le 21 février 1870, il écrit à son imprimeur-éditeur de Belgique

« Vous savez, j'ai renié mon passé. Je ne chante plus que l'espoir, mais pour cela il faut d'abord attaquer le doute de ce siècle (mélancolies, tristesses, douleurs, désespoirs, hennissements lugubres, méchancetés artistiques, orgueils puérils, malédictions cocasses, etc) »

Ses attaques sont directement dirigées contre les *Chants de Maldoror*.

Il reprend et insiste dans la même lettre

« Dans un ouvrage que je porterai à Lacroix aux premiers jours de mars, je prends à part les plus belles poésies de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Byron et de Baudelaire, et je les corrige dans le sens de l'espoir, j'indique comment il aurait fallu faire. J'y corrige en même temps six pièces des plus mauvaises de mon sacré bouquin »

Il travaille donc à ces *Poésies* qu'on n'a pas encore pu retrouver. Il indique nettement son programme, celui qu'il reprendra dans la préface qu'il publia quelques mois plus tard

Dans une lettre datée du 12 mars 1870 (les premiers jours de mars sont passés, il n'a pas pu encore terminer les *Poésies*, lui, le comte de Lautréamont, qui écrit les *Chants* en quelques mois) et adressée à son banquier il raconte tous les « malheurs » qui empêchèrent la publication des *Chants de Maldoror*, et il ajoute

« Cela me fit ouvrir les yeux. Je me disais que puisque la poésie du doute (des volumes d'aujourd'hui il ne restera pas cent-cinquante pages) on arrive ainsi à un tel point de désespoir morne, et de méchanceté théorique, par conséquent c'est qu'elle est fautive, pour cette raison qu'on y discute les principes et qu'il ne faut pas les dis-

1 C'est moi qui souligne

*cuter*¹ c'est plus qu'injuste Les gémissements poétiques de ce siècle ne sont que des sophismes hideux Chanter l'ennui, les tristesses, les mélancolies, la mort, l'ombre, le sombre, etc., c'est ne vouloir, à toute force, regarder que les puérils revers des choses Lamartine, Hugo, Musset se métamorphosent volontairement en femmelettes Ce sont les Grandes-Têtes-Molles de notre époque Toujours pleurnicher! Voilà pourquoi j'ai complètement changé de méthode, pour ne chanter exclusivement que l'*espoir*. l'*espérance*, le CALME, le bonheur, le DEVOIR. »

Mais il veut encore écrire il prévoit

La dédicace des *Poésies* se termine ainsi

« . sont dédiées une fois pour toutes les autres, les *prosaïques*² morceaux que j'écirai dans la suite des âges, et dont le premier commence à voir le jour d'hui, typographiquement parlant »

Et le mystère devient plus profond Il déménage une dernière fois Il retourne faubourg Montmartre, au n° 7. dans un hôtel dirigé par M François Dupuis.

Le 23 novembre 1870, il lui reste encore une nuit à vivre (la nuit qu'il aimait tant) et à huit heures du matin il meurt « en son domicile » L'acte de décès ajoute (ce qui peut laisser tout supposer) *sans autres renseignements* C'est le patron de l'hôtel et le garçon, un nommé Antoine Milleret, qui vont à la mairie faire la déclaration

Il fut inhumé dans une concession temporaire du cimetière du Nord, le 25 novembre 1870

Son corps fut exhumé le 20 janvier 1871 pour être réinhumé dans une autre concession temporaire. Les terrains ont été depuis désaffectés et repris par la ville.

Il s'était composé en vain deux épitaphes

« Ci-gît un adolescent qui mourut poitrinaire vous savez pourquoi. Ne priez pas pour lui » (p 130)

« Si la mort arrête la maigreur fantastique des deux bras longs de mes épaules, employés à l'écrasement lugubre de mon gypse littéraire, je veux au moins que le lecteur en deuil puisse se dire « Il faut lui rendre justice Il m'a beaucoup crétinisé. Que n'aurait-il pas fait, s'il eût pu vivre davantage! C'est le meilleur professeur

1 C'est Ducasse qui souligne

2 C'est moi qui souligne

d'hypnotisine que je connaisse! » On gravera ces quelques mots touchants sur le marbre de ma tombe, et mes mânes seront satisfaits! » (p. 353).

Cette mort qu'il invoquait fut plus solitaire encore qu'il ne l'imaginait.

Et cependant il l'avait vu, cette mort dans la solitude et le silence

« On ne me verra pas à mon heure dernière (j'écris ceci sur mon lit de mort), entouré de prêtres. Je veux mourir, bercé par la vague de la mer tempétueuse, ou debout sur la montagne. Les yeux en haut, non je sais que mon anéantissement sera complet. D'ailleurs, je n'aurais pas de grâce à espérer. Qui ouvre la porte de ma chambre funéraire? J'avais dit que personne n'entrât. Qui que vous soyez, éloignez-vous, mais, si vous croyez apercevoir quelque marque de douleur ou de crainte sur mon visage d'hyène (j'use de cette comparaison, quoique l'hyène soit plus belle que moi, et plus agréable à voir), soyez détrompé. qu'il s'approche » (p. 142)

PHILIPPE SOUPAULT

Ci-dessous, fin d'une lettre adressée par P. LESPÈS au fils de G. MINVIELLE.

*J'ai écrit plusieurs lettres au sujet
de Duhamel, à Mr. Aliot qui m'a demandé
des renseignements. Je lui ai dit tout ce
que je savais, tout ce que je pensais de
lui et des sources d'une inspiration
qui vient ^{survient} d'un cerveau malade, en
ébullition.
Je vous remercie bien de votre lettre qui m'a touché
et vous prie de présenter mes hommages à Madame
Minvielle et mes meilleurs souvenirs mes meilleurs
vœux à vos fils. Cordialement à vous
P. Lespès*

PRÉFACE DE JULIEN GRACQ.

(Edition la Jeune Parque, Paris, 1947)

LAUTRÉAMONT TOUJOURS

Il y a une « voie royale » de la littérature française, dont les ronds-points étoilent les pages des manuels scolaires, et dont les poteaux indicateurs et les garde-barrières se nomment Boileau, Fontenelle, La Harpe, Villemain, Nisard, Taine, Brunetière, Valéry « Empruntée » (on ne saurait dire plus sans introduire une grave confusion mentale) naguère, de temps à autre par quelques majestueux bolides de course, elle finit sous nos yeux en une piste mangée par l'herbe, où M. Robert Kemp s'essaye à jouer du bâton blanc pour un lot peu fourni d'assez réjouissantes guimbardes. A l'aspect d'une anémie si désolante, le soupçon s'empare de vous que le trafic a dû être dévié en amont à la suite de quelque accident bizarre : une mine ? un pont écroulé sous la morsure patiente de ces termites qui préoccupèrent Salvador Dalí et semblent faits pour rendre au moins une vigueur humoristique au proverbe : « Petites causes, grands effets ? » Précisément. « N'avez-vous pas remarqué la gracilité d'un joli grillon aux mouvements alertes, dans les égouts de Paris ? Il n'y a que celui-là : c'était Maldoror. » Cette erreur d'aiguillage majeure, pourquoi n'y pas retrouver entre autres, et peut-être plus qu'une autre, la main du grand dérailleur de la littérature moderne : on veut dire Lautréamont.

Cette « voie royale » était celle que s'était choisie très délibérément une littérature de parti pris. A l'origine de cette série d'œuvres si raisonnables, on ne

souligne pas assez qu'il y a un choix (dont il n'a pas tenu à ses protagonistes qu'il ne devienne définitif) un choix mutilant — une inattention déclarée au « puéril revers des choses » — une négation de la dialectique de la lumière et de l'ombre. Pour les tenants de la littérature raisonnable, il y eut un accent, qu'on ne peut pas ne pas croire passionnel (quand on me cite le fameux « Aimez donc la raison », ce qui me frappe, ce n'est pas le ton patelin du bon apôtre, c'est cet impératif catégorique qui prétend se passer de justification), accent porté sur la mise en forme discursivement intelligible du monde, accent qui porte au plus haut degré, comme le soulignerait Jules Monnerot, le caractère d'une *valorisation* arbitraire accordée par des êtres à qui leur situation précaire de « condition humaine située et datée » était plus faiblement sensible sans doute qu'à aucun autre moment de l'histoire.

Ainsi se déterminait dans la première moitié du XVII^e siècle — grâce à ce qui passe peut-être à tort pour l'influence de la philosophie cartésienne — un des points de rupture majeurs de la littérature française. Il est singulier — avec le recul qu'en dépit d'eux nous ne pouvons nous empêcher aujourd'hui de prendre — de voir quelle mauvaise foi insigne les historiens officiels mettent à fausser, par rapport à ce virage dangereux, toutes les perspectives. Des siècles de littérature médiévale, à un haut degré irrationnels, sont pour eux comme s'ils n'existaient pas, et tout est mis en œuvre, même par les moyens les plus cyniquement matériels (on songe au délabrement des études littéraires médiévales en France) pour accentuer au profit de la période des lumières un déséquilibre qui se voudrait décisif. Cependant le ruban du temps se dévide, une époque sous nos yeux se ferme et bien malgré elle est invitée à « se ranger » et non sans grincements de dents, à produire ses titres à la vie historique. N'échappe pas pour toujours qui veut à la condition généralement peu enviable de moyen âge.

L'insignifiance et la pauvreté de la littérature latine ne paraissent plus aujourd'hui, malgré le grand âge, des garants suffisants pour une tradition condamnée. Contre la culture, contre la pédagogie nées à l'ombre de cette littérature des lumières, des attaques se font jour

aujourd'hui d'une violence et d'une liberté déconcertantes. Ces jours-ci, M. Brice Parain, dans un hebdomadaire, proposait que la réforme de l'enseignement en France commencât par mettre le pied sur le cadavre de la dissertation en trois points. Un tel coup de pioche fait présager de terribles lézards dans les œuvres vives de trois siècles de littérature oratoire et périodique. Il faut bien se rendre à l'évidence, et prendre ses distances — au lendemain de cette guerre, ce n'est plus le modeste phénomène Baires qui « s'éloigne », c'est le grand siècle avec ses séquelles littéraires variées qui « s'éloigne » de nous, à toute vitesse, et pour longtemps. A la rupture toute formelle, et superficielle — on se plaît aujourd'hui à le reconnaître — que le romantisme passait pour avoir signifiée à la tradition classique, s'oppose à un siècle de distance une rupture moins verbale et moins fanfaronne — mais cette fois une rupture *dans les profondeurs*.

L'avènement de la raison dans la littérature fut aussi celui de la bourgeoisie marchande, et ce n'est pas pure coïncidence si le mot en est venu alors à signifier accessoirement le panonceau d'une entreprise commerciale. Les « livres de raison » désignèrent à la haute époque indifféremment un recueil de proverbes ou un état de caisse. Il n'est pas question de nier que ce refoulement systématique des valeurs irrationnelles constitua historiquement un progrès, et sans doute la seule arme à longue portée qui permit à la bourgeoisie de réduire peu à peu l'obscurantisme religieux sur quoi faisaient fond ses ennemis. Rien ne saurait remplacer ici une analyse marxiste dont la légitimité n'est pas à mettre en doute. Il est toutefois permis de remarquer que cette ère des lumières apparaît beaucoup moins assurée d'elle-même, de ses possibilités et de sa durée, que ne le ferait penser une tradition littéraire qui la reflète, et dont on s'acharne à nous convaincre qu'elle est sans fissures. Elle apparaît en réalité soumise à un rythme régulier de pulsations, et à une diastole euphorique succède presque toujours typiquement une systole anxieuse. Diastole euphorique au XVI^e siècle, dans le déchaînement orgiaque de la Renaissance, où se combinent d'ailleurs tant d'éléments — diastole encore qui couvre la plus grande partie du XVIII^e siècle et le mouvement carac-

téristique de l'Encyclopédie. Systole par contre — et que marque une interrogation inquiète sur les possibilités finales des « lumières » — que le XVII^e siècle de Port-Royal, de Fénelon et de Mme Guyon — que le XIX^e siècle du faux romantisme français et du romantisme infiniment plus troublant de l'Allemagne — symptômes encore passagers d'un état d'alarme. Ces témoignages d'une prescience de l'échec s'accompagnent chaque fois d'un retour impuissant — et cette fois vraiment *réactionnaire* — vers les formes les plus condamnées que l'irrationnel avait assumées dans la période antérieure. Ils n'en manifestent pas moins comme un symptôme que le contenu spirituel de la civilisation française est en état permanent de déséquilibre, et que le drame, larvé, mais que ne saurait nous dissimuler une façade essentiellement théâtrale, de sa littérature depuis trois siècles est celui de l'irrationnel malheureux, de l'irrationnel honteux. Pendant trois siècles, la poésie française n'a vécu qu'au prix d'un état constant de camouflage, n'a échappé à la destruction que par ce subtil mimétisme qui condamne par exemple les vers de Racine à ne différer extérieurement que d'un cheveu des tirades de Voltaire. Pour le poète, avant de pouvoir dire son mot, il s'agit de payer tribut en monnaie marchande, en alexandrins non moins sonnants et trébuchants que syllogistiques, et le droit aux quelques vers merveilleux de la *Maison du Berger* s'achète encore pour un Vigny par beaucoup de « Bouteilles à la Mer ». Le cheveu long et hirsute, marqué à toutes fins utiles (il s'agit de l'isoler soigneusement, d'en faire jusque dans sa mise extérieure et sa mansarde un « asocial », un être en marge, un original aseptisé contre la contagion) de tous les attributs du ridicule bourgeois, le poète de l'âge de raison est le bouc émissaire honteux délégué avec des quolibets à la catharsis collective de l'irrationnel. Contre cette camisole de force que les mœurs bourgeoises passent au poète sous le nom ambigu (il sacré, mais surtout il isole) de « génie », s'élèvera un jour la revendication inflexible de Lautréamont. « La poésie doit être faite par tous. Non par un », revendication qui révèle chez lui le sens aigu de la nécessité d'une conquête de l'irrationnel, dépouillé de ses tabous et oripeaux sacrés, conquête faite

en commun et parallèle à l'affranchissement social collectif « L'âge de raison », qui débute au XVI^e siècle et s'appiète à se clore, sera considéré un jour par nos arrière-neveux avec ce même sentiment étouffant de malaise que continue à évoquer en nous l'expression de « moyen âge ». Mutilée dans l'œuvre des meilleurs de ses représentants, l'expression de l'homme qu'il tend à nous donner appelle forcément dans le tout-venant pédagogique qui s'y greffe le secours d'un appareil d'orthopédie voyant les dissertations en trois points, les arpegges rhétoriques, les analyses formelles, mécanismes aussi difformes qu'inutiles, qui remplissent dans l'appréhension du monde par l'enfant l'office harmonieux d'un caustère appliqué sur une jambe de bois, et dont la vénération abjecte et délibérément entretenue apparaîtra plus tard comme une des hontes de notre époque.

Derrière ces oscillations spectaculaires dont nous avons parlé, et que la perspective historique officielle est payée pour amener sans cesse sur le devant de la scène, continue cependant à se manifester par de courtes et brûlantes poussées une croyance obstinée à la valeur de l'irrationnel. La Renaissance faiblissante lâche la bride à Luther. Les « hommes de Dieu », les saints de Cromwell règnent à Londres, la main posée sur un ouvrage qui le cède à peine en fraîcheur imprévue et en violence aux *Chants de Maldoror*, et qui s'appelle la Bible. Les solitaires de Port-Royal, auteurs de logiques et de jardins de racines grecques, finissent par mobiliser la foule parisienne — mais c'est par le canal des convulsionnaires de Saint-Médard. Cagliostro, Saint-Germain, comme plus tard Philippe et Raspoutine parent encore d'une moire d'incendie les derniers sursauts d'une caste pourrissante et condamnée. De nos jours, j'inviterais de même à considérer avec une attention particulière le refus très net du subconscient collectif d'envisager sous un angle raisonnable une découverte comme celle de la bombe atomique, refus où se manifeste une obscure *volonté* de revanche et l'exigence de quelque chose comme une porte de secours, donnât-elle sur le pire. Aucun de ces phénomènes aberrants qui ne se laisse certes plus ou moins aisément réduire en sa cause au déterminisme économique. Ce qui crée

le malaise, c'est l'extraordinaire coefficient d'indétermination dont se charge à chaque fois le passage de la cause au phénomène Et il s'en faut que le phénomène tel qu'il se manifeste concrètement n'ait pas par lui-même une valeur déterminante, une force à son tour terriblement corrosive Ce qu'il y a eu dans toute cette époque de plus authentiquement révolutionnaire n'a jamais, semble-t-il, admis à fond l'avantage qu'il y avait à mettre de son côté les *forces obscures* Celles-ci ont toujours invariablement joué en faveur des réactionnaires, peu scrupuleux pour la défense d'une cause perdue d'avance à faire flèche de tout bois. Ainsi, d'une certaine manière, peut-on dire que les élites nanties, chargées du dépôt de toute une culture, et les révolutionnaires les plus conscients se trouvèrent toujours depuis trois siècles d'accord pour parler une même langue (et de nos jours encore ce qui frappe le plus dans la cacophonie de la presse, c'est l'application que mettent révolutionnaires et réactionnaires à *parler raison*, comme des somnambules à marcher droit). Le *grand jeu*, par une espèce d'accord tacite, n'a peut-être jamais été joué Ce qui donne à la figure de Robespierre ce rayonnement sans égal, c'est qu'il a été le seul à en comprendre la nécessité, à vouloir par un coup de barre d'une hardiesse inégalée « récrire au bien » ce que des siècles de luttes terribles avaient écrit au mal, sans pouvoir le frapper de caducité pour autant. Robespierre a voulu que dans la Révolution qu'il rêvait, pût entrer l'homme *complet*, avec armes et bagages, qu'il pût s'y accroître et s'y développer *dans tous les sens*, dût-on même lui laisser pour hochet provisoire un dieu à qui par ailleurs les hommes de 1793 s'entendaient de la bonne manière à arracher les crocs les plus venimeux.

Cette grande leçon si tragiquement interrompue ne semble pas avoir porté tous les fruits qu'on pouvait en attendre. L'impression persiste que de nouveau les révolutionnaires, fascinés par le maniement des outils de compréhension de l'histoire *profonde* que le XIX^e siècle leur léguait avec Marx, négligèrent trop souvent à leur profit le contrôle empirique de certains moteurs immédiats de l'histoire qui, par malheur, se révélèrent tout à coup (on songe à l'avatar de 1933) être des *moteurs à explosion*. Il est peut-être regrettable qu'à

toutes les flèches qui pleuvent aujourd'hui de toutes parts sur un rationalisme sommaire, les parus révolutionnaires se croient obligés de tendre leur bouchier. De nouveau, l'homme a été somme de mettre en veilleuse (demander plus serait d'ailleurs inutile) une partie et non la moins tentante de lui-même pour passer par la porte étroite de la révolution prolétarienne. Cette exigence, qui pèse sourdement, il serait vain de le nier, sur un malaise de la littérature actuelle, et que paraissent dicter les nécessités de l'action, ne va pas sans réactions diverses, y compris même celle qui tend à mettre en question sa légitimité. On peut se demander si un mouvement révolutionnaire conquérant n'est pas tenu de se charger de *tous* les projectiles qu'il trouve sur sa route, et s'il ne sera pas tenu de payer un jour pour chaque omission, méprisante ou dégoûtée. C'est de telles (et graves) omissions que pourrait témoigner indirectement l'explosion démentielle et si déconcertante de l'hitlérisme, dont on reste encore à attendre, du côté révolutionnaire, une explication exhaustive. Les causes économiques sont mises, bien entendu, en évidence, mais sont fort loin d'épuiser le phénomène dans sa violence et sa singularité. Reste que l'hitlérisme, il est inutile et encore plus dangereux de chercher à se le dissimuler, a galvanisé pour des années les masses allemandes, et qu'on est en présence de ce qu'il faut bien appeler — en soulignant qu'on s'y résigne trop facilement — le scandale des scandales. Le prolétariat mondial obligé de tendre le poing avec dégoût à l'ensemble de la classe ouvrière allemande. La marge d'indétermination, où se font jour de purs phénomènes affectifs et « irrationnels » s'il en fut, apparaît ici trop débordante. (Il est bien entendu qu'on se refuse pour commencer à toute insinuation — d'un goût detestable — au sujet d'un « phénomène spécifiquement allemand ».) C'est le problème immense du *passage* du substrat économique à un état de conscience moteur que pose l'hitlérisme avec une acuité et une urgence que, il faut bien le dire, l'on n'avait jamais soupçonnées jusque-là. L'accroissement ultra-rapide des pouvoirs de destruction que peut mettre, ne fût-ce que pour une flambée brève, la technique moderne aux mains d'un mouvement paroxystique du type hitlérien fait penser que la solution d'un tel pro-

blème ne peut plus être longtemps reculée Entre ces deux définitions également et conjointement valables « l'homme animal raisonnable » et « l'homme, ce rêveur définitif »¹, il ne s'agit pas de trouver un compromis Pas davantage de provoquer leur collision pour une *déflagration* finale dont nous sommes capables maintenant d'évaluer les incidences sur un plan terriblement concret. Il ne s'agit plus de l'espoir vain, sur lequel ont dormi trois siècles (d'un sommeil traversé de crises somnambuliques), d'une réduction définitive de l'irrationnel par le rationnel, — mais de l'introduction d'un terme nouveau qui les absorbe l'un et l'autre — terme nouveau qui sera aussi un *homme* nouveau, et dont on doit tenir fermement à l'avance qu'il est destiné à s'insérer à son tour, et nulle part ailleurs que dans la série historique.

C'est seulement, semble-t-il, dans la lumière d'une perspective historique de ce genre que peut s'éclairer pleinement, dans les dernières années du second Empire, l'apparition, si inattendue qu'on préfère d'abord n'en pas tenir compte des *Chants de Maldoror* A qui se propose de le considérer de sang-froid (pour les contemporains l'épreuve s'avéra impossible, — sans doute y fallait-il plus de recul) le livre se présente comme un *jet*, d'une raideur et d'une force terrible, et qui témoigne assez par son bouillonnement rythmique de geyser à quelles nappes souterraines et séculairement comprimées cet épanchement intarissable trouvait à s'alimenter. Il n'est pas sans doute dans la littérature française — pour tenter de rendre quelque vigueur à une métaphore usée — de manifestation plus exactement volcanique que cette coulée de strophes arrachées à un magma interne incandescent, et à laquelle rien ne manque pour parfaire la comparaison — ni les longs siècles d'apparent sommeil, ni les grondements précurseurs, ni la soudaineté brutale de l'événement Sans vouloir retirer à une manifestation géniale rien de ce qu'elle a d'unique et d'imprévisible, on ne peut se dissimuler que la force explosive de Lautréamont est la contre-épreuve soudain matérialisée de siècles de compression hypo-

1 André Breton, *Manifeste du surréalisme*.

crite et patiente. Entre cent autres œuvres littéraires au mérite trop souvent lié à des conjungences d'ordre secondaire ou à l'originalité personnelle, son livre acquiert par là (on a déjà signalé à bon droit cet « extraordinaire effacement de Lautréamont derrière son œuvre¹ ») une valeur unique de témoignage spirituel. Il est une voix qui porte témoignage. Il revendique au nom d'une lignée royale qu'on a proscrite. Il retrouve pour parler en son nom ce ton d'âpreté unique des vengeurs masqués et sarcastiques qui surgissent par delà des années de mauvaise conscience, et une certaine forme d'humour qui est l'un des apports les plus certains de son œuvre. Je ne crois pas qu'on grandisse Lautréamont (les *Poésies*, où il prend soin lui-même de se situer aussi étroitement que possible, y contredisent d'ailleurs formellement) en lisant au ciel de « l'année terrible » le passage de je ne sais quel trouble météore. Les *Chants de Maldoror* ne sont pas un éclair tombé d'un ciel serein. Ils sont le torrent d'aveux corrosifs alimenté par trois siècles de mauvaise conscience littéraire. Ils viennent à point nommé pour corriger dans notre littérature un déséquilibre des plus graves, et on s'étonne de la méconnaissance où l'on a tenu si longtemps le sens extraordinairement positif de l'apport de Lautréamont, qui consiste en une avalanche de matériaux bruts, encore tout ruisselants de gemmes souterraines — matériaux à construire *l'homme complet*. Par là, Lautréamont participe au plus haut degré d'un caractère vivifiant, régénérateur — il est bien — tentons de ranimer le jargon d'une critique universitaire préoccupée de faire jusque dans ses viols du langage la preuve de ses effets desséchants — une *source*, une source d'eaux profondes.

L'originalité des *Chants de Maldoror* éclate à l'œil le moins prévenu. Elle s'est révélée pour les contemporains, au sens le plus étroit du mot, aveuglante. On pourrait demander aujourd'hui à la critique qu'elle tente de la serrer de plus près. Une ressemblance, d'abord sensible dans certains détails extérieurs, unit les *Chants de Maldoror* aux romans noirs, dont la vogue commence

1 André Breton, *Nadja*

dans la dernière partie du XVIII^e siècle Il ne paraît guère douteux que Lautréamont les ait lus et que bon nombre d'entre eux aient figuré dans la bibliothèque paternelle de Montevideo Nous nous trouvons là devant un terme de comparaison précaire, mais à un haut degré instructif

La fin du XVIII^e siècle, avec l'approche de la catastrophe révolutionnaire, se montre pour la première fois depuis deux siècles propice à un ébranlement de l'esprit dans ses profondeurs Tout se passe en effet comme si une longue période de stabilité politique, et pour tout dire un hivernage social prolongé, favorisait la naissance à la surface du subconscient collectif de quelque chose comme une croûte glacée, polie et spécialement réfractante, au-dessous de laquelle les couches profondes se trouveraient lentement privées de tout pouvoir d'échange avec l'extérieur Le perfectionnement des moyens d'expression (la « langue » si admirée du XVIII^e siècle) qui caractérise de telles époques représenterait assez bien le développement, aux dépens du pouvoir d'absorption, du pouvoir *réfléchissant* de cette mince carapace, propre à engendrer d'admirables jeux de lumière tout autant qu'à donner le change sur les mutations moléculaires qui se poursuivent obscurément en profondeur. Dans le cadre d'une telle comparaison, il est clair que la tempête révolutionnaire devait déterminer quelque chose comme une *débâcle* — avec tous les phénomènes qui l'accompagnent et dont le plus significatif est comme on sait une brusque imprégnation d'oxygène jusque loin dans les profondeurs — grâce à laquelle des organismes maintenus sous la glace à l'état de vie larvaire retrouvent force et vigueur pour un développement accéléré.

La fonction historique essentielle du roman noir nous apparaît ainsi d'accompagner à la manière d'un symptôme immédiat, avant même tout ébranlement politique, les premiers craquements d'une croûte figée depuis deux siècles Les peurs ancestrales reviennent, des silhouettes inquiétantes grouillent dans les profondeurs, toute une vie embryonnaire, où l'œil n'avait plus accès, cherche à se faire jour. Les fantômes et les spectres glissent à la cantonade et les éléments *infernaux* surgissent, non plus d'un enfer chrétien dépourvu maintenant de

toute vertu de prolifération imaginative, mais directement du monde de *l'en-bas* avec lequel se trouve rétabli un contact d'échange. Cependant il importe ici de souligner avec quelle timidité s'opéra ce brassage vivifiant. Plutôt que d'un échange continu, c'est seulement d'une osmose timide entre le monde « normal » et l'autre que les romans noirs donnent l'image. Les messagers d'un « au-delà », d'ailleurs vaguement encore teinté de christianisme, peuvent bien influer de temps à autre sur la conduite du monde réel (où les choses continuent somme toute à se passer assez bien) : je ne sais quelle membrane translucide et impossible à percer nous en sépare encore — dont la représentation (si caractéristique des romans noirs) du *fantôme* mesure assez exactement le pouvoir d'arrêt. Le fantôme, avec sa démarche si indirecte, les interdits rituels qui le ligotent, les bizarres limitations qui pèsent sur la durée comme sur les moyens de son action, les conjurations ridiculement aisées auxquelles il est en butte, ne représente guère en fin de compte qu'un mode d'avortement de l'intervention des forces irrationnelles dans la vie concrète. Le monde dont il est la première figuration grossière n'est jamais que *côtoyé* : il se meut en marge du nôtre, à la remorque du nôtre, vis-à-vis duquel le plus souvent on le voit adopter l'attitude passive de la supplication résignée et de la prophétie inutile. Le roman noir, signe avant-coureur (et comme tel précieux) d'un brassage intense des strates mentales, ne peut guère aujourd'hui nous représenter autre chose qu'un compromis d'une qualité assez basse. C'est cette même conception statique et étrangement passive du monde d'en bas qui transparait un peu plus tard dans les ouvrages et les récits de rêves de de Quincey. Il s'agit d'un monde que l'on observe *par la fenêtre* (ce lieu élu des apparitions chez Anne Radcliffe) d'un œil encore aisément distrait. Toute une part de la vie mentale — quoique « reconnue » — reste volontairement exilée dans les limbes.

Avec *Lautréamont*, la perspective se renverse. On doit une grande reconnaissance à M. Gaston Bachelard¹ pour

¹ Gaston Bachelard *Lautréamont* (Librairie José Corti, 1939, réimp. 1956)

l'accent qu'il a mis (le premier a ma connaissance) sur le caractère extraordinairement *agressif* des monstres qui peuplent les *Chants de Maldoror*. C'est vraiment un *règne animal*, pourvu cette fois de souffle vital, qui s'agite ici, d'une animalité conquérante et avide, toujours prête à étendre symboliquement la griffe. Il est clair que cette préférence donnée à un règne naturel aux dépens de tous les autres, dans le domaine de la figuration concrète, traduit une tendance intime de Lautréamont (dont on a tenté récemment l'analyse) mais il est clair aussi que ces monstres ne sauraient se borner pour lui au rôle symbolique d'une purification mentale, et qu'à chaque instant, au contraire, Lautréamont les appelle à la *rescousse*. Intervenir sur le plan concret, et généralement sous la forme convaincante du ravage dans la vie de Mervyn, de Lombano, de Réginald, d'Aghone, leur est aussi naturel que de respirer. Les clans d'œil discrets d'un univers se mouvant en marge de l'autre et parallèlement à lui le cèdent ainsi à la notion d'un monde en *prise directe* sur celui d'en bas — tous les deux soumis à un rythme d'échanges constants et naturels. La circulation d'un monde à l'autre devient, à partir de Lautréamont, libre *dans tous les sens*. Particulièrement typique de cette volonté d'imprégnation et de brassage se montre le goût que manifeste tout au long de son livre Lautréamont pour des pratiques très caractéristiques de *transsubstantiation*. Maldoror devient aigle, crabe tourteau, vautour, grillon, poulpe, requin — le cheveu prend la parole — la lampe nage ou vole avec des ailes d'ange. Le caractère le plus constant de ces êtres instables et leur signification profonde est sans doute de manifester la possibilité d'une vie *amphibie* — que tout le génie de Lautréamont s'applique à légitimer — sans cesse puisant son oxygène entre deux eaux — entre la gratuité du rêve inoffensif et une possibilité d'*irruption* angoissante dans le monde où nous sommes si bien assis. Le passage du fantôme au monstre se trouve ainsi accompli grâce à la transmission exemplaire du souffle de la vie. Il ne fait guère de doute que l'animalité instinctive de Lautréamont objective dans son œuvre une volonté d'intervention directe de l'irrationnel sur le plan concret. Toute la courbe, longtemps indécise, du livre tend d'ailleurs à provoquer à la manière d'une expérience de laboratoire

une collision brutale de ces êtres d'agression avec le monde social et sa cellule primitive, la famille . et telle paraît bien être la signification du dernier épisode, composé celui-là jusqu'à se vouloir démonstratif le rapt de Mervyn

Rechercher ce qui nourrit cette volonté d'affranchissement sans limites serait du plus haut intérêt. On ne peut se défendre (Lautréamont nous oriente lui-même de ce côté très lucidement) de l'impression que par l'intermédiaire de ce lâcher de monstres à l'agressivité si frénetique ce sont les effets d'un ressentiment, d'une fraîcheur et d'une férocité sans égales qui se manifestent. Très justement, M. Bachelard y trouve les preuves d'un *ressentiment d'adolescent*. Si avarés de détails qu'apparaissent les biographies publiées de Lautréamont, à leur lecture la conviction se renforce que, chez cet être mort très jeune, un événement son séjour forcé au collège, a laissé une trace ineffaçable, et que ce qu'on peut bien appeler la tragédie de l'internat a été vécu par lui dans des conditions particulières d'acuité et d'angoisse. Les références directes à l'ambiance et aux objets de culte scolaires pullulent dans les *Chants de Maldoror* (les « mathématiques sévères » — « l'élève qui regarde obliquement celui qui est né pour l'oppresser » — les invocations à Dazet, son camarade de lycée, qui figuraient dans l'édition originale et qu'une significative volonté de camouflage fit supprimer à Lautréamont par la suite¹.

1 Et surtout le passage si explicite, auquel se réfère M. Bachelard « Quand un élève interne, dans un lycée, est gouverné pendant des années, qui sont des siècles, du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au lendemain, par un paria de la civilisation, qui a constamment les yeux sur lui, il sent les flots tumultueux d'une haine vivace monter, comme une épaisse fumée, à son cerveau qui lui paraît près d'éclater. Depuis le moment où on l'a jeté dans la prison jusqu'à celui, qui s'approche, où il en sortira, une fièvre intense lui jaunit la face, rapproche ses sourcils, et lui creuse les yeux. La nuit, il réfléchit, parce qu'il ne veut pas dormir. Le jour, sa pensée s'élance au-dessus des murailles de la demeure, de l'abrutissement jusqu'au moment où il s'échappe, ou qu'on le rejette, comme un pestiféré, de ce cloître éternel cet acte se comprend. Creuser une fosse dépasse souvent les forces de la nature » (p. 152)

Il s'agit là, à mon avis, dans la formation de son génie, d'une influence incontestable, et dont l'obsession est loin de lui être particulière. Tout au plus a-t-elle dû être décuplée chez lui par ce halo de dérégulation qui reste dans les collèges la part des internes venus de l'étranger ou des colonies, ceux sur qui pèse la malédiction des dimanches sans joie et la relégation pire encore, des « vacances » au lycée.

Un dégoût natif et princier de l'ordre raisonnable est l'apanage de l'enfance éternellement anarchique et il est pour le moins singulier de constater que la claustration de l'internat — condition physique du dressage rationnel auquel est soumis jusqu'à nos jours l'enfant sous l'influence d'un système dont on a souligné l'arbitraire — naît précisément vers le XVI^e siècle, avec l'avènement de la raison pure. La conséquence en a été depuis quatre siècles l'infliction purement artificielle à l'enfant — d'autant plus violente que sa nature est plus fraîche et plus spontanée — d'un « traumatisme de l'éducation » qui ne le cède en rien en gravité à celui de la naissance et se révèle dans ses conséquences infiniment plus déterminant. Un mépris suffoquant, un dédain sans mesure, mais auquel une expression adéquate est refusée du fait du jeune âge du patient, constitue chez les sujets les plus doués la réaction habituelle au milieu des collèges. L'absurde de la vie qu'on nous fabrique s'apprend et se ressent avec une vigueur que rien n'égale par la suite entre leurs murs, et c'est là, dans la révélation d'un divorce scandaleux entre les conditions de vie imposées et les exigences d'un esprit en lequel rien encore n'a consenti à abdiquer ses pouvoirs exorbitants, que s'acquiert le sentiment éperdu que « la vraie vie est ailleurs ». Le « roman de l'enfance » ou de l'adolescence — genre littéraire des plus bizarres et dont on ne remarque pas assez combien il est congénital à une civilisation qui a mis sur ses autels la fêrule rationaliste — concrétise à notre époque la nostalgie tenace d'une promesse destinée par notre faute à n'être pas tenue. Sous la forme d'un paradis dont on s'emploie à nous souligner qu'il est de toute façon perdu, il est l'antidote dérisoire, mais dont le besoin se fait cruellement sentir, d'une éducation rationnelle qui tend à faire de l'individu un être à jamais déchiré, irréconcilié, privé de *porte de sortie*, hon-

teux pour toujours de l'esprit devant la raison. On se prend à considérer sous cet angle l'éclosion étonnamment accélérée de certains esprits de révolte parmi les plus intrépides (Rimbaud, Lautréamont, Jarry). Cette précocité qui leur est commune à l'âge où l'on quitte à peine les bancs du lycée n'est pas un pur effet du hasard : la société fixe elle-même à vingt ans, par ses méthodes de claustration absurde, le moment de parler pour ceux qui ont survécu au dressage — de porter témoignage dans un cri avant qu'il soit trop tard.

Il faut ici souligner combien, à l'encontre, apparaît suspect le témoignage de quelques écrivains qui semblent s'être appliqués consciemment à la tâche médiocre de dorer les barreaux de la cage après coup. Alain Fournier, incontestablement, se désigne aujourd'hui comme leur chef de file, avec sa complaisance à s'appliquer en compresses sur le visage son eau fade de souvenirs bénits. On ne peut s'empêcher de remarquer, dût-on choquer quelques bonnes âmes, qu'il s'agit ici du témoignage récusable d'un fils de professeur et que chez Lautréamont, chez Jarry, chez Rimbaud (cet interne d'honneur d'une atroce famille bourgeoise) s'exerce avant tout, à la manière de représailles, un ressentiment destructeur contre les lieux *maudits* (Charleville, Rennes) où s'est trouvée emprisonnée leur jeunesse. Quelque chose de cet appel tragique au destructeur espéré et comblant qui nous émouvait dans la musique de Kurt Weil (*La Fiancée du pirate*) retentit déjà dans les vers et les proses de Rimbaud, et il est pour le moins inutile de rappeler où plongent, au su maintenant de tout le monde, les racines d'*Ubu Roi*. Sur ce terrain, il ne serait pas inutile non plus d'évoquer le témoignage de Flaubert. Les murs des collèges nourrissent par milliers de ces ressentiments brûlants et mystérieux, inexpiables, qui peuvent marquer au fer rouge une vie entière. Et si, comme je le crois, l'injure sans pardon faite à l'enfance anime quelques-unes des pages les plus extraordinaires de *Maldoror* (pour moi, par exemple, l'épisode de l'omnibus) il est bon que pour une fois la société qui commence par mettre les « meilleurs de ses fils » (ce sont en tout cas les plus privilégiés) à la gêne, ait reçu en pleine figure des mains de Ducasse le *choc en retour* auquel elle avait indiscutablement droit.

C'est sur cette vie prisonnière et secrète, cette franc-maçonnerie collégiale de l'enfance et de l'adolescence que se grefferait, selon nous, l'un des aspects les plus déconcertants des *Chants* l'humour congénital à Lau-tréamont, et la manière ambiguë qu'il a de *disloquer* comme aucun autre le lecteur, d'une façon angoissante, entre un rire nerveux des plus gênants et une certaine forme de terreur. Cet humour (lié d'une façon étroite aux manières de penser actuellement prédominantes, et probablement capable dans la suite des âges de curieuses transmutations) paraît rattaché très souvent à des phénomènes insolites de *giganisme* subit, dont les exemples les plus nets seraient fournis par deux épisodes célèbres des *Chants* celui du cheveu grand comme un homme, et celui des montagnes de poux (remarquons que la chevelure est précisément le domaine où l'on puise communément le plus volontiers des références concrètes à l'infiniment petit) Ces phénomènes se relient à une tendance, nullement humoristique au fond, qu'a l'opprimé de dynamiser à l'infini les objets les plus inoffensifs, de se faire arme de tout en violation de toutes les règles, de *renverser les tables*, littéralement, sur son oppresseur¹. Une scène poignante du *Chien andalou* démasquait le côté fondamentalement peu rassurant de cette dramatisation naïve, lorsque des poings serrés de l'élève puni — faisant foisonner accessoirement autour d'eux les frondaisons d'un parc de combat singulier — jaillissaient deux revolvers Il y a là une transposition intemporelle et galvanique du leit-motiv de l'enfance « Quand je serai plus grand », que le rire nerveux n'épuise pas, et qui laisse à réfléchir. Elle nous replonge au cœur du monde clos et secret de l'enfance, toujours en puissance d'*éclatement*.

Une férocité allègre et saugrenue, sans frein, la tentation continue de « passer la mesure » en fait d'actes absurdes et de déformations bouffonnes, la création de mythes collectifs presque toujours curieusement ambivalents (ils oscillent entre le rire et la terreur Ubu est

¹ On pourrait admettre qu'il y a au contraire dans *Ubu Roi* un transfert de caractère plutôt masochiste de cette aptitude au gigantisme sur le « barbare », sur l'ennemi.

dans le fil de cette veine profonde) dont les *Chants de Maldoror* vus sous un certain angle peuvent constituer une transposition géniale (Lautréamont souligne à plaisir qu'il chante « le puéril revers des choses » le sens nous paraît littéral), la volonté de conjurer à son secours tous les monstres naïfs, constituent au collège la réaction de défense des esprits les plus intègres, et peuvent dans des cas extrêmes s'organiser de façon presque cohérente jusqu'à un système de vie, dressé inexorablement contre tout ce qui l'entoure, qui plonge par un bout dans le cauchemar et le délire, mais dont on se méprendrait complètement en isolant de l'extérieur, à la manière des « grandes personnes » ou d'un censeur du lycée, tel aspect saugrenu, ou absurde, ou décidément malfaisant. Je plaisante ? Je me souviens, avec une acuité particulière, de l'internat du lycée de Nantes vers les années dix-neuf cent vingt. Un léger vent de folie, à ce qu'il m'a toujours semblé (mais j'étais très jeune) soufflait avec la fin de la guerre sur cette ville curieuse où deux ans auparavant Jacques Vaché venait de se suicider dans les conditions que l'on sait. Sans doute cette température — relevée quelques années après par l'éclat du scandale de « La Close » (sorte de surprise-partie où la cantharide chère à Sade joua son rôle, et qui éclaboussa une partie de la haute société nantaise. Un chauffeur de taxi donna l'alarme, voyant des femmes nues traverser la route nationale vers deux heures du matin) ne fut-elle pas sans favoriser l'effervescence étonnante qui se manifestait sous le toit de plomb du quartier des internes. Chaque nuit, sabbat sous les combles, où les évadés du dortoir, apeurés et ravis accédaient, toutes lumières éteintes, vers minuit, agitant d'inénarrables liquettes, festoyant de boîtes de sardines et souillant à plaisir la citerne qui alimentait les cuisines, puis s'y baignant — roulement de tam-tam dément des poings sur les cloisons de bois, que j'entends encore se prolonger une nuit, sans arrêt, de dix heures à quatre heures du matin, tandis que le surveillant, les yeux exorbités, arpentait en somnambule, fou de sommeil, l'allée centrale à longues foulées mécaniques, avec une obstination dans la férocité dont le monde adulte n'offrirait que d'assez rares exemples. Verres de lampe écrasés dans le lit dudit, non sans que l'huile « se répandit avec amertume »

dans la literje, machine infernale (une vraie) dans la corbeille à papier du répétiteur, lequel, dompté par le muscadet à huit heures du matin, ronflait en étude, écrasé du sommeil du juste, le chiffon du tableau comme un drapeau en berne dans sa poche pendant que l'étude entière, debout, beuglait l'*Internationale*. Suicide d'un pion cocaïnoman, puis suicide par la corde du répétiteur et de sa femme (il y avait de la contagion là dedans) Le fils d'un riche tanneur, abruti (à seize ans) par l'abus des maisons closes, m'initiait, les paupières lourdes, aux beautés de « Rolla » Elèves renvoyés qui giflent l'administration dans les couloirs à grandes claques désinvoltes Le dimanche, des pensionnaires de sortie « empruntaient » sans autre formalité des véhicules en stationnement le long des trottoirs pour une promenade à la campagne D'autres, consignés à vie, « partaient » pendant les promenades un billet de quai en poche, qu'on retrouvait à deux cents kilomètres de là. L'apothéose fut la distribution des prix où, tout le gratin scolaire réuni pour cette festivité au Grand Théâtre, des mains ouvrières cambriolèrent en champ de bataille le bureau du proviseur, cependant que quelques douzaine de lits, projetés du dortoir du second étage, venaient s'écraser sur le pavé de la cour L'administration finit cette fois par avoir grand'peur En voyant le film de Vigo, *Zéro de conduite*, je rentrais chez moi.

Comment faire sentir à qui ne l'a pas éprouvé par lui-même à quel point ces minimes, ces graves incidents, peuvent être vécus surréellement, enfiévrés d'une lumière apocalyptique ? Le merveilleux des enfants est infiniment plus sobre que celui des grandes personnes en ce qu'il est entièrement incorporé, sans rien qui *dépasse*, ne supporte pas l'enjolivement et hait plus que la mort le style décoratif il est dynamisation infinie par l'intérieur des objets et des actes vulgaires, ceux qui tombent sous le sens, il est une lumière d'orage, une certaine manière élective de regarder qui transforme un caillou en projectile Lautréamont le définit d'un trait de feu : il s'appelle « le puéril revers des choses » Son pouvoir de contagion n'est pas de ceux non plus qui se laissent aisément circonscrire. On peut rêver à une certaine manière de *bondir* du collège dans la vie qui serait génératrice de singuliers ravages, et il n'est pas

sûr que la transposition, après tout littéraire, que Lautréamont parlois nous en offre¹ n'ait pas trouvé par la suite des répondants, plus concrets, jusqu'à se voir conférer après coup une allure presque prophétique. Je songe à ces « étudiantes » à cheveux courts, à ces « lycéens » du terrorisme russe, pendus à dix-huit ans, passés directement et si *naturellement* des bancs du collège à l'état de lanceurs de bombes, et qui représentent somme toute une des *trajectoires* humaines les plus pures de ligne qu'il soit donné de rêver celle d'une révolte absolument inconditionnelle. Une page des souvenirs du général de gendarmes Guérassimov, malgré l'abruissement congénital de l'homme de police, porte témoignage en ce sens d'une manière d'autant plus probante qu'elle est parfaitement involontaire « L'hôtel des Touristes dans la forêt », dont se préoccupe un moment l'Okhrana vers 1907, perdu dans l'étincellement des feuilles des bouleaux et des trembles en pleine forêt carélienne, est un phalanstère édénique où vivent en commun des « étudiants » à peine sortis du lycée et pour qui cette vie commune visiblement prolonge une fraternité idéale, un « Bund » naif né sur les bancs de l'école, amoureux de la poésie, de la musique et des pique-niques au bord des lacs, mais qui chaque semaine prennent le train pour Petersbourg, les valises bien garnies de dynamite. Il y a dans cette évocation une touche de fulgurante poésie qui va jusqu'à percer les brumes dont s'environne le cerveau épais du mouchard. Ces coupes faites à vif dans une réalité si terriblement proche sont de

1 Il est bien clair que c'est l'auteur des *Chants de Maldoror* qui nous préoccupe ici. Lautréamont n'a pas entendu s'en tenir à la position nécessairement désorganisatrice que ceux-ci décèlent. Les *Poésies*, dans le développement accélééré et haletant dont son œuvre, hâtée comme celle de Rimbaud par je ne sais quel soleil torride, porte le reflet, témoignent de préoccupations tout autres, sur lesquelles J. LeGrand a justement tenu à mettre l'accent. Contrairement d'ailleurs à ce qui se passe pour Rimbaud, qui semble avoir couru droit au mur, il y a dans les deux premières œuvres de Lautréamont, qui se trouvèrent par accident seulement être les seules, l'annonce d'un développement dialectique qu'il n'aurait pas manqué d'enrichir.

celles qui ravivent obscurément un des mythes les plus agissants et les plus rarement avoués de notre époque, celui de l'ange exterminateur. La chose se vérifie à tel point que par l'effet d'une valorisation qui vraiment *va de soi*, il nous est très précisément impossible à distance de nous représenter ces jeunes gens autrement que sous un visage parfaitement rayonnant, d'une pureté incorruptible. De même, si certains portraits ne nous attestaient la beauté surnaturelle de Saint-Just, il eût fallu l'inventer. Je jette maintenant les yeux sur tel « portrait » de Lautréamont, bien entendu imaginaire, qu'on s'est parfois ingénié assez audacieusement à nous restituer par des moyens plastiques ou littéraires. La marge où se meut l'arbitraire personnel du peintre apparaît en fait extraordinairement réduite, et c'est inévitablement l'image de l'*archange* qui s'impose d'abord au crayon ou à la plume. Le « très beau jeune homme au visage d'ange, au regard acéré et puissant » de Félix Valloion (qui ne l'a pas connu), ou l'adolescent rayonnant que nous suggère Salvador Dalí. De telles apparitions, si singulièrement contraignantes, mais vivifiantes, et qui jouent le rôle d'un appel d'air, sont faites pour rouvrir sur la vie réelle avec un glaive de feu la porte du « paradis perdu des amours enfantines », manifestent dans le subconscient collectif un désir inavoué, mais puissant, que l'enfance « revienne » — ici et maintenant — dans son intégrité, pour sauver ou pour perdre, et illustrent les soubresauts d'une volonté arc-boutée pour renverser à n'importe quel prix le fardeau écrasant des « valeurs » séculairement officielles.

Du fond du fleuve des morts où Lautréamont s'est plongé si totalement reviennent invinciblement se rassembler à la surface les traits de ce dynamiteur archangélique.

JULIEN GRACQ

PRÉFACE DE ROGER CAILLOIS.

(Edition Librairie José Corti, Paris, 1947)

Voici une œuvre qui contient son propre commentaire. Aussi est-il très malaise d'en parler. Tout ce qu'on pourrait en dire de plus exact, l'auteur l'a dit déjà, et dans cette œuvre même. Il s'y définit sans cesse avec une lucidité admirable. Il est vain de vouloir ajouter quelque chose à ses formules, vain de prétendre corriger ses jugements. En même temps, il est peu d'ouvrages aussi débordants de fureur et de toute passion extrême propre à enrager qui la ressent, à le jeter hors de soi et à lui troubler l'esprit. Qui aurait cru que tant de frénésie pût se composer avec tant de perspicacité ? Enfin, cette frénésie comme cette perspicacité se sont portées sur cette œuvre même, où l'auteur ricane de chaque phrase qu'il écrit. En sorte que cet ouvrage, qui se juge et se détruit à mesure qu'il se développe, apparaît naturellement comme le contraire d'un ouvrage littéraire, et qu'on comprend aisément qu'une génération au moins lui ait voué un culte tout particulier. Elle sentait confusément qu'il posait le problème des limites de la littérature.

Ce problème, au fond, est celui du Romantisme. Mais les écrivains romantiques, s'ils le posent nécessairement, du fait qu'ils sont romantiques, du même coup l'éludent, du fait qu'ils demeurent écrivains. Ils se contentent finalement d'inclure dans les Lettres, non sans solennité ni déclamation, une pathétique attitude de refus et de révolte qui, s'ils étaient sérieux, devraient plutôt les inviter au silence. Ils me font penser à des joueurs qui bousculent les pièces de l'échiquier, qui les renversent et qui crient qu'il n'y a là que morceaux de bois gros-

sièrement taillés. Je les entends se plaindre qu'on les a trompés et qu'ils sont la proie d'un désespoir mortel, mais, restant sagement à leur place, ils prétendent tout de même gagner la partie et songent déjà aux applaudissements du public. Je ne puis m'empêcher d'estimer qu'ils en prennent trop à leur aise. Je dirai plus : c'est ce spectacle seul qui m'a convaincu qu'il fallait à la littérature des règles et des limites, je veux dire aussi de l'humilité.

Lautréamont adopta sans hésiter les thèses du Romantisme le plus exaspéré. Il épousa et exagéra les revendications des poètes, qui croyaient avoir trouvé dans le blasphème la vocation propre à leur état. Ils s'étaient très généralement appliqués à dessiner l'image de quelque demi-dieu engagé dans une lutte sans merci contre le Créateur, auquel du reste ils ne croyaient pas pour la plupart. Tous avaient pris le parti de Satan, de Cain ou de Prométhée, les chantant dans leurs œuvres ou leur substituant des héros qui semblent les calques de ces grandes figures de la fable. Nul doute à mes yeux que cette préférence singulière ne doive passer pour le trait le plus constant et, par conséquent, pour le trait essentiel du Romantisme, car, en ces matières, de parti pris et jusqu'à preuve du contraire, je tiens toujours ce qui est commun pour ce qui est profond, et le rare ou l'étrange pour le superficiel.

En d'autres temps, l'écrivain, naïvement d'accord avec l'univers et la société, a rarement songé à se dresser contre l'ordre établi ou contre la divinité qu'on imaginait avoir réglé les mouvements des astres et confié aux monarques le gouvernement des nations. L'art, comme le monde lui-même, célébrait la gloire de Dieu, ou du moins ne la contestait pas. Cet assentiment spontané et, pour ainsi dire, cette innocence des poètes fit place peu à peu à une secrète méfiance et bientôt, après la Révolution française, à un esprit de rébellion qui fournit les principes d'un nouvel art. Rien désormais ne parut légitime, et non plus seulement le pouvoir des rois. Par une transposition hardie, le démiurge qu'on supposait encore à l'origine de l'univers et auquel on attribuait la création de l'homme, apparut à son tour comme une sorte de tyran capricieux, inique et sanguinaire que condamnerent dans leur cœur les mortels infortunés.

qu'il avait d'abord condamnés à vivre et à souffrir. D'ou ce mélange d'impuissance et d'orgueil qui définit assez bien l'attitude romantique, ces incessantes et vaines récriminations, cette rancune de vaincu ou d'adolescent irresponsable qui se plaint que la loi ne veuille pas le connaître ou lui refuse ses rigueurs, ces appels à une impossible Justice contre les injustes verdicts d'un Souverain Juge mystérieux, et surtout ce sentiment d'universel et hautain mépris devant quoi rien ne trouve grâce, tout cela qui aboutit à un refus, du reste sincère et passionné, d'acquiescer aux cadres ou aux conditions de l'existence humaine.

*
* *

Ces accusateurs infatigables abominent la société, qui corrompt leur vertu, et la nature, qui reste insensible à leurs douleurs, chantant d'ailleurs la nature, des qu'il s'agit d'y fuir la société. Ils exaltent la foi, mais contre la raison, le songe mais contre la réalité, la fantaisie par dégoût de la rigueur, le passé pour mieux détester leur temps. Et toute chose qu'ils approuvent est ainsi approuvée en ce qu'elle nie ou parce qu'elle est principe de négation : les ténèbres et la démence, le crime et le chaos.

Une telle attitude, pour peu qu'elle soit conséquente, ne peut manquer de déborder largement les cadres ordinaires de la littérature. Que devient, en effet, le souci littéraire en ces transes qui remuent les plus vastes problèmes ? Rien d'autre sans doute qu'une manière de parade foraine ou d'alibi mensonger, qui doit sembler indigent et méprisable à celui que bouleversent des inquiétudes si décisives. En fait, cependant, sa conduite n'en est guère modifiée. On n'a pas cessé de voir, durant cette aventure, les réfractaires occupés à manifester contre chaque institution une hostilité toujours plus farouche, et qu'ils affirmaient irréductible. Ils mettaient en cause les fondements des principales activités auxquelles il est loisible à l'homme de dévouer ses dons ou son effort. Ils s'ingéniaient à démontrer l'imposture et l'absurdité de tout ce qui jusque-là avait paru mériter le respect ou acheminer au bonheur.

Mais, dans le même temps, ils accordaient dans la pra-

tique à la littérature une importance croissante, bientôt presque exclusive, dont ils se faisaient gloire ou qu'ils désavouaient selon leur humeur. Peu importe dans l'un et l'autre cas, leur conduite n'en était pas modifiée le moins du monde. Certes, ils conservaient quelque dévotion sincère pour l'art, qu'une illusion facile à comprendre leur fit encore tenir pour sacré quand ils déniaient au reste la moindre valeur qui ne prêche pour son saint ? Il convient toutefois de chercher à leur révérence un motif moins apparent et plus grave : la plume était pour eux le moyen naturel dont ils disposaient pour exprimer leur exaspération. Quand leur outrance, par l'effet d'une émulation continue, ne connut plus de bornes, l'écriture devint bientôt le seul auquel ils furent réduits pour la manifester. Car l'excès, au-delà d'un certain point, ne saurait plus être qu'une affaire de mots. La vie ne le souffre plus. Aussi le plus disgracié peut-il s'en donner à cœur joie.

Lautréamont, plus furieux qu'un autre, comprit aussi le premier la dérision de sa fureur. On dirait qu'il la comprit au moment même où il l'éprouvait. Il se fait le héraut du mal, le champion de la cruauté avec une éloquence sauvage et comme écumante où la passion l'emporte, mais dont sa lucidité l'invite à se moquer. Il est au début de son discours et il dénombre déjà les hypothèses qu'autrui doit raisonnablement avancer sur la rage dont il est saisi. Il n'en repousse aucune.

« Les uns disent qu'il est accablé d'une espèce de folie originelle, depuis son enfance. D'autres croient savoir qu'il est d'une cruauté extrême et instinctive, dont il a honte lui-même, et que ses parents en sont morts de douleur. Il y en a qui prétendent qu'on l'a flétri d'un surnom dans sa jeunesse, qu'il en est resté inconsolable le reste de son existence, parce que sa dignité blessée voyait là une preuve flagrante de la méchanceté des hommes, qui se montre aux premières années, pour augmenter ensuite. Ce surnom était *le vampire* ! Quelques-uns même ont affirmé que l'amour l'a réduit dans cet état, ou que ces cris témoignent du repentir de quelque crime enseveli dans la nuit de son passé mystérieux. Mais le plus grand nombre pense qu'un incommensurable orgueil le torture, comme jadis Satan, et qu'il voudrait égaler Dieu. » (pp. 146, 147).

Avant la fin de son premier chant, l'auteur juge avec clairvoyance son personnage

« Ton esprit est tellement malade que tu ne t'en aperçois pas, et que tu crois être dans ton naturel, chaque fois qu'il sort de ta bouche des paroles insensées, quoique pleines d'une infernale grandeur » (p. 159)

Rimbaud, dans *Une Saison en enfer*, ne sera pas plus pe.spicace au moment où, racontant l'histoire d'une de ses folies, il avoue la part de la vieillie rie poétique dans son alchimie du verbe. D'emblée, Lautréamont fait davantage. C'est peu qu'il s'acharne sur tout ce que l'homme vénère et que, s'attaquant enfin à l'homme lui-même, il le bafoue, l'insulte ou le maudisse, prenant plaisir à le rendre tout à tour odieux, pitoyable ou bouffon. Il connaît qu'il est homme lui-même et qu'il partage comme tel les infirmités et les tares qu'il dénonce si apremment. Qu'est-il pour se poser en juge de ses frères ?

« De quel droit viens-tu sur cette terre, pour tourner en dérision ceux qui l'habitent, épave pourrie, ballottée par le scepticisme ? » (p. 159).

La nature semble avoir porté son imagination à la cruauté, les scènes abondent, où une souffrance injuste et intolérable est gratuitement imposée à un innocent par un meurtrier sanguinaire, qui savoure à la fois le spectacle de cette souffrance et la conscience de sa propre iniquité. Lautréamont revient inlassablement à ces tableaux effroyables. Il les décrit avec délectation, mais non sans remords. Il est trop sensible et, de nouveau, trop conscient pour ne pas craindre de payer une préférence si coupable du prix d'une horrible rançon. À peine a-t-il déclaré, au seuil de son œuvre, qu'il faisait servir son génie à peindre les délices de la cruauté, qu'il doit invoquer la Providence pour se convaincre lui-même que génie et cruauté ne sont pas incompatibles :

« Le génie ne peut-il pas s'allier avec la cruauté dans les résolutions secrètes de la Providence ? ou, parce qu'on est cruel, ne peut-on pas avoir du génie ? On en verra la preuve dans mes paroles, il ne tient qu'à vous de m'écouter, si vous le voulez bien . » (p. 125)

Étonnant scrupule ! Mais qui le trouble si fort qu'il s'empresse de balancer son défi par une pirouette .

« Pardon », s'écrit-il aussitôt, « il me semblait que mes

cheveux s'étaient dressés sur ma tête, mais, ce n'est rien, car, avec ma main, je suis parvenu facilement à les remettre dans leur première position. Celui qui chante ne prétend pas que ses cavatines soient une chose inconnue, au contraire, il se loue de ce que les pensées hautes et méchantes de son héros soient dans tous les hommes. » (p. 126).

Voici donc l'origine de son amertume. Il ne supporte pas que tous les hommes soient également orgueilleux et pervers. Et c'est alors qu'il écrit cette page fameuse et qui servit tant sa gloire ou, énumérant les ignominies innombrables qu'il voit chacun commettre de gaieté de cœur, et ne pouvant en rire comme les autres, il raconte s'être fendu les commissures des lèvres avec la lame d'un canif afin de reproduire par l'artifice d'une double blessure le rire des humains. Mais il y perd sa peine. Il marque ici clairement que c'est par haine et par dégoût de la méchanceté de ses semblables qu'il s'attache à se montrer lui-même cruel et impitoyable, plus homme que jamais par conséquent. Encore n'y parvient-il que par l'entremise de héros qu'il sait imaginaires et dont il apprécie sans indulgence l'enfantine noirceur. Au début du sixième chant, sur le point de terminer son ouvrage et annonçant déjà qu'il nourrit de nouveaux projets, il les abandonne sans regret, distinguant bien ce qu'ils sont : « des anathèmes, possesseurs de la spécialité de provoquer le rire; des personnalités fictives qui auraient bien fait de rester dans la cervelle de l'auteur, ou des cauchemars placés trop au-dessus de l'existence ordinaire » (p. 322).

On devine comme l'insurgé méprise un ressentiment qui ne se satisfait ainsi que par délégation, à la faveur de la fantaisie poétique et sans sortir de son monde anodin. Très tôt, l'écrivain dédaigne la littérature qui lui procure à si bon marché ces revanches chimériques.

Il s'attache alors à ridiculiser sa propre haine du genre humain, il n'est pas dupe des discours emphatiques où il l'exprime et découvre vite dans le sarcasme la seule attitude qui le mette d'accord avec lui-même, puisque, abhorrant tous les hommes, il lui faut faire de soi la première victime de sa furie. Il y manque rarement, ce qui le distingue avec avantage de ses impudents successeurs. Il se prend enfin d'une aversion te-

nace pour l'instrument qui lui permet de manifester impunément et de manière pour ainsi dire décorative cette métaphysique qu'il estime grotesque d'éprouver si vivement, dont il ne peut s'empêcher d'être agité et qu'il connaît si courte en ses effets

Je vois là l'explication de son style et en particulier de cette distance véritablement extraordinaire qui lui permet de porter à tout moment un jugement critique sur la phrase qu'il achève d'écrire. Il le note à la suite pour en corriger malicieusement la gravité et comme pour empêcher le lecteur d'oublier plus qu'il ne fait lui-même qu'il n'y a là que misérable littérature

De continuelles parenthèses ou incidentes coupent les développements les plus pathétiques et paraissent autant de rappels à l'ordre, à la vraisemblance ou au souci de la vérité « Je viens de supposer que la blessure est guérie, ce qui n'arrivera pas de sitôt » (p. 163) ... « L'habitude émousse la mémoire » (p. 231), ou enfin, pour expliquer la multiplicité des poux du chant II « La naissance est plus grande que la mortalité » (p. 189). Les épithètes et les comparaisons homériques y sont volontiers employées, mais elles sont arbitraires « L'homme aux lèvres de saphir »; ou offensantes « L'homme à la figure de canard », « à la chevelure pouilleuse »; ou absurdement précises « L'homme à l'encéphale dépourvu de protubérance annulaire ». A chaque instant, s'insèrent dans le discours des explications pédantes ou sardoniques, des objurgations hautaines, des conseils insolents « Si vous considérez mes paroles plutôt comme une simple forme impérative, que comme un ordre formel qui n'est pas à sa place, vous montrerez de l'esprit, et du meilleur » (p. 307). La grandiloquence de l'expression, la banalité et la pompe des adjectifs qui contribuent à sa majesté creuse, sont démenties par la folie calculée du contenu. Le retour régulier de formules apaisantes, divisant le récit en strophes, y ménagent des repos et font souvenir qu'un auteur conscient des ressources de son métier tient les ficelles de cet hallucinant spectacle. Une rhétorique désuète contraste sans cesse avec les inventions macabres et déroutantes qu'elle sert à exprimer. Décidément, il semble bien s'agir en effet de beaucoup crétiniser le lecteur. A mesure qu'on approche du terme de l'ouvrage.

l'écrivain, multipliant les confidences triviales, expose solennellement ses intentions, ses distractions, voire les menus incidents qui l'obligent à interrompre son travail. Il s'écrie soudain « Mais, nous ne sommes point encore arrivés à cette partie de notre récit, et je me vois dans l'obligation de fermer ma bouche, parce que je ne puis pas tout dire à la fois — chaque truc à effet paraîtra dans son lieu lorsque la trame de cette fiction n'y verra point d'inconvénient » (p. 346).

Ou bien « Je ne sais plus ce que j'avais l'intention de dire, car, je ne me rappelle pas le commencement de la phrase. » Et peu après « Je vais d'abord me moucher, parce que j'en ai besoin, et ensuite, puissamment aidé par ma main, je reprendrai le porte-plume que mes doigts avaient laissé tomber » (p. 326).

Conçoit-on qu'on puisse plus clairement se moquer du monde et de soi-même ? Dès le début, Lautréamont, poussé par ce même besoin de discréditer l'art d'écrire, se plaît à donner sur chacune de ses trouvailles un avis de connaisseur, qui coupe sur-le-champ l'émotion qu'elle était destinée à produire. C'est à mon sens cette obstination impie qui donne aux *Chants de Maldoror* un accent si exceptionnel, qui est demeuré presque unique. En ce point réside l'originalité profonde de Lautréamont, celle en tout cas qui s'avère la mieux adaptée à son dessein. Il ne semble pas pourtant qu'il ait été suivi bien loin dans cette voie par les hommes de Lettres qui l'ont depuis admiré si bruyamment, tout en conservant de leurs personnes et de leur fonction une idée plus aimable et plus respectueuse.

Celui-ci risque une image et confesse aussitôt « J'aime cette comparaison » (p. 136), ou remarque « Comparaison qui manque de vérité » (p. 153). Il lui arrive même de faire valoir plaisamment son habileté « Admirez, je vous prie, la finesse de la restriction qui ne perd aucun pouce de terrain » (p. 278). Il manifeste d'ailleurs à l'égard de ces mensonges une ironie non déguisée, fort apparente en des apartés du genre de celui-ci, où se balancent curieusement une douloureuse volonté de se montrer absurde et une invincible répugnance à l'être tout à fait « Et, cependant, quoique je réserve une bonne part au sympathique emploi de la métaphore (cette figure de rhé

torique rend beaucoup plus de services aux aspirations humaines vers l'infini que ne s'efforcent de se le figurer ordinairement ceux qui sont imbus de préjugés ou d'idées fausses, ce qui est la même chose), il n'en est pas moins vrai que la bouche risible de ces paysans reste encore assez large pour avaler trois cachalots. Raccourcissons davantage notre pensée, soyons sérieux, et contentons-nous de trois petits éléphants qui viennent à peine de naître » (p. 278)

Par de tels détours, Lautréamont s'institue complice de son lecteur et le presse insidieusement d'adopter à l'égard de l'ouvrage qu'il soumet à son jugement une attitude presque condescendante. On dirait qu'il l'accoutume délibérément à déprécier la littérature, et avec son œuvre, en effet, il s'efforce confusément d'obtenir qu'on méprise et qu'on condamne toutes les autres, et singulièrement celles de son temps, qui sont les plus présomptueuses.

Il n'épargne rien à cet effet. Tous les moyens lui sont bons. Il fait un usage sans retenue de l'arsenal romantique des spectres et des vampires. Il met en scène avec insistance les animaux que distinguent leur cruauté ou leur laideur : le requin, l'araignée, le crapaud. Il leur ajoute, tant il est précieux jusque dans l'inouï, le fulgore porte-lanterne, l'engoulement de la Caroline ou le scorpène horrible, d'un mot toute espèce que la bizarrerie de son apparence, la sonorité de son nom ou une forme immonde lui paraît rendre digne d'accéder à son bestiaire.

Mais, puisque maudissant indistinctement la vertu, la bonté, la Providence et la création, ses contemporains ne semblent respecter que la beauté et la poésie, c'est à elles enfin qu'il choisit de s'attaquer. Et le voici accumulant de burlesques images, qu'il invente exprès pour mettre en évidence l'arbitraire et l'indigence d'aussi décevantes idoles. Il recherche, à fin de signifier la beauté, les comparaisons les plus humiliantes. Après avoir invoqué le tremblement des mains dans l'alcoolisme, quelque vice de conformation des organes génitaux, un piège à rats perpétuel, à bout de raffinement sacrilège, il recourt à « la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ». Un long contresens admirera dans ce rapprochement saugrenu

la révélation d'une beauté nouvelle. Il était pourtant difficile de se méprendre. L'autrèamont lui-même au chant précédent, inaugurant la progression des métaphores insensées, établit narquoisement la théorie de l'image moderne, qu'on proclamera plus tard jaillir avec le plus de force des termes les plus distants l'un de l'autre. « C'est, généralement parlant, une chose singulière que la tendance attractive qui nous porte à rechercher (pour ensuite les exprimer) les ressemblances et les différences que recèlent, dans leurs naturelles propriétés, les objets les plus opposés entre eux, et quelquefois les moins aptes, en apparence, à se prêter à ce genre de combinaisons sympathiquement curieuses, et qui, ma parole d'honneur, donnent gracieusement au style de l'écrivain, qui se paie cette personnelle satisfaction, l'impossible et inoubliable aspect d'un hibou sérieux jusqu'à l'éternité » (p. 309).

Cet auteur se hasarde, dans la forme de son œuvre, jusqu'à la même extrémité périlleuse où parvient déjà le sens du message. C'est, dans les deux cas, un excès de même espèce. Chaque fois, l'écrivain se doute qu'il ruine par sa folle surenchère, avec les prétentions naïves du siècle, les sources de sa propre inspiration. Tournée trop tôt contre elle-même, sa violence, au moment où elle s'épanche en un furieux délire, en dénonce l'inaltérabilité sonore : « A l'heure où j'écris », avait-il noté, « de nouveaux frissons parcourent l'atmosphère intellectuelle, il ne s'agit que d'avoir le courage de les regarder en face. » A ce qu'il semble, ils supportaient mal et ce courage et ce franc regard. Ils s'évanouirent incontinent devant la rigueur du jeune audacieux. Portant à son paroxysme l'esprit de rébellion qu'il voyait inspirer les ouvrages où il s'inspirait lui-même (car son aventure ne dépasse que de très peu la circonspection littéraire), il en épuise d'un coup la vertu. Mais, dépit de ne pas se trouver plus avancé qu'auparavant, il accable brutalement ce qu'il n'avait adoré que par l'effet de cette première et générale déception qu'il était depuis longtemps commun de ressentir dans le milieu des Lettres et qui, je l'ai dit tout à l'heure, ne conservait de l'univers que la littérature.

La sincérité et la profondeur mêmes de son désespoir le sauvèrent d'y rencontrer quelque réconfort et la con-

solation d'une noble attitude Il avait exprimé son désarroi par toutes sortes de légendes ailreuses auprès desquelles pâlissent les tentatives plus timides ou plus nuancées qu'on tenait autour de lui pour les chefs-d'œuvre d'une nouvelle école L'imagerie ingénue et funèbre qu'il a peinte et qui donne prise par tant de caractères à l'accusation de folie ne fut jamais assez puissante sur lui pour lui faire perdre le contrôle de son égarement Il ne cessa pas de sourire amèrement de la frénésie dont il s'efforçait de transcrire les épouvantables dictées Il les parait à plaisir d'un supplément d'horreur Il donnait le spectacle et ricanait sur le monstre, n'oubliant pas quel pauvre sire faisait gesticuler dans un guignol de pacotille ces pantins hérissés Le rideau tombé, le dernier mot écrit, l'ivresse acheva de se dissiper. La lucidité qui couvait sous l'outrance éclata contre elle, mais l'outrance l'emporta, ne faisant guère que s'orienter différemment. Le rapport fut inversé et désormais la puissance de sarcasme qui survivait en cet esprit crispé se trouva dirigée contre le calme, le devoir et la sagesse, dont il s'était brusquement avisé d'entonner la louange.

*
* *

Les *Poésies* naquirent, si parfaitement annoncées dans le début du dernier des *Chants de Maldoror*, que Lautréamont, à deux reprises, donne moins pour la conclusion de son œuvre antérieure que pour l'introduction à sa poétique future Là, se trouve un premier réquisitoire pénétrant, circonstancié, vigoureux contre la frivole entreprise de se révolter contre Dieu, l'homme et le monde en se contentant de tremper une plume dans l'encrier et d'écrire d'inoffensifs blasphèmes sur « quelques feuillets de papier non mâché » (p. 324),

Il ne reconnaît plus dans son héros la noblesse ni l'infamale grandeur qu'il lui avait d'abord consenties. Il le range visiblement parmi les « manitous manichéens barbouillés de cervelle » et le place avec raison dans « la série bruyante des diables en carton » dont il se flatte d'être le dompteur prévu (p. 367). Avec sa férocité coutumière, il s'en prend au « gongorisme métaphysique des autoparodistes de son temps héroïco-burlesque »

(p 379) Il n'est pas un mot dans cette formule qui ne s'applique à inerveille aux *Chants de Maldoror*. Elle en fournit la définition la plus exacte qui se puisse concevoir et, en même temps, la plus sévère

« Je ne veux pas être flétri de la qualification de poseur » (p. 361) Tel est le cri par lequel, inaugurant un nouvel ouvrage et une nouvelle colere, il se sépare de ceux qu'il appelle les Grandes Têtes Molles de son époque. S'examinant, il reconnaît qu'il n'y a jamais que pose et incroyable complaisance dans toute littérature de révolte. Cette évidence l'affole plus encore que ne faisait son désespoir. Se révolter et employer sa révolte à gagner les applaudissements d'un public . quelle contradiction et quelle comédie ! C'est le durable honneur de Rimbaud et de Lautréamont d'avoir perçu le sophisme et de l'avoir renoncé. Mais combien en voit-on qui, forts de leur exemple, refusent la condition humaine et acceptent la littérature, la rendant alors plus littéraire que jamais ? Ceux-ci font profession d'en détester la fonction particulière, qui prête en effet à la médisance, cependant qu'ils portent à l'éditeur quelque volume criard, qu'ils ne se sont pas donné le mal de travailler, mais où ils affectent d'avoir anéanti en peu de mots, avec la littérature, tout ce dont l'homme croit pouvoir s'enorgueillir justement. Après quoi, ils se hâtent d'aller recevoir autour d'une table de café, à charge de revanche, les félicitations d'autres faussaires, je veux dire d'autres littérateurs. Ce sont eux qui font de la littérature ce qu'ils prétendent qu'elle est : un vaniteux bavardage En réalité, c'est une enveloppe qui contient indifféremment le meilleur ou le pire. Qui s'étonnera que chacun y trouve seulement ce qu'il est capable d'y enfermer lui-même ? Les uns y déposent leur expérience de la sagesse, de la sainteté et de l'héroïsme, d'autres ce qu'ils en imaginent ou ce qu'ils en connaissent, les troisièmes ce qu'ils savent de l'homme ou de la nature, et ainsi de suite, chacun apportant sa contribution, jusqu'aux derniers qui n'ont rien à offrir que la preuve de leur impuissance et de leur pauvreté. Ceux-ci s'exclament que tout est également sordide, abject, ennuyeux et qu'il n'existe de grandeur qu'à le crier sur les toits, comme ils sont justement en train de faire. Il est naturel qu'on prête un instant l'oreille à de pareils discours.

Pour moi j'ai cessé d'y croire dès que j'ai compris qu'ils n'étaient qu'apologies.

Par ces pharisiens d'un nouveau genre, sincères à force de mauvaise foi et assez aveugles pour ne pas apercevoir l'escroquerie flagrante que constitue leur seule attitude, Lautréamont refuse de s'en laisser conter : « S'il vous plaît », s'écrie-t-il, « retirez-vous de ma présence, fabricateurs, à la douzaine, de rébus défendus, dans lesquels je n'apercevais pas auparavant, du premier coup, comme aujourd'hui, le joint de la solution frivole. Cas pathologique d'un égoïsme formidable » (p 367). Le joint de la solution frivole comment nommer mieux la fraude par laquelle l'auteur d'une plaquette d'énigmes obscures essaie, sans en payer le juste prix, de se faire passer pour héros et martyr ? Et parce qu'elles n'ont pas de valeur littéraire, il veut qu'elles en aient une infinie, inaccessible au vulgaire, il va de soi. Il revendique je ne sais quelle sombre sainteté, et laisse croire à sa prodigieuse compétence dans la révélation des mystères. Voici toute insurrection, toute intransigeance prêchées par de douille charlatans

Dans une longue énumération (p. 362), Lautréamont décrit, avec une clairvoyance dont la précision touche au miracle, les multiples aspects de la littérature qu'il devine la suite inévitable de cette forfaiture initiale. Je citerai tout entière cette page prophétique où il prend un demi-siècle d'avance sur ses contemporains : « Les perturbations, les anxiétés, les dépravations, la mort, les exceptions dans l'ordre physique ou moral, l'esprit de négation, les abrutissements, les hallucinations servies par la volonté, les tourments, la destruction, les renversements, les larmes, les insatiabilités, les asservissements, les imaginations creusantes, les romans, ce qui est inattendu, ce qu'il ne faut pas faire, les singularités chimiques de vautour mystérieux qui guette la charogne de quelque illusion morte, les expériences précoces et avortées, les obscurités à caractère de punaise, la monomanie terrible de l'orgueil, l'inoculation des stupeurs profondes, les oraisons funèbres, les envies, les trahisons, les tyrannies, les impiétés, les irritations, les acrimonies, les incartades agressives, la démence, le spleen, les épouvantements raisonnés, les inquiétudes étranges, que le lecteur préférerait ne pas

éprouver, les grimaces, les névroses, les filières sanglantes par lesquelles on fait passer la logique aux abois, les exagérations, l'absence de sincérité, les scies, les platitudes, le sombre, le lugubre, les enfantements pires que les meurtres, les passions, le clan des romanciers de cours d'assises, les tragédies, les odes, les melodrames les extrêmes présentés à perpétuité, la raison impunément sifflée, les odeurs de poule mouillée, les aïadissements, les grenouilles, les poulpes, les requins, le simoun des déserts, ce qui est somnambule, louche, nocturne. somnifère, noctambule, visqueux, phoque parlant, équivoque, poitrinaire, spasmodique, aphrodisiaque, anémique, borgne, hermaphrodite, bâtard, albinos, pédéraste, phénomène d'aquarium et femme à barbe, les heures soûles du découragement iaciturne, les fantaisies, les âcretés, les monstres, les syllogismes démoralisateurs, les ordures, ce qui ne réfléchit pas comme l'enfant, la désolation, ce mancenillier intellectuel, les chancres parfumés, les cuisses aux camélias, la culpabilité d'un écrivain qui roule sur la pente du néant et se méprise lui-même avec des cris joyeux, les remords, les hypocrisies, les perspectives vagues qui vous broient dans leurs engrenages imperceptibles, les crachats sérieux sur les axiomes sacrés, la vermine et ses chatouillements insinuants, les préfaces insensées, comme celles de Cromwell, de Mlle de Maupin et de Dumas fils, les caducités, les impuissances, les blasphèmes, les asphyxies, les étouffements, les rages, — devant ces charniers immondes, que je rougis de nommer, il est temps de réagir enfin contre ce qui nous choque et nous courbe si souverainement. » Il en est temps aujourd'hui plus que jamais et, à vrai dire, contre cette tentation singulière, tantôt insensible et tantôt pressante, la vigilance est toujours de rigueur. Mais il n'appartient à Lautréamont que de signaler, de loin, le péril et d'avertir qu'il faudrait un jour changer de cap. En lui, déjà, la machine était dérégulée et l'écrivain peut-être se trouva par la mort sauvé de la démence, qu'il n'avait cessé de frôler dangereusement durant sa courte vie.

En ces dernières pages qu'il écrivit, à quoi sert de dissimuler que la folie gagne autant de points que la lucidité ? Sa fureur n'est pas apaisée, s'il en tourne la pointe contre son exaspération d'hier, c'est pour sen-

tu cette dernière plus proche de lui que la docilité de principe qu'il est tenté d'approuver et qu'il recommande déjà dans un ultime défi. Car il n'est pas encore persuadé de la valeur de sa palinodie. L'excès même où il se porte dans le sens opposé marque mieux la violence de son caractère que la solidité de ses convictions. Il est hagard et il prescrit la sérénité. Il déraisonne et exalte la logique. Il chante le bonheur en désespéré. Il loue avec hargne les mérites de la douceur et s'incline devant la beauté en grimaçant. Loin de pratiquer les vertus qu'il vante, il persiste à se conduire en forcené. Aussi agira-t-il plus par son exemple que par le tardif désaveu qu'il lui inflige. Se moquant des maîtres dont il prétend prendre la suite, il retourne astucieusement leurs maximes et disqualifie l'esthétique qu'il s'applique gauchement à édifier. Certes, s'il n'en signale pas les préceptes fondamentaux, qu'il n'a pas assez de maturité pour entrevoir, il en devine facilement du moins les traits les plus scandaleux au regard de l'esthétique qu'il abandonne.

On peut supposer qu'un dernier reste de respect humain le retient d'adorer soudain ce qu'il repoussait naguère avec tant d'éclat. Il appréhende de paraître rebrousser chemin, accordant un consentement hâtif à l'idéal galvaudé qui provoquait hier en lui un dégoût si pur. Il est désabusé, mais non converti, et, si j'ose dépasser un peu ce que les textes me donnent droit d'avancer, je dirai qu'il est parvenu au point fécond où un révolté renonce à une révolte inutile pour tenter une action efficace. Il entend construire, et quelle construction n'exige pas servitudes et contraintes, ténacité et sacrifices ? Il faut enfin étreindre la réalité et par conséquent composer avec elle. C'est l'heure d'accepter le fardeau de l'espérance, à ce point plus lourd qu'il ne paraît d'abord, que beaucoup, à l'âge d'affronter la vie, choisissent de désespérer par paresse ou par mauvais courage.

Il était trop tard, en tout cas, pour que Lautréamont retrouvât jamais l'innocence qu'il lui eût fallu pour louer naïvement et sans débat ce qu'il vient de reconnaître, au terme d'un douloureux périple, comme cet endroit des choses dont il avoue n'avoir jusqu'ici chanté que « les puérils revers ». Il entend extirper le mal par

sa racine « La mélancolie et la tristesse sont déjà le commencement du doute, le doute est le commencement du désespoir; le désespoir est le commencement cruel des différents degrés de la méchanceté (p. 370). » Il précise dans une lettre qu'il s'agit de la méchanceté théorique, la moins coûteuse, celle qui conduira quelques esthètes étourdis de sa séquelle à vénérer le marquis de Sade et à prôner le déchainement des instincts en un temps où la crue du sadisme et des instincts déchainés commençait à s'étendre sur un continent.

Une sorte de hantise saisit Lautreámont, qui lui fait fuir jusqu'à l'évocation de la souffrance « Ne transmettez à ceux qui vous lisent que l'expérience qui se dégage de la douleur, et qui n'est plus la douleur elle-même. Ne pleurez pas en public (p. 371). » Son zèle de néophyte bannit de la littérature jusqu'à la description des événements malheureux, pour lesquels il montrait la veille encore une prédilection si accusée. « Mais l'homme ne doit pas créer le malheur dans ses livres » (p. 371) Et c'est ainsi qu'il condamne curieusement le naufrage de *Paul et Virginie*, qu'il eût admis pourtant dans une biographie Extraordinaire superstition, mais non point telle qu'on n'en puisse aisément découvrir le ressort. cet esprit agité et soudain scrupuleux défend qu'on ajoute à la douleur du monde, fût-ce en imagination.

Pour le style, sa volte-face n'est pas moins complète. Cet écrivain, original s'il en fut, préconise le plagiat qu'il estime nécessaire au progrès des Lettres; il entend renouer « le fil indestructible de la poésie impersonnelle », il proclame la profondeur des vérités banales où il discerne plus de génie que dans les chefs-d'œuvre les plus réputés. Il engage à se méfier du détail, c'est-à-dire du brillant et de l'inouï, qui presque fatalement se confondent avec l'accessoire. Après avoir employé lui-même sans mesure les épithètes superlatives, il en interdit l'usage à ses successeurs : « Ne flattez pas le culte d'adjectifs, tels que indescriptible, inénarrable, rutilant incomparable, colossal, qui mentent sans vergogne aux substantifs qu'ils défigurent : ils sont poursuivis par la lubricité » (p. 370) Ici encore, il fut trahi par ses émules au delà de son appréhension : les qualificatifs dont il redoutait, il me semble, le prestige immédiat et tout mécanique, interchangeable par là même, s'usèrent plus

vite qu'il n'avait cru. Au lieu de les remplacer par de plus sobres, que l'art consiste justement à charger d'une valeur nouvelle, exactement accordée à une nécessité singulière, on recourut à une gamme d'adjectifs ostentatoires, tels que bouleversant, frénétique, convulsif, incendiaire, fulgurant, et d'autres qui devinrent la monnaie courante de l'écriture à la mode, de la même manière que les délires et les blasphèmes qu'il avait abjurés fournissaient parallèlement à ses disciples le modèle de fantaisies maintenant indifférentes car l'audace, en littérature, s'use aussi rapidement que les épithètes, et telle scène provocante hier paraît timide aujourd'hui, il fut trop aisé de l'imiter et de se porter tout de suite aux extrêmes

*
* *

Lautréamont, pour les mêmes raisons et par suite du même malentendu, partagea bientôt la gloire de Rimbaud. Des fanatiques leur rendirent un culte jaloux. Ils n'avaient fait l'un et l'autre que passer dans les Lettres où leurs farouches défenseurs demeurèrent paisiblement toute leur vie. On les honora comme des dieux d'avoir acheminé la littérature aux confins où elle semble s'abimer sous ses propres ruines. La narration de leurs exploits se transforma en une sorte de *Légende dorée*, où chacun découvrait de saintes consignes. Surtout, on leur comptait comme mérite décisif d'avoir dédaigné le jeu décevant des Lettres après une première mise et d'être disparus aussitôt l'un dans la mort, l'autre dans la brousse. A vrai dire, on ne les imita guère sur ce point. Et pourtant leur transfiguration n'est pas concevable sans le tragique et le mystère de leur naufrage final. C'est par là surtout qu'ils paraissent devoir échapper au monde sans grandeur du papier, de l'encre et de la plume. Le destin en jugea différemment, car c'est précisément par là qu'ils y entrèrent et qu'ils en devinrent les victimes posthumes. Leur réputation fut littéraire exclusivement, elle n'exista que pour les hommes de Lettres et pour leur public le plus proche et le plus éveillé; mieux encore, elle tint à leur talent qui est surprenant et exceptionnel. En eussent-ils été dépourvus que leur fin n'eût point touché si fort leurs fidèles. Que

seraient-ils, en effet, sans leur œuvre ? Des inconnus perdus, l'un dans la multitude des phisiques que leur maladie emporte au sortir de l'adolescence, l'autre dans celle des voyous qui finissent par aller tenter leur chance aux colonies

S'ils n'avaient pas écrit, non seulement on ne saurait rien de ce qu'ils furent, mais ils n'auraient, en fait, rien été. Voilà ce qui m'assure que la gloire d'un T E Lawrence dépasse infiniment la leur, car même s'il n'avait pas laissé d'œuvre derrière lui, s'il n'avait rien confié des hautes querelles qui l'agitèrent, si par conséquent le secret de tant d'étonnantes démarches était mort avec lui, celui-là demeurerait pour lui-même tout ce qu'il fut. Dans la tradition orale, son exemple resterait fertile, qui change la conduite des hommes, et non pas leur conception de la métaphore poétique. Il importe ici de rappeler une fois de plus la différence qui sépare les saints des artistes. Cet homme fut l'un et l'autre. Mais, saint sans la foi, qui doutera qu'il n'obtienne l'importance unique qui lui revient de droit dans notre monde athée ? Il occupe une place centrale dans le puzzle du siècle, pour en avoir vécu jusqu'au bout et en avoir défini avec clarté le débat suprême : quelles lois paraîtront à l'homme assez sacrées pour qu'il y sacrifie volontairement ses plaisirs, son intérêt et sa vie, lorsque ne croyant plus en Dieu, ni à rien de ce que garantit la croyance en Dieu, il n'a plus que son caprice pour gouverner son action ? De là vient l'autorité sans égale de ce chevalier comblé de peurs et de reproches. Il est aussi un grand écrivain, car il sut admirablement décrire son expérience et en tirer une puissante leçon. Mais en second lieu.

Rimbaud et Lautréamont sont d'abord des poètes, c'est-à-dire, quoi qu'on prétende, des écrivains, à tel point que, d'un certain point de vue et abordée sans la préparation convenable, sortie pour ainsi dire de son contexte, l'œuvre du second est tout verbiage qu'on ne peut lire longtemps sans ennui. Leur fortune fut d'être assez doués pour donner à leur sombre ardeur son expression efficace. L'un et l'autre trouvèrent sacré le désordre de leur esprit. L'un et l'autre se crurent dans leur naturel chaque fois qu'il sortait de leur bouche des paroles insensées quoique pleines d'une infer-

male grandeur. L'un et l'autre le reconnurent et apprurent à saluer la beauté. Mais ils étaient trop las pour entreprendre une nouvelle aventure. Ils avaient aussi trop exigé pour se contenter à la fin d'un rôle modeste qui devait décevoir leur impatiente avidité. Se pouvaient-ils douter cependant qu'on ne retiendrait de leur legs que la part destructrice ? Et qu'au lieu de reprendre la route où ils s'étaient arrêtés, leurs successeurs se contenteraient fort bien de pietiner à loisir les traces de leurs premiers pas, se gardant de les accompagner dans le silence ou la nuit et d'obéir à leurs derniers messages ? C'étaient naturellement les plus pâles et les plus médiocres qui devaient le plus se couvrir de leur gloire, car ils avaient, plus que les autres, besoin de répondants, pressés comme ils étaient de nourrir le vide de leur âme des prétentions les plus impertinentes.

Aussi est-il commun de rencontrer des êtres fades et lisses, ressemblant à on ne sait quoi d'insuffisamment formé, qui ne savent rien ni de la vie, ni des hommes, ni du monde, pour qui changer de quartier constitue une expédition véritable, qui rangent soigneusement dans leurs rayons, recouvertes de papier cristal, les meilleures éditions de leurs idoles. Les pieds dans leurs chaussons, ils murmurent d'un air entendu leur lot d'imprécations quotidiennes contre l'homme, la société et l'univers. Puis ces ombres s'endorment avec une bonne conscience, assurées de suivre l'exemple de leurs prophètes et accablant les misérables qui ne savent pas, ni n'osent pas se montrer autant qu'elles-mêmes forçats intraitables et vagabonds sublimes.

Je ne reproche pas à cette postérité lamentable de rester si loin de ses modèles. Je ne la blâme même pas d'en avoir élu de si difficilement accessibles. Il est dans la nature des choses, je ne l'ignore pas, que presque tous demeurent indignes des patrons que chacun s'est choisis. Mais c'est abuser que dénaturer leurs leçons. Si l'on est incapable d'imiter, au moins ne faut-il pas trahir. Lautréamont et Rimbaud se sont tus. Ce grand sursaut qui fut leur, ils ont tenu, avant leur silence, à en déclarer la vanité. Était-ce pour qu'une troupe de sacristains et de marguilliers, avides de monnayer leur échec, feignît d'apercevoir une voie

royale dans l'impasse où leur désespoir avait reçu son ultime confirmation ?

Ces aventuriers méritaient sans doute des successeurs plus lucides et plus robustes, qui ne s'épouvanteraient pas de constater que l'espèce ambitieuse est seule en face de soi, qui, du moins, ne feraient pas retentir l'univers du bruit de récriminations fanfaronnes. Car aucune autre issue ne s'offre à l'homme que prendre son parti avec un simple courage d'une condition peut-être absurde, incommode assurément, et où, certes, la réalité n'est pas la sœur du rêve. Il lui appartient toutefois d'y introduire quelque justice, quelque raison, quelque grandeur dont il n'ait pas à rougir. Quel meilleur démenti lui convient-il à la fin d'infliger à un monde qui ne susciterait pas en lui une répugnance si vive, s'il n'était pas dans sa vocation de travailler à y pousser un peu de la noblesse dont il a l'idée et où il aspire ? De l'expérience de la solitude au milieu des hommes et de celle de leur méchanceté même, par où il est peu d'adolescents qui ne passent, quoi de plus naturel qu'ils sortent en proie à la panique et à la haine ? Mais quelques-uns se reprennent et retirent de l'épreuve une volonté, que dis-je ? un pouvoir de communion.

Je ne pense pas qu'ils soient les plus infidèles à la mémoire de Lautréamont. S'ils l'étaient pourtant, ce serait tant pis pour Lautréamont, non pour eux.

ROGER CAILLOIS.

PREFACE DE MAURICE BLANCHOT.

(Edition du Club Français du Livre, Paris, 1949)

LAUTRÉAMONT OU L'ESPERANCE D'UNE TÊTE

Si l'œuvre en prose a pu de notre temps, soit par le roman, soit par l'essai, prétendre à une forme réservée généralement au poème, si elle a réussi aussi bien que la poésie, à nous imposer cette idée que la littérature est une expérience et que lire, écrire, ne relève pas seulement d'un acte qui dégage des significations, mais constitue un mouvement de découverte, c'est à la tentative et à la « folie » de Lautréamont que nous le devons. Lire *Maldoror*, c'est consentir à une lucidité furieuse dont le mouvement d'enveloppement, d'embrassement, se poursuivant sans trêve, ne se laisse reconnaître qu'à son terme et comme l'accomplissement d'un sens absolu, indifférent à tous les sens momentanés par lesquels cependant doit passer le lecteur pour atteindre le repos d'une suprême signification totale. Mouvement déjà singulier. Mais lire ce livre est plus étrange encore. Il y en a bien d'autres dont la signification, soustraite à la clarté idéale des mots, n'est que la hanse finale, impressionnante et obsédante, d'un pouvoir en désaccord avec tous les sens possibles. Dans ces œuvres, la rupture est à peu près faite avec le discours, rupture manifeste, d'ailleurs dangereuse, car, exagérément visible, elle absorbe toute l'attention et devient une fin plutôt que le principe d'une nouvelle raison.

Mais *Maldoror* est, dans toutes ses parties, plein de sens. Même l'étrangeté des figures et la bizarrerie des scènes dépendent de motifs qu'on nous montre. Le lecteur, loin de se voir égaré par des enchaînements formés à son insu qu'il subirait sans les comprendre, est,

environné par une vigilance supérieure, toujours prête à lui répondre, s'il lui demande raison, toujours présente s'il veut la voir, et qui cependant se fait si complètement oublier que la passion de lire lui paraît ici l'entraîner sans contrôle vers un changement radical, vers une issue à la suite de quoi à sa lecture se sera substitué l'acte tout nouveau d'un être, fort étranger à l'ambition de comprendre

La lecture de *Maldoror* est un vertige. Ce vertige semble l'effet d'une accélération telle que l'environnement de feu, au centre duquel on se trouve, procure l'impression d'un vide flamboyant ou d'une inerte et sombre plénitude. Tantôt on se voit au sein d'une conscience sarcastique supérieurement active et qu'il n'est guère possible de prendre en défaut. Tantôt cette agilité omniprésente, ce tourbillon d'éclairs disjuncts, cet orage accumulé de sens, ne donne plus du tout l'idée d'un esprit, mais d'un instinct pesant, aveugle, d'une chose compacte, de cette lourdeur tenace, propre aux corps qui se défont et aux substances saisies par la mort. Ces deux impressions se superposent, elles vont nécessairement ensemble. Elles font du lecteur une ivresse qui court à sa chute et une inertie docile à son enlèvement. Comment, dans ces conditions, aurait-il le désir, et le moyen, de reprendre son équilibre pour discerner où il tombe et de marcher pour connaître son ankylose ? Il va et il s'enfonce. C'est là son commentaire.

Pendant un certain nombre d'années, les critiques en apparence les mieux renseignés sur ce que peut être le fonctionnement d'une lucidité au travail, comme Remy de Gourmont, ont reconnu en Ducasse une absence complète de lucidité. Aujourd'hui, des écrivains, non moins renseignés sur les caractères d'un esprit lucide, admirent d'abord en lui la « clairvoyance », la « perspicacité », la force rare d'un auteur qui, non seulement sait ce qu'il dit, mais en même temps qu'il le dit se juge, se commente et se corrige (Roger Caillols). Mais d'autres, d'accord certes avec cette admiration, la justifient par des raisons tout opposées, voient dans *Les Chants* la revanche de l'irrationnel, l'affirmation des forces obscures, l'explosion volcanique de nappes souterraines incandescentes (Julien Gracq). Peut-être faut-il s'étonner d'une œuvre où le lecteur lucide reconnaît tout à la fois une

méprisable, une admirable absence de lucidité et une création admirablement consciente et admirablement étrangère à la conscience

Les signes d'écriture consciente abondent dans *Maldoror*. Il n'est pas une seule phrase, à une ou deux exceptions près, que ne dirige un sens visible raisonnable. Il n'est pas une strophe, à de très rares exceptions près, où la liaison des phrases ne soit logiquement justifiée. Le lecteur le plus ami de la simple raison trouve tout ce qu'il faut pour suivre un texte qui a tous les accords d'une syntaxe sans défaut fait correspondre une pensée parfaitement sûre de ses mouvements. Il est à croire, en outre, que si la raillerie introduit bien dans l'ordre « sensé » du langage une discordance déconcertante, il y a cependant dans cette ironie — et même lorsqu'elle devient une puissance réellement fabuleuse — une garantie de lucidité, car, moquerie qui rature et renie la phrase en cours, c'est donc qu'elle a conscience de cette phrase, qu'elle en apprécie toutes les nuances puisqu'elle les corrige, et si cette correction, en disloquant la pensée initiale, amène un dangereux déséquilibre, l'ironie, très consciente d'un tel égarement, se saisit des digressions, les motive d'une manière profonde et les réintroduit dans l'ensemble à titre de soubresauts intentionnellement déraisonnables. Oui, la « raison » est étonnamment ferme chez Lautréamont, aucun lecteur « raisonnable » ne peut en douter. Mais justement cette raison est si forte, elle est d'une telle étendue qu'elle semble aussi embrasser tous les mouvements de la déraison et pouvoir *comprendre* les plus étranges forces aberrantes, ces constellations souterraines sur lesquelles elle se guide et qu'elle entraîne cependant avec elle sans se perdre et sans les perdre.

Si l'on voit dans Lautréamont un écrivain aveuglé ou éclairé par les seules forces obscures, il faut alors attribuer à ces forces ignorantes la même capacité d'écrire qu'à l'art le plus réfléchi. Non seulement celui qui avance dans la lecture de *Maldoror* trouve toujours pour s'appuyer une intention significative, le mouvement entraînant et coordonné d'un sens qui, s'il n'apparaît pas encore, se promet, mais il rencontre, au milieu des décombres des règles traditionnelles, les précautions, les prévisions soigneuses d'un langage qui sans doute sait

où il va, s'il dit toujours ce qu'il fait, s'il réalise toujours ce qu'il annonce, si, parfaitement dédaigneux de décontenancer trop facilement le lecteur, il ne laisse jamais d'énigme sans solution. La composition de *Maldoror* est souvent enveloppée de mystère. Il n'est pas rare que tel développement brusquement s'interrompe (mais sans que soit interrompue la continuité du discours), en faisant place à une autre scène, privée de tout lien avec lui. Sur le thème « Je cherchais une âme qui me ressemblât et je ne pouvais pas la trouver », telle strophe engage une longue recherche méthodique que tout à coup elle abandonne pour entreprendre un récit de naufrage, d'océan, de tempête, et ce récit, tout à fait étranger au premier mouvement, nous entraîne si loin que nous avons depuis longtemps oublié d'où nous venons, quand, aux toutes dernières lignes, l'écrivain, renouant la fin au commencement, laisse apparaître le fil conducteur qu'il n'a jamais lâché. « Enfin, je venais de trouver quelqu'un qui me ressemblât. » Un grand nombre de strophes, derrière l'apparence de leur désordre, ont la même composition vigilante. Nous ne savons pas où nous allons, nous nous perdons dans de tristes dédales, mais le labyrinthe qui nous perd se révèle exactement construit et pour nous perdre, et pour nous perdre plus encore en nous laissant croire que nous nous sommes retrouvés.

Dans bien des cas, visiblement, Lautréamont transporte au style les procédés de mystères propres aux intrigues des romans populaires et des œuvres noires. C'est son langage même qui devient une mystérieuse intrigue, une action merveilleusement combinée de romans policiers, où les obscurités les plus fortes sont le moment venu tirées au clair, où les coups de théâtre sont remplacés par les images, les meurtres insolites par les violences du sarcasme et où le coupable se confond avec le lecteur toujours pris en faute. Ces intentions éclatent au sixième livre, lorsque Lautréamont égrène, à la manière de Nerval, un chapelet de belles phrases hermétiques, qu'il élucide par la suite une à une, mais avec une désinvolture bizarre qui semble vouloir laisser planer un doute sur le caractère de ces exercices, car il ne ratrape jamais qu'au vol et de justesse un équilibre dont l'avenir ne lui appartient pas.

Il va de soi que nous n'entendons pas expliquer tous les mystères de la composition dans *Maldoror* — mystères des plus troublants — par les seules préméditations de l'écrivain, toujours plus savant que le lecteur, plus capable de prévoir un dénouement que celui-ci ignore, et libre de se servir de cette ignorance comme de la voie qui conduit au dénouement. Mais du moins, ceci paraît sûr : *Maldoror*, œuvre dont il serait difficile d'attribuer le mérite à un esprit absent de lui-même, suppose, au plus haut degré, toutes les qualités que Lautréamont a justement revendiquées pour siennes : « froide » attention, « logique implacable », « prudence opiniâtre », « clarté ravissante » (qui augmente de sens à mesure que se complique le labyrinthe de son rayonnement), toutes qualités dont il déclare s'être rendu maître à travers le commerce des « saintes mathématiques », mais qui lui étaient d'abord « étrangères », et la solennité avec laquelle il nous en avertit est bien faite pour nous apprendre que la raison est en lui quelque chose d'étrange et que cette raison, pour lui comme pour tous, mais pour lui plus que pour d'autres, n'a été qu'un long, tragique et obstiné acheminement vers la raison.

Plus on multiplie les preuves de la puissante lucidité de Lautréamont, plus risque de nous devenir obscure l'obscurité d'une œuvre dont la force ténébreuse est extrême, car s'il faut expliquer ces ténèbres par le seul jeu de la « clarté ravissante », si d'elle seule nous vient l'impression qu'ici « un cauchemar a tenu la plume », cette clarté ne pourra finalement qu'épaissir le mystère. Que Lautréamont ait délibérément fait de *Maldoror* un livre stupéfiant, ce n'est pas parce qu'il nous l'assure que l'on doit en douter. Il le dit, cela est donc vrai¹. Mais s'il nous le dit, c'est que cela n'est pas tout à fait vrai ; plus encore du moment qu'effrontément il nous fait connaître son intention de nous surprendre, c'est que cette surprise ne peut pas être épuisée par la con-

1 « Le lecteur ne voit pas très bien où l'on veut d'abord le conduire ; mais, ce sentiment de remarquable stupéfaction, auquel on doit généralement chercher à soustraire ceux qui passent leur temps à lire des livres ou des brochures, j'ai fait tous mes efforts pour le produire. »

naissance qu'il nous en donne, qu'elle est au contraire liée à notre attente, à son avertissement, d'autant plus active que, nous touchant en plein jour et non à l'improviste, elle nous ôte tout espoir de nous y soustraire jamais.

A la dernière strophe de son livre, à un moment où lui-même, arrivé au terme, a sur son chemin le sentiment de celui qui n'a plus besoin de ce chemin, il annonce à son lecteur qu'il a voulu le « crétiniser ». Chez Lautréamont, ce n'est pas la brutalité de l'impudence qui est bizarre, mais ce qu'il y a d'évasif encore, d'ambigu et de fuyant dans de tels coups de massue. Abrutir son lecteur ? Peut-être, mais comment ? La bêtise, dit-il, n'y suffit pas, ni la fatigue, il faut aussi la puissance magnétique, la domination du rêve qui n'aboutit pas à la stupidité, mais à la stupeur, à la passivité d'une conscience qui voit tout et ne peut rien¹. Sans doute l'hypnotisme est-il alors très à la mode. Mais ce qui est remarquable, ce n'est pas que Lautréamont ait eu l'idée de transformer le langage et la littérature en une puissante entreprise d'engourdissement magnétique — l'idée d'associer poésie et magnétisme est présente chez Baudelaire comme chez Poe —, quoiqu'il fasse preuve, dans son dessein, d'une hardiesse qui ne sera pas dépassée même par le surréalisme, ivre, on le sait, de soleil magnétique.

Dans cette remarque où le lecteur se découvre tout à coup sous la puissance d'un regard dont la ferme lucidité va obscurcir le sien, il y a quelque chose de plus étonnant, de plus troublant qu'une allusion à une nouvelle ressource littéraire. On s'en aperçoit aussitôt : la situation dans laquelle il prétend pousser son lecteur est celle même où Maldoror a été engagé. Qui lit *Les Chants*, reconnaît, comme l'un de ses thèmes les plus obstinés, la hantise, la menace du sommeil — sommeil étrange, que Maldoror refuse, contre lequel il lutte avec « un remarquable acharnement », mais qui risque sans cesse de l'emporter parce que dans le refus de dormir

1 « Il faut, en outre, avec du bon fluide magnétique le mettre ingénieusement dans l'impossibilité somnambulique de se mouvoir, en le forçant à obscurcir ses yeux contre son naturel par la fixité des vôtres » (p. 353).

le sommeil est déjà là, dans l'insomnie il triomphe. Le motif du « Je ne dors pas, je ne dois jamais », s'il harcèle l'œuvre dans tout son cours, se déclare particulièrement dans la strophe 45 (strophe du sommeil) et dans celle qui termine le chant V (strophe de l'araignée et de la succion immense). On aperçoit dans ces pages comment Maldoror, tombé dans une sorte de traquenard magnétique, est aux prises, non avec une quelconque histoire de cauchemar, mais avec la tragédie centrale du jour et de la nuit, celle de la lucidité luttant avec elle-même, avec elle devenue autre. Lucide, Maldoror montre qu'il l'est, qu'il veut l'être à tout prix, et d'une lucidité qui jamais ne renonce, mais tantôt cette lucidité, trop forte, s'aveugle, devient la pesanteur hallucinée d'une nuit sans sommeil, tantôt, surprise par le sommeil (ou quelquefois par la mort ou encore la folie), elle continue, « œil qui ne se ferme jamais », au sein de la décomposition de l'éternité, au fond d'une tête vide, derrière un esprit mort, dans la « raison cadavérique », elle persévère, elle se reconstitue, toujours à nouveau présente dans l'absence qui l'a écartée.

Sans entrer dans l'examen de cette description¹, on voit ce qui s'y trouve en jeu. D'abord, la résolution, affirmée sans cesse, de toujours voir clair, ensuite, le sentiment, trouble, tourmenté, mais très précisément reconnu, du piège qui est au fond de cette lucidité, car à force d'éloigner le sommeil, c'est un sommeil plus tragique qu'elle accueille, qu'elle devient, prisonnière de l'assoupissement au sein duquel elle demeure. Lautréamont pense qu'à la fin la clairvoyance triomphe, mais il sait et il découvre quelle lutte étrange cette victoire appelle et à travers quelles transformations la lucidité doit la chercher, depuis « l'enchantement » qui la paralyse jusqu'à cette possibilité, pour elle épouvantable, de mourir sans mourir, qui la montre présente dans les états les plus sombres de la nuit.

De ces pages singulières, — l'intention apparaît — c'est que, selon l'expérience de Maldoror, entre la lucidité et

¹ Les points de vue, exprimés dans ce texte, se trouvent développés dans le livre *Lautréamont et Sade*, publié aux Éditions de Minuit.

l'obscurité, il existe des rapports de toutes sortes, rapports inquiétants et même tragiques, hostilité à base d'entente, complicité ennemie, victoire qui est un échec. Et ces mêmes pages confirment que, cependant, même dans cette épaisseur nocturne où le jour semble une lumière perdue, Lautréamont, continuant à lutter tenacement, n'a jamais pactisé avec l'ombre, qu'il n'a encore qu'un souci « ne pas succomber », « sortir de cette couche », « problème plus difficile qu'on ne le pense ». En se souvenant d'une telle situation, l'on jugera moins étrange que *Les Chants* puissent témoigner pour la puissante conscience de leur auteur et, en même temps, s'enfoncer dans des régions ténébreuses où triomphe la passion sans but d'un instinct égaré. La lucidité pénètre toutes les parties de l'œuvre, elle les conduit, les compose. Mais l'œuvre, œuvre lucide par excellence en ce sens que la lucidité en est le principal ressort, mais aussi l'enjeu, à cause de cela déborde de toutes parts la clarté qui s'y affirme, s'y cherche, s'y perd, puis se retrouve et finalement se dénonce.

Cela n'est peut-être pas très mystérieux. Il nous est devenu familier que les mots lucidité, conscience, raison, ne répondent pas à un mode simple, que la lucidité peut être présente et absente, que parfois elle disparaît mais pour continuer à veiller, qu'elle épie derrière la distraction, qu'elle agit dans la passivité, sorte de *Lyncée* qui guette, non pas hissé au sommet d'une tour, mais au travail dans la profondeur souterraine. Et il nous est devenu, aussi, familier que l'écrivain le plus conscient, pour autant que le livre qu'il compose met en jeu une part profonde de lui-même, ne congédie aucune des puissances de son esprit, mais qu'au contraire, les conjurant de s'associer à ce livre et demandant à ce livre d'aider et d'approfondir ces puissances, il institue entre son ouvrage et sa lucidité un mouvement de composition et de développement réciproque, un travail extrêmement difficile, important et complexe, travail que nous appelons *expérience* et à l'issue duquel l'œuvre non seulement se sera servie de l'esprit, mais l'aura servi, de sorte qu'elle peut être dite absolument lucide, si elle est l'œuvre de la lucidité et si la lucidité est son œuvre.

Nous ne cacherons pas que *Les Chants* nous paraissent l'exemple le plus remarquable de ce genre de travail.

le modèle de cette sorte de littérature qui ne comporte pas de modèle, plus frappant, à cause de son étendue et de ses développements (car la durée est essentielle dans cet effort), que *Les Illuminations* de Rimbaud — celles-ci, en quelque sorte trop fortes pour l'esprit, ne lui laissent que le souvenir de son éblouissement — et qu'*Une Saison en enfer*, qui plutôt qu'une expérience est le récit d'une expérience. C'est pourquoi il nous semble si important de lire *Maldoror* comme une création progressive se faisant dans le temps et avec du temps, une *work in progress*, une œuvre en cours que Lautréamont conduit sans doute là où il veut, mais qui le conduit aussi là où il ne sait pas, dont il peut dire « Suivons le courant qui nous entraîne », non parce qu'il se laisse entraîner à la dérive par une force furieuse et aveugle, mais parce que cette force « entraînante » de l'œuvre est sa manière d'être en avant de soi, de se précéder, l'avenir même de sa lucidité en voie de transformation

Qu'avait Lautréamont dans la tête, la nuit qu'il a tracé les premiers mots « Plût au ciel que » ? Il ne suffit pas de dire qu'à cet instant il n'avait pas, toute formée, la mémoire des six chants qu'il allait écrire. Il faut affirmer plus non seulement les six chants n'étaient pas dans la tête, mais cette tête n'existait pas encore, et le seul but qu'il pouvait avoir, c'était cette tête lointaine, cette espérance d'une tête qui, au moment où *Maldoror* serait écrit, lui prêterait toute la force voulue pour l'écrire

Il est sans doute admirable que comme œuvre faite, *Les Chants* s'affirment en un tout sans fissure, à la manière de ce bloc de basalte où Maldoror reconnaît tristement la solidité de sa propre existence, soustraite à toutes les dissolutions. Est-il un autre ouvrage qui, comme celui-là, d'un côté tout à fait à la merci du temps, inventant ou découvrant son sens à mesure qu'il s'écrit, étroitement complice de sa durée, demeure cependant cette masse sans commencement ni fin, cette consistance intemporelle, cette simultanéité de mots, ou semblent effacées et à jamais oubliées toutes traces d'avant et d'après ? C'est là l'un des grands sujets d'étonnement de ce livre, mais auquel il faut essayer de se soustraire, car, pour entrevoir qui est *Lautréamont*, nous

devons le chercher au moment où, personne n'étant encore là, dans la chambre vide d'un cinquième étage, éclairée par une bougie qui fait vibrer une feuille blanche, une main, ah! certes, une très belle main, se forme solitairement pour écrire « Plût au ciel que.. » et comme une réponse à ces quatre premiers mots

D'une telle tentative, le sens, les risques et la grandeur s'aperçoivent sans peine *Les Chants* sont les rêves d'un abîme, mais cet abîme est d'abord celui de Lautréamont, et leurs récits ne forment pas une simple méditation lyrique, sans lien avec leur auteur, ils touchent à son existence, et c'est les tourments de cette existence et la profondeur de son passe singulier qu'ils essaient de ramener au jour par le long effort d'une œuvre au sein de laquelle les images, les puissances imaginaires et les souvenirs réels de la vie prennent corps, se développent, éprouvent leur énergie, puis, de métamorphoses en métamorphoses, ayant découvert le fond des choses obscures, en ce fond obscur découvert atteignent la délivrance du jour. Il suffit, en vérité, lorsqu'on lit *Les Chants*, d'être docile au mouvement des images, à leur cours et leurs transformations pour reconnaître, dans cette suite désordonnée et dans ce tumulte capricieux, le travail le plus obstiné et l'expérience la plus extraordinairement suivie qui soit : celle d'une œuvre décidée à atteindre, à l'écart de l'unité logique, une cohérence cependant absolue et, cette cohérence réalisée, à faire se répondre la plus grande clarté et la plus grande obscurité, le point le plus bas, le plus éloigné de la lucidité, et le moment où la lucidité, pénétrant ce point, se retrouve et se libère. Et, sans doute, le monde des *Chants* est-il souvent un monde mythique, et les événements qui s'y esquisissent mettent-ils aux prises des êtres sans commune mesure avec l'humanité apparente d'Isidore Ducasse, mais c'est que, de toute évidence, l'expérience réelle de l'écrivain passe par ces événements mythiques, c'est dans leur perspective seule qu'elle peut ressaisir le sens véritable de son passé et de ses hantises, ne trouvant que dans la tension forcée des relations avec Dieu, dans la brusque métamorphose en pourceau, dans la lente connivence avec le poulpe, comme dans la fiction satanique de Maldoror, l'équivalence des forces toutes-puissantes qui la déchirent, mais qu'il ne cesse jamais de

vouloir reconquérir librement et pour le compte de cette liberté.

Expérience, tentative des plus grandes Travail géant d'un homme enfoui, qui, peu à peu, se lève, s'édifie et, à la fin, paraît au jour Quand, au début du VI^e chant, Ducasse parle des pages antérieures de son œuvre comme d'une « explication préalable », rien de plus significatif

Il s'est, en effet, expliqué lui-même, il s'est tiré au clair Par cette œuvre, l'être *absent* qu'est *Lautréamont* s'est, lentement et dans un combat qui représente bien le dur travail de la naissance, dans cet écoulement de sang, d'humeurs, dans cette collaboration de la patience et de la violence qu'est la naissance, Lautréamont, repoussant définitivement Isidore Ducasse, s'est donné le jour maintenant, il existe, Lautréamont existe.

Il s'est donné le jour ? Il s'est bien plutôt donné au jour, et c'est ce mouvement extrême qui explique l'apparent reniement des *Poésies* et son étrange fin et sa disparition. La formule fameuse *La poésie doit être faite par tous, non par un*, n'a pas d'autre sens. Cette fidélité au jour, Lautréamont, à mesure qu'il écrit la « Préface à un livre futur », découvre à quelle rupture elle le conduit . non pas à un reniement portant sur le sens des mots ou sur les mots seuls, mais à une négation véritable, à une disparition complète, au sacrifice de toute sa personne pour rejoindre, glorifier et assurer le froid mouvement de la raison impersonnelle Ce qu'il recherche, c'est une lumière égale en tous ses points, la même pour tous, et où, tous étant réconciliés, « tous » soit pour chacun la vérité dont « chacun » serait la complète apparence Mouvement qui est celui même de l'immanence et où il essaie pourtant de ressaisir la réalité infinie d'une transcendance qu'il n'a jamais séparée de lui-même et dont il s'est fait aussi bien le complice que l'adversaire. C'est cette exigence infinie qui l'a conduit au plus bas (qui était aussi le plus haut), dans la perspective d'une métamorphose où se brisaient les limites de sa personne et des servitudes de la réalité humaine et qui le conduit, à présent, à une autre métamorphose, celle de l'absolue banalité, ou cette fois l'acceptation de la limite va être l'illimité et où le mouvement représentant le point extrême de la conscience, de la raison et

de la souveraineté coïncidera avec l'abandon de toute souveraineté et de toute conscience personnelles. Ainsi tombe sur le poète, comme le couperet de la guillotine, le terrible *tics, tics, et tics* par lequel la poésie, d'un seul mot, réduit l'originalité de toute existence singulière à la nullité d'une aberration maniaque¹.

Il est impressionnant de voir, comment, en deux êtres aussi différents à tous égards que Lautréamont et Holderlin, l'expérience poétique, qui semble les séparer davantage encore, se manifeste par le même vertige profond, la même tension, le même désir, celui du jour le désir d'atteindre à ce moment du jour où, uni au jour, chacun sera aussi uni à soi-même, à l'intimité de sa propre nature ensoleillée, en même temps perdue et sauvée dans l'éclat de ce soleil qui est comme le rayonnement infini de la nature de chacun avide de se détruire en tous.

Si les deux destinées ont été différentes, c'est peut-être que Holderlin, voyant ce moment dans le point du jour, attiré par ce commencement, par cet avant-jour qui lui apparaissait comme son propre commencement, a cédé à la nostalgie de l'enfance et du sein maternel où, en se retrouvant lui-même, il pouvait espérer trouver et la mort et la vie. Mais, ayant avant tout aimé la lumière, et la nostalgie de son propre commencement n'ayant jamais été un désir faible et personnel mais d'abord la passion la plus pure, le désir fier de s'unir aux dieux célestes, il arriva que, tandis que sa vie d'ici-bas redevenait celle d'un enfant, il s'unît vraiment et absolument à la lumière à qui il avait eu la force de sacrifier toutes ses forces et qui, en retour, lui apporta cette gloire

1 « La poésie doit être faite par tous. Non pas un. Pauvre Hugo ! Pauvre Racine ! Pauvre Coppée ! Pauvre Corneille ! Pauvre Boileau ! Pauvre Scarron ! Tics, tics, et tics » « L'existence des tics étant constatée, que l'on ne s'étonne pas de voir les mêmes mots revenir plus souvent qu'à leur tour dans Lamartine, les pleurs qui tombent des naseaux de son cheval, la couleur des cheveux de sa mère, dans Hugo, l'ombre et le détraqué font partie de la reliure » « Quelle que soit l'intelligence d'un homme, il faut que le procédé de penser soit le même pour tous » (pp 386 et 388).

unique d'une raison d'enfant où brillait toute la splendeur de la clarté impersonnelle

Lautréamont ne pouvait pas disparaître dans la folie, étant né de la folie, ni dans l'enfance, la force en lui de la lumière l'ayant rendu plus fort que la folie et la nostalgie de l'enfance. Revenir en arrière n'est pas possible à celui qui a déjà subi l'épreuve de ce retour, qui l'a surmontée et, dans cet effort, a réellement pris naissance. Lautréamont est cet être étrange qui, irréel encore sous le nom apparent de Ducasse, a voulu se donner à lui-même le jour et porter tout à fait la responsabilité de son propre commencement. Tentative admirable et qui est la vérité de son mythe. Mais, à celui qui veut devenir maître de son origine, il apparaît bientôt que naître est un événement infini. Naître, c'est venir au jour et, ensuite, dans le jour, c'est chercher ses limites, sans lesquelles il n'y a pas d'être véritable. Mais, les limites ne pouvant être imposées du dehors sous peine de détruire le droit et la responsabilité de la naissance, il faut qu'elles soient les limites mêmes du jour, de ce jour qui est déjà en Lautréamont comme une aspiration illimitée et dont le moment extrême est le seul point, idéal et réel, où cessant d'être tout à fait lui, il devient, en dehors de lui, tout à fait lui-même, où, dans l'ultime instinct qui l'en fait disparaître, il vient pour toujours au monde.

Les derniers instants de Ducasse ne nous sont pas connus. Ils ne pouvaient l'être, ne pouvant apparaître que dans cette ignorance qui en montre la seule vérité. Qu'a été l'intrigue de ces dernières heures ? La loi, suprême incarnation de la raison de tous, sous l'aspect bouffon de l'autorité napoléonienne, a-t-elle porté la main sur lui ? A-t-il lui-même, dans un dernier mouvement de sa souveraineté, rompu la promesse, faite aux *Chants de Maldoror*, « de ne jamais attenter à sa vie », promesse qui à cet instant avait un sens, car le suicide était alors la tentation des ténèbres, mais elle est aujourd'hui celle de la lumière, et qui voudrait résister à un tel appel du jour ? Ou encore, lui qui, d'un bout à l'autre, a associé son destin à la littérature, qui déjà avait cherché, par le plagiat, à disparaître dans la parole d'autrui, maintenant dans la chambre du cinquième étage où jadis sa main encore tout à fait absente avait réussi à tracer le « Plût au ciel » qui marquait et le commencement de

Maldoror et le sien, dans cette même chambre où il n'y a plus cette fois ni bruissement ni ombre ni angoisse ni hantise, devant ce livre, toujours *futur*, consacré au calme, entendant le sens de ce calme qui, pour prendre réalité dans les mots, exige de devenir la seule substance de sa vie, connaît-il merveilleusement, au plus haut de sa lucidité, sa dernière métamorphose, et la seule véritable, celle qui à cet instant fait de lui la modestie et le calme même ?

La fin de Lautréamont garde on ne sait quoi d'irréel. Attestée par la seule parole de la loi et dans la brève mention de l'acte de décès, « décédé. sans autres renseignements », aussi rapprochée que possible de la banalité, il semble qu'elle manque, n'ayant pas eu besoin d'arriver pour avoir lieu. C'est par sa fin, si étrangement effacée, que Lautréamont est devenu, à jamais, cette manière invisible d'apparaître qui est sa seule figure, et c'est dans l'incognito de la mort qu'il s'est, aux yeux de tous, enfin manifesté, comme si, en disparaissant dans une telle absence rayonnante, il avait peut-être trouvé la mort, mais aussi, dans la mort, le moment juste et la vérité du jour.

MAURICE BLANCHOT.

Il y a longtemps,
bien longtemps vers le mois de
juillet 1870 ou je crois même
plus tard après la guerre, le reçu
à Bayonne, la 1^{re} édition de,
Mal Doros, - Aucune dédicace -
Rien qui me permit de reconnaître
l'auteur, sauf les idées et le style
qui me firent penser à Ducasse.
à ce lequel j'avais eu au lycée de
bons rapports - Un discours extraordinaire
par l'enlancement des métaphores, et
des images et par le discours et
l'enthousiasme. Ces idées, ces discours qui
avaient fait écrire ~~H. P. de~~ et nous
avaient tous surpris. Dans l'a
classe de rhétorique, avait été
si je puis dire, le premier coup
que Ducasse avait porté au
bon sens.

LES CHANTS DE MALDOROR

CHANT PREMIER



PLÛT au ciel que le lecteur, enhardi et devenu momentanément féroce comme ce qu'il lit, trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison; car, à moins qu'il n'apporte dans sa lecture une logique rigoureuse et une tension d'esprit égale au moins à sa défiance, les émanations mortelles de ce livre imbiberont son âme comme l'eau le sucre. Il n'est pas bon que tout le monde lise les pages qui vont suivre, quelques-uns seuls savoureront ce fruit amer sans danger. Par conséquent, âme timide, avant de pénétrer plus loin dans de pareilles landes inexplorées, dirige tes talons en arrière et non en avant. Ecoute bien ce que je te dis : dirige tes talons en arrière et non en avant, comme les yeux d'un fils qui se détourne respectueusement de la contemplation auguste de la face maternelle; ou, plutôt, comme un angle à perte de vue de grues frileuses méditant beaucoup, qui, pendant l'hiver, vole puissamment à travers le silence, toutes voiles tendues, vers un point déterminé de l'horizon, d'où tout à coup part un vent étrange et fort, précurseur de la tempête. La grue la plus vieille et qui forme à elle seule l'avant-garde, voyant cela, branle la tête comme une personne raisonnable, conséquemment son bec aussi qu'elle fait

claquer, et n'est pas contente (moi, non plus, je ne le serais pas à sa place), tandis que son vieux cou, dégarni de plumes et contemporain de trois générations de grues, se remue en ondulations irritées qui présagent l'orage qui s'approche de plus en plus. Après avoir de sang-froid regardé plusieurs fois de tous les côtés avec des yeux qui renferment l'expérience, prudemment, la première (car, c'est elle qui a le privilège de montrer les plumes de sa queue aux autres grues inférieures en intelligence), avec son cri vigilant de mélancolique sentinelle, pour repousser l'ennemi commun, elle vire avec flexibilité la pointe de la figure géométrique (c'est peut-être un triangle, mais on ne voit pas le troisième côté que forment dans l'espace ces curieux oiseaux de passage), soit à bâbord, soit à tribord, comme un habile capitaine, et, manœuvrant avec des ailes qui ne paraissent pas plus grandes que celles d'un moineau, parce qu'elle n'est pas bête, elle prend ainsi un autre chemin philosophique et plus sûr



Lecteur, c'est peut-être la haine que tu veux que j'invoque dans le commencement de cet ouvrage ! Qui te dit que tu n'en renifleras pas, baigné dans d'innombrables voluptés, tant que tu voudras, avec tes narines orgueilleuses, larges et maigres, en te renversant de ventre, pareil à un requin, dans l'air beau et noir, comme si tu comprenais l'importance de cet acte et l'importance non moindre de ton appétit légitime, lentement et majestueusement, les rouges émanations ? Je l'assure, elles réjouiront les deux trous informes de ton museau hideux, ô monstre, si toutefois tu t'appliques auparavant à respirer trois mille fois de suite la conscience maudite de l'Eternel ! Tes narines, qui seront démesurément dilatées de contentement ineffable, d'extase immobile, ne demanderont pas quelque chose de meilleur

à l'espace, devenu embaumé comme de parfums et d'encens, car, elles seront rassasiées d'un bonheur complet, comme les anges qui habitent dans la magnificence et la paix des agréables cieux



J'établirai dans quelques lignes comment Maldoror fut bon pendant ses premières années, où il vécut heureux; c'est fait. Il s'aperçut ensuite qu'il était né méchant . fatalité extraordinaire! Il cacha son caractère tant qu'il put, pendant un grand nombre d'années, mais, à la fin, à cause de cette concentration qui ne lui était pas naturelle, chaque jour le sang lui montait à la tête; jusqu'à ce que, ne pouvant plus supporter une pareille vie, il se jeta résolument dans la carrière du mal... atmosphère douce! Qui l'aurait dit! lorsqu'il embrassait un petit enfant, au visage rose, il aurait voulu lui enlever ses joues avec un rasoir, et il l'aurait fait très souvent, si Justice, avec son long cortège de châtimens, ne l'en eût chaque fois empêché. Il n'était pas menteur, il avouait la vérité et disait qu'il était cruel. Humains, avez-vous entendu ? il ose le redire avec cette plume qui tremble! Ainsi donc, il est une puissance plus forte que la volonté... Malédiction! La pierre voudrait se soustraire aux lois de la pesanteur ? Impossible, si le mal voulait s'allier avec le bien C'est ce que je disais plus haut.



Il y en a qui écrivent pour rechercher les applaudissemens humains, au moyen de nobles qualités du cœur que l'imagination invente ou qu'ils peuvent avoir. Moi, je fais servir mon génie à peindre les délices de la cruauté! Délices non passagères, artistielles; mais, qui ont commencé avec l'homme, finiront avec lui. Le génie ne peut-il pas s'allier avec

la cruauté dans les résolutions secrètes de la Providence ? ou, parce qu'on est cruel, ne peut-on pas avoir du génie ? On en verra la preuve dans mes paroles ; il ne tient qu'à vous de m'écouter, si vous le voulez bien. . Pardon, il me semblait que mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête, mais, ce n'est rien, car, avec ma main, je suis parvenu facilement à les remettre dans leur première position. Celui qui chante ne prétend pas que ses cavatines soient une chose inconnue, au contraire, il se loue de ce que les pensées hautaines et méchantes de son héros soient dans tous les hommes.



J'ai vu, pendant toute ma vie, sans en excepter un seul, les hommes, aux épaules étroites, faire des actes stupides et nombreux, abrutir leurs semblables, et pervertir les âmes par tous les moyens. Ils appellent les motifs de leurs actions . la gloire. En voyant ces spectacles, j'ai voulu rire comme les autres ; mais cela, étrange imitation, était impossible. J'ai pris un canif dont la lame avait un tranchant acéré, et me suis fendu les chairs aux endroits où se réunissent les lèvres. Un instant je crus mon but atteint. Je regardai dans un miroir cette bouche meurtrie par ma propre volonté ! C'était une erreur ! Le sang qui coulait avec abondance des deux blessures empêchait d'ailleurs de distinguer si c'était là vraiment le rire des autres. Mais, après quelques instants de comparaison, je vis bien que mon rire ne ressemblait pas à celui des humains, c'est-à-dire que je ne riais pas. J'ai vu les hommes, à la tête laide et aux yeux terribles enfoncés dans l'orbite obscur, surpasser la dureté du roc, la rigidité de l'acier fondu, la cruauté du requin, l'insolence de la jeunesse, la fureur insensée des criminels, les trahisons de l'hypocrite, les comédiens les plus extraordinaires, la puissance de caractère des prêtres, et les

êtres les plus cachés au dehors, les plus froids des mondes et du ciel; laisser les moralistes à découvrir leur cœur, et faire retomber sur eux la colère implacable d'en haut. Je les ai vus tous à la fois, tantôt, le poing le plus robuste dirigé vers le ciel, comme celui d'un enfant déjà pervers contre sa mère, probablement excités par quelque esprit de l'enfer, les yeux chargés d'un remords cuisant en même temps que haineux, dans un silence glacial, n'oser émettre les méditations vastes et ingrates que recélaient leur sein, tant elles étaient pleines d'injustice et d'horreur, et attrister de compassion le Dieu de miséricorde; tantôt, à chaque moment du jour, depuis le commencement de l'enfance jusqu'à la fin de la vieillesse, en répandant des anathèmes incroyables, qui n'avaient pas le sens commun, contre tout ce qui respire, contre eux-mêmes et contre la Providence, prostituer les femmes et les enfants, et déshonorer ainsi les parties du corps consacrées à la pudeur. Alors, les mers soulèvent leurs eaux, engloutissent dans leurs abîmes les planches, les ouragans, les tremblements de terre renversent les maisons; la peste, les maladies diverses déciment les familles priantes. Mais, les hommes ne s'en aperçoivent pas. Je les ai vus aussi rougissant, pâlisant de honte pour leur conduite sur cette terre; rarement. Tempêtes, sœurs des ouragans; firmament bleuâtre, dont je n'admets pas la beauté; mer hypocrite, image de mon cœur; terre, au sein mystérieux; habitants des sphères; univers entier; Dieu, qui l'as créé avec magnificence, c'est toi que j'invoque : montre-moi un homme qui soit bon!... Mais, que ta grâce décuple mes forces naturelles; car, au spectacle de ce monstre, je puis mourir d'étonnement; on meurt à moins.



On doit laisser pousser ses ongles pendant quinze jours. Oh! comme il doux d'arracher brutalement

de son lit un enfant qui n'a rien encore sur la lèvre supérieure, et, avec les yeux très-ouverts, de faire semblant de passer suavement la main sur son front, en inclinant en arrière ses beaux cheveux ! Puis, tout à coup, au moment où il s'y attend le moins, d'enfoncer les ongles longs dans sa poitrine molle, de façon qu'il ne meure pas ; car, s'il mourait, on n'aurait pas plus tard l'aspect de ses misères. Ensuite, on boit le sang en léchant les blessures, et, pendant ce temps, qui devrait durer autant que l'éternité dure, l'enfant pleure. Rien n'est si bon que son sang, extrait comme je viens de le dire, et tout chaud encore, si ce ne sont ses larmes, amères comme le sel. Homme, n'as-tu jamais goûté de ton sang, quand par hasard tu t'es coupé le doigt ? Comme il est bon, n'est-ce pas ; car, il n'a aucun goût. En outre, ne te souviens-tu pas d'avoir un jour, dans tes réflexions lugubres, porté la main, creusée au fond, sur ta figure malade mouillée par ce qui tombait des yeux ; laquelle main ensuite se dirigeait fatalement vers la bouche, qui puisait à longs traits, dans cette coupe, tremblante comme les dents de l'élève qui regarde obliquement celui qui est né pour l'oppresser, les larmes ? Comme elles sont bonnes, n'est-ce pas ; car, elles ont le goût du vinaigre. On dirait les larmes de celle qui aime le plus ; mais, les larmes de l'enfant sont meilleures au palais. Lui, ne trahit pas, ne connaissant pas encore le mal — celle qui aime le plus trahit tôt ou tard... je le devine par analogie, quoique j'ignore ce que c'est que l'amitié, que l'amour (il est probable que je ne les accepterai jamais ; du moins, de la part de la race humaine). Donc, puisque ton sang et tes larmes ne te dégoûtent pas, nourris-toi, nourris-toi avec confiance des larmes et du sang de l'adolescent. Bande-lui les yeux, pendant que tu déchireras ses chairs palpitantes ; et, après avoir entendu de longues heures ses cris sublimes, semblables aux râles perçants que poussent dans une bataille les gosières des blessés agonisants, alors,

t'ayant écarté comme une avalanche, tu te précipiteras de la chambre voisine, et tu feras semblant d'arriver à son secours. Tu lui délieras les mains, aux nerfs et aux veines gonflées, tu rendras la vue à ses yeux égarés, en te remettant à lécher ses larmes et son sang. Comme alors le repentir est vrai ! L'étincelle divine qui est en nous, et paraît si rarement, se montre ; trop tard ! Comme le cœur déborde de pouvoir consoler l'innocent à qui l'on a fait du mal . « Adolescent, qui venez de souffrir des douleurs cruelles, qui donc a pu commettre sur vous un crime que je ne sais de quel nom qualifier ! Malheureux que vous êtes ! Comme vous devez souffrir ! Et si votre mère savait cela, elle ne serait pas plus près de la mort, si abhorrée par les coupables, que je ne le suis maintenant. Hélas ! qu'est-ce donc que le bien et le mal ! Est-ce une même chose par laquelle nous témoignons avec rage notre impuissance, et la passion d'atteindre à l'infini par les moyens même les plus insensés ? Ou bien, sont-ce deux choses différentes ? Oui... que ce soit plutôt une même chose... car, sinon, que deviendrai-je au jour du jugement ! Adolescent, pardonne-moi ; c'est celui qui est devant ta figure noble et sacrée, qui a brisé tes os et déchiré les chairs qui pendent à différents endroits de ton corps. Est-ce un délire de ma raison malade, est-ce un instinct secret qui ne dépend pas de mes raisonnements, pareil à celui de l'aigle déchirant sa proie, qui m'a poussé à commettre ce crime ; et pourtant, autant que ma victime, je souffrais ! Adolescent, pardonne-moi. Une fois sortis de cette vie passagère, je veux que nous soyons entrelacés pendant l'éternité ; ne former qu'un seul être, ma bouche collée à ta bouche. Même, de cette manière, ma punition ne sera pas complète. Alors, tu me déchireras, sans jamais t'arrêter, avec les dents et les ongles à la fois. Je parerai mon corps de guirlandes embaumées, pour cet holocauste expiatoire ; et nous souffrirons tous les deux, moi, d'être déchiré, toi, de me déchirer...

ma bouche collée à ta bouche. O adolescent, aux cheveux blonds, aux yeux si doux, seras-tu maintenant ce que je te conseille ? Malgré toi, je veux que tu le fasses, et tu rendras heureuse ma conscience. » Après avoir parlé ainsi, en même temps tu auras fait le mal à un être humain, et tu seras aimé du même être : c'est le bonheur le plus grand que l'on puisse concevoir. Plus tard, tu pourras le mettre à l'hôpital ; car, le peclus ne pourra pas gagner sa vie. On t'appellera bon, et les couronnes, de laurier et les médailles d'or cacheront tes pieds nus, épais sur la grande tombe, à la figure vieille. O toi, dont je ne veux pas écrire le nom sur cette page qui consacre la sainteté du crime, je sais que ton pardon fut immense comme l'univers. Mais, moi, j'existe encore !



J'ai fait un pacte avec la prostitution afin de semer le désordre dans les familles. Je me rappelle la nuit qui précéda cette dangereuse liaison. Je vis devant moi un tombeau. J'entendis un ver luisant, grand comme une maison, qui me dit : « Je vais t'éclairer. Lis l'inscription. Ce n'est pas de moi que vient cet ordre suprême. » Une vaste lumière couleur de sang, à l'aspect de laquelle mes mâchoires claquèrent et mes bras tombèrent inertes, se répandit dans les airs jusqu'à l'horizon. Je m'appuyai contre une muraille en ruine, car j'allais tomber, et je lus : « Cigît un adolescent qui mourut poitrinaire : vous savez pourquoi. Ne priez pas pour lui. » Beaucoup d'hommes n'auraient peut-être pas eu autant de courage que moi. Pendant ce temps, une belle femme nue vint se coucher à mes pieds. Moi, à elle, avec une figure triste : « Tu peux te relever. » Je lui tendis la main avec laquelle le fraticide égorge sa sœur. Le ver luisant, à moi : « Toi, prends une pierre et tue-la. — Pourquoi ? lui dis-je. » Lui, à moi .

« Prends garde à toi; le plus faible, parce que je suis le plus fort. Celle-ci s'appelle *Prostitution*. » Les larmes dans les yeux, la rage dans le cœur, je sentis naître en moi une force inconnue. Je pris une grosse pierre, après bien des efforts, je la soulevai avec peine jusqu'à la hauteur de ma poitrine, je la mis sur l'épaule avec les bras. Je gravis une montagne jusqu'au sommet : de là, j'écrasai le ver luisant. Sa tête s'enfonça sous le sol d'une grandeur d'homme, la pierre rebondit jusqu'à la hauteur de six églises. Elle alla retomber dans un lac, dont les eaux s'abaissèrent un instant, tournoyantes, en creusant un immense cône renversé. Le calme reparut à la surface; la lumière de sang ne brilla plus. « Hélas! hélas! s'écria la belle femme nue; qu'as-tu fait ? » Moi, à elle : « Je te préfère à lui, parce que j'ai pitié des malheureux. Ce n'est pas ta faute, si la justice éternelle t'a créée. » Elle, à moi : « Un jour, les hommes me rendront justice, je ne t'en dis pas davantage. Laisse-moi partir, pour aller cacher au fond de la mer ma tristesse infinie. Il n'y a que toi et les monstres hideux qui grouillent dans ces noirs abîmes, qui ne me méprisent pas. Tu es bon. Adieu, toi qui m'as aimée! » Moi, à elle : « Adieu! Encore une fois : adieu! Je t'aimerai toujours!... Dès aujourd'hui, j'abandonne la vertu. » C'est pourquoi, ô peuples, quand vous entendrez le vent d'hiver gémir sur la mer et près de ses bords, ou au-dessus des grandes villes, qui, depuis longtemps, ont pris le deuil pour moi, ou à travers les froides régions polaires, dites : « Ce n'est pas l'esprit de Dieu qui passe. ce n'est que le soupir aigu de la prostitution, uni avec les gémissements graves du Montévidéen. » Enfants, c'est moi qui vous le dis. Alors, pleins de miséricorde, agenouillez-vous; et que les hommes, plus nombreux que les poux, fassent de longues prières.



Au clair de la lune, près de la mer, dans les endroits isolés de la campagne, l'on voit, plongé dans d'amères réflexions, toutes les choses revêtir des formes jaunes, indécises, fantastiques. L'ombre des arbres, tantôt vile, tantôt lentement, court, vient, revient, par diverses formes, en s'aplatissant, en se collant contre la terre. Dans le temps, lorsque j'étais emporté sur les ailes de la jeunesse, cela me faisait rêver, me paraissait étrange; maintenant, j'y suis habitué. Le vent gémit à travers les feuilles ses notes langoureuses, et le hibou chante sa grave complainte, qui fait dresser les cheveux à ceux qui l'entendent. Alors, les chiens, rendus furieux, brisent leurs chaînes, s'échappent des fermes lointaines, ils courent dans la campagne, çà et là, en proie à la folie. Tout à coup, ils s'arrêtent, regardent de tous les côtés avec une inquiétude farouche, l'œil en feu; et, de même que les éléphants, avant de mourir, jettent dans le désert un dernier regard au ciel, élevant désespérément leur trompe, laissant leurs oreilles inertes, de même les chiens laissent leurs oreilles inertes, élèvent la tête, gonflent le cou terrible, et se mettent à aboyer, tour à tour, soit comme un enfant qui crie de faim, soit comme un chat blessé au ventre au-dessus d'un toit, soit comme une femme qui va enfanter, soit comme un moribond atteint de la peste à l'hôpital, soit comme une jeune fille qui chante un air sublime, contre les étoiles au nord, contre les étoiles à l'est, contre les étoiles au sud, contre les étoiles à l'ouest; contre la lune; contre les montagnes, semblables au loin à des roches géantes, gisantes dans l'obscurité; contre l'air froid qu'ils aspirent à pleins poumons, qui rend l'intérieur de leur narine, rouge, brûlant; contre le silence de la nuit, contre les chouettes, dont le vol oblique leur rase le museau, emportant un rat ou une grenouille dans le bec, nourriture vivante, douce

pour les petits; contre les lièvres, qui disparaissent en un clin d'œil; contre le voleur, qui s'enfuit au galop de son cheval après avoir commis un crime; contre les serpents, remuant les bruyères, qui leur font trembler la peau, grincer les dents; contre leurs propres aboiements, qui leur font peur à eux-mêmes; contre les crapauds, qu'ils broient d'un seul coup sec de mâchoire (pourquoi se sont-ils éloignés du marais ?), contre les arbres, dont les feuilles, mollement bercées, sont autant de mystères qu'ils ne comprennent pas, qu'ils veulent découvrir avec leurs yeux fixes, intelligents, contre les araignées, suspendues entre leurs longues pattes, qui grimpent sur les arbres pour se sauver; contre les corbeaux, qui n'ont pas trouvé de quoi manger pendant la journée, et qui s'en reviennent au gîte l'aile fatiguée; contre les rochers du rivage; contre les feux, qui paraissent aux mâts des navires invisibles, contre le bruit sourd des vagues, contre les grands poissons, qui, nageant, montrent leur dos noir, puis s'enfoncent dans l'abîme; et contre l'homme qui les rend esclaves. Après quoi, ils se mettent de nouveau à courir dans la campagne, en sautant, de leurs pattes sanglantes par dessus les fossés, les chemins, les champs, les herbes et les pierres escarpées. On les dirait atteints de la rage, cherchant un vaste étang pour apaiser leur soif. Leurs hurlements prolongés épouvantent la nature. Malheur au voyageur attardé! Les amis des cimetières se jetteront sur lui, le déchireront, le mangeront avec leur bouche d'où tombe du sang; car, ils n'ont pas les dents gâtées. Les animaux sauvages, n'osant pas s'approcher pour prendre part au repas de chair, s'enfuient à perte de vue, tremblants. Après quelques heures, les chiens, harassés de courir çà et là, presque morts, la langue en dehors de la bouche, se précipitent les uns sur les autres, sans savoir ce qu'ils font, et se déchirent en mille lambeaux, avec une rapidité incroyable. Ils n'agissent pas ainsi par cruauté. Un jour, avec des

yeux vilieux, ma mère me dit . « Lorsque tu seras dans ton lit, que tu entendras les aboiements des chiens dans la campagne, cache-toi dans la couverture, ne tourne pas en dérision ce qu'ils font ils ont soif insatiable de l'infini, comme toi, comme moi, comme le reste des humains, à la figure pâle et longue. Même, je te permets de te mettre devant la fenêtre pour contempler ce spectacle, qui est assez sublime » Depuis ce temps, je respecte le vœu de la morte. Moi, comme les chiens, j'éprouve le besoin de l'infini... Je ne puis, je ne puis contenter ce besoin ! Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit Ça m'étonne.. je croyais être davantage ! Au reste, que m'importe d'où je viens ? Moi, si cela avait pu dépendre de ma volonté, j'aurais voulu être plutôt le fils de la femelle du requin, dont la faim est amie des tempêtes, et du tigre, à la cruauté reconnue je ne serais pas si méchant. Vous, qui me regardez, éloignez-vous de moi, car mon haleine exhale un souffle empoisonné. Nul n'a encore vu les rides vertes de mon front ; ni les os en saillie de ma figure maigre, pareils aux arêtes de quelque grand poisson, ou aux rochers couvrant les rivages de la mer, ou aux abruptes montagnes alpestres, que je parcourus souvent, quand j'avais sur ma tête des cheveux d'une autre couleur. Et, quand je rôde autour des habitations des hommes, pendant les nuits orageuses, les yeux ardents, les cheveux flagellés par le vent des tempêtes, isolé comme une pierre au milieu du chemin, je couvre ma face flétrie, avec un morceau de velours, noir comme la suie qui remplit l'intérieur des cheminées : il ne faut pas que les yeux soient témoins de la laideur que l'Être suprême, avec un sourire de haine puissante, a mise sur moi. Chaque matin, quand le soleil se lève pour les autres, en répandant la joie et la chaleur salutaires dans la nature, tandis qu'aucun de mes traits ne bouge, en regardant fixement l'espace plein de ténèbres, accroupi vers

le fond de ma caverne aimée. dans un désespoir qui m'enivre comme le vin, je meurtris de mès puissantes mains ma poitrine en lambeaux. Pourtant, je sens que je ne suis pas atteint de la rage ! Pourtant, je sens que je ne suis pas le seul qui souffre ! Pourtant, je sens que je respire ! Comme un condamné qui essaie ses muscles, en réfléchissant sur leur sort, et qui va bientôt monter à l'échafaud, debout, sur mon lit de paille, les yeux fermés, je tourne lentement mon col de droite à gauche, de gauche à droite, pendant des heures entières ; je ne tombe pas raide mort. De moment en moment, lorsque mon col ne peut plus continuer de tourner dans un même sens, qu'il s'arrête, pour se remettre à tourner dans un sens opposé, je regarde subitement l'horizon, à travers les rares interstices laissés par les broussailles épaisses qui recouvrent l'entrée . je ne vois rien ! Rien... si ce ne sont les campagnes qui dansent en tourbillons avec les arbres et avec les longues files d'oiseaux qui traversent les airs. Cela me trouble le sang et le cerveau. Qui donc, sur la tête, me donne des coups de barre de fer, comme un marteau frappant l'enclume ?



Je me propose, sans être ému, de déclamer à grande voix la strophe sérieuse et froide que vous allez entendre. Vous, faites attention à ce qu'elle contient, et gardez-vous de l'impression pénible qu'elle ne manquera pas de laisser, comme une flétrissure, dans vos imaginations troublées. Ne croyez pas que je sois sur le point de mourir, car je ne suis pas encore un squelette, et la vieillesse n'est pas collée à mon front. Ecartons en conséquence toute idée de comparaison avec le cygne, au moment où son existence s'envole, et ne voyez devant vous qu'un monstre, dont je suis heureux que vous ne puissiez pas apercevoir la figure ; mais, moins horrible est-elle

que son âme. Cependant, je ne suis pas un criminel... Assez sur ce sujet. Il n'y a pas longtemps que j'ai revu la mer et foulé le pont des vaisseaux, et mes souvenirs sont vivaces comme si je l'avais quittée la veille. Soyez néanmoins, si vous le pouvez, aussi calmes que moi, dans cette lecture que je me repens déjà de vous offrir, et ne rougissez pas à la pensée de ce qu'est le cœur humain. O poulpe, au regard de soie ! toi, dont l'âme est inséparable de la mienne, toi, le plus beau des habitants du globe terrestre, et qui commandes à un sérail de quatre cents ventouses ; toi, en qui siègent noblement, comme dans leur résidence naturelle, par un commun accord, d'un lien indestructible, la douce vertu communicative et les grâces divines, pourquoi n'es-tu pas avec moi, ton ventre de mercure contre ma poitrine d'aluminium, assis tous les deux sur quelque rocher du rivage, pour contempler ce spectacle que j'adore !

Vieil océan, aux vagues de cristal, tu ressembles proportionnellement à ces marques azurées que l'on voit sur le dos meurtri des mousses ; tu es un immense bleu, appliqué sur le corps de la terre . j'aime cette comparaison. Ainsi, à ton premier aspect, un souffle prolongé de tristesse, qu'on croirait être le murmure de ta brise suave, passe, en laissant des ineffaçables traces, sur l'âme profondément ébranlée, et tu rappelles au souvenir de tes amants, sans qu'on s'en rende toujours compte, les rudes commencements de l'homme, où il fait connaissance avec la douleur, qui ne le quitte plus. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, ta forme harmonieusement sphérique, qui réjouit la face grave de la géométrie, ne me rappelle que trop les petits yeux de l'homme, pareils à ceux du sanglier pour la petitesse, et à ceux des oiseaux de nuit pour la perfection circulaire du contour. Cependant, l'homme s'est cru beau dans tous les siècles. Moi, je suppose plutôt que l'homme ne croit à sa beauté que par amour-propre ; mais, qu'il n'est pas beau réellement et qu'il s'en doute ; car,

pourquoi regarde-t-il la figure de son semblable avec tant de mépris ? Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, tu es le symbole de l'identité : toujours égal à toi-même. Tu ne varies pas d'une manière essentielle, et, si tes vagues sont quelque part en furie, plus loin, dans quelque autre zone, elles sont dans le calme le plus complet. Tu n'es pas comme l'homme, qui s'arrête dans la rue, pour voir deux bouledogues s'empoigner au cou, mais, qui ne s'arrête pas, quand un enterrement passe; qui est ce matin accessible et ce soir de mauvaise humeur; qui rit aujourd'hui et pleure demain. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, il n'y aurait rien d'impossible à ce que tu caches dans ton sein de futures utilités pour l'homme. Tu lui as déjà donné la baleine. Tu ne laisses pas facilement deviner aux yeux avides des sciences naturelles les mille secrets de ton intime organisation : tu es modeste. L'homme se vante sans cesse, et pour des minuties. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, les différentes espèces de poissons que tu nourris n'ont pas juré fraternité entre elles. Chaque espèce vit de son côté. Les tempéraments et les conformations qui varient dans chacune d'elles, expliquent, d'une manière satisfaisante, ce qui ne paraît d'abord qu'une anomalie. Il en est ainsi de l'homme, qui n'a pas les mêmes motifs d'excuse. Un morceau de terre est-il occupé par trente millions d'êtres humains, ceux-ci se croient obligés de ne pas se mêler de l'existence de leurs voisins, fixés comme des racines sur le morceau de terre qui suit. En descendant du grand au petit, chaque homme vit comme un sauvage dans sa tanière, et en sort rarement pour visiter son semblable, accroupi pareillement dans une autre tanière. La grande famille universelle des humains est une utopie digne de la logique la plus médiocre. En outre, du spectacle de tes mamelles fécondes, se dégage la notion d'ingratitude; car, on pense aussitôt à ces parents nombreux, assez ingrats

envers le Créateur, pour abandonner le fruit de leur misérable union. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, ta grandeur matérielle ne peut se comparer qu'à la mesure qu'on se fait de ce qu'il a fallu de puissance active pour engendrer la totalité de ta masse. On ne peut pas t'embrasser d'un coup d'œil. Pour te contempler, il faut que la vue tourne son télescope, par un mouvement continu, vers les quatre points de l'horizon, de même qu'un mathématicien, afin de résoudre une équation algébrique, est obligé d'examiner séparément les divers cas possibles, avant de trancher la difficulté. L'homme mange des substances nourrissantes, et fait d'autres efforts, dignes d'un meilleur sort, pour paraître gras. Qu'elle se gonfle tant qu'elle voudra, cette adorable grenouille. Sois tranquille, elle ne t'égalerait pas en grosseur, je le suppose, du moins. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, tes eaux sont amères. C'est exactement le même goût que le fiel que distille la critique sur les beaux-arts, sur les sciences, sur tout. Si quelqu'un a du génie, on le fait passer pour un idiot ; si quelque autre est beau de corps, c'est un bossu affreux. Certes, il faut que l'homme sente avec force son imperfection, dont les trois quarts d'ailleurs ne sont dus qu'à lui-même, pour la critiquer ainsi ! Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, les hommes, malgré l'excellence de leurs méthodes, ne sont pas encore parvenus, aidés par les moyens d'investigation de la science, à mesurer la profondeur vertigineuse de tes abîmes ; tu en as que les sondes les plus longues, les plus pesantes, ont reconnu inaccessibles. Aux poissons .. ça leur est permis pas aux hommes. Souvent, je me suis demandé quelle chose était la plus facile à reconnaître : la profondeur de l'océan ou la profondeur du cœur humain ! Souvent, la main portée au front, debout sur les vaisseaux, tandis que la lune se balançait entre les mâts d'une façon irrégulière, je me suis

surpris, faisant abstraction de tout ce qui n'était pas le but que je poursuivais, m'efforçant de résoudre ce difficile problème ! Oui, quel est le plus profond, le plus impénétrable des deux . l'océan ou le cœur humain ? Si trente ans d'expérience de la vie peuvent jusqu'à un certain point pencher la balance vers l'une ou l'autre de ces solutions, il me sera permis de dire que, malgré la profondeur de l'océan, il ne peut pas se mettre en ligne, quant à la comparaison sur cette propriété, avec la profondeur du cœur humain. J'ai été en relation avec des hommes qui ont été vertueux. Ils mouraient à soixante ans, et chacun ne manquait pas de s'écrier . « Ils ont fait le bien sur cette terre, c'est-à-dire qu'ils ont pratiqué la charité voilà tout, ce n'est pas malin, chacun peut en faire autant » Qui comprendra pourquoi deux amants qui s'idolâtraient la veille, pour un mot mal interprété, s'écartent, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident, avec les aiguillons de la haine, de la vengeance, de l'amour et du remords, et ne se revoient plus, chacun drapé dans sa fierté solitaire. C'est un miracle qui se renouvelle chaque jour et qui n'en est pas moins miraculeux. Qui comprendra pourquoi l'on savoure non seulement les disgrâces générales de ses semblables, mais encore les particulières de ses amis les plus chers, tandis que l'on est affligé en même temps ? Un exemple incontestable pour clore la série : l'homme dit hypocritement oui et pense non. C'est pour cela que les marcassins de l'humanité ont tant de confiance les uns dans les autres et ne sont pas égoïstes. Il reste à la psychologie beaucoup de progrès à faire. Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, tu es si puissant, que les hommes l'ont appris à leurs propres dépens. Ils ont beau employer toutes les ressources de leur génie... incapables de te dominer. Ils ont trouvé leur maître. Je dis qu'ils ont trouvé quelque chose de plus fort qu'eux. Ce quelque chose a un nom. Ce nom est . l'océan ! La peur que tu leur inspires est telle, qu'ils te respectent. Malgré

cela, tu fais valser leurs plus lourdes machines avec grâce, élégance et facilité. Tu leur fais faire des sauts gymnastiques jusqu'au ciel, et des plongeurs admirables jusqu'au fond de tes domaines un saltimbanque en serait jaloux. Bienheureux sont-ils, quand tu ne les enveloppes pas définitivement dans tes plus bouillonnants, pour aller voir, sans chemin de fer, dans tes entrailles aquatiques, comment se portent les poissons, et surtout comment ils se portent eux-mêmes. L'homme dit « Je suis plus intelligent que l'océan. » C'est possible; c'est même assez vrai; mais l'océan lui est plus redoutable que lui à l'océan : c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de prouver. Ce patriarche observateur, contemporain des premières époques de notre globe suspendu, sourit de pitié, quand il assiste aux combats navals des nations. Voilà une centaine de léviathans qui sont sortis des mains de l'humanité. Les ordres emphatiques des supérieurs, les cris des blessés, les coups de canon, c'est du bruit fait exprès pour anéantir quelques secondes. Il paraît que le drame est fini, et que l'océan a tout mis dans son ventre. La gueule est formidable. Elle doit être grande vers le bas, dans la direction de l'inconnu ! Pour couronner enfin la stupide comédie, qui n'est pas même intéressante, on voit, au milieu des airs, quelque cigogne, attardée par la fatigue, qui se met à crier, sans arrêter l'envergure de son vol. « Tiens !.. je la trouve mauvaise ! Il y avait en bas des points noirs ; j'ai fermé les yeux : ils ont disparu. » Je te salue, vieil océan !

Vieil océan, ô grand célibataire, quand tu parcoures la solitude solennelle de tes royaumes flegmatiques, tu t'enorgueillis à juste titre de ta magnificence native, et des éloges vrais que je m'empresse de te donner. Balancé voluptueusement par les mols effluves de ta lenteur majestueuse, qui est le plus grandiose parmi les attributs dont le souverain pouvoir t'a gratifié, tu déroules, au milieu d'un sombre mystère, sur toute ta surface sublime, tes vagues incom-

parables, avec le sentiment calme de ta puissance éternelle. Elles se suivent parallèlement, séparées par de courts intervalles. À peine l'une diminue, qu'une autre va à sa rencontre en grandissant, accompagnées du bruit mélancolique de l'écume qui se fond, pour nous avertir que tout est écume. (Ainsi, les êtres humains, ces vagues vivantes, meurent l'un après l'autre, d'une manière monotone; mais, sans laisser de bruit écumeux). L'oiseau de passage se repose sur elles avec confiance, et se laisse abandonner à leurs mouvements, pleins d'une grâce fière, jusqu'à ce que les os de ses ailes aient recouvré leur vigueur accoutumée pour continuer le pèlerinage aérien. Je voudrais que la majesté humaine ne fût que l'incarnation du reflet de la tienne. Je demande beaucoup, et ce souhait sincère est glorieux pour toi. Ta grandeur morale, image de l'infini, est immense comme la réflexion du philosophe, comme l'amour de la femme, comme la beauté divine de l'oiseau, comme les méditations du poète. Tu es plus beau que la nuit. Réponds-moi, océan, veux-tu être mon frère ? Remue-toi avec impétuosité... plus... plus encore, si tu veux que je te compare à la vengeance de Dieu, allonge tes griffes livides, en te frayant un chemin sur ton propre sein... c'est bien. Déroule tes vagues épouvantables, océan hideux, compris par moi seul, et devant lequel je tombe, prosterné à tes genoux. La majesté de l'homme est empruntée; il ne m'imposera point : toi, oui. Oh ! quand tu t'avances, la crête haute et terrible, entouré de tes replis tortueux comme d'une cour, magnétiseur et farouche, roulant tes ondes les unes sur les autres, avec la conscience de ce que tu es, pendant que tu pousses, des profondeurs de ta poitrine, comme accablé d'un remords intense que je ne puis pas découvrir, ce sourd mugissement perpétuel que les hommes redoutent tant, même quand ils te contemplent, en sûreté, tremblants sur le rivage, alors, je vois qu'il ne m'appartient pas, le droit insigne de me dire ton égal.

C'est pourquoi, en présence de ta supériorité, je te donnerais tout mon amour (et nul ne sait la quantité d'amour que contiennent mes aspirations vers le beau), si tu ne me faisais douloureusement penser à mes semblables, qui forment avec toi le plus ironique contraste, l'antithèse la plus bouffonne que l'on ait jamais vue dans la création je ne puis pas t'aimer, je te déteste. Pourquoi reviens-je à toi, pour la millièrme fois, vers les bras amis, qui s'entr'ouvrent, pour caresser mon front brûlant, qui voit disparaître la fièvre à leur contact ! Je ne connais pas ta destinée cachée, tout ce qui te concerne m'intéresse. Dis-moi donc si tu es la demeure du prince des ténèbres Dis-le-moi .. dis-le-moi, océan (à moi seul, pour ne pas attrister ceux qui n'ont encore connu que les illusions), et si le souffle de Satan crée les tempêtes qui soulèvent tes eaux salées jusqu'aux nuages. Il faut que tu me le dises, parce que je me réjouirais de savoir l'enfer si près de l'homme. Je veux que celle-ci soit la dernière strophe de mon invocation. Par conséquent, une seule fois encore, je veux te saluer et te faire mes adieux ! Vieil océan, aux vagues de cristal... Mes yeux se mouillent de larmes abondantes, et je n'ai pas la force de poursuivre, car, je sens que le moment est venu de revenir parmi les hommes, à l'aspect brutal, mais .. courage ! Faisons un grand effort, et accomplissons, avec le sentiment du devoir, notre destinée sur cette terre. Je te salue, vieil océan !



On ne me verra pas, à mon heure dernière (j'écris ceci sur mon lit de mort), entouré de prêtres. Je veux mourir, bercé par la vague de la mer tempétueuse, ou debout sur la montagne... les yeux en haut, non : je sais que mon anéantissement sera complet. D'ailleurs, je n'aurais pas de grâce à espérer. Qui ouvre la porte de ma chambre funéraire ?

J'avais dit que personne n'entrât. Qui que vous soyez, éloignez-vous, mais, si vous croyez apercevoir quelque marque de douleur ou de crainte sur mon visage d'hyène (j'use de cette comparaison, quoique l'hyène soit plus belle que moi, et plus agréable à voir), soyez détrompé : qu'il s'approche. Nous sommes dans une nuit d'hiver, alors que les éléments s'entre-choquent de toutes parts, que l'homme a peur, et que l'adolescent médite quelque crime sur un de ses amis, s'il est ce que je fus dans ma jeunesse. Que le vent, dont les sifflements plaintifs attristent l'humanité, depuis que le vent, l'humanité existent, quelques moments avant l'agonie dernière, me porte sur les os de ses ailes, à travers le monde, impatient de ma mort. Je jouirai encore, en secret, des exemples nombreux de la méchanceté humaine (un frère, sans être vu, aime à voir les actes de ses frères). L'aigle, le corbeau, l'immortel pélican, le canard sauvage, la grue voyageuse, éveillés, grelottant de froid, me verront passer à la lueur des éclairs, spectre horrible et content. Ils ne sauront ce que cela signifie. Sur la terre, la vipère, l'œil gros du crapaud, le tigre, l'éléphant; dans la mer, la baleine, le requin, le mar-teau, l'informe raie, la dent du phoque polaire, se demanderont quelle est cette dérogation à la loi de la nature. L'homme, tremblant, collera son front contre la terre, au milieu de ses gémissements. « Oui, je vous surpasse tous par ma cruauté innée, cruauté qu'il n'a pas dépendu de moi d'effacer. Est-ce pour ce motif que vous vous montrez devant moi dans cette prosternation ? ou bien, est-ce parce que vous me voyez parcourir, phénomène nouveau, comme une comète effrayante, l'espace ensanglanté ? (Il me tombe une pluie de sang de mon vaste corps, pareil à un nuage noirâtre que pousse l'ouragan devant soi.) Ne craignez rien, enfants, je ne veux pas vous maudire. Le mal que vous m'avez fait est trop grand, trop grand le mal que je vous ai fait, pour qu'il soit volontaire. Vous autres, vous avez marché

dans votre voie, moi, dans la mienne, pareilles toutes les deux, toutes les deux perverses. Nécessairement, nous avons dû nous rencontrer, dans cette similitude de caractère, le choc qui en est résulté nous a été réciproquement fatal. » Alors, les hommes relèveront peu à peu la tête, en reprenant courage, pour voir celui qui parle ainsi, allongeant le cou comme l'escargot. Tout à coup, leur visage brûlant, décomposé, montrant les plus terribles passions, grimacera de telle manière que les loups auront peur. Ils se diresseront à la fois comme un ressort immense. Quelles imprécations ! quels déchirements de voix ! Ils m'ont reconnu. Voilà que les animaux de la terre se réunissent aux hommes, font entendre leurs bizarres clameurs. Plus de haine réciproque ; les deux haines sont tournées contre l'ennemi commun, moi ; on se rapproche par un assentiment universel. Vents, qui me soutenez, élevez-moi plus haut ; je crains la perfidie. Oui, disparaissions peu à peu de leurs yeux, témoin, une fois de plus, des conséquences des passions, complètement satisfait... Je te remercie, ô rhinolophe, de m'avoir réveillé avec le mouvement de tes ailes, toi, dont le nez est surmonté d'une crête en forme de fer à cheval : je m'aperçois, en effet, que ce n'était malheureusement qu'une maladie passagère, et je me sens avec dégoût renaître à la vie. Les uns disent que tu arrivais vers moi pour me sucer le peu de sang qui se trouve dans mon corps : pourquoi cette hypothèse n'est-elle pas la réalité !



Une famille entoure une lampe posée sur la table :

— Mon fils, donne-moi les ciseaux qui sont placés sur cette chaise.

— Ils n'y sont pas, mère.

— Va les chercher alors dans l'autre chambre. Te rappelles-tu cette époque, mon doux maître, où nous faisons des vœux, pour avoir un enfant, dans

lequel nous renaîtrions une seconde fois, et qui serait le soutien de notre vieillesse ?

— Je me la rappelle, et Dieu nous a exaucés. Nous n'avons pas à nous plaindre de notre lot sur cette terre. Chaque jour nous bénissons la Providence de ses bienfaits. Notre Edouard possède toutes les grâces de sa mère

— Et les mâles qualités de son père.

— Voici les ciseaux, mère; je les ai enfin trouvés.

Il reprend son travail. Mais, quelqu'un s'est présenté à la porte d'entrée, et contemple, pendant quelques instants, le tableau qui s'offre à ses yeux :

— Que signifie ce spectacle ! Il y a beaucoup de gens qui sont moins heureux que ceux-là. Quel est le raisonnement qu'ils se font pour aimer l'existence ? Eloigne-toi, Maldoror, de ce foyer paisible; ta place n'est pas ici.

Il s'est retiré !

— Je ne sais comment cela se fait; mais, je sens les facultés humaines qui se livrent des combats dans mon cœur. Mon âme est inquiète, et sans savoir pourquoi, l'atmosphère est lourde.

— Femme, je ressens les mêmes impressions que toi, je tremble qu'il ne nous arrive quelque malheur. Ayons confiance en Dieu; en lui est le suprême espoir.

— Mère, je respire à peine, j'ai mal à la tête.

— Toi aussi, mon fils ! Je vais te mouiller le front et les tempes avec du vinaigre.

— Non, bonne mère...

Voyez, il appuie son corps sur le revers de la chaise, fatigué.

— Quelque chose se retourne en moi, que je ne saurais expliquer. Maintenant, le moindre objet me contrarie.

— Comme tu es pâle ! La fin de cette veillée ne se passera pas sans que quelque événement funeste nous plonge tous les trois dans le lac du désespoir !

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Mon fils !

— Ah ! mère !... j'ai peur !

— Dis-moi vite si tu souffres.

— Mère, je ne souffre pas... Je ne dis pas la vérité. Le père ne revient pas de son étonnement .

— Voilà des cris que l'on entend quelquefois, dans le silence des nuits sans étoiles. Quoique nous entendions ces cris, néanmoins, celui qui les pousse n'est pas près d'ici ; car, on peut entendre ces gémissements à trois lieues de distance, transportés par le vent d'une cité à une autre. On m'avait souvent parlé de ce phénomène ; mais, je n'avais jamais eu l'occasion de juger par moi-même de sa véracité. Femme, tu me parlais de malheur ; si malheur plus réel exista dans la longue spirale du temps, c'est le malheur de celui qui trouble maintenant le sommeil de ses semblables...

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Plût au ciel que sa naissance ne soit pas une calamité pour son pays, qui l'a repoussé de son sein. Il va de contrée en contrée, abhorré partout. Les uns disent qu'il est accablé d'une espèce de folie originelle, depuis son enfance. D'autres croient savoir qu'il est d'une cruauté extrême et instinctive, dont il a honte lui-même, et que ses parents en sont morts de douleur. Il y en a qui prétendent qu'on l'a flétri d'un surnom dans sa jeunesse ; qu'il en est resté inconsolable le reste de son existence, parce que sa dignité blessée voyait là une preuve flagrante de la méchanceté des hommes, qui se montre aux premières années, pour augmenter ensuite. Ce surnom était le *vampire* !...

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Ils ajoutent que, les jours, les nuits, sans trêve ni repos, des cauchemars horribles lui font saigner

le sang par la bouche et les oreilles; et que des spectres s'asseoient au chevet de son lit, et lui jettent à la face, poussés malgré eux par une force inconnue, tantôt d'une voix douce, tantôt d'une voix pareille aux rugissements des combats, avec une persistance implacable, ce surnom toujours vivace, toujours hideux, et qui ne périra qu'avec l'univers. Quelques-uns mêmes ont affirmé que l'amour l'a réduit dans cet état, ou que ces cris témoignent du repentir de quelque crime enseveli dans la nuit de son passé mystérieux. Mais le plus grand nombre pense qu'un incommensurable orgueil le torture, comme jadis Satan, et qu'il voudrait égaler Dieu ..

J'entends dans le lointain des cris prolongés de la douleur la plus poignante.

— Mon fils, ce sont là des confidences exceptionnelles, je plains ton âge de les avoir entendues, et j'espère que tu n'imiteras jamais cet homme.

— Parle, ô mon Edouard, réponds que tu n'imiteras jamais cet homme

— O mère, bien-aimée, à qui je dois le jour, je te promets, si la sainte promesse d'un enfant a quelque valeur, de ne jamais imiter cet homme.

— C'est parfait, mon fils; il faut obéir à sa mère, en quoi que ce soit.

On n'entend plus les gémissements.

— Femme, as-tu fini ton travail ?

— Il me manque quelques points à cette chemise, quoique nous ayons prolongé la veillée bien tard.

— Moi, aussi, je n'ai pas fini un chapitre commencé. Profitons des dernières lueurs de la lampe; car, il n'y a presque plus d'huile, et achevons chacun notre travail...

L'enfant s'est écrié .

— Si Dieu nous laisse vivre!

— Ange radieux, viens à moi, tu te promèneras dans la prairie, du matin jusqu'au soir; tu ne travailleras point. Mon palais magnifique est construit avec des murailles d'argent, des colonnes d'or et des

portes de diamants. Tu te coucheras quand tu voudras, au son d'une musique céleste, sans faire ta prière. Quand, au matin, le soleil montrera ses rayons resplendissants et que l'alouette joyeuse emportera avec elle, son cri, à perte de vue, dans les ans, tu pourras rester encore au lit, jusqu'à ce que cela te fatigue. Tu marcheras sur les tapis les plus précieux, tu seras constamment enveloppé dans une atmosphère composée des essences parfumées des fleurs les plus odorantes.

— Il est temps de reposer le corps et l'esprit. Lève-toi, mère de famille, sur tes chevilles musculeuses. Il est juste que tes doigts raidis abandonnent l'aiguille du travail exagéré. Les extrêmes n'ont rien de bon.

— Oh ! que ton existence sera suave ! Je te donnerai une bague enchantée ; quand tu en retourneras le rubis, tu seras invisible, comme les princes, dans les contes de fées.

— Remets les armes quotidiennes dans l'armoire protectrice, pendant que, de mon côté, j'arrange mes affaires.

— Quand tu le replaceras dans sa position ordinaire, tu reparaitras tel que la nature t'a formé, ô jeune magicien. Cela, parce que je t'aime et que j'aspire à faire ton bonheur.

— Va-t'en, qui que tu sois ; ne me prends pas par les épaules.

— Mon fils, ne t'endors point, bercé par les rêves de l'enfance : la prière en commun n'est pas commencée et tes habits ne sont pas encore soigneusement placés sur une chaise... A genoux ! Éternel créateur de l'univers, tu montres ta bonté inépuisable jusque dans les plus petites choses.

— Tu n'aimes donc pas les ruisseaux limpides, où glissent des milliers de petits poissons, rouges, bleus et argentés ? Tu les prendras avec un filet si beau, qu'il les attirera de lui-même, jusqu'à ce qu'il soit

rempli De la surface, tu verras des cailloux luisants, plus polis que le marbre.

— Mère, vois ces griffes; je me méfie de lui, mais ma conscience est calme, car je n'ai rien à me reprocher.

— Tu nous vois, prosternés à tes pieds, accablés du sentiment de ta grandeur Si quelque pensée orgueilleuse s'insinue dans notre imagination, nous la rejetons aussitôt avec la salive du dédain et nous t'en faisons le sacrifice irrémissible.

— Tu t'y baigneras avec de petites filles, qui t'enlaceront de leurs bras. Une fois sortis du bain, elles te tresseront des couronnes de roses et d'œillets. Elles auront des ailes transparentes de papillon et des cheveux d'une longueur ondulée, qui flottent autour de la gentillesse de leur front.

— Quand même ton palais serait plus beau que le cristal, je ne sortirais pas de cette maison pour te suivre. Je crois que tu n'es qu'un imposteur, puisque tu me parles si doucement, de crainte de te faire entendre. Abandonner ses parents est une mauvaise action. Ce n'est pas moi qui serais fils ingrat Quant à tes petites filles, elle ne sont pas si belles que les yeux de ma mère

— Toute notre vie s'est épuisée dans les cantiques de ta gloire Tels nous avons été jusqu'ici, tels nous serons, jusqu'au moment où nous recevrons de toi l'ordre de quitter cette terre.

— Elles t'obéiront à ton moindre signe et ne songeront qu'à te plaire. Si tu désires l'oiseau qui ne se repose jamais, elles te l'apporteront Si tu désires la voiture de neige, qui transporte au soleil en un clin d'œil, elles te l'apporteront. Que ne t'apporteraient-elles pas ! Elles t'apporteraient même le cerf-volant, grand comme une tour, qu'on a caché dans la lune, et à la queue duquel sont suspendus, par des liens de soie, des oiseaux de toute espèce. Fais attention à toi... écoute mes conseils.

— Fais ce que tu voudras, je ne veux pas inter-

rompre la prière, pour appeler au secours Quoique ton corps s'évapore, quand je veux l'écartier, sache que je ne te crains pas

— Devant toi, rien n'est grand, si ce n'est la flamme exhalée d'un cœur pur.

— Réfléchis à ce que je t'ai dit, si tu ne veux pas t'en repentir.

— Père céleste, conjure, conjure les malheurs qui peuvent fondre sur notre famille

— Tu ne veux donc pas te retirer, mauvais esprit ?

— Conserve cette épouse chérie, qui m'a consolé dans mes découragements...

— Puisque tu me refuses, je te ferai pleurer et grincer des dents comme un pendu.

— Et ce fils aimant, dont les chastes lèvres s'entr'ouvrent à peine aux baisers de l'aurore de vie.

— Mère, il m'étrangle.. Père, secourez-moi... Je ne puis plus respirer... Votre bénédiction !

Un cri d'ironie immense s'est élevé dans les airs. Voyez comme les aigles, étourdis, tombent du haut des nuages, en roulant sur eux-mêmes, littéralement foudroyés par la colonne d'air.

— Son cœur ne bat plus... Et celle-ci est morte, en même temps que le fruit de ses entrailles, fruit que je ne reconnais plus, tant il est défiguré.. Mon épouse!... Mon fils!... Je me rappelle un temps lointain où je fus époux et père.

Il s'était dit, devant le tableau qui s'offrit à ses yeux, qu'il ne supporterait pas cette injustice. S'il est efficace, le pouvoir que lui ont accordé les esprits infernaux, ou plutôt qu'il tire de lui-même, cet enfant, avant que la nuit s'écoule, ne devait plus être.



Celui qui ne sait pas pleurer (car, il a toujours refoulé la souffrance en dedans) remarqua qu'il se trouvait en Norvège. Aux îles Fœroé, il assista à la recherche des nids d'oiseaux de mer, dans les cre-

vasses à pic, et s'étonna que la corde de trois cents mètres, qui retient l'explorateur au-dessus du précipice, fût choisie d'une telle solidité. Il voyait là, quoi qu'on dise, un exemple frappant de la bonté humaine, et il ne pouvait en croire ses yeux. Si c'était lui qui eût dû préparer la corde, il aurait fait des entailles en plusieurs endroits, afin qu'elle se coupât, et précipitât le chasseur dans la mer ! Un soir, il se dirigea vers un cimetière, et les adolescents qui trouvent du plaisir à violer les cadavres de belles femmes mortes depuis peu, purent, s'ils le voulurent, entendre la conversation suivante, perdue dans le tableau d'une action qui va se dérouler en même temps.

— N'est-ce pas, fossoyeur, que tu voudras causer avec moi ? Un cachalot s'élève peu à peu du fond de la mer, et montre sa tête au-dessus des eaux, pour voir le navire qui passe dans ces parages solitaires. La curiosité naquit avec l'univers.

— Ami, il m'est impossible d'échanger des idées avec toi. Il y a longtemps que les doux rayons de la lune font briller le marbre des tombeaux. C'est l'heure silencieuse où plus d'un être humain rêve qu'il voit apparaître des femmes enchaînées, traînant leurs linceuls, couverts de taches de sang, comme un ciel noir, d'étoiles. Celui qui dort pousse des gémissements, pareils à ceux d'un condamné à mort, jusqu'à ce qu'il se réveille, et s'aperçoive que la réalité est trois fois pire que le rêve. Je dois finir de creuser cette fosse, avec ma bêche infatigable, afin qu'elle soit prête demain matin. Pour faire un travail sérieux, il ne faut pas faire deux choses à la fois.

— Il croit que creuser une fosse est un travail sérieux ! Tu crois que creuser une fosse est un travail sérieux !

— Lorsque le sauvage pélican se résout à donner sa poitrine à dévorer à ses petits, n'ayant pour témoin que celui qui sut créer un pareil amour, afin

de faire honte aux hommes, quoique le sacrifice soit grand, cet acte se comprend. Lorsqu'un jeune homme voit, dans les bras de son ami, une femme qu'il idolâtrait, il se met alors à fumer un cigare; il ne sort pas de la maison, et se noue d'une amitié indissoluble avec la douleur, cet acte se comprend. Quand un élève interne, dans un lycée, est gouverné, pendant des années, qui sont des siècles, du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au lendemain, par un paria de la civilisation, qui a constamment les yeux sur lui, il sent les flots tumultueux d'une haine vivace, monter, comme une épaisse fumée, à son cerveau, qui lui paraît près d'éclater. Depuis le moment où on l'a jeté dans la prison, jusqu'à celui, qui s'approche, où il en sortira, une fièvre intense lui jaunit la face, rapproche ses sourcils, et lui creuse les yeux. La nuit, il réfléchit, parce qu'il ne veut pas dormir. Le jour, sa pensée s'élance au-dessus des murailles de la demeure de l'abrutissement, jusqu'au moment où il s'échappe, ou qu'on le rejette, comme un pestiféré, de ce cloître éternel; cet acte se comprend. Creuser une fosse dépasse souvent les forces de la nature. Comment veux-tu, étranger, que la pioche remue cette terre, qui d'abord nous nourrit, et puis nous donne un lit commode, préservé du vent de l'hiver soufflant avec furie dans ces froides contrées, lorsque celui qui tient la pioche, de ses tremblantes mains, après avoir toute la journée palpé convulsivement les joues des anciens vivants qui rentrent dans son royaume, voit, le soir, devant lui, écrit en lettres de flammes, sur chaque croix de bois, l'énoncé du problème effrayant que l'humanité n'a pas encore résolu : la mortalité ou l'immortalité de l'âme. Le créateur de l'univers, je lui ai toujours conservé mon amour; mais, si, après la mort, nous ne devons plus exister, pourquoi vois-je, la plupart des nuits, chaque tombe s'ouvrir, et leurs habitants soulever doucement les couvercles de plomb, pour aller respirer l'air frais.

— Arrête-toi dans ton travail. L'émotion t'enlève tes forces, tu me paraissais faible comme le roseau; ce serait une grande folie de continuer. Je suis fort; je vais prendre ta place. Toi, mets-toi à l'écart, tu me donneras des conseils, si je ne fais pas bien.

— Que ses bras sont musculeux, et qu'il y a du plaisir à le regarder bêcher la terre avec tant de facilité!

— Il ne faut pas qu'un doute inutile tourmente ta pensée. toutes ces tombes, qui sont éparses dans un cimetière, comme les fleurs dans une prairie, comparaison qui manque de vérité, sont dignes d'être mesurées avec le compas serein du philosophe. Les hallucinations dangereuses peuvent venir le jour, mais, elles viennent surtout la nuit. Par conséquent, ne t'étonne pas des visions fantastiques que tes yeux semblent apercevoir. Pendant le jour, lorsque l'esprit est en repos, interroge ta conscience; elle te dira, avec sûreté, que le Dieu qui a créé l'homme avec une parcelle de sa propre intelligence possède une bonté sans limites, et recevra, après la mort terrestre, ce chef-d'œuvre dans son sein. Fossoyeur, pourquoi pleures-tu? Pourquoi ces larmes, pareilles à celles d'une femme? Rappelle-toi-le bien; nous sommes sur ce vaisseau démanté pour souffrir. C'est un mérite, pour l'homme, que Dieu l'ait jugé capable de vaincre ses souffrances les plus graves. Parle, et, puisque, d'après tes vœux les plus chers, l'on ne souffrirait pas, dis en quoi consisterait alors la vertu, idéal que chacun s'efforce d'atteindre, si ta langue est faite comme celle des autres hommes.

— Où suis-je? N'ai-je pas changé de caractère? Je sens un souffle puissant de consolation effleurer mon front rasséréné, comme la brise du printemps ranime l'espérance des vieillards. Quel est cet homme dont le langage sublime a dit des choses que le premier venu n'aurait pas prononcées? Quelle beauté de musique dans la mélodie incomparable de sa voix! Je préfère l'entendre parler, que chanter

d'autres. Cependant, plus je l'observe, plus sa figure n'est pas franche. L'expression générale de ses traits contraste singulièrement avec ces paroles que l'amour de Dieu seul a pu inspirer. Son front, ridé de quelques plis, est marqué d'un stigmaté indélébile. Ce stigmaté, qui l'a vieilli avant l'âge, est-il honorable ou est-il infâme ? Ses rides doivent-elles être regardées avec vénération ? Je l'ignore, et je crains de le savoir. Quoiqu'il dise ce qu'il ne pense pas, je crois néanmoins qu'il a des raisons pour agir comme il l'a fait, excité par les restes en lambeaux d'une charité détruite en lui. Il est absorbé dans des méditations qui me sont inconnues, et il redouble d'activité dans un travail ardu qu'il n'a pas l'habitude d'entreprendre. La sueur mouille sa peau; il ne s'en aperçoit pas. Il est plus triste que les sentiments qu'inspire la vue d'un enfant au berceau. Oh ! comme il est sombre !... D'où sors-tu ?... Etranger, permets que je te touche, et que mes mains, qui étreignent rarement celles des vivants, s'imposent sur la noblesse de ton corps. Quoi qu'il en arrive, je saurais à quoi m'en tenir. Ces cheveux sont les plus beaux que j'aie touchés dans ma vie. Qui serait assez audacieux pour contester que je ne connais pas la qualité des cheveux ?

— Que me veux-tu, quand je creuse une tombe ? Le lion ne souhaite pas qu'on l'agace, quand il se repaît. Si tu ne le sais pas, je te l'apprends. Allons, dépêche-toi; accomplis ce que tu désires.

— Ce qui frissonne à mon contact, en me faisant frissonner moi-même, est de la chair, à n'en pas douter. Il est vrai... je ne rêve pas ! Qui es-tu donc, toi, qui te penches là pour creuser une tombe, tandis que, comme un paresseux qui mange le pain des autres, je ne fais rien ? C'est l'heure de dormir, ou de sacrifier son repos à la science. En tout cas, nul n'est absent de sa maison, et se garde de laisser la porte ouverte, pour ne pas laisser entrer les voleurs. Il s'enferme dans sa chambre, le mieux qu'il peut, tan-

dis que les cendres de la vieille cheminée savent encore réchauffer la salle d'un reste de chaleur. Toi, tu ne fais pas comme les autres; tes habits indiquent un habitant de quelque pays lointain.

— Quoique je ne sois pas fatigué, il est inutile de creuser la fosse davantage. Maintenant, déshabille-moi; puis, tu me mettras dedans.

— La conversation, que nous avons tous les deux, depuis quelques instants, est si étrange, que je ne sais que te répondre. Je crois qu'il veut rire.

— Oui, oui, c'est vrai, je voulais rire; ne fais plus attention à ce que j'ai dit.

Il s'est affaissé, et le fossoyeur s'est empressé de le soutenir!

— Qu'as-tu ?

— Oui, oui, c'est vrai, j'avais menti... j'étais fatigué quand j'ai abandonné la pioche... c'est la première fois que j'entreprenais ce travail... ne fais plus attention à ce que j'ai dit.

— Mon opinion prend de plus en plus de la consistance · c'est quelqu'un qui a des chagrins épouvantables. Que le ciel m'ôte la pensée de l'interroger Je préfère rester dans l'incertitude, tant il m'inspire de la pitié. Puis, il ne voudrait pas me répondre, cela est certain · c'est souffrir deux fois que de communiquer son cœur en cet état anormal.

— Laisse-moi sortir de ce cimetière; je continuerai ma route.

— Tes jambes ne te soutiennent point; tu t'égarerais, pendant que tu cheminerais. Mon devoir est de t'offrir un lit grossier; je n'en ai pas d'autre. Aie confiance en moi; car, l'hospitalité ne demandera point la violation de tes secrets.

— O pou vénérable, toi dont le corps est dépourvu d'élytres, un jour, tu me reprochas avec aigreur de ne pas aimer suffisamment ta sublime intelligence, qui ne se laisse pas lire; peut-être avais-tu raison, puisque je ne sens même pas de la reconnaissance

pour celui-ci. Fanal de Maldoror, où guides-tu ses pas ?

— Chez moi. Que tu sois un criminel, qui n'a pas eu la précaution de laver sa main droite, avec du savon, après avoir commis son forfait, et facile à reconnaître, par l'inspection de cette main; ou un frère qui a perdu sa sœur, ou quelque monarque dépossédé, fuyant de ses royaumes, mon palais vraiment grandiose, est digne de te recevoir. Il n'a pas été construit avec du diamant et des pierres précieuses, car ce n'est qu'une pauvre chaumière, mal bâtie, mais, cette chaumière célèbre a un passé historique que le présent renouvelle et continue sans cesse. Si elle pouvait parler, elle t'étonnerait, toi, qui me parais ne t'étonner de rien. Que de fois, en même temps qu'elle, j'ai vu défiler, devant moi, les bières funéraires, contenant des os bientôt plus vermoulus que le revers de ma porte, contre laquelle je m'appuyai. Mes innombrables sujets augmentent chaque jour. Je n'ai pas besoin de faire, à des périodes fixes, aucun recensement pour m'en apercevoir. Ici, c'est comme chez les vivants, chacun paie un impôt, proportionnel à la richesse de la demeure qu'il s'est choisie, et, si quelque avare refusait de délivrer sa quote-part, j'ai ordre, en parlant à sa personne, de faire comme les huissiers : il ne manque pas de chacals et de vaulours qui désireraient faire un bon repas. J'ai vu se ranger, sous les drapeaux de la mort, celui qui fut beau; celui qui, après sa vie, n'a pas enlaidi; l'homme, la femme, le mendiant, les fils de rois, les illusions de la jeunesse, les squelettes des vieillards; le génie, la folie, la paresse, son contraire, celui qui fut faux, celui qui fut vrai; le masque de l'orgueilleux, la modestie de l'humble, le vice couronné de fleurs et l'innocence trahie.

— Non certes, je ne refuse pas ta couche, qui est digne de moi, jusqu'à ce que l'aurore vienne, qui ne tardera point. Je te remercie de ta bienveillance... Fossoyeur, il est beau de contempler les ruines des

cités, mais, il est plus beau de contempler les ruines des humains!



Le frère de la sangsue marchait à pas lents dans la forêt Il s'arrête à plusieurs reprises, en ouvrant la bouche pour parler. Mais, chaque fois sa gorge se resserre, et refoule en arrière l'effort avorté. Enfin, il s'écrie . « Homme, lorsque tu rencontres un chien mort retourné, appuyé contre une écluse qui l'empêche de partir, n'aille pas, comme les autres, prendre avec ta main, les vers qui sortent de son ventre gonflé, les considérer avec étonnement, ouvrir un couteau, puis en dépecer un grand nombre, en te disant que, toi, aussi, tu ne seras pas plus que ce chien Quel mystère cherches-tu ? Ni moi, ni les quatre pattes-nageoires de l'ours marin de l'océan Boréal, n'avons pu trouver le problème de la vie. Prends garde, la nuit s'approche, et tu es là depuis le matin. Que dira ta famille, avec ta petite sœur, de te voir si tard arriver ? Lave tes mains, reprends la route qui va où tu dors.. Quel est cet être, là-bas, à l'horizon, et qui ose approcher de moi, sans peur, à sauts obliques et tourmentés, et quelle majesté, mêlée d'une douceur sereine ! Son regard, quoique doux, est profond. Ses paupières énormes jouent avec la brise, et paraissent vivre. Il m'est inconnu. En fixant ses yeux monstrueux, mon corps tremble; c'est la première fois, depuis que j'ai sucé les sèches mamelles de ce qu'on appelle une mère. Il y a comme une auréole de lumière éblouissante autour de lui. Quand il a parlé, tout s'est tu dans la nature, et a éprouvé un grand frisson. Puisqu'il te plaît de venir à moi, comme attiré par un aimant, je ne m'y opposerai pas Qu'il est beau ! Ça me fait de la peine de le dire. Tu dois être puissant; car, tu as une figure plus qu'humaine, triste comme l'univers, belle comme le suicide. Je t'abhorre autant que je le peux; et je pré-

fère voir un serpent, entrelacé autour de mon cou depuis le commencement des siècles, que non pas tes yeux... Comment!... c'est toi, crapaud!... grcs crapaud!... infortuné crapaud!.. Pardonne!... pardonne!... Que viens-tu faire sur cette terre où sont les maudits ? Mais, qu'as-tu donc fait de tes pustules visqueuses et fétides, pour avoir l'air si doux ? Quand tu descendis d'en haut, par un ordre supérieur, avec la mission de consoler les diverses races d'êtres existants, tu t'abattis sur la terre, avec la rapidité du milan, les ailes non fatiguées de cette longue, magnifique course, je te vis! Pauvre crapaud! Comme alors je pensais à l'infini, en même temps qu'à ma faiblesse. « Un de plus qui est supérieur à ceux de la terre, me disais-je cela, par la volonté divine. Moi, pourquoi pas aussi ? A quoi bon l'injustice, dans les décrets suprêmes ? Est-il insensé, le Créateur; cependant le plus fort, dont la colère est terrible! » Depuis que tu m'es apparu, monarque des étangs et des marécages! couvert d'une gloire qui n'appartient qu'à Dieu, tu m'as en partie consolé, mais, ma raison chancelante s'abîme devant tant de grandeur! Qui es-tu donc ? Reste... oh! reste encore sur cette terre! Replie tes blanches ailes, et ne regarde pas en haut, avec des paupières inquiètes... Si tu pars, partons ensemble! » Le crapaud s'assit sur les cuisses de derrière (qui ressemblent tant à celles de l'homme!) et, pendant que les limaces, les cloportes et les limaçons s'enfuyaient à la vue de leur ennemi mortel, prit la parole en ces termes : « Maldoror, écoute-moi Remarque ma figure, calme comme un miroir, et je crois avoir une intelligence égale à la tienne. Un jour, tu m'appelas le soutien de ta vie. Depuis lors, je n'ai pas démenti la confiance que tu m'avais vouée. Je ne suis qu'un simple habitant des roseaux, c'est vrai; mais, grâce à ton propre contact, ne prenant que ce qu'il y avait de beau en toi, ma raison s'est agrandie, et je puis te parler. Je suis venu vers toi, afin de te retirer de l'a-

bîme. Ceux qui s'intitulent tes amis te regardent, frappés de consternation, chaque fois qu'ils te rencontrent, pâle et voûté, dans les théâtres, dans les places publiques, dans les églises, ou pressant, de deux cuisses nerveuses, ce cheval qui ne galope que pendant la nuit, tandis qu'il porte son maître-fantôme, enveloppé dans un long manteau noir. Abandonne ces pensées, qui rendent ton cœur vide comme un désert; elles sont plus brûlantes que le feu. Ton esprit est tellement malade que tu ne t'en aperçois pas, et que tu crois être dans ton naturel, chaque fois qu'il sort de ta bouche des paroles insensées, quoique pleines d'une infernale grandeur Malheureux! qu'as-tu dit depuis le jour de ta naissance? O triste reste d'une intelligence immortelle, que Dieu avait créée avec tant d'amour! Tu n'as engendré que des malédictions, plus affreuses que la vue de panthères affamées! Moi, je préférerais avoir les paupières collées, mon corps manquant des jambes et des bras, avoir assassiné un homme, que ne pas être toi! Parce que je te hais. Pourquoi avoir ce caractère qui m'étonne? De quel droit viens-tu sur cette terre, pour tourner en dérision ceux qui l'habitent, épave pourrie, ballottée par le scepticisme? Si tu ne t'y plais pas, il faut retourner dans les sphères d'où tu viens. Un habitant des cités ne doit pas résider dans les villages, pareil à un étranger. Nous savons que, dans les espaces, il existe des sphères plus spacieuses que la nôtre, et dont les esprits ont une intelligence que nous ne pouvons même pas concevoir. Eh bien, va-t'en!... retire-toi de ce sol mobile!... montre enfin ton essence divine, que tu as cachée jusqu'ici; et, le plus tôt possible, dirige ton vol ascendant vers ta sphère, que nous n'envions point, orgueilleux que tu es! Car, je ne suis pas parvenu à reconnaître si tu es un homme ou plus qu'un homme! Adieu donc; n'espère plus retrouver le crapaud sur ton passage Tu as été la cause de ma mort. Moi, je pars pour l'éternité, afin d'implorer ton pardon! »



S'il est quelquefois logique de s'en rapporter à l'apparence des phénomènes, ce premier chant finit ici. Ne soyez pas sévère pour celui qui ne fait encore qu'essayer sa lyre · elle rend un son si étrange ! Cependant, si vous voulez être impartial, vous reconnaîtrez déjà une empreinte forte, au milieu des imperfections. Quant à moi, je vais me remettre au travail, pour faire paraître un deuxième chant, dans un laps de temps qui ne soit pas trop retardé. La fin du dix-neuvième siècle verra son poète (cependant, au début, il ne doit pas commencer par un chef-d'œuvre, mais suivre la loi de la nature) ; il est né sur les rives américaines, à l'embouchure de la Plata, là où deux peuples, jadis rivaux, s'efforcent actuellement de se surpasser par le progrès matériel et moral. Buenos-Ayres, la reine du Sud, et Montevideo, la coquette, se tendent une main amie, à travers les eaux argentines du grand estuaire. Mais, la guerre éternelle a placé son empire destructeur sur les campagnes, et moissonne avec joie des victimes nombreuses. Adieu, vieillard, et pense à moi, si tu m'as lu. Toi, jeune homme, ne te désespère point ; car, tu as un ami dans le vampire, malgré ton opinion contraire. En comptant l'acarus sarcopte qui produit la gale, tu auras deux amis !

FIN DU PREMIER CHANT

CHANT DEUXIÈME



Où est-il passé ce premier chant de Maldoror, depuis que sa bouche, pleine des feuilles de la belladone, le laissa échapper, à travers les royaumes de la colère, dans un moment de réflexion ? Où est passé ce chant . On ne le sait pas au juste. Ce ne sont pas les arbres, ni les vents qui l'ont gardé Et la morale, qui passait en cet endroit, ne présageant pas qu'elle avait, dans ces pages incandescentes, un défenseur énergique, l'a vu se diriger, d'un pas ferme et droit, vers les recoins obscurs et les fibres secrètes des consciences. Ce qui est du moins acquis à la science, c'est que, depuis ce temps, l'homme, à la figure de crapaud, ne se reconnaît plus lui-même, et tombe souvent dans des accès de fureur qui le font ressembler à une bête des bois. Ce n'est pas sa faute Dans tous les temps, il avait cru, les paupières ployant sous les résédas de la modestie, qu'il n'était composé que de bien et d'une quantité minime de mal. Brusquement je lui appris, en découvrant au plein jour son cœur et ses trames, qu'au contraire il n'est composé que de mal, et d'une quantité minime de bien que les législateurs ont de la peine à ne pas laisser évaporer. Je voudrais qu'il ne ressente pas, moi, qui ne lui apprends rien de nouveau, une honte éternelle pour mes amères vérités ; mais, la réalisation de ce souhait ne serait pas conforme aux lois de la nature. En effet, j'arrache

le masque à sa figure traîtresse et pleine de boue, et je fais tomber un à un, comme des boules d'ivoire sur un bassin d'argent, les mensonges sublimes avec lesquels il se trompe lui-même · il est alors compréhensible qu'il n'ordonne pas au calme d'imposer les mains sur son visage, même quand la raison disperse les ténèbres de l'orgueil. C'est pourquoi, le héros que je mets en scène s'est attiré une haine irréconciliable, en attaquant l'humanité, qui se croyait invulnérable, par la brèche d'absurdes tirades philanthropiques; elles sont entassées, comme des grains de sable, dans ses livres, dont je suis quelquefois sur le point, quand la raison m'abandonne, d'estimer le comique si cocasse, mais ennuyant. Il l'avait prévu. Il ne suffit pas de sculpter la statue de la bonté sur le fronton des parchemins que contiennent les bibliothèques. O être humain! te voilà, maintenant, nu comme un ver, en présence de mon glaive de diamant! Abandonne ta méthode; il n'est plus temps de faire l'orgueilleux : j'élance vers toi ma prière, dans l'attitude de la prosternation. Il y a quelqu'un qui observe les moindres mouvements de ta coupable vie; tu es enveloppé par les réseaux subtils de sa perspicacité acharnée. Ne te fie pas à lui, quand il tourne les reins; car, il te regarde; ne te fie pas à lui, quand il ferme les yeux; car, il te regarde encore. Il est difficile de supposer que, touchant les ruses et la méchanceté, ta redoutable résolution soit de surpasser l'enfant de mon imagination. Ses moindres coups portent. Avec des précautions, il est possible d'apprendre à celui qui croit l'ignorer que les loups et les brigands ne se dévorent pas entre eux : ce n'est peut-être pas leur coutume. Par conséquent, remets sans peur, entre ses mains, le soin de ton existence : il la conduira d'une manière qu'il connaît. Ne crois pas à l'intention qu'il fait reluire au soleil de te corriger; car, tu l'intéresses médiocrement, pour ne pas dire moins; encore n'approché-je pas, de la vérité totale, la bienveillante mesure de

ma vérification. Mais, c'est qu'il aime à te faire du mal, dans la légitime persuasion que tu deviennes aussi méchant que lui, et que tu l'accompagnes dans le gouffre béant de l'enfer, quand cette heure sonnera. Sa place est depuis longtemps marquée, à l'endroit où l'on remarque une potence en fer, à laquelle sont suspendus des chaînes et des carcans. Quand la destinée l'y portera, le funèbre entonnoir n'aura jamais goûté de proie plus savoureuse, ni lui contemplé de demeure plus convenable. Il me semble que je parle d'une manière intentionnellement paternelle, et que l'humanité n'a pas le droit de se plaindre.



Je saisis la plume qui va construire le deuxième chant... instrument arraché aux ailes de quelque pygargue roux ! Mais... qu'ont-ils donc mes doigts ? Les articulations demeurent paralysées, dès que je commence mon travail. Cependant, j'ai besoin d'écrire. . C'est impossible ! Eh bien, je répète que j'ai besoin d'écrire ma pensée . j'ai le droit, comme un autre, de me soumettre à cette loi naturelle... Mais non, mais non, la plume reste inerte !... Tenez, voyez, à travers les campagnes, l'éclair qui brille au loin. L'orage parcourt l'espace. Il pleut. Il pleut toujours .. Comme il pleut ! .. La foudre a éclaté. . elle s'est abattue sur ma fenêtre entr'ouverte, et m'a étendu sur le carreau, frappé au front. Pauvre jeune homme ! ton visage était déjà assez maquillé par les rides précoces et la difformité de naissance, pour ne pas avoir besoin, en outre, de cette longue cicatrice sulfureuse ! (Je viens de supposer que la blessure est guérie, ce qui n'arrivera pas de sitôt) Pourquoi cet orage, et pourquoi la paralysie de mes doigts ? Est-ce un avertissement d'en haut pour m'empêcher d'écrire, et de mieux considérer ce à quoi je m'expose, en distillant la bave de ma bouche carrée ? Mais, cet orage ne m'a pas causé la crainte. Que m'importerait

une légion d'orages ! Ces agents de la police céleste accomplissent avec zèle leur pénible devoir, si j'en juge sommairement par mon front blessé. Je n'ai pas à remercier le Tout-Puissant de son adresse remarquable ; il a envoyé la foudre de manière à couper précisément mon visage en deux, à partir du front, endroit où la blessure a été le plus dangereuse : qu'un autre le félicite ! Mais, les orages attaquent quelqu'un de plus fort qu'eux. Ainsi donc, horrible Eternel, à la figure de vipère, il a fallu que, non content d'avoir placé mon âme entre les frontières de la folie et les pensées de fureur qui tuent d'une manière lente, tu aies cru, en outre, convenable à ta majesté, après un mûr examen, de faire sortir de mon front une coupe de sang !... Mais, enfin, qui te dit quelque chose ? Tu sais que je ne t'aime pas, et qu'au contraire je te hais pourquoi insistes-tu ? Quand ta conduite voudra-t-elle cesser de s'envelopper des apparences de la bizarrerie ? Parle-moi franchement, comme à un ami . est-ce que tu ne te doutes pas, enfin, que tu montres, dans ta persécution odieuse, un empressement naïf, dont aucun de tes séraphins n'oserait faire ressortir le complet ridicule ? Quelle colère te prend ? Sache que, si tu me laissais vivre à l'abri de tes poursuites, ma reconnaissance t'appartiendrait... Allons, Sultan, avec ta langue, débarrasse-moi de ce sang qui salit le parquet. Le bandage est fini mon front étanché a été lavé avec de l'eau salée, et j'ai croisé des bandelettes à travers mon visage Le résultat n'est pas infini quatre chemises, pleines de sang et deux mouchoirs. On ne croirait pas, au premier abord, que Maldoror contient tant de sang dans ses artères ; car, sur sa figure, ne brillent que les reflets du cadavre. Mais, enfin, c'est comme ça. Peut-être que c'est à peu près tout le sang que pût contenir son corps, et il est probable qu'il n'y en reste pas beaucoup. Assez, assez, chien avide, laisse le parquet tel qu'il est ; tu as le ventre rempli. Il ne faut pas continuer de boire ; car,

tu ne tarderais pas à vomir. Tu es convenablement repu, va te coucher dans le chenil, estime-toi nager dans le bonheur, car, tu ne penseras pas à la faim, pendant trois jours immenses, grâce aux globules que tu as descendus dans ton gosier, avec une satisfaction solennellement visible. Toi, Léman, prends un balai, je voudrais aussi en prendre un, mais je n'en ai pas la force. Tu comprends, n'est-ce pas, que je n'en ai pas la force ? Remets tes pleurs dans leur fourreau, sinon, je croirais que tu n'as pas le courage de contempler, avec sang-froid, la grande balafre, occasionnée par un supplice déjà perdu pour moi dans la nuit des temps passés. Tu iras chercher à la fontaine deux seaux d'eau. Une fois le parquet lavé, tu mettras ces linges dans la chambre voisine. Si la blanchisseuse revient ce soir, comme elle doit le faire, tu les lui remettras, mais, comme il a plu beaucoup depuis une heure, et qu'il continue de pleuvoir, je ne crois pas qu'elle sorte de chez elle, alors, elle viendra demain matin. Si elle te demande d'où vient tout ce sang, tu n'es pas obligé de lui répondre. Oh ! que je suis faible ! N'importe ; j'aurai cependant la force de soulever le porte-plume, et le courage de creuser ma pensée. Qu'a-t-il rapporté au Créateur de me tracasser, comme si j'étais un enfant, par un orage qui porte la foudre ? Je n'en persiste pas moins dans ma résolution d'écrire. Ces bandelettes m'embêtent, et l'atmosphère de ma chambre respire le sang...



Qu'il n'arrive pas le jour où, Lohengrin et moi, nous passerons dans la rue, l'un à côté de l'autre, sans nous regarder, en nous frôlant le coude, comme deux passants pressés ! Oh ! qu'on me laisse fuir à jamais loin de cette supposition ! L'Eternel a créé le monde tel qu'il est . il montrerait beaucoup de sagesse si, pendant le temps strictement nécessaire

pour briser d'un coup de marteau la tête d'une femme, il oubliait sa majesté sidérale, afin de nous révéler les mystères au milieu desquels notre existence éblouit, comme un poisson au fond d'une barque. Mais, il est grand et noble; il l'emporte sur nous par la puissance de ses conceptions; s'il parlait avec les hommes, toutes les hontes rejailliraient jusqu'à son visage. Mais.. misérable que tu es ! pourquoi ne rougis-tu pas ? Ce n'est pas assez que l'armée des douleurs physiques et morales, qui nous entoure, ait été enfantée . le secret de notre destinée en haillons ne nous est pas divulgué. Je le connais, le Tout-Puissant... et lui, aussi, doit me connaître. Si, par hasard, nous marchons sur le même sentier, sa vue perçante me voit arriver de loin : il prend un chemin de traverse, afin d'éviter le triple dard de platine que la nature me donna comme une langue ! Tu me feras plaisir, ô Créateur, de me laisser épancher mes sentiments. Maniant les ironies terribles, d'une main ferme et froide, je t'avertis que mon cœur en contiendra suffisamment, pour m'attaquer à toi, jusqu'à la fin de mon existence. Je frapperai la carcasse creuse; mais, si fort, que je me charge d'en faire sortir les parcelles restantes d'intelligence que tu n'as pas voulu donner à l'homme, parce que tu aurais été jaloux de le faire égal à toi, et que tu avais effrontément caché dans tes boyaux, rusé bandit, comme si tu ne savais pas qu'un jour ou l'autre je les aurais découvertes de mon œil toujours ouvert, les aurais enlevées, et les aurais partagées avec mes semblables. J'ai fait ainsi que je parle, et, maintenant, ils ne te craignent plus; ils traitent de puissance à puissance avec toi. Donne-moi la mort, pour faire repentir mon audace . je découvre ma poitrine et j'attends avec humilité. Apparaissent donc, envergures dérisoires de châtimens éternels !... déploiements emphatiques d'attributs trop vantés ! Il a manifesté l'incapacité d'arrêter la circulation de mon sang qui le nargue. Cependant, j'ai des preuves qu'il

n'hésite pas d'éteindre, à la fleur de l'âge, le souffle d'autres humains, quand ils ont à peine goûté les jouissances de la vie. C'est simplement atroce; mais, seulement, d'après la faiblesse de mon opinion! J'ai vu le Créateur, aiguillonnant sa cruauté inutile, embraser des incendies où périssaient les vieillards et les enfants! Ce n'est pas moi qui commence l'attaque; c'est lui qui me force à le faire tourner, ainsi qu'une toupie, avec le fouet aux cordes d'acier. N'est-ce pas lui qui me fournit des accusations contre lui-même? Ne tarira point ma verve épouvantable! Elle se nourrit des cauchemars insensés qui tourmentent mes insomnies. C'est à cause de Lohengrin que ce qui précède a été écrit; revenons donc à lui. Dans la crainte qu'il ne devînt plus tard comme les autres hommes, j'avais d'abord résolu de le tuer à coups de couteau, lorsqu'il aurait dépassé l'âge d'innocence. Mais, j'ai réfléchi, et j'ai abandonné sagement ma résolution à temps. Il ne se doute pas que sa vie a été en péril pendant un quart d'heure. Tout était prêt, et le couteau avait été acheté. Ce stylet était mignon, car j'aime la grâce et l'élégance jusque dans les appareils de la mort; mais il était long et pointu. Une seule blessure au cou, en perçant avec soin une des artères carotides, et je crois que ç'aurait suffi. Je suis content de ma conduite; je me serais repenti plus tard. Donc, Lohengrin, fais ce que tu voudras, agis comme il te plaira, enferme-moi toute la vie dans une prison obscure, avec des scorpions pour compagnons de ma captivité, ou arrache-moi un œil jusqu'à ce qu'il tombe à terre, je ne te ferai jamais le moindre reproche; je suis à toi, je t'appartiens, je ne vis plus pour moi. La douleur que tu me causeras ne sera pas comparable au bonheur de savoir, que celui qui me blesse, de ses mains meurtrières, est trempé dans une essence plus divine que celle de ses semblables! Oui, c'est encore beau de donner sa vie pour un être humain, et de conserver ainsi l'espérance que tous les hommes ne

sont pas méchants, puisqu'il y en a eu un, enfin, qui a su attirer, de force, vers soi, les répugnances déifiantes de ma sympathie amère!...



Il est minuit, on ne voit plus un seul omnibus de la Bastille à la Madeleine. Je me trompe, en voilà un qui apparaît subitement, comme s'il sortait de dessous terre. Les quelques passants attardés le regardent attentivement, car, il paraît ne ressembler à aucun autre. Sont assis, à l'impériale, des hommes qui ont l'œil immobile, comme celui d'un poisson mort. Ils sont pressés les uns contre les autres, et paraissent avoir perdu la vie; au reste, le nombre réglementaire n'est pas dépassé. Lorsque le cocher donne un coup de fouet à ses chevaux, on dirait que c'est le fouet qui fait remuer son bras, et non son bras le fouet. Que doit être cet assemblage d'êtres bizarres et muets ? Sont-ce des habitants de la lune ? Il y a des moments où on serait tenté de le croire; mais, ils ressemblent plutôt à des cadavres. L'omnibus, pressé d'arriver à la dernière station, dévore l'espace, et fait craquer le pavé... Il s'enfuit!... Mais, une masse informe le poursuit avec acharnement, sur ses traces, au milieu de la poussière. « Arrêtez, je vous en supplie; arrêtez... mes jambes sont gonflées d'avoir marché pendant la journée... je n'ai pas mangé depuis hier... mes parents m'ont abandonné... je ne sais plus que faire... je suis résolu de retourner chez moi, et j'y serais vite arrivé, si vous m'accordiez une place... je suis un petit enfant de huit ans, et j'ai confiance en vous... » Il s'enfuit!... Il s'enfuit!... Mais, une masse informe le poursuit avec acharnement, sur ses traces, au milieu de la poussière. Un de ces hommes, à l'œil froid, donne un coup de coude à son voisin, et paraît lui exprimer son mécontentement de ces gémissements, au timbre argentin, qui parviennent jusqu'à son oreille.

L'autre baisse la tête d'une manière imperceptible, en forme d'acquiescement, et se replonge ensuite dans l'immobilité de son égoïsme, comme une tortue dans sa carapace. Tout indique dans les traits des autres voyageurs les mêmes sentiments que ceux des deux premiers. Les cris se font encore entendre pendant deux ou trois minutes, plus perçants de seconde en seconde. L'on voit des fenêtres s'ouvrir sur le boulevard, et une figure effarée, une lumière à la main, après avoir jeté les yeux sur la chaussée, refermer le volet avec impétuosité, pour ne plus reparaître... Il s'enfuit!. Il s'enfuit! .. Mais, une masse informe le poursuit avec acharnement, sur ses traces, au milieu de la poussière. Seul, un jeune homme, plongé dans la rêverie, au milieu de ces personnages de pierre, paraît ressentir de la pitié pour le malheur. En faveur de l'enfant, qui croit pouvoir l'atteindre, avec ses petites jambes endolories, il n'ose pas élever la voix; car les autres hommes lui jettent des regards de mépris et d'autorité, et il sait qu'il ne peut rien faire contre tous. Le coude appuyé sur ses genoux et la tête entre ses mains, il se demande, stupéfait, si c'est là vraiment ce qu'on appelle *la charité humaine*. Il reconnaît alors que ce n'est qu'un vain mot, qu'on ne trouve plus même dans le dictionnaire de la poésie, et avoue avec franchise son erreur. Il se dit : « En effet, pourquoi s'intéresser à un petit enfant ? Laissons-le de côté. » Cependant, une larme brûlante a roulé sur la joue de cet adolescent, qui vient de blasphémer. Il passe péniblement la main sur son front, comme pour en écarter un nuage dont l'opacité obscurcit son intelligence. Il se démène, mais en vain, dans le siècle où il a été jeté, il sent qu'il n'y est pas à sa place, et cependant il ne peut en sortir. Prison terrible! Fatalité hideuse! Lombano, je suis content de toi depuis ce jour! Je ne cessais pas de t'observer, pendant que ma figure respirait la même indifférence que celle des autres voyageurs. L'adolescent se lève, dans un mouvement

d'indignation, et veut se retirer, pour ne pas participer, même involontairement, à une mauvaise action. Je lui fais un signe, et il se remet à mon côté. . Il s'enfuit ! Il s'enfuit !... Mais, une masse informe le poursuit avec acharnement, sur ses traces, au milieu de la poussière. Les cris cessent subitement, car, l'enfant a touché du pied contre un pavé en saillie, et s'est fait une blessure à la tête, en tombant. L'omnibus a disparu à l'horizon, et l'on ne voit plus que la rue silencieuse... Il s'enfuit !. Il s'enfuit ! .. Mais, une masse informe ne le poursuit plus avec acharnement, sur ses traces, au milieu de la poussière. Voyez ce chiffonnier qui passe, courbé sur sa lanterne pâlotte, il y a en lui plus de cœur que dans tous ses pareils de l'omnibus. Il vient de ramasser l'enfant, soyez sûr qu'il le guérira, et ne l'abandonnera pas, comme ont fait ses parents. Il s'enfuit !... Il s'enfuit !... Mais, de l'endroit où il se trouve, le regard perçant du chiffonnier le poursuit avec acharnement, sur ses traces, au milieu de la poussière !. . Race stupide et idiote ! Tu te repentiras de te conduire ainsi. C'est moi qui te le dis. Tu t'en repentiras, va ! tu t'en repentiras. Ma poésie ne consistera qu'à attaquer, par tous les moyens, l'homme, cette bête fauve, et le Créateur, qui n'aurait pas dû engendrer une pareille vermine. Les volumes s'entasseront sur les volumes, jusqu'à la fin de ma vie, et, cependant, l'on n'y verra que cette seule idée, toujours présente à ma conscience !



Faisant ma promenade quotidienne, chaque jour je passais dans une rue étroite ; chaque jour, une jeune fille svelte de dix ans me suivait, à distance, respectueusement, le long de cette rue, en me regardant avec des paupières sympathiques et curieuses. Elle était grande pour son âge et avait la taille élancée. D'abondants cheveux noirs, séparés en deux sur

la tête, tombaient en tresses indépendantes sur des épaules marmoréennes. Un jour, elle me suivait comme de coutume, les bras musculeux d'une femme du peuple la saisit par les cheveux, comme le tourbillon saisit la feuille, appliqua deux gifles brutales sur une joue fière et muette, et ramena dans la maison cette conscience égarée. En vain, je faisais l'insouciant, elle ne manquait jamais de me poursuivre de sa présence devenue inopportune. Lorsque j'enjambais une autre rue, pour continuer mon chemin, elle s'arrêtait, faisant un violent effort sur elle-même, au terme de cette rue étroite, immobile comme la statue du Silence, et ne cessait de regarder devant elle, jusqu'à ce que je disparusse. Une fois, cette jeune fille me précéda dans la rue, et emboîta le pas devant moi. Si j'allais vite pour la dépasser, elle courait presque pour maintenir la distance égale, mais, si je ralentissais le pas, pour qu'il y eût un intervalle de chemin, assez grand entre elle et moi, alors, elle le ralentissait aussi, et y mettait la grâce de l'enfance. Arrivée au terme de la rue, elle se retourna lentement, de manière à me barrer le passage. Je n'eus pas le temps de m'esquiver, et je me trouvai devant sa figure. Elle avait les yeux gonflés et rouges. Je voyais facilement qu'elle voulait me parler, et qu'elle ne savait comment s'y prendre. Devenue subitement pâle comme un cadavre, elle me demanda : « Auriez-vous la bonté de me dire quelle heure est-il ? » Je lui dis que je ne portais pas de montre, et je m'éloignai rapidement. Depuis ce jour, enfant à l'imagination inquiète et précoce, tu n'as plus revu, dans la rue étroite, le jeune homme mystérieux qui battait péniblement, de sa sandale lourde, le pavé des carrefours tortueux. L'apparition de cette comète enflammée ne reluira plus, comme un triste sujet de curiosité fanatique, sur la façade de ton observation déçue; et, tu penseras souvent, trop souvent, peut-être toujours, à celui qui ne paraissait pas s'inquiéter des maux, ni des biens de la vie pré-

sente, et s'en allait au hasard, avec une figure horriblement morte, les cheveux hérissés, la démarche chancelante, et les bras nageant aveuglément dans les eaux ironiques de l'éther, comme pour y chercher la proie sanglante de l'espoir, ballottée continuellement, à travers les immenses régions de l'espace, par le chasse-neige implacable de la fatalité. Tu ne me verras plus, et je ne te verrai plus!... Qui sait ? Peut-être que cette fille n'était pas ce qu'elle se montrait. Sous une enveloppe naïve, elle cachait peut-être une immense ruse, le poids de dix-huit années, et le charme du vice. On a vu des vendeuses d'amour s'expatrier avec gaité des îles Britanniques, et franchir le détroit. Elles rayonnaient leurs ailes, en tournoyant, en essaims dorés, devant la lumière parisienne; et, quand vous les aperceviez, vous disiez : « Mais elles sont encore enfants; elles n'ont pas plus de dix ou douze ans. » En réalité elles en avaient vingt. Oh! dans cette supposition, maudits soient-ils les détours de cette rue obscure! Horrible! horrible! ce qui s'y passe. Je crois que sa mère la frappa parce qu'elle ne faisait pas son métier avec assez d'adresse. Il est possible que ce ne fût qu'un enfant, et alors la mère est plus coupable encore. Moi, je ne veux pas croire à cette supposition, qui n'est qu'une hypothèse, et je préfère aimer, dans ce caractère romanesque, une âme qui se dévoile trop tôt... Ah! vois-tu, jeune fille, je t'engage à ne plus reparaitre devant mes yeux, si jamais je repasse dans la rue étroite. Il pourrait t'en coûter cher! Déjà le sang et la haine me montent vers la tête, à flots bouillants. Moi, être assez généreux pour aimer mes semblables! Non, non! Je l'ai résolu depuis le jour de ma naissance! Ils ne m'aiment pas, eux! On verra les mondes se détruire, et le granit glisser, comme un cormoran, sur la surface des flots, avant que je touche la main infâme d'un être humain. Arrière... arrière, cette main!... Jeune fille, tu n'es pas un ange, et tu deviendras, en somme, comme les autres

femmes. Non, non, je t'en supplie; ne repars plus devant mes sourcils froncés et louches. Dans un moment d'égarement, je pourrais te prendre les bras, les tordre comme un linge lavé dont on exprime l'eau, ou les casser avec fracas, comme deux branches sèches, et te les faire ensuite manger, en employant la force. Je pourrais, en prenant ta tête entre mes mains, d'un air caressant et doux, enfoncer mes doigts avides dans les lobes de ton cerveau innocent, pour en extraire, le sourire aux lèvres, une graisse efficace qui lave mes yeux, endoloris par l'insomnie éternelle de la vie. Je pourrais, cousant tes paupières avec une aiguille, te priver du spectacle de l'univers, et te mettre dans l'impossibilité de trouver ton chemin; ce n'est pas moi qui te servirai de guide. Je pourrais, soulevant ton corps vierge avec un bras de fer, te saisir par les jambes, te faire rouler autour de moi, comme une fronde, concentrer mes forces en décrivant la dernière circonférence, et te lancer contre la muraille. Chaque goutte de sang rejaillira sur une poitrine humaine, pour effrayer les hommes, et mettre devant eux l'exemple de ma méchanceté! Ils s'arracheront sans trêve des lambeaux et des lambeaux de chair, mais, la goutte de sang reste ineffaçable, à la même place, et brillera comme un diamant. Sois tranquille, je donnerai à une demi-douzaine de domestiques l'ordre de garder les restes vénérés de ton corps, et de les préserver de la faim des chiens voraces. Sans doute, le corps est resté plaqué sur la muraille, comme une poire mûre, et n'est pas tombé à terre; mais, les chiens savent accomplir des bonds élevés, si l'on n'y prend garde.



Cet enfant, qui est assis sur un banc du jardin des Tuileries, comme il est gentil! Ses yeux hardis dardent quelque objet invisible, au loin, dans l'es-

pace. Il ne doit pas avoir plus de huit ans, et, cependant, il ne s'amuse pas, comme il serait convenable. Tout au moins il devrait rire et se promener avec quelque camarade, au lieu de rester seul, mais, ce n'est pas son caractère.

Cet enfant, qui est assis sur un banc du jardin des Tuileries, comme il est gentil ! Un homme, mû par un dessein caché, vient s'asseoir à côté de lui, sur le même banc, avec des allures équivoques. Qui est-ce ? Je n'ai pas besoin de vous le dire, car, vous le reconnaîtrez à sa conversation tortueuse. Écoulons-les, ne les dérangeons pas .

— A quoi pensais-tu, enfant ?

— Je pensais au ciel.

— Il n'est pas nécessaire que tu penses au ciel ; c'est déjà assez de penser à la terre. Es-tu fatigué de vivre, toi qui viens à peine de naître ?

— Non, mais chacun préfère le ciel à la terre.

— Eh bien, pas moi. Car, puisque le ciel a été fait par Dieu, ainsi que la terre, sois sûr que tu y rencontreras les mêmes maux qu'ici-bas. Après ta mort, tu ne seras pas récompensé d'après tes mérites ; car, si l'on te commet des injustices sur cette terre (comme tu l'éprouveras, par expérience, plus tard), il n'y a pas de raison pour que, dans l'autre vie, on ne t'en commette non plus. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de ne pas penser à Dieu, et de te faire justice toi-même, puisqu'on te la refuse. Si un de tes camarades t'offensait, est-ce que tu ne serais pas heureux de le tuer ?

— Mais, c'est défendu.

— Ce n'est pas si défendu que tu crois. Il s'agit seulement de ne pas se laisser attraper. La justice qu'apportent les lois ne vaut rien ; c'est la jurisprudence de l'offensé qui compte. Si tu détestais un de tes camarades, est-ce que tu ne serais pas malheureux de songer qu'à chaque instant tu aies sa pensée devant tes yeux ?

— C'est vrai.

— Voilà donc un de tes camarades qui te rendrait malheureux toute ta vie; car, voyant que ta haine n'est que passive, il ne continuera pas moins de se narguer de toi, et de te causer du mal impunément. Il n'y a donc qu'un moyen de faire cesser la situation; c'est de se débarrasser de son ennemi. Voilà où je voulais en venir, pour te faire comprendre sur quelles bases est fondée la société actuelle. Chacun doit se faire justice lui-même, sinon il n'est qu'un imbécile. Celui qui remporte la victoire sur ses semblables, celui-là est le plus rusé et le plus fort. Est-ce que tu ne voudrais pas un jour dominer tes semblables ?

— Oui, oui

— Sois donc le plus fort et le plus rusé. Tu es encore trop jeune pour être le plus fort; mais, dès aujourd'hui, tu peux employer la ruse, le plus bel instrument des hommes de génie. Lorsque le berger David atteignait au front le géant Goliath d'une pierre lancée par la fronde, est-ce qu'il n'est pas admirable de remarquer que c'est seulement par la ruse que David a vaincu son adversaire, et que si, au contraire, ils s'étaient pris à bras-le-corps, le géant l'aurait écrasé comme une mouche ? Il en est de même pour toi. A guerre ouverte, tu ne pourras jamais vaincre les hommes, sur lesquels tu es désireux d'étendre ta volonté; mais, avec la ruse, tu pourras lutter seul contre tous. Tu désires les richesses, les beaux palais et la gloire ? ou m'as-tu trompé quand tu m'as affirmé ces nobles prétentions ?

— Non, non, je ne vous trompais pas. Mais, je voudrais acquérir ce que je désire par d'autres moyens.

— Alors, tu n'acquerras rien du tout. Les moyens vertueux et bonasses ne mènent à rien. Il faut mettre à l'œuvre des leviers plus énergiques et des trames plus savantes. Avant que tu deviennes célèbre par ta vertu et que tu atteignes le but, cent autres auront le temps de faire des cabrioles par dessus ton dos, et

d'arriver au bout de la carrière avant toi, de telle manière qu'il ne s'y trouvera plus de place pour tes idées étroites. Il faut savoir embrasser, avec plus de grandeur, l'horizon du temps présent. N'as-tu jamais entendu parler, par exemple, de la gloire immense qu'apportent les victoires ? Et, cependant, les victoires ne se font pas seules. Il faut verser du sang, beaucoup de sang, pour les engendrer et les déposer aux pieds des conquérants. Sans les cadavres et les membres épars que tu aperçois dans la plaine, où s'est opéré sagement le carnage, il n'y aurait pas de guerre, et, sans guerre il n'y aurait pas de victoire. Tu vois que, lorsqu'on veut devenir célèbre, il faut se plonger avec grâce dans des fleuves de sang, alimentés par de la chair à canon. Le but excuse le moyen. La première chose, pour devenir célèbre, est d'avoir de l'argent. Or, comme tu n'en as pas, il faudra assassiner pour en acquérir ; mais, comme tu n'es pas assez fort pour manier le poignard, fais-toi voleur, en attendant que tes membres aient grossi. Et, pour qu'ils grossissent plus vite, je te conseille de faire de la gymnastique deux fois par jour, une heure le matin, une heure le soir. De cette manière, tu pourras essayer le crime, avec un certain succès, dès l'âge de quinze ans, au lieu d'attendre jusqu'à vingt. L'amour de la gloire excuse tout, et peut-être, plus tard, maître de tes semblables, leur feras-tu presque autant de bien que tu leur as fait du mal au commencement !...

Maldoror s'aperçoit que le sang bouillonne dans la tête de son jeune interlocuteur ; ses narines sont gonflées, et ses lèvres rejettent une légère écume blanche. Il lui tâte le pouls ; les pulsations sont précipitées. La fièvre a gagné ce corps délicat. Il craint les suites de ses paroles, il s'esquive, le malheureux, contrarié de n'avoir pas pu entretenir cet enfant pendant plus longtemps. Lorsque, dans l'âge mûr, il est si difficile de maîtriser les passions, balancé entre le bien et le mal, qu'est-ce dans un esprit, encore

plein d'inexpérience ? et quelle somme d'énergie relative ne lui faut-il pas en plus ? L'enfant en sera quitte pour garder le lit trois jours. Plût au ciel que le contact maternel amène la paix dans cette fleur sensible, fragile enveloppe d'une belle âme !



Là, dans un bosquet entouré de fleurs, dort l'hermaphrodite, profondément assoupi sur le gazon, mouillé de ses pleurs. La lune a dégagé son disque de la masse des nuages, et caresse avec ses pâles rayons cette douce figure d'adolescent. Ses traits expriment l'énergie la plus virile, en même temps que la grâce d'une vierge céleste. Rien ne paraît naturel en lui, pas même les muscles de son corps, qui se fraient un passage à travers les contours harmonieux de formes féminines. Il a le bras recourbé sur le front, l'autre main appuyée contre la poitrine, comme pour comprimer les battements d'un cœur fermé à toutes les confidences, et chargé du pesant fardeau d'un secret éternel. Fatigué de la vie, et honteux de marcher parmi des êtres qui ne lui ressemblent pas, le désespoir a gagné son âme, et il s'en va seul, comme le mendiant de la vallée. Comment se procure-t-il les moyens d'existence ? Des âmes compatissantes veillent de près sur lui, sans qu'il se doute de cette surveillance, et ne l'abandonnent pas . il est si bon ! il est si résigné ! Volontiers il parle quelquefois avec ceux qui ont le caractère sensible, sans leur toucher la main, et se tient à distance, dans la crainte d'un danger imaginaire. Si on lui demande pourquoi il a pris la solitude pour compagnie, ses yeux se lèvent vers le ciel, et retiennent avec peine une larme de reproche contre la Providence ; mais, il ne répond pas à cette question imprudente, qui répand, dans la neige de ses paupières, la rougeur de la rose matinale. Si l'entretien se prolonge, il devient inquiet, tourne les yeux vers les

quatre points de l'horizon, comme pour chercher à fuir la présence d'un ennemi invisible qui s'approche, fait de la main un adieu brusque, s'éloigne sur les ailes de sa pudeur en éveil, et disparaît dans la forêt. On le prend généralement pour un fou. Un jour, quatre hommes masqués, qui avaient reçu des ordies, se jetèrent sur lui et le garrottèrent solidement, de manière qu'il ne pût remuer que les jambes. Le fouet abattit ses rudes lanières sur son dos, et ils lui dirent qu'il se dirigeât sans délai vers la route qui mène à Bicêtre. Il se mit à sourire en recevant les coups, et leur parla avec tant de sentiment, d'intelligence sur beaucoup de sciences humaines qu'il avait étudiées et qui montraient une grande instruction dans celui qui n'avait pas encore franchi le seuil de la jeunesse, et sur les destinées de l'humanité où il dévoila entière la noblesse poétique de son âme, que ses gardiens, épouvantés jusqu'au sang de l'action qu'ils avaient commise, délièrent ses membres brisés, se traînèrent à ses genoux, en demandant un pardon qui fut accordé, et s'éloignèrent, avec les marques d'une vénération qui ne s'accorde pas ordinairement aux hommes. Depuis cet événement, dont on parla beaucoup, son secret fut deviné par chacun, mais on paraît l'ignorer, pour ne pas augmenter ses souffrances, et le gouvernement lui accorde une pension honorable, pour lui faire oublier qu'un instant on voulut l'introduire par force, sans vérification préalable, dans un hospice d'aliénés. Lui, il emploie la moitié de son argent, le reste, il le donne aux pauvres. Quand il voit un homme et une femme qui se promènent dans quelque allée de platanes, il sent son corps se fendre en deux de bas en haut, et chaque partie nouvelle aller étreindre un des promeneurs; mais, ce n'est qu'une hallucination, et la raison ne tarde pas à reprendre son empire. C'est pourquoi, il ne mêle sa présence, ni parmi les hommes, ni parmi les femmes, car, sa pudeur excessive, qui a pris jour dans cette idée qu'il n'est qu'un mons-

tre, l'empêche d'accorder sa sympathie brûlante à qui que ce soit. Il croirait se profaner, et il croirait profaner les autres. Son orgueil lui répète cet axiome « Que chacun reste dans sa nature. » Son orgueil, ai-je dit, parce qu'il craint qu'en joignant sa vie à un homme ou à une femme, on ne lui reproche tôt ou tard, comme une faute énorme, la conformation de son organisme. Alors, il se retranche dans son amour-propre, offensé par cette supposition impie qui ne vient que de lui, et il persévère à rester seul, au milieu des tourments, et sans consolation. Là, dans un bosquet entouré de fleurs, dort l'hermaphrodite, profondément assoupi sur le gazon, mouillé de ses pleurs. Les oiseaux, éveillés, contemplent avec ravissement cette figure mélancolique, à travers les branches des arbres, et le rossignol ne veut pas faire entendre ses cavatines de cristal. Le bois est devenu auguste comme une tombe, par la présence nocturne de l'hermaphrodite infortuné. O voyageur égaré, par ton esprit d'aventure qui t'a fait quitter ton père et ta mère, dès l'âge le plus tendre, par les souffrances que la soif t'a causées, dans le désert; par ta patrie que tu cherches peut-être, après avoir longtemps erré, proscrit, dans des contrées étrangères; par ton coursier, ton fidèle ami, qui a supporté, avec toi, l'exil et l'intempérie des climats que te faisait parcourir ton humeur vagabonde, par la dignité que donnent à l'homme les voyages sur les terres lointaines et les mers inexplorées, au milieu des glaçons polaires, ou sous l'influence d'un soleil torride, ne touche pas avec ta main, comme avec un frémissement de la brise, ces boucles de cheveux, répandues sur le sol, et qui se mêlent à l'herbe verte. Ecarte-toi de plusieurs pas, et tu agiras mieux ainsi. Cette chevelure est sacrée; c'est l'hermaphrodite lui-même qui l'a voulu. Il ne veut pas que des lèvres humaines embrassent religieusement ses cheveux, parfumés par le souffle de la montagne, pas plus que son front, qui resplendit, en cet instant, comme les étoiles du firmament. Mais, il

vaut mieux croire que c'est une étoile elle-même qui est descendue de son orbite, en traversant l'espace, sur ce front majestueux, qu'elle entoure avec sa clarté de diamant, comme d'une auréole. La nuit, écartant du doigt sa tristesse, se revêt de tous ses charmes pour fêter le sommeil de cette incarnation de la pudeur, de cette image parfaite de l'innocence des anges : le bruissement des insectes est moins perceptible. Les branches penchent sur lui leur élévation touffue, afin de le préserver de la rosée, et la brise, faisant résonner les cordes de sa harpe mélodieuse, envoie ses accords joyeux, à travers le silence universel, vers ses paupières baissées, qui croient assister, immobiles, au concert cadencé des mondes suspendus. Il rêve qu'il est heureux ; que sa nature corporelle a changé ; ou que, du moins, il s'est envolé sur un nuage pourpre, vers une autre sphère, habitée par des êtres de même nature que lui. Hélas ! que son illusion se prolonge jusqu'au réveil de l'aurore ! Il rêve que les fleurs dansent autour de lui en rond, comme d'immenses guirlandes folles, et l'imprègnent de leurs parfums suaves, pendant qu'il chante un hymne d'amour, entre les bras d'un être humain d'une beauté magique. Mais, ce n'est qu'une vapeur crépusculaire que ses bras entrelacent, et, quand il se réveillera, ses bras ne l'entrelaceront plus. Ne te réveille pas, hermaphrodite ; ne te réveille pas encore, je t'en supplie. Pourquoi ne veux-tu pas me croire ? Dors... dors toujours. Que ta poitrine se soulève, en poursuivant l'espoir chimérique du bonheur, je te le permets ; mais, n'ouvre pas tes yeux. Ah ! n'ouvre pas tes yeux ! Je veux te quitter ainsi, pour ne pas être témoin de ton réveil. Peut-être un jour, à l'aide d'un livre volumineux, dans des pages émues, raconterai-je ton histoire, épouvanté de ce qu'elle contient, et des enseignements qui s'en dégagent. Jusqu'ici, je ne l'ai pas pu ; car, chaque fois que je l'ai voulu, d'abondantes larmes tombaient sur le papier, et mes doigts tremblaient, sans que ce

fût de vieillesse. Mais, je veux avoir à la fin ce courage. Je suis indigné de n'avoir pas plus de nerfs qu'une femme, et de m'évanouir, comme une petite fille, chaque fois que je réfléchis à ta grande misère. Dors.. dors toujours, mais, n'ouvre pas tes yeux. Ah! n'ouvre pas tes yeux! Adieu, hermaphrodite! Chaque jour, je ne manquerai pas de prier le ciel pour toi (si c'était pour moi, je ne le prierais point). Que la paix soit dans ton sein!



Quand une femme, à la voix de soprano, émet ses notes vibrantes et mélodieuses, à l'audition de cette harmonie humaine, mes yeux se remplissent d'une flamme latente et lancent des étincelles douloureuses, tandis que dans mes oreilles semble retentir le tocsin de la canonnade. D'où peut venir cette répugnance profonde pour tout ce qui tient à l'homme? Si les accords s'envolent des fibres d'un instrument, j'écoute avec volupté ces notes perlées qui s'échappent en cadence à travers les ondes élastiques de l'atmosphère. La perception ne transmet à mon ouïe qu'une impression d'une douceur à fondre les nerfs et la pensée; un assoupissement ineffable enveloppe de ses pavots magiques, comme d'un voile qui tamise la lumière du jour, la puissance active de mes sens et les forces vivaces de mon imagination. On raconte que je naquis entre les bras de la surdité! Aux premières époques de mon enfance, je n'entendais pas ce qu'on me disait. Quand, avec les plus grandes difficultés, on parvint à m'apprendre à parler, c'était seulement, après avoir lu sur une feuille ce que quelqu'un écrivait, que je pouvais communiquer, à mon tour, le fil de mes raisonnements. Un jour, jour néfaste, je grandissais en beauté et en innocence; et chacun admirait l'intelligence et la bonté du divin adolescent. Beaucoup de consciences rougissaient quand elles contemplaient ces traits limpi-

des où son âme avait placé son trône On ne s'approchait de lui qu'avec vénération, parce qu'on remarquait dans ses yeux le regard d'un ange Mais non, je savais de reste que les roses heureuses de l'adolescence ne devaient pas fleurir perpétuellement, tressées en guirlandes capricieuses, sur son front modeste et noble, qu'embrassaient avec frénésie toutes les mères Il commençait à me sembler que l'univers, avec sa voûte étoilée de globes impassibles et agaçants, n'était peut-être pas ce que j'avais rêvé de plus grandiose. Un jour, donc, fatigué de talonner du pied le sentier abrupt du voyage terrestre, et de m'en aller, en chancelant comme un homme ivre, à travers les catacombes obscures de la vie, je soulevai avec lenteur mes yeux spleenétiques, cernés d'un grand cercle bleuâtre, vers la concavité du firmament, et j'osai pénétrer, moi, si jeune, les mystère du ciel ! Ne trouvant pas ce que je cherchais, je soulevai la paupière effarée plus haut, plus haut encore, jusqu'à ce que j'aperçusse un trône, formé d'excréments humains et d'or, sur lequel trônait, avec un orgueil idiot, le corps recouvert d'un linceul fait avec des draps non lavés d'hôpital, celui qui s'intitule lui-même le Créateur ! Il tenait à la main le tronc pourri d'un homme mort, et le portait, alternativement, des yeux au nez et du nez à la bouche, une fois à la bouche, on devine ce qu'il en faisait. Ses pieds plongaient dans une vaste mare de sang en ébullition, à la surface duquel s'élevaient tout à coup, comme des ténias à travers le contenu d'un pot de chambre, deux ou trois têtes prudentes, et qui s'abaissaient aussitôt, avec la rapidité de la flèche . un coup de pied, bien appliqué sur l'os du nez, était la récompense connue de la révolte au règlement, occasionnée par le besoin de respirer un autre milieu, car, enfin, ces hommes n'étaient pas des poissons ! Amphibies tout au plus, ils nageaient entre deux eaux dans ce liquide immonde ! ... jusqu'à ce que, n'ayant plus rien dans la main, le Créateur,

avec les deux premières griffes du pied, saisit un autre plongeur par le cou, comme dans une tenaille, et le soulevât en l'air, en dehors de la vase rougeâtre, sauce exquise ! Pour celui-là, il faisait comme pour l'autre. Il lui dévorait d'abord la tête, les jambes et les bras, et en dernier lieu le tronc, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien, car, il croquait les os. Ainsi de suite, durant les autres heures de son éternité. Quelquefois il s'écriait . « Je vous ai créés, donc j'ai le droit de faire de vous ce que je veux. Vous ne m'avez rien fait, je ne dis pas le contraire. Je vous fais souffrir, et c'est pour mon plaisir. » Et il reprenait son repas cruel, en remuant sa mâchoire inférieure, laquelle remuait sa barbe pleine de cervelle. O lecteur, ce dernier détail ne te fait-il pas venir l'eau à la bouche ? N'en mange pas qui veut d'une pareille cervelle, si bonne, toute fraîche, et qui vient d'être pêchée il n'y a qu'un quart d'heure dans le lac aux *poissons*. Les membres paralysés, et la gorge muette, je contemplai quelque temps ce spectacle. Trois fois, je faillis tomber à la renverse, comme un homme qui subit une émotion trop forte, trois fois, je parvins à me remettre sur les pieds. Pas une fibre de mon corps ne restait immobile, et je tremblais, comme tremble la lave intérieure d'un volcan. A la fin, ma poitrine oppressée, ne pouvant chasser avec assez de vitesse l'air qui donne la vie, les lèvres de ma bouche s'entr'ouvrirent, et je poussai un cri . un cri si déchirant . que je l'entendis ! Les entraves de mon oreille se délièrent d'une manière brusque, le tympan craqua sous le choc de cette masse d'air sonore repoussée loin de moi avec énergie, et il se passa un phénomène nouveau dans l'organe condamné par la nature. Je venais d'entendre un son ! Un cinquième sens se révélait en moi ! Mais, quel plaisir eussé-je pu trouver d'une pareille découverte ? Désormais, le son humain n'arriva à mon oreille qu'avec le sentiment de la douleur qu'engendre la pitié pour une grande injustice.

Quand quelqu'un me parlait, je me rappelais ce que j'avais vu, un jour, au-dessus des sphères visibles, et la traduction de mes sentiments étouffés en un hurlement impétueux, dont le timbre était identique à celui de mes semblables ! Je ne pouvais pas lui répondre ; car, les supplices exercés sur la faiblesse de l'homme, dans cette mer hideuse de pourpre, passaient devant mon front en rugissant comme des éléphants écorchés, et rasaient de leurs ailes de feu mes cheveux calcinés. Plus tard, quand je connus davantage l'humanité, à ce sentiment de pitié se joignit une fureur intense contre cette tigresse marâtre, dont les enfants endurcis ne savent que maudire et faire le mal. Audace du mensonge ! ils disent que le mal n'est chez eux qu'à l'état d'exception !... Maintenant, c'est fini depuis longtemps, depuis longtemps, je n'adresse la parole à personne. O vous, qui que vous soyez, quand vous serez à côté de moi, que les cordes de votre glotte ne laissent échapper aucune intonation, que votre larynx immobile n'aille pas s'efforcer de surpasser le rossignol ; et vous-même n'essayez nullement de me faire connaître votre âme à l'aide du langage. Gardez un silence religieux, que rien n'interrompe, croisez humblement vos mains sur la poitrine, et dirigez vos prières sur le bas. Je vous l'ai dit, depuis la vision qui me fit connaître la vérité suprême, assez de cauchemars ont sucé avidement ma gorge, pendant les nuits et les jours, pour avoir encore le courage de renouveler, même par la pensée, les souffrances que j'éprouvai dans cette heure infernale, qui me poursuit sans relâche de son souvenir. Oh ! quand vous entendez l'avalanche de neige tomber du haut de la froide montagne ; la lionne se plaindre, au désert aride, de la disparition de ses petits ; la tempête accomplir sa destinée ; le condamné mugir, dans la prison, la veille de la guillotine ; et le poulpe féroce raconter, aux vagues de la mer, ses victoires sur les nageurs et les naufragés, dites-le, ces voix majes-

tueuses ne sont-elles pas plus belles que le ricanement de l'homme !



Il existe un insecte que les hommes nourrissent à leurs frais. Ils ne lui doivent rien, mais, ils le craignent. Celui-ci, qui n'aime pas le vin, mais qui préfère le sang, si on ne satisfaisait pas à ses besoins légitimes, serait capable, par un pouvoir occulte, de devenir aussi gros qu'un éléphant, d'écraser les hommes comme des épis. Aussi faut-il voir comme on le respecte, comme on l'entoure d'une vénération canine, comme on le place en haute estime au-dessus des animaux de la création. On lui donne la tête pour trône, et lui, accroche ses griffes à la racine des cheveux, avec dignité. Plus tard, lorsqu'il est gras et qu'il entre dans un âge avancé, en imitant la coutume d'un peuple ancien, on le tue, afin de ne pas lui faire sentir les atteintes de la vieillesse. On lui fait des funérailles grandioses, comme à un héros, et la bière, qui le conduit directement vers le couvercle de la tombe, est portée, sur les épaules, par les principaux citoyens. Sur la terre humide que le fossoyeur remue avec sa pelle sagace, on combine des phrases multicolores sur l'immortalité de l'âme, sur le néant de la vie, sur la volonté inexplicable de la Providence, et le marbre se referme, à jamais, sur cette existence, laborieusement remplie, qui n'est plus qu'un cadavre. La foule se disperse, et la nuit ne tarde pas à couvrir de ses ombres les murailles du cimetière.

Mais, consolez-vous, humains, de sa perte douloureuse. Voici sa famille innombrable, qui s'avance, et dont il vous a libéralement gratifié, afin que votre désespoir fût moins amer, et comme adouci par la présence agréable de ces avortons hargneux, qui deviendront plus tard de magnifiques poux, ornés d'une beauté remarquable, monstres à allure de

sage. Il a couvé plusieurs douzaines d'œufs chéris, avec son aile maternelle, sur vos cheveux, desséchés par la succion acharnée de ces étrangers redoutables. La période est promptement venue, où les œufs ont éclaté. Ne craignez rien, ils ne tarderont pas à grandir, ces adolescents philosophes, à travers cette vie éphémère. Ils grandiront tellement, qu'ils vous le feront sentir, avec leurs griffes et leurs suçoirs.

Vous ne savez pas, vous autres, pourquoi ils ne dévorent pas les os de votre tête, et qu'ils se contentent d'extraire, avec leur pompe, la quintessence de votre sang. Attendez un instant, je vais vous le dire. C'est parce qu'ils n'en ont pas la force. Soyez certains que, si leur mâchoire était conforme à la mesure de leurs vœux infinis, la cervelle, la rétine des yeux, la colonne vertébrale, tout votre corps y passerait. Comme une goutte d'eau. Sur la tête d'un jeune mendiant des rues, observez, avec un microscope, un pou qui travaille; vous m'en donnerez des nouvelles. Malheureusement ils sont petits, ces brigands de la longue chevelure. Ils ne seraient pas bons pour être conscrits; car, ils n'ont pas la taille nécessaire exigée par la loi. Ils appartiennent au monde lilliputien de ceux de la courte cuisse, et les aveugles n'hésitent pas à les ranger parmi les infiniment petits. Malheur au cachalot qui se battrait contre un pou. Il serait dévoré en un clin d'œil, malgré sa taille. Il ne resterait pas la queue pour aller annoncer la nouvelle. L'éléphant se laisse caresser. Le pou, non. Je ne vous conseille pas de tenter cet essai périlleux. Gare à vous, si votre main est poilue, ou que seulement elle soit composée d'os et de chair. C'en est fait de vos doigts. Ils craqueront comme s'ils étaient à la torture. La peau disparaît par un étrange enchantement. Les poux sont incapables de commettre autant de mal que leur imagination en médite. Si vous trouvez un pou dans votre route, passez votre chemin, et ne lui léchez pas les papilles de la langue. Il vous arriverait quelque accident. Cela s'est vu

N'importe, je suis déjà content de la quantité de mal qu'il le fait, ô race humaine, seulement, je voudrais qu'il t'en fit davantage.

Jusqu'à quand garderas-tu le culte vermoulu de ce dieu, insensible à tes prières et aux offrandes généreuses que tu lui offres en holocauste expiatoire ? Vois, il n'est pas reconnaissant, ce manitou horrible, des larges coupes de sang et de cervelle que tu répands sur ses autels, pieusement décorés de guirlandes de fleurs Il n'est pas reconnaissant .. car, les tremblements de terre et les tempêtes continuent de sévir depuis le commencement des choses Et, cependant, spectacle digne d'observation, plus il se montre indifférent, plus tu l'admires. On voit que tu te méfies de ses attributs, qu'il cache, et ton raisonnement s'appuie sur cette considération, qu'une divinité d'une puissance extrême peut seule montrer tant de mépris envers les fidèles qui obéissent à sa religion. C'est pour cela que, dans chaque pays, existent des dieux divers, ici, le crocodile, là, la vendeuse d'amour, mais, quand il s'agit du pou, à ce nom sacré, baissant universellement les chaînes de leur esclavage, tous les peuples s'agenouillent ensemble sur le parvis auguste, devant le piédestal de l'idole informe et sanguinaire. Le peuple qui n'obéirait pas à ses propres instincts de rampement, et ferait mine de révolte, disparaîtrait tôt ou tard de la terre, comme la feuille d'automne, anéanti par la vengeance du dieu inexorable.

O pou, à la prunelle recroquevillée, tant que les fleuves répandront la pente de leurs eaux dans les abîmes de la mer; tant que les astres graviteront sur le sentier de leur orbite; tant que le vide muet n'aura pas d'horizon, tant que l'humanité déchirera ses propres flancs par des guerres funestes; tant que la justice divine précipitera ses foudres vengeresses sur ce globe égoïste; tant que l'homme méconnaîtra son créateur, et se narguera de lui, non sans raison, en y mêlant du mépris, ton règne sera assuré

sur l'univers, et ta dynastie étendra ses anneaux de siècle en siècle. Je te salue, soleil levant, libérateur céleste, toi, l'ennemi invisible de l'homme. Continue de dire à la saleté de s'unir avec lui dans des embrassements impurs, et de lui jurer, par des serments, non écrits dans la poudre, qu'elle restera son amante fidèle jusqu'à l'éternité. Baise de temps en temps la robe de cette grande impudique, en mémoire des services importants qu'elle ne manque pas de te rendre. Si elle ne séduisait pas l'homme, avec ses mamelles lascives, il est probable que tu ne pourrais pas exister, toi, le produit de cet accouplement raisonnable et conséquent. O fils de la saleté ! dis à ta mère que, si elle délaisse la couche de l'homme, marchant à travers des routes solitaires, seule et sans appui, elle verra son existence compromise. Que ses entrailles, qui t'ont porté neuf mois dans leurs parois parfumées, s'émeuvent un instant à la pensée des dangers que courrait, par suite, leur tendre fruit, si gentil et si tranquille, mais déjà froid et féroce. Saleté, reine des empires, conserve aux yeux de ma haine le spectacle de l'accroissement insensible des muscles de ta progéniture affamée. Pour atteindre ce but, tu sais que tu n'as qu'à te coller plus étroitement contre les flancs de l'homme. Tu peux le faire, sans inconvénient pour la pudeur, puisque, tous les deux, vous êtes mariés depuis longtemps.

Pour moi, s'il m'est permis d'ajouter quelques mots à cet hymne de glorification, je dirai que j'ai fait construire une fosse, de quarante lieues carrées, et d'une profondeur relative. C'est là que gît, dans sa virginité immonde, une mine vivante de poux. Elle remplit les bas-fonds de la fosse, et serpente ensuite, en larges veines denses, dans toutes les directions. Voici comment j'ai construit cette mine artificielle. J'arrachai un pou femelle aux cheveux de l'humanité. On m'a vu me coucher avec lui pendant trois nuits consécutives, et je le jetai dans la fosse. La fécondation humaine, qui aurait été nulle dans d'au-

tres cas pareils, fut acceptée, cette fois, par la fatalité, et, au bout de quelques jours, des milliers de monstres, grouillant dans un nœud compact de matière, naquirent à la lumière. Ce nœud hideux devint, par le temps, de plus en plus immense, tout en acquérant la propriété liquide du mercure, et se ramifia en plusieurs branches, qui se nourrissent, actuellement, en se dévorant elles-mêmes (la naissance est plus grande que la mortalité), toutes les fois que je ne leur jette pas en pâture un bâlard qui vient de naître, et dont la mère désirait la mort, ou un bras que je vais couper à quelque jeune fille, pendant la nuit, grâce au chloroforme. Tous les quinze ans, les générations de poux, qui se nourrissent de l'homme, diminuent d'une manière notable, et prédisent elles-mêmes, infailliblement, l'époque prochaine de leur complète destruction. Car, l'homme, plus intelligent que son ennemi, parvient à le vaincre. Alors, avec une pelle infernale qui accroît mes forces, j'extrais de cette mine inépuisable des blocs de poux, grands comme des montagnes, je les brise à coups de hache, et je les transporte, pendant les nuits profondes, dans les artères des cités. Là, au contact de la température humaine, ils se dissolvent comme aux premiers jours de leur formation dans les galeries tortueuses de la mine souterraine, se creusent un lit dans le gravier, et se répandent en ruisseaux dans les habitations, comme des esprits nuisibles. Le gardien de la maison aboie sourdement, car il lui semble qu'une légion d'êtres inconnus perce les pores des murs, et apporte la terreur au chevet du sommeil. Peut-être n'êtes-vous pas, sans avoir entendu, au moins, une fois dans votre vie, ces sortes d'abolements douloureux et prolongés. Avec ses yeux impuissants, il tâche de percer l'obscurité de la nuit, car, son cerveau de chien ne comprend pas cela. Ce bourdonnement l'irrite, et il sent qu'il est trahi. Des millions d'ennemis s'abattent ainsi, sur chaque cité, comme des nuages de sauterelles.

En voilà pour quinze ans Ils combattront l'homme, en lui faisant des blessures cuisantes. Après ce laps de temps, j'en enverrai d'autres. Quand je concasse les blocs de matière animée, il peut arriver qu'un fragment soit plus dense qu'un autre Ses atomes s'efforcent avec rage de séparer leur agglomération pour aller tourmenter l'humanité, mais, la cohésion résiste dans sa dureté Par une suprême convulsion, ils engendrent un tel effort, que la pierre, ne pouvant pas disperser ses principes vivants, s'élance elle-même jusqu'au haut des airs, comme par un effet de la poudre, et retombe, en s'enfonçant solidement sous le sol Parfois, le paysan rêveur aperçoit un aérolithe fendre verticalement l'espace, en se dirigeant, du côté du bas, vers un champ de maïs. Il ne sait d où vient la pierre. Vous avez maintenant, claire et succincte, l'explication du phénomène.

Si la terre était couverte de poux, comme de grains de sable le rivage de la mer, la race humaine serait anéantie, en proie à des douleurs terribles. Quel spectacle ! Moi, avec des ailes d'ange, immobile dans les airs, pour le contempler



O mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées, depuis que vos savantes leçons, plus douces que le miel, filtrèrent dans mon cœur, comme une onde rafraîchissante J'aspirais instinctivement, dès le berceau, à boire à votre source, plus ancienne que le soleil, et je continue encore de fouler le parvis sacré de votre temple solennel, moi, le plus fidèle de vos initiés. Il y avait du vague dans mon esprit, un je ne sais quoi épais comme de la fumée, mais, je sus franchir religieusement les degrés qui mènent à votre autel, et vous avez chassé ce voile obscur, comme le vent chasse le damier. Vous avez mis, à la place, une froideur excessive, une prudence consommée et une logique implacable. A l'aide de votre lait

fortifiant, mon intelligence s'est rapidement développée, et a pris des proportions immenses, au milieu de cette clarté ravissante dont vous faites présent, avec prodigalité, à ceux qui vous aiment d'un sincère amour. Arithmétique! algèbre! géométrie! trinité grandiose! triangle lumineux! Celui qui ne vous a pas connues est un insensé! Il mériterait l'épreuve des plus grands supplices; car, il y a du mépris aveugle dans son insouciance ignorante, mais, celui qui vous connaît et vous apprécie ne veut plus rien des biens de la terre, se contente de vos jouissances magiques, et, porté sur vos ailes sombres, ne désire plus que de s'élever, d'un vol léger, en construisant une hélice ascendante, vers la voûte sphérique des cieux. La terre ne lui montre que des illusions et des fantasmagories morales, mais vous, ô mathématiques concises, par l'enchaînement rigoureux de vos propositions tenaces et la constance de vos lois de fer, vous faites luire, aux yeux éblouis, un reflet puissant de cette vérité suprême dont on remarque l'empreinte dans l'ordre de l'univers. Mais, l'ordre qui vous entoure, représenté surtout par la régularité parfaite du carré, l'ami de Pythagore, est encore plus grand; car, le Tout-Puissant s'est révélé complètement, lui et ses attributs, dans ce travail mémorable qui consista à faire sortir, des entrailles du chaos, vos trésors de théorèmes et vos magnifiques splendeurs. Aux époques antiques et dans les temps modernes, plus d'une grande imagination humaine vit son génie, épouvanté, à la contemplation de vos figures symboliques tracées sur le papier brûlant, comme autant de signes mystérieux, vivants d'une haleine latente, que ne comprend pas le vulgaire profane et qui n'étaient que la révélation éclatante d'axiomes et d'hiéroglyphes éternels, qui ont existé avant l'univers et qui se maintiendront après lui. Elle se demande, penchée vers le précipice d'un point d'interrogation fatal, comment se fait-il que les mathématiques contiennent tant d'imposantes gran-

deurs et tant de vérité incontestable, tandis que, si elle les compare à l'homme, elle ne trouve en ce dernier que faux orgueil et mensonge. Alors, cet esprit supérieur, attristé, auquel la familiarité noble de vos conseils fait sentir davantage la petitesse de l'humanité et son incomparable folie, plonge sa tête, blanchie, sur une main décharnée et reste absorbé dans des méditations surnaturelles. Il incline ses genoux devant vous, et sa vénération rend hommage à votre visage divin, comme à la propre image du Tout-Puissant. Pendant mon enfance, vous m'apparûtes, une nuit de mai, aux rayons de la lune, sur une prairie verdoyante, aux bords d'un ruisseau limpide, toutes les trois égales en grâce et en pudeur, toutes les trois pleines de majesté comme des reines. Vous fîtes quelques pas vers moi, avec votre longue robe, flottante comme une vapeur, et vous m'attirâtes vers vos fières mamelles, comme un fils béni. Alors, j'accourus avec empressement, mes mains crispées sur votre blanche gorge. Je me suis nourri, avec reconnaissance, de votre manne féconde, et j'ai senti que l'humanité grandissait en moi, et devenait meilleure. Depuis ce temps, ô déesses rivales, je ne vous ai pas abandonnées. Depuis ce temps, que de projets énergiques, que de sympathies, que je croyais avoir gravées sur les pages de mon cœur, comme sur du marbre, n'ont-elles pas effacé lentement, de ma raison désabusée, leurs lignes configuratives, comme l'aube naissante efface les ombres de la nuit ! Depuis ce temps, j'ai vu la mort, dans l'intention, visible à l'œil nu, de peupler les tombeaux, ravager les champs de bataille, engraisés par le sang humain et faire pousser des fleurs matinales par-dessus les funèbres ossements. Depuis ce temps, j'ai assisté aux révolutions de notre globe ; les tremblements de terre, les volcans, avec leur lave embrasée, le simoun du désert et les naufrages de la tempête ont eu ma présence pour spectateur impassible. Depuis ce temps, j'ai vu plusieurs générations hu

maines élever, le matin, ses ailes et ses yeux, vers l'espace, avec la joie inexpérimentée de la chrysalide qui salue sa dernière métamorphose, et mourir, le soir, avant le coucher du soleil, la tête courbée, comme des fleurs fanées que balance le sifflement plaintif du vent. Mais, vous, vous restez toujours les mêmes. Aucun changement, aucun air empesté n'effleure les rocs escarpés et les vallées immenses de votre identité. Vos pyramides modestes dureront davantage que les pyramides d'Égypte, fourmilières élevées par la stupidité et l'esclavage. La fin des siècles verra encore debout sur les ruines des temps, vos chiffres cabalistiques, vos équations laconiques et vos lignes sculpturales siéger à la droite vengeresse du Tout-Puissant, tandis que les étoiles s'enfonceront, avec désespoir, comme des trombes, dans l'éternité d'une nuit horrible et universelle, et que l'humanité, grimaçante, songera à faire ses comptes avec le jugement dernier. Merci, pour les services innombrables que vous m'avez rendus. Merci, pour les qualités étrangères dont vous avez enrichi mon intelligence. Sans vous, dans ma lutte contre l'homme, j'aurais peut-être été vaincu. Sans vous, il m'aurait fait rouler dans le sable et embrasser la poussière de ses pieds. Sans vous, avec une griffe perfide, il aurait labouré ma chair et mes os. Mais, je me suis tenu sur mes gardes, comme un athlète expérimenté. Vous me donnâtes la froideur qui surgit de vos conceptions sublimes, exemptes de passion. Je m'en servis pour rejeter avec dédain les jouissances éphémères de mon court voyage et pour renvoyer de ma porte les offres sympathiques, mais trompeuses, de mes semblables. Vous me donnâtes la prudence opiniâtre qu'on déchiffre à chaque pas dans vos méthodes admirables de l'analyse, de la synthèse et de la déduction. Je m'en servis pour dérouter les ruses pernicieuses de mon ennemi mortel, pour l'attaquer, à mon tour, avec adresse, et plonger, dans les viscères de l'homme, un poignard aigu qui restera à ja-

mais enfoncé dans son corps, car, c'est une blessure dont il ne se relèvera pas. Vous me donnâtes la logique, qui est comme l'âme elle-même de vos enseignements, pleins de sagesse; avec ses syllogismes, dont le labyrinthe compliqué n'en est que plus compréhensible, mon intelligence sentit s'accroître du double ses forces audacieuses. A l'aide de cet auxiliaire terrible, je découvris, dans l'humanité, en nageant vers les bas-fonds, en face de l'écueil de la haine, la méchanceté noire et hideuse, qui croupissait au milieu de miasmes délétères, en s'admirant le nombril. Le premier, je découvris, dans les ténèbres de ses entrailles, ce vice néfaste, le mal' supérieur en lui au bien. Avec cette arme empoisonnée que vous me prêtâtes, je fis descendre, de son piédestal, construit par la lâcheté de l'homme, le Créateur lui-même! Il grinça des dents et subit cette injure ignominieuse, car il avait pour adversaire quelqu'un de plus fort que lui. Mais, je le laisserai de côté, comme un paquet de ficelles, afin d'abaisser mon vol. . Le penseur Descartes faisait, une fois, cette réflexion que rien de solide n'avait été bâti sur vous. C'était une manière ingénieuse de faire comprendre que le premier venu ne pouvait pas, sur le coup, découvrir votre valeur inestimable. En effet, quoi de plus solide que les trois qualités principales déjà nommées qui s'élèvent, entrelacées comme une couronne unique, sur le sommet auguste de votre architecture colossale? Monument qui grandit sans cesse de découvertes quotidiennes, dans vos mines de diamant, et d'explorations scientifiques, dans vos superbes domaines. O mathématiques saintes, puissiez-vous, par votre commerce perpétuel, consoler le reste de mes jours de la méchanceté de l'homme et de l'injustice du Grand-Tout!



« O lampe au bec d'argent, mes yeux t'aperçoi-

« vent dans les airs, compagne de la voûte des cathé-
« drales, et cherchent la raison de cette suspension
« On dit que tes lueurs éclairent, pendant la nuit, la
« tourbe de ceux qui viennent adorer le Tout-Puis-
« sant et que tu montres aux repentis le chemin qui
« mène à l'autel. Ecoute, c'est fort possible; mais .
« est-ce que tu as besoin de rendre de pareils services
« à ceux auxquels tu ne dis rien ? Laisse, plongées
« dans les ténèbres, les colonnes des basiliques; et,
« lorsqu'une bouffée de la tempête sur laquelle le
« démon tourbillonne, emporté dans l'espace, péné-
« trera, avec lui, dans le saint lieu, en y répandant
« l'effroi, au lieu de lutter, courageusement, contre
« la rafale empestée du prince du mal, éteins-toi
« subitement, sous son souffle fiévreux, pour qu'il
« puisse, sans qu'on le voie, choisir ses victimes
« parmi les croyants agenouillés Si tu fais cela, tu
« peux dire que je te devrai tout mon bonheur.
« Quand tu reluis ainsi, en répandant tes clartés
« indécises, mais suffisantes, je n'ose pas me livrer
« aux suggestions de mon caractère, et je reste,
« sous le portique sacré, en regardant par le portail
« entrouvert, ceux qui échappent à ma vengeance,
« dans le sein du Seigneur. O lampe poétique! toi
« qui serais mon amie si tu pouvais me compren-
« dre, quand mes pieds foulent le basalte des égli-
« ses, dans les heures nocturnes, pourquoi te mets-
« tu à briller d'une manière qui, je l'avoue, me paraît
« extraordinaire ? Tes reflets se colorent, alors, des
« nuances blanches de la lumière électrique; l'œil ne
« peut pas te fixer; et tu éclaires d'une flamme nou-
« velle et puissante les moindres détails du chenil
« du Créateur, comme si tu étais en proie à une
« sainte colère Et, quand je me retire après avoir
« blasphémé, tu redeviens inaperçue, modeste et
« pâle, sûre d'avoir accompli un acte de justice.
« Dis-moi un peu; serait-ce, parce que tu connais
« les détours de mon cœur, que, lorsqu'il m'arrive
« d'apparaître où tu veilles, tu t'empresses de dési-

« gner ma présence peinicieuse, et de porter l'atten-
« tion des adorateurs vers le côté où vient de se
« montrer l'ennemi des hommes ? Je penche vers
« cette opinion; car, moi aussi, je commence à te
« connaître, et je sais qui tu es, vieille sorcière, qui
« veilles si bien sur les mosquées sacrées, où se pa-
« vane, comme la crête d'un coq, ton maître curieux.
« Vigilante gardienne, tu t'es donné une mission
« folle. Je t'avertis; la première fois que tu me dési-
« gneras à la prudence de mes semblables, par l'aug-
« mentation de tes lueurs phosphorescentes, comme
« je n'aime pas ce phénomène d'optique, qui n'est
« mentionné, du reste, dans aucun livre de physique,
« je te prends par la peau de ta poitrine, en accro-
« chant mes griffes aux escarres de ta nuque tei-
« gneuse, et je te jette dans la Seine Je ne prétends
« pas que, lorsque je ne te fais rien, tu te comportes
« sciemment d'une manière qui me soit nuisible. Là,
« je te permettrai de briller autant qu'il me sera
« agréable; là, tu me nargueras avec un sourire
« inextinguible; là, convaincue de l'incapacité de ton
« huile criminelle, tu l'urineras avec amertume. »
Après avoir parlé ainsi, Maldoror ne sort pas du temple, et reste les yeux fixés sur la lampe du saint lieu.. Il croit voir une espèce de provocation, dans l'attitude de cette lampe, qui l'irrite au plus haut degré, par sa présence inopportune. Il se dit que, si quelque âme est renfermée dans cette lampe, elle est lâche de ne pas répondre, à une attaque loyale, par la sincérité Il bat l'air de ses bras nerveux et souhaiterait que la lampe se transformât en homme; il lui ferait passer un mauvais quart d'heure, il se le promet. Mais, le moyen qu'une lampe se change en homme; ce n'est pas naturel. Il ne se résigne pas, et va chercher, sur le parvis de la misérable pagode, un caillou plat, à tranchant effilé. Il le lance en l'air avec force... la chaîne est coupée, par le milieu, comme l'herbe par la faux, et l'instrument du culte tombe à terre, en répandant son huile

sur les dalles .. Il saisit la lampe pour la porter dehors, mais elle résiste et grandit Il lui semble voir des ailes sur ses flancs, et la partie supérieure revêt la forme d'un buste d'ange. Le tout veut s'élever en l'air pour prendre son essor, mais il le retient d'une main ferme Une lampe et un ange qui forment un même corps, voilà ce que l'on ne voit pas souvent. Il reconnaît la forme de la lampe, il reconnaît la forme de l'ange; mais, il ne peut pas les scinder dans son esprit; en effet, dans la réalité, elles sont collées l'une dans l'autre, et ne forment qu'un corps indépendant et libre, mais, lui croit que quelque nuage a voilé ses yeux, et lui a fait perdre un peu de l'excellence de sa vue Néanmoins, il se prépare à la lutte avec courage, car son adversaire n'a pas peur. Les gens naïfs racontent, à ceux qui veulent les croire, que le portail sacré se referma de lui-même, en roulant sur ses gonds affligés, pour que personne ne pût assister à cette lutte impie, dont les péripéties allaient se dérouler dans l'enceinte du sanctuaire violé L'homme au manteau, pendant qu'il reçoit des blessures cruelles avec un glaive invisible, s'efforce de rapprocher de sa bouche la figure de l'ange, il ne pense qu'à cela, et tous ses efforts se portent vers ce but. Celui-ci perd son énergie, et paraît pressentir sa destinée. Il ne lutte plus que faiblement, et l'on voit le moment où son adversaire pourra l'embrasser à son aise, si c'est ce qu'il veut faire. Eh bien, le moment est venu. Avec ses muscles, il étrangle la gorge de l'ange, qui ne peut plus respirer, et lui renverse le visage, en l'appuyant sur sa poitrine odieuse. Il est un instant touché du sort qui attend cet être céleste, dont il aurait volontiers fait son ami. Mais, il se dit que c'est l'envoyé du Seigneur, et il ne peut pas retenir son courroux. C'en est fait, quelque chose d'horrible va rentrer dans la cage du temps! Il se penche, et porte la langue, imbibée de salive, sur cette joue angélique, qui jette des regards suppliants. Il promène quelque temps

sa langue sur cette joue. Oh!... voyez!... voyez donc!... la joue blanche et rose est devenue noire, comme un charbon! Elle exhale des miasmes putrides. C'est la gangrène; il n'est plus permis d'en douter. Le mal rongeur s'étend sur toute la figure, et de là, exerce ses furies sur les parties basses, bientôt, tout le corps n'est qu'une vaste plaie immonde. Lui-même, épouvanté (car, il ne croyait pas que sa langue contînt un poison d'une telle violence), il ramasse la lampe et s'enfuit de l'église. Une fois dehors, il aperçoit dans les airs une forme noirâtre, aux ailes brûlées, qui dirige péniblement son vol vers les régions du ciel. Ils se regardent tous les deux, pendant que l'ange monte vers les hauteurs sereines du bien, et que lui, Maldoror, au contraire, descend vers les abîmes vertigineux du mal. Quel regard! Tout ce que l'humanité a pensé depuis soixante siècles, et ce qu'elle pensera encore, pendant les siècles suivants, pourrait y contenir aisément, tant de choses se dirent-ils, dans cet adieu suprême! Mais, on comprend que c'étaient des pensées plus élevées que celles qui jaillissent de l'intelligence humaine; d'abord, à cause des deux personnages, et puis, à cause de la circonstance. Ce regard les noua d'une amitié éternelle. Il s'étonne que le Créateur puisse avoir des missionnaires d'une âme si noble. Un instant, il croit s'être trompé, et se demande s'il aurait dû suivre la route du mal, comme il l'a fait. Le trouble est passé, il persévère dans sa résolution; et il est glorieux, d'après lui, de vaincre tôt ou tard le Grand-Tout, afin de régner à sa place sur l'univers entier, et sur des légions d'anges aussi beaux. Celui-ci lui fait comprendre, sans parler, qu'il reprendra sa forme primitive, à mesure qu'il montera vers le ciel; laisse tomber une larme, qui rafraîchit le front de celui qui lui a donné la gangrène; et disparaît peu à peu, comme un vautour, en s'élevant au milieu des nuages. Le coupable regarde la lampe, cause de ce qui précède. Il court comme un insensé à travers les rues, se

dirige vers la Seine, et lance la lampe par-dessus le parapet. Elle tourbillonne, pendant quelques instants, et s'enfonce définitivement dans les eaux bourbeuses. Depuis ce jour, chaque soir, dès la tombée de la nuit, l'on voit une lampe brillante qui surgit et se maintient, gracieusement, sur la surface du fleuve, à la hauteur du pont Napoléon, en portant, au lieu d'anse, deux mignonnes ailes d'ange. Elle s'avance lentement, sur les eaux, passe sous les arches du pont de la Gare et du pont d'Austerlitz, et continue son sillage silencieux, sur la Seine, jusqu'au pont de l'Alma. Une fois en cet endroit, elle remonte avec facilité le cours de la rivière, et revient au bout de quatre heures à son point de départ. Ainsi de suite, pendant toute la nuit. *Ses lueurs, blanches comme la lumière électrique*, effacent les becs de gaz qui longent les deux rives, et, entre lesquels, elle s'avance comme une reine, solitaire, impénétrable, *avec un sourire inextinguible, sans que son huile se répande avec amertume*. Au commencement, les bateaux lui faisaient la chasse; mais, elle déjouait ces vains efforts, échappait à toutes les poursuites, en plongeant, comme une coquette, et reparaisait, plus loin, à une grande distance. Maintenant, les marins superstitieux, lorsqu'ils la voient, rament vers une direction opposée, et retiennent leurs chansons. Quand vous passez sur un pont, pendant la nuit, faites bien attention, vous êtes sûr de voir briller la lampe, ici ou là; mais, on dit qu'elle ne se montre pas à tout le monde. Quand il passe sur les ponts un être humain qui a quelque chose sur la conscience, elle éteint subitement ses reflets, et le passant, épouvanté, fouille en vain, d'un regard désespéré, la surface et le limon du fleuve. Il sait ce que cela signifie. Il voudrait croire qu'il a vu la céleste lueur; mais, il se dit que la lumière venait du devant des bateaux ou de la réflexion des becs de gaz; et il a raison... Il sait que, cette disparition, c'est lui qui en est la cause; et, plongé dans de tristes réflexions, il hâte

le pas pour gagner sa demeure. Alors, la lampe au bec d'argent reparait à la surface, et poursuit sa marche, à travers des arabesques élégantes et capricieuses.



Ecoutez les pensées de mon enfance, quand je me réveillais, humains, à la verge rouge « Je viens de me réveiller, mais, ma pensée est encore engourdie. Chaque matin, je ressens un poids dans la tête. Il est rare que je trouve le repos dans la nuit, car, des rêves affreux me tourmentent, quand je parviens à m'endormir. Le jour, ma pensée se fatigue dans des méditations bizarres, pendant que mes yeux errent au hasard dans l'espace, et, la nuit, je ne peux pas dormir. Quand faut-il alors que je dorme ? Cependant, la nature a besoin de réclamer ses droits. Comme je la dédaigne, elle rend ma figure pâle et fait luire mes yeux avec la flamme aigre de la fièvre. Au reste, je ne demanderais pas mieux que de ne pas épuiser mon esprit à réfléchir continuellement, mais, quand même je ne le voudrais pas, mes sentiments consternés m'entraînent invinciblement vers cette pente. Je me suis aperçu que les autres enfants sont comme moi, mais, ils sont plus pâles encore, et leurs sourcils sont froncés, comme ceux des hommes, nos frères aînés. O Créateur de l'univers, je ne manquerai pas, ce matin, de t'offrir l'encens de ma prière infantine. Quelquefois je l'oublie, et j'ai remarqué que, ces jours-là, je me sens plus heureux qu'à l'ordinaire; ma poitrine s'épanouit, libre de toute contrainte, et je respire, plus à l'aise, l'air embaumé des champs; tandis que, lorsque j'accomplis le pénible devoir, ordonné par mes parents, de t'adresser quotidiennement un cantique de louanges, accompagné de l'ennui inséparable que me cause sa laborieuse invention, alors, je suis triste et irrité, le reste de la journée, parce qu'il ne me semble pas logique et naturel de dire ce que je ne pense pas, et je recherche le

recul des immenses solitudes, Si je leur demande l'explication de cet état étrange de mon âme, elles ne me répondent pas. Je voudrais t'aimer et t'adorer, mais, tu es trop puissant, et il y a de la crainte, dans mes hymnes. Si, par une seule manifestation de ta pensée, tu peux détruire ou créer des mondes, mes faibles prières ne te seront pas utiles, si, quand il te plaît, tu envoies le choléra ravager les cités, ou la mort emporter dans ses serres, sans aucune distinction, les quatre âges de la vie, je ne veux pas me lier avec un ami si redoutable. Non pas que la haine conduise le fil de mes raisonnements, mais, j'ai peur, au contraire, de ta propre haine, qui, par un ordre capricieux, peut sortir de ton cœur et devenir immense, comme l'envergure du condor des Andes. Tes amusements équivoques ne sont pas à ma portée, et j'en serais probablement la première victime. Tu es le Tout-Puissant; je ne te conteste pas ce titre, puisque, toi seul, as le droit de le porter, et que tes désirs, aux conséquences funestes ou heureuses, n'ont de terme que toi-même. Voilà précisément pourquoi il me serait douloureux de marcher à côté de ta cruelle tunique de saphir, non pas comme ton esclave, mais pouvant l'être d'un moment à l'autre. Il est vrai que, lorsque tu descends en toi-même, pour scruter ta conduite souveraine, si le fantôme d'une injustice passée, commise envers cette malheureuse humanité, qui t'a toujours obéi, comme ton ami le plus fidèle, dresse, devant toi, les vertèbres immobiles d'une épine dorsale vengeresse, ton œil hagard laisse tomber la larme épouvantée du remords tardif, et qu'alors, les cheveux hérissés, tu crois, toi-même, prendre, sincèrement, la résolution de suspendre, à jamais, aux broussailles du néant, les jeux inconcevables de ton imagination de tigre, qui serait burlesque, si elle n'était pas lamentable, mais, je sais aussi que la constance n'a pas fixé, dans tes os, comme une moelle tenace, le harpon de sa demeure éternelle, et que tu retombes assez souvent, toi et tes pensées, recouver-

tes de la lèpre noire de l'erreur, dans le lac funèbre des sombres malédictions. Je veux croire que celles-ci sont inconscientes (quoiqu'elles n'en renferment pas moins leur venin fatal), et que le mal et le bien, unis ensemble, se répandent en bonds impétueux de ta royale poitrine gangrenée, comme le torrent du rocher, par le charme secret d'une force aveugle; mais, rien ne m'en fournit la preuve. J'ai vu, trop souvent, les dents immondes claquer de rage, et ton auguste face, recouverte de la mousse des temps, rougir, comme un charbon ardent, à cause de quelque futilité microscopique que les hommes avaient commise, pour pouvoir m'arrêter, plus longtemps, devant le poteau indicateur de cette hypothèse bonasse. Chaque jour, les mains jointes, j'élèverai vers toi les accents de mon humble prière, puisqu'il le faut; mais, je t'en supplie, que ta providence ne pense pas à moi; laisse-moi de côté, comme le ver-misseau qui rampe sous la terre. Sache que je préférerais me nourrir avidement des plantes marines d'îles inconnues et sauvages, que les vagues tropicales entraînent, au milieu de ces parages, dans leur sein écumeux, que de savoir que tu m' observes, et que tu portes, dans ma conscience, ton scalpel qui ricane. Elle vient de te révéler la totalité de mes pensées, et j'espère que ta prudence applaudira facilement au bon sens dont elles gardent l'ineffaçable empreinte. A part ces réserves faites sur le genre de relations plus ou moins intimes que je dois garder avec toi, ma bouche est prête, à n'importe quelle heure du jour, à exhaler, comme un souffle artificiel, le flot de mensonges que ta gloriole exige sévèrement de chaque humain, dès que l'aurore s'élève bleuâtre, cherchant la lumière dans les replis de satin du crépuscule, comme, moi, je recherche la bonté, excité par l'amour du bien. Mes années ne sont pas nombreuses, et, cependant, je sens déjà que la bonté n'est qu'un assemblage de syllabes sonores, je ne l'ai trouvée nulle part. Tu laisses trop percer ton caractère;

il faudrait le cacher avec plus d'adresse. Au reste, peut-être que je me trompe et que tu fais exprès; car, tu sais mieux qu'un autre comment tu dois te conduire. Les hommes, eux, mettent leur gloire à t'imiter; c'est pourquoi la bonté sainte ne reconnaît pas son tabernacle dans leurs yeux farouches. tel père, tel fils. Quoiqu'on doive penser de ton intelligence, je n'en parle que comme un critique impartial. Je ne demande pas mieux que d'avoir été induit en erreur. Je ne désire pas te montrer la haine que je te porte et que je couve avec amour, comme une fille chérie; car, il vaut mieux la cacher à tes yeux et prendre seulement, devant toi, l'aspect d'un censeur sévère, chargé de contrôler tes actes impurs. Tu cesseras ainsi tout commerce actif avec elle, tu l'oublieras et tu détruiras complètement cette punaise avide qui ronge ton foie. Je préfère plutôt te faire entendre des paroles de rêverie et de douceur... Oui, c'est toi qui as créé le monde et tout ce qu'il renferme. Tu es parfait. Aucune vertu ne te manque. Tu es très-puissant, chacun le sait. Que l'univers entier entonne, à chaque heure du temps, ton cantique éternel! Les oiseaux te bénissent, en prenant leur essor dans la campagne. Les étoiles t'appartiennent... Ainsi soit-il! » Après ces commencements, étonnez-vous de me trouver tel que je suis!



Je cherchais une âme qui me ressemblât, et je ne pouvais pas la trouver. Je fouillais tous les recoins de la terre, ma persévérance était inutile. Cependant, je ne pouvais pas rester seul. Il fallait quelqu'un qui approuvât mon caractère; il fallait quelqu'un qui eût les mêmes idées que moi. C'était le matin; le soleil se leva à l'horizon, dans toute sa magnificence, et voilà qu'à mes yeux se lève aussi un jeune homme, dont la présence engendrait des fleurs sur son passage. Il s'approcha de moi, et, me tendant

la main : « Je suis venu vers toi, toi, qui me cherches. Bénissons ce jour heureux » Mais, moi : « Vatt-en, je ne t'ai pas appelé; je n'ai pas besoin de ton amitié. » C'était le soir, la nuit commençait à étendre la noirceur de son voile sur la nature. Une belle femme, que je ne faisais que distinguer, étendait aussi sur moi son influence enchanteresse, et me regardait avec compassion, cependant, elle n'osait me parler. Je dis : « Approche-toi de moi, afin que je distingue nettement les traits de ton visage, car, la lumière des étoiles n'est pas assez forte, pour les éclairer à cette distance » Alors, avec une démarche modeste, et les yeux baissés, elle foula l'herbe du gazon, en se dirigeant de mon côté. Dès que je la vis : « Je vois que la bonté et la justice ont fait résidence dans ton cœur nous ne pourrions pas vivre ensemble. Maintenant, tu admires ma beauté, qui a bouleversé plus d'une; mais, tôt ou tard, tu te repentiras de m'avoir consacré ton amour, car, tu ne connais pas mon âme. Non que je te sois jamais infidèle celle qui se livre à moi avec tant d'abandon et de confiance, avec autant de confiance et d'abandon, je me livre à elle, mais, mets-te le dans la tête, pour ne jamais l'oublier. les loups et les agneaux ne se regardent pas avec des yeux doux. » Que me fallait-il donc, à moi, qui rejetais, avec tant de dégoût, ce qu'il y avait de plus beau dans l'humanité! ce qu'il me fallait, je n'aurais pas su le dire. Je n'étais pas encore habitué à me rendre un compte rigoureux des phénomènes de mon esprit, au moyen des méthodes que recommande la philosophie. Je m'assis sur un roc, près de la mer. Un navire venait de mettre toutes voiles pour s'éloigner de ce parage : un point imperceptible venait de paraître à l'horizon, et s'approchait peu à peu, poussé par la rafale, en grandissant avec rapidité. La tempête allait commencer ses attaques, et déjà le ciel s'obscurcissait, en devenant d'un noir presque aussi hideux que le cœur de l'homme. Le navire, qui était un grand vaisseau de

guerre, venait de jeter toutes ses ancres, pour ne pas être balayé sur les rochers de la côte. Le vent sifflait avec fureur des quatre points cardinaux, et mettait les voiles en charpie. Les coups de tonnerre éclataient au milieu des éclairs, et ne pouvaient surpasser le bruit des lamentations qui s'entendaient sur la maison sans bases, sépulcre mouvant. Le roulis de ces masses aqueuses n'était pas parvenu à rompre les chaînes des ancres, mais, leurs secousses avaient entr'ouvert une voie d'eau, sur les flancs du navire. Brèche énorme; car, les pompes ne suffirent pas à rejeter les paquets d'eau salée qui viennent, en écumant, s'abattre sur le pont, comme des montagnes. Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme; mais, il sombre avec lenteur.. avec majesté. Celui qui n'a pas vu un vaisseau sombrer au milieu de l'ouragan, de l'intermittence des éclairs et de l'obscurité la plus profonde, pendant que ceux qu'il contient sont accablés de ce désespoir que vous savez, celui-là ne connaît pas les accidents de la vie. Enfin, il s'échappe un cri universel de douleur immense d'entre les flancs du vaisseau, tandis que la mer redouble ses attaques redoutables. C'est le cri qu'a fait pousser l'abandon des forces humaines. Chacun s'enveloppe dans le manteau de la résignation, et remet son sort entre les mains de Dieu. On s'accule comme un troupeau de moutons. Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme, mais, il sombre avec lenteur.. avec majesté. Ils ont fait jouer les pompes pendant tout le jour. Efforts inutiles. La nuit est venue, épaisse, implacable, pour mettre le comble à ce spectacle gracieux. Chacun se dit qu'une fois dans l'eau, il ne pourra plus respirer; car, d'aussi loin qu'il fait revenir sa mémoire, il ne se reconnaît aucun poisson pour ancêtre; mais, il s'exhorte à retenir son souffle le plus longtemps possible, afin de prolonger sa vie de deux ou trois secondes; c'est là l'ironie vengeresse qu'il veut adresser à la mort... Le navire en détresse tire des coups

de canon d'alarme; mais, il sombre avec lenteur... avec majesté. Il ne sait pas que le vaisseau, en s'enfonçant, occasionne une puissante circonvolution des houles autour d'elles-mêmes; que le limon bourbeux s'est mêlé aux eaux troublées, et qu'une force qui vient de dessous, contre-coup de la tempête qui exerce ses ravages en haut, imprime à l'élément des mouvements saccadés et nerveux. Ainsi, malgré la provision de sang-froid qu'il ramasse d'avance, le futur noyé, après réflexion plus ample, devra se sentir heureux, s'il prolonge sa vie, dans les tourbillons de l'abîme, de la moitié d'une respiration ordinaire, afin de faire bonne mesure. Il lui sera donc impossible de narguer la mort, son suprême vœu. Le navire en détresse tire des coups de canon d'alarme, mais, il sombre avec lenteur... avec majesté. C'est une erreur. Il ne tire plus des coups de canon, il ne sombre pas. La coquille de noix s'est engouffrée complètement. O ciel! comment peut-on vivre, après avoir éprouvé tant de voluptés! Il venait de m'être donné d'être témoin des agonies de mort de plusieurs de mes semblables. Minute par minute, je suivais les péripéties de leurs angoisses. Tantôt, le beuglement de quelque vieille, devenue folle de peur, faisait prime sur le marché. Tantôt, le seul glapissement d'un enfant en mamelles empêchait d'entendre le commandement des manœuvres. Le vaisseau était trop loin pour percevoir distinctement les gémissements que m'apportait la rafale; mais, je les rapprochais par la volonté, et l'illusion d'optique était complète. Chaque quart d'heure, quand un coup de vent, plus fort que les autres, rendant ses accents lugubres à travers le cri des pétrels effarés, disloquait le navire dans un craquement longitudinal, et augmentait les plaintes de ceux qui allaient être offerts en holocauste à la mort, je m'enfonçais dans la joue la pointe aiguë d'un fer, et je pensais secrètement : « Ils souffrent davantage! » J'avais, au moins, ainsi, un terme de comparaison. Du ri-

vage, je les apostrophais, en leur lançant des imprécations et des menaces. Il me semblait qu'ils devaient m'entendre ! Il me semblait que ma haine et mes paroles, franchissant la distance, anéantissaient les lois physiques du son, et parvenaient, distinctes, à leurs oreilles, assourdies par les mugissements de l'océan en courroux ! Il me semblait qu'ils devaient penser à moi, et exhaler leur vengeance en impuissante rage ! De temps à autre, je jetais les yeux vers les cités, endormies sur la terre ferme ; et, voyant que personne ne se doutait qu'un vaisseau allait sombrer, à quelques milles du rivage, avec une couronne d'oiseaux de proie et un piédestal de géants aquatiques, au ventre vide, je reprenais courage, et l'espérance me revenait · j'étais donc sûr de leur perte ! Ils ne pouvaient échapper ! Par surcroît de précaution, j'avais été chercher mon fusil à deux coups, afin que, si quelque naufragé était tenté d'aborder les rochers à la nage, pour échapper à une mort imminente, une balle sur l'épaule lui fracassât le bras, et l'empêchât d'accomplir son dessein. Au moment le plus furieux de la tempête, je vis, surnageant sur les eaux, avec des efforts désespérés, une tête énergique, aux cheveux hérissés. Il avalait des litres d'eau, et s'enfonçait dans l'abîme, ballotté comme un liège. Mais, bientôt, il apparaissait de nouveau, les cheveux ruisselants ; et, fixant l'œil sur le rivage, il semblait défier la mort. Il était admirable de sang-froid. Une large blessure sanglante, occasionnée par quelque pointe d'écueil caché, balafrait son visage intrépide et noble. Il ne devait pas avoir plus de seize ans ; car, à peine, à travers les éclairs qui illuminaient la nuit, le duvet de la pêche s'apercevait sur sa lèvre. Et, maintenant, il n'était plus qu'à deux cents mètres de la falaise ; et je le dévisageais facilement. Quel courage ! Quel esprit indomptable ! Comme la fixité de sa tête semblait narguer le destin, tout en fendant avec vigueur l'onde, dont les sillons s'ouvraient difficilement de-

vant lui ! . . Je l'avais décidé d'avance Je me devais à moi-même de tenir ma promesse : l'heure dernière avait sonné pour tous, aucun ne devait en échapper. Voilà ma résolution; rien ne la changerait. Un son sec s'entendit, et la tête aussitôt s'enfonça, pour ne plus reparaitre. Je ne puis pas à ce meurtre autant de plaisir qu'on pourrait le croire; et, c'était, précisément, parce que j'étais rassasié de toujours tuer, que je le faisais dorénavant par simple habitude, dont on ne peut se passer, mais, qui ne procure qu'une jouissance légère Le sens est émoussé, endurci Quelle volupté ressentir à la mort de cet être humain, quand il y en avait plus d'une centaine, qui allaient s'offrir à moi, en spectacle, dans leur lutte dernière contre les flots, une fois le navire submergé ? A cette mort, je n'avais même pas l'attrait du danger, car, la justice humaine, bercée par l'ouragan de cette nuit affreuse, sommeillait dans les maisons, à quelques pas de moi. Aujourd'hui que les années pèsent sur mon corps, je le dis avec sincérité, comme une vérité suprême et solennelle : je n'étais pas aussi cruel qu'on l'a raconté ensuite, parmi les hommes, mais, des fois, leur méchanceté exerçait ses ravages persévérants pendant des années entières. Alors, je ne connaissais plus de borne à ma fureur, il me prenait des accès de cruauté, et je devenais terrible pour celui qui s'approchait de mes yeux hagards, si toutefois il appartenait à ma race. Si c'était un cheval ou un chien, je le laissais passer : avez-vous entendu ce que je viens de dire ? Malheureusement, la nuit de cette tempête, j'étais dans un de ces accès, ma raison s'était envolée (car, ordinairement, j'étais aussi cruel, mais, plus prudent); et tout ce qui tomberait, cette fois-là, entre mes mains, devait périr; je ne prétends pas m'excuser de mes torts. La faute n'en est pas toute à mes semblables. Je ne fais que constater ce qui est, en attendant le jugement dernier qui me fait gratter la nuque d'avance... Que m'importe le jugement dernier !

Ma raison ne s'envole jamais, comme je le disais pour vous tromper. Et, quand je commets un crime, je sais ce que je fais . je ne voulais pas faire autre chose ! Debout sur le rocher, pendant que l'ouragan fouettait mes cheveux et mon manteau, j'épiais dans l'extase cette force de la tempête, s'acharnant sur un navire, sous un ciel sans étoiles. Je suivis, dans une attitude triomphante, toutes les péripéties de ce drame, depuis l'instant où le vaisseau jeta ses ancres, jusqu'au moment où il s'engloutit, habit fatal qui entraîna, dans les boyaux de la mer, ceux qui s'en étaient revêtus comme d'un manteau. Mais, l'instant s'approchait, où j'allais, moi-même, me mêler comme acteur à ces scènes de la nature bouleversée. Quand la place où le vaisseau avait soutenu le combat montra clairement que celui-ci avait été passer le reste de ses jours au rez-de-chaussée de la mer, alors, ceux qui avaient été emportés avec les flots reparurent en partie à la surface. Ils se prirent à bras-le-corps, deux par deux, trois par trois ; c'était le moyen de ne pas sauver leur vie ; car, leurs mouvements devenaient embarrassés, et ils coulaient bas comme des cruches percées... Quelle est cette armée de monstres marins qui fend les flots avec vitesse ? Ils sont six ; leurs nageoires sont vigoureuses, et s'ouvrent un passage, à travers les vagues soulevées. De tous ces êtres humains, qui remuent les quatre membres dans ce continent peu ferme, les requins ne font bientôt qu'une omelette sans œufs, et se la partagent d'après la loi du plus fort. Le sang se mêle aux eaux, et les eaux se mêlent au sang. Leurs yeux féroces éclairent suffisamment la scène du carnage. . Mais, quel est encore ce tumulte des eaux, là-bas, à l'horizon ? On dirait une trombe qui s'approche. Quels coups de rame ! J'aperçois ce que c'est. Une énorme femelle de requin vient prendre part au pâté de foie de canard, et manger du bouilli froid. Elle est furieuse ; car, elle arrive affamée. Une lutte s'engage entre elle et les requins, pour se disputer les quelques membres

palpitants qui flottent par-ci, par-là, sans rien dire, sur la surface de la crème rouge. A droite, à gauche, elle lance des coups de dent qui engendrent des blessures mortelles. Mais, trois requins vivants l'entourent encore, et elle est obligée de tourner en tous sens, pour déjouer leurs manœuvres. Avec une émotion croissante, inconnue jusqu'alors, le spectateur, placé sur le rivage, suit cette bataille navale d'un nouveau genre. Il a les yeux fixés sur cette courageuse femelle de requin, aux dents si fortes. Il n'hésite plus, il épaula son fusil, et, avec son adresse habituelle, il loge sa deuxième balle dans l'ouïe d'un des requins, au moment où il se montrait au-dessus d'une vague. Restent deux requins qui n'en témoignent qu'un acharnement plus grand. Du haut du rocher, l'homme à la salive saumâtre, se jette à la mer, et nage vers le tapis agréablement coloré, en tenant à la main ce couteau d'acier qui ne l'abandonne jamais. Désormais, chaque requin a affaire à un ennemi. Il s'avance vers son adversaire fatigué, et, prenant son temps, lui enfonce dans le ventre sa lame aigüe. La citadelle mobile se débarrasse facilement du dernier adversaire. Se trouvent en présence le nageur et la femelle de requin, sauvée par lui. Ils se regardèrent entre les yeux pendant quelques minutes, et chacun s'étonna de trouver tant de férocité dans les regards de l'autre. Ils tournent en rond en nageant, ne se perdent pas de vue, et se disent à part soi : « Je me suis trompé jusqu'ici ; en voilà un qui est plus méchant. » Alors, d'un commun accord, entre deux eaux, ils glissèrent l'un vers l'autre, avec une admiration mutuelle, la femelle de requin écartant l'eau de ses nageoires, Maldoror battant l'onde avec ses bras ; et refinrent leur souffle, dans une vénération profonde, chacun désireux de contempler, pour la première fois, son portrait vivant. Arrivés à trois mètres de distance, sans faire aucun effort, ils tombèrent brusquement l'un contre l'autre, comme deux aimants, et s'embrassèrent avec dignité

et reconnaissance, dans une étreinte aussi tendre que celle d'un frère ou d'une sœur. Les désirs charnels suivirent de près cette démonstration d'amitié. Deux cuisses nerveuses se collèrent étroitement à la peau visqueuse du monstre, comme deux sangsues; et, les bras et les nageoires entrelacés autour du corps de l'objet aimé qu'ils entouraient avec amour, tandis que leurs gorges et leurs poitrines ne faisaient bientôt plus qu'une masse glauque aux exhalaisons de goémon, au milieu de la tempête qui continuait de sévir; à la lueur des éclairs; ayant pour lit d'hyménée la vague écumeuse, emportés par un courant sous-marin comme dans un berceau, et roulant, sur eux-mêmes, vers les profondeurs inconnues de l'abîme, ils se réunirent dans un accouplement long, chaste et hideux!... Enfin, je venais de trouver quelqu'un qui me ressemblât!... Désormais, je n'étais plus seul dans la vie!... Elle avait les mêmes idées que moi!... J'étais en face de mon premier amour!



La Seine entraîne un corps humain. Dans ces circonstances, elle prend des allures solennelles. Le cadavre gonflé se soutient sur les eaux; il disparaît sous l'arche d'un pont; mais, plus loin, on le voit apparaître de nouveau, tournant lentement sur lui-même, comme une roue de moulin, et s'enfonçant par intervalles. Un maître de bateau, à l'aide d'une perche, l'accroche au passage, et le ramène à terre. Avant de transporter le corps à la Morgue, on le laisse quelque temps sur la berge, pour le ramener à la vie. La foule compacte se rassemble autour du corps. Ceux qui ne peuvent pas voir, parce qu'ils sont derrière, poussent, tant qu'ils peuvent, ceux qui sont devant. Chacun se dit : « Ce n'est pas moi qui me serais noyé. » On plaint le jeune homme qui s'est suicidé; on l'admire; mais, on ne l'imité pas. Et, cependant, lui, a trouvé très-naturel de se donner

la mort, ne jugeant rien sur la terre capable de le contenter, et aspirant plus haut. Sa figure est distinguée, et ses habits sont riches. A-t-il encore dix-sept ans ? C'est mourir jeune ! La foule paralysée continue de jeter sur lui ses yeux immobiles. . il se fait nuit. Chacun se retire silencieusement. Aucun n'ose renverser le noyé, pour lui faire rejeter l'eau qui remplit son corps. On a craint de passer pour sensible, et aucun n'a bougé, retranché dans le col de sa chemise. L'un s'en va, en sifflotant aigrement une tyrolienne absurde ; l'autre fait claquer ses doigts comme des castagnettes... Harcelé par sa pensée sombre, Maldoror, sur son cheval, passe près de cet endroit, avec la vitesse de l'éclair. Il aperçoit le noyé ; cela suffit. Aussitôt, il a arrêté son coursier, et est descendu de l'étrier. Il soulève le jeune homme sans dégoût, et lui fait rejeter l'eau avec abondance. A la pensée que ce corps inerte pourrait revivre sous sa main, il sent son cœur bondir, sous cette impression excellente, et redouble de courage. Vains efforts ! Vains efforts, ai-je dit, et c'est vrai. Le cadavre reste inerte, et se laisse tourner en tous sens. Il frotte les tempes ; il frictionne ce membre-ci, ce membre-là ; il souffle pendant une heure, dans la bouche, en pressant ses lèvres contre les lèvres de l'inconnu. Il lui semble enfin sentir sous sa main, appliquée contre la poitrine, un léger battement. Le noyé vit ! A ce moment suprême, on put remarquer que plusieurs rides disparurent du front du cavalier, et le rajeunirent de dix ans. Mais, hélas ! les rides reviendront, peut-être demain, peut-être aussitôt qu'il se sera éloigné des bords de la Seine. En attendant, le noyé ouvre des yeux ternes, et, par un sourire blafard, remercie son bienfaiteur ; mais, il est faible encore, et ne peut faire aucun mouvement. Sauver la vie à quelqu'un, que c'est beau ! Et comme cette action rachète de fautes ! L'homme aux lèvres de bronze, occupé jusque-là à l'arracher de la mort, regarde le jeune homme avec plus d'attention, et ses traits ne

lui paraissent pas inconnus. Il se dit qu'entre l'asphyxié, aux cheveux blonds, et Holzer, il n'y a pas beaucoup de différence. Les voyez-vous comme ils s'embrassent avec effusion ! N'importe ! L'homme à la prunelle de jaspé tient à conserver l'apparence d'un rôle sévère. Sans rien dire, il prend son ami qu'il met en croupe, et le coursier s'éloigne au galop. O toi, Holzer, qui te croyais si raisonnable et si fort, n'as-tu pas vu, par ton exemple même, comme il est difficile, dans un accès de désespoir, de conserver le sang-froid dont tu te vantes. J'espère que tu ne me causeras plus un pareil chagrin, et moi, de mon côté, je t'ai promis de ne jamais attenter à ma vie.



Il y a des heures dans la vie où l'homme, à la chevelure poudreuse, jette, l'œil fixe, des regards fauves sur les membranes vertes de l'espace ; car, il lui semble entendre, devant lui, les ironiques huées d'un fantôme. Il chancelle et courbe la tête. Ce qu'il a entendu, c'est la voix de la conscience. Alors, il s'élance de la maison, avec la vitesse d'un fou, prend la première direction qui s'offre à sa stupeur, et dévore les plaines rugueuses de la campagne. Mais, le fantôme jaune ne le perd pas de vue, et le poursuit avec une égale vitesse. Quelquefois, dans une nuit d'orage, pendant que des légions de poulpes ailés, ressemblant de loin à des corbeaux, planent au-dessus des nuages, en se dirigeant d'une rame raide vers les cités des humains, avec la mission de les avertir de changer de conduite, le caillou, à l'œil sombre, voit deux êtres passer à la lueur de l'éclair, l'un derrière l'autre, et, essuyant une furtive larme de compassion, qui coule de sa paupière glacée, il s'écrie : « Certes, il le mérite ; et ce n'est que justice. » Après avoir dit cela, il se replace dans son attitude farouche, et continue de regarder, avec un tremblement

nerveux, la chasse à l'homme, et les grandes lèvres du vagin d'ombre, d'où découlaient, sans cesse, comme un fleuve, d'immenses spermatozoïdes lénébreux qui prennent leur essor dans l'éther lugubre, en cachant, avec le vaste déploiement de leurs ailes de chauve-souris, la nature entière, et les légions solitaires de poulpes, devenues moines à l'aspect de ces fulgurations sourdes et inexprimables. Mais, pendant ce temps, le steeple-chase continue entre les deux infatigables coureurs, et le fantôme lance par sa bouche des torrents de feu sur le dos calciné de l'antilope humain. Si, dans l'accomplissement de ce devoir, il rencontre en chemin la pitié qui veut lui barrer le passage, il cède avec répugnance à ses supplications, et laisse l'homme s'échapper. Le fantôme fait claquer sa langue, comme pour se dire à lui-même qu'il va cesser la poursuite, et retourne vers son chenil, jusqu'à nouvel ordre. Sa voix de condamné s'entend jusque dans les couches les plus lointaines de l'espace; et, lorsque son hurlement épouvantable pénètre dans le cœur humain, celui-ci préférerait avoir, dit-on, la mort pour mère que le remords pour fils. Il enfonce la tête jusqu'aux épaules dans les complications terreuses d'un trou; mais, la conscience volatilise cette ruse d'autruche. L'excavation s'évapore, goutte d'éther; la lumière apparaît, avec son cortège de rayons, comme un vol de courlis qui s'abat sur les lavandes; et l'homme se retrouve en face de lui-même, les yeux ouverts et blêmes. Je l'ai vu se diriger du côté de la mer, monter sur un promontoire déchiqueté et battu par le sourcil de l'écume; et, comme une flèche, se précipiter dans les vagues. Voici le miracle : le cadavre reparaisait, le lendemain, sur la surface de l'océan, qui reportait au rivage cette épave de chair. L'homme se dégageait du moule que son corps avait creusé dans le sable, exprimait l'eau de ses cheveux mouillés, et, reprenait, le front muet et penché, le chemin de la vie. La conscience juge sévèrement nos

pensées et nos actes les plus secrets, et ne se trompe pas. Comme elle est souvent impuissante à prévenir le mal, elle ne cesse de traquer l'homme comme un renard, surtout pendant l'obscurité. Des yeux vengeurs, que la science ignorante appelle *météores*, répandent une flamme livide, passent en roulant sur eux-mêmes, et articulent des paroles de mystère... qu'il comprend ! Alors, son chevet est broyé par les secousses de son corps, accablé sous le poids de l'insomnie, et il entend la sinistre respiration des rumeurs vagues de la nuit. L'ange du sommeil, lui-même, mortellement atteint au front d'une pierre inconnue, abandonne sa tâche, et remonte vers les cieux. Eh bien, je me présente pour défendre l'homme, cette fois, moi, le contempteur de toutes les vertus ; moi, celui que n'a pas pu oublier le Créateur, depuis le jour glorieux où, renversant de leur socle les annales du ciel, où, par je ne sais quel tripotage infâme, étaient consignées sa puissance et son éternité, j'appliquai mes quatre cents ventouses sur le dessous de son aisselle, et lui fis pousser des cris terribles... Ils se changèrent en vipères, en sortant par sa bouche, et allèrent se cacher dans les broussailles, les murailles en ruine, aux aguets le jour, aux aguets la nuit. Ces cris, devenus rampants, et doués d'anneaux innombrables, avec une tête petite et aplatie, des yeux perfides, ont juré d'être en arrêt devant l'innocence humaine, et, quand celle-ci se promène dans les enchevêtrements des maquis, ou au revers des talus ou sur les sables des dunes, elle ne tarde pas à changer d'idée. Si, cependant, il en est temps encore ; car, des fois, l'homme aperçoit le poison s'introduire dans les veines de sa jambe, par une morsure presque imperceptible, avant qu'il ait eu le temps de rebrousser chemin, et de gagner le large. C'est ainsi que le Créateur, conservant un sang-froid admirable, jusque dans les souffrances les plus atroces, sait retirer, de leur propre sein, des germes nuisibles aux habitants de la terre. Quel ne

fut pas son étonnement, quand il vit Maldoror, changé en poulpe, avancer contre son corps ses huit pattes monstrueuses, dont chacune, lanière solide, aurait pu embrasser facilement la circonférence d'une planète. Pris au dépourvu, il se débattit, quelques instants, contre cette étreinte visqueuse, qui se resserrait de plus en plus. je craignais quelque mauvais coup de sa part, après m'être nourri abondamment des globules de ce sang sacré, je me détachai brusquement de son corps majestueux, et je me cachai dans une caverne, qui, depuis lors, resta ma demeure. Après des recherches infructueuses, il ne put m'y trouver. Il y a longtemps de ça, mais, je crois que maintenant il sait où est ma demeure; il se garde d'y rentrer; nous vivons, tous les deux, comme deux monarques voisins, qui connaissent leurs forces respectives, ne peuvent se vaincre l'un l'autre, et sont fatigués des batailles inutiles du passé. Il me craint, et je le crains; chacun, sans être vaincu, a éprouvé les rudes coups de son adversaire, et nous en restons là. Cependant, je suis prêt à recommencer la lutte, quand il le voudra. Mais, qu'il n'attende pas quelque moment favorable à ses desseins cachés. Je me tiendrai toujours sur mes gardes, en ayant l'œil sur lui. Qu'il n'envoie plus sur la terre la conscience et ses tortures. J'ai enseigné aux hommes les armes avec lesquelles on peut la combattre avec avantage. Ils ne sont pas encore familiarisés avec elle; mais, tu sais que, pour moi, elle est comme la paille qu'emporte le vent. J'en fais autant de cas. Si je voulais profiter de l'occasion, qui se présente, de subtiliser ces discussions poétiques, j'ajouterais que je fais même plus de cas de la paille que de la conscience; car, la paille est utile pour le bœuf qui la rumine, tandis que la conscience ne sait montrer que ses griffes d'acier. Elles subirent un pénible échec, le jour où elles se placèrent devant moi. Comme la conscience avait été envoyée par le Créateur, je crus convenable de ne pas me

laisser barrer le passage par elle. Si elle s'était présentée avec la modestie et l'humilité propres à son rang, et dont elle n'aurait jamais dû se départir, je l'aurais écoutée. Je n'aimais pas son orgueil. J'étais une main, et sous mes doigts broyai les griffes, elles tombèrent en poussière, sous la pression croissante de ce mortier de nouvelle espèce. J'étais l'autre main, et lui arrachai la tête. Je chassai ensuite, hors de ma maison, cette femme, à coups de fouet, et je ne la revis plus. J'ai gardé sa tête en souvenir de ma victoire .. Une tête à la main, dont je rongais le crâne, je me suis tenu sur un pied, comme le héron, au bord du précipice creusé dans les flancs de la montagne. On m'a vu descendre dans la vallée, pendant que la peau de ma poitrine était immobile et calme, comme le couvercle d'une tombe ! Une tête à la main, dont je rongais le crâne, j'ai nagé dans les gouffres les plus dangereux, longé les écueils mortels, et plongé plus bas que les courants, pour assister, comme un étranger, aux combats des monstres marins ; je me suis écarté du rivage, jusqu'à le perdre de ma vue perçante ; et, les crampes hideuses, avec leur magnétisme paralysant, rôdaient autour de mes membres, qui fendaient les vagues avec des mouvements robustes, sans oser approcher. On m'a vu revenir, sain et sauf, dans la plage, pendant que la peau de ma poitrine était immobile et calme, comme le couvercle d'une tombe ! Une tête à la main, dont je rongais le crâne, j'ai franchi les marches ascendantes d'une tour élevée. Je suis parvenu, les jambes lasses, sur la plate-forme vertigineuse. J'ai regardé la campagne, la mer ; j'ai regardé le soleil, le firmament ; repoussant du pied le granit qui ne recula pas, j'ai défié la mort et la vengeance divine par une huée suprême, et me suis précipité, comme un pavé, dans la bouche de l'espace. Les hommes entendirent le choc douloureux et retentissant qui résulta de la rencontre du sol avec la tête de la conscience, que j'avais abandonnée dans

ma chute. On me vit descendre, avec la lenteur de l'oiseau, porté par un nuage invisible, et ramasser la tête, pour la forcer à être témoin d'un triple crime, que je devais commettre le jour même, pendant que la peau de ma poitrine était immobile et calme, comme le couvercle d'une tombe ! Une tête à la main, dont je rongais le crâne, je me suis dirigé vers l'endroit où s'élèvent les poteaux qui soutiennent la guillotine. J'ai placé la grâce suave des cous de trois jeunes filles sous le couperet. Exécuteur des hautes-œuvres, je lâchai le cordon avec l'expérience apparente d'une vie entière ; et, le fer triangulaire, s'abattant obliquement, trancha trois têtes qui me regardaient avec douceur. Je mis ensuite la mienne sous le rasoir pesant, et le bourreau prépara l'accomplissement de son devoir. Trois fois, le couperet redescendit entre les rainures avec une nouvelle vigueur ; trois fois, ma carcasse matérielle, surtout au siège du cou, fut remuée jusqu'en ses fondements, comme lorsqu'on se figure en rêve être écrasé par une maison qui s'effondre. Le peuple stupéfait me laissa passer, pour m'écarter de la place funèbre ; il m'a vu ouvrir avec mes coudes ses flots ondulatoires, et me remuer, plein de vie, avançant devant moi, la tête droite, pendant que la peau de ma poitrine était immobile et calme, comme le couvercle d'une tombe ! J'avais dit que je voulais défendre l'homme, cette fois ; mais, je crains que mon apologie ne soit pas l'expression de la vérité ; et, par conséquent, je préfère me taire. C'est avec reconnaissance que l'humanité applaudira à cette mesure !



Il est temps de serrer les freins à mon inspiration, et de m'arrêter, un instant, en route, comme quand on regarde le vagin d'une femme ; il est bon d'examiner la carrière parcourue, et de s'élancer, ensuite, les membres reposés, d'un bond impétueux. Fournir

une traite d'une seule haleine n'est pas facile; et les ailes se fatiguent beaucoup, dans un vol élevé, sans espérance et sans remords Non .. ne conduisons pas plus profondément la meute hagarde des pioches et des fouilles, à travers les mines explosibles de ce chant impie! Le crocodile ne changera pas un mot au vomissement sorti de dessous son crâne Tant pis, si quelque ombre furtive, excitée par le but louable de venger l'humanité, injustement attaquée par moi, ouvre subrepticement la porte de ma chambre, en frôlant la muraille comme l'aile d'un goéland, et enfonce un poignard, dans les côtes du pilleur d'épaves célestes! Autant vaut que l'argile dissolve ses atomes, de cette manière que d'une autre.

FIN DU DEUXIÈME CHANT

CHANT TROISIÈME



RAPPELONS les noms de ces êtres imaginaires, à la nature d'ange, que ma plume, pendant le deuxième chant, a tirés d'un cerveau, brillant d'une lueur émanée d'eux-mêmes. Ils meurent, dès leur naissance, comme ces étincelles dont l'œil a de la peine à suivre l'effacement rapide, sur du papier brûlé. Léman!... Lohengrin!... Lombano!... Holzer!... un instant, vous apparûtes, recouverts des insignes de la jeunesse, à mon horizon charmé; mais, je vous ai laissés retomber dans le chaos, comme des cloches de plongeur. Vous n'en sortirez plus. Il me suffit que j'aie gardé votre souvenir; vous devez céder la place à d'autres substances, peut-être moins belles, qu'enfantera le débordement orageux d'un amour qui a résolu de ne pas apaiser sa soif auprès de la race humaine. Amour affamé, qui se dévorerait lui-même, s'il ne cherchait sa nourriture dans les fictions célestes : créant, à la longue, une pyramide de séraphins, plus nombreux que les insectes qui fourmillent dans une goutte d'eau, il les entrelacera dans une ellipse qu'il fera tourbillonner autour de lui. Pendant ce temps, le voyageur, arrêté contre l'aspect d'une cataracte, s'il relève le visage, verra, dans le lointain, un être humain, emporté vers la cave de l'enfer par une guirlande de camélias vivants ! Mais...

silence ! l'image flottante du cinquième idéal se dessine lentement, comme les replis indécis d'une aurore boréale, sur le plan vaporeux de mon intelligence, et prend de plus en plus une consistance déterminée. Mario et moi nous longions la grève. Nos chevaux, le cou tendu, fendaient les membranes de l'espace, et arrachaient des étincelles aux galets de la plage. La bise, qui nous frappait en plein visage, s'engouffrait dans nos manteaux, et faisait voltiger en arrière les cheveux de nos têtes jumelles. La mouette, par ses cris et ses mouvements d'aile, s'efforçait en vain de nous avertir de la proximité possible de la tempête, et s'écriait : « Où s'en vont-ils, de ce galop insensé ? » Nous ne disions rien ; plongés dans la rêverie, nous nous laissions emporter sur les ailes de cette course furieuse ; le pêcheur, nous voyant passer, rapides comme l'albatros, et croyant apercevoir, fuyant devant lui *les deux frères mystérieux*, comme on les avait ainsi appelés, parce qu'ils étaient toujours ensemble, s'empressait de faire le signe de la croix, et se cachait, avec son chien paralysé, sous quelque roche profonde. Les habitants de la côte avaient entendu raconter des choses étranges sur ces deux personnages, qui apparaissaient sur la terre, au milieu des nuages, aux grandes époques de calamité, quand une guerre affreuse menaçait de planter son harpon sur la poitrine de deux pays ennemis, ou que le choléra s'appêtait à lancer, avec sa fronde, la pourriture et la mort dans des cités entières. Les plus vieux pilleurs d'épaves fronçaient le sourcil, d'un air grave, affirmant que les deux fantômes, dont chacun avait remarqué la vaste envergure des ailes noires, pendant les ouragans, au-dessus des bancs de sable et des écueils, étaient le génie de la terre et le génie de la mer, qui promenaient leur majesté, au milieu des airs, pendant les grandes révolutions de la nature, unis ensemble par une amitié éternelle, dont la rareté et la gloire ont enfanté l'étonnement du câble indéfini des

générations. On disait que, volant côte à côte comme deux condors des Andes, ils aimaient à planer, en cercles concentriques, parmi les couches d'atmosphères qui avoisinent le soleil; qu'ils se nourrissaient, dans ces parages, des plus pures essences de la lumière, mais, qu'ils ne se décidaient qu'avec peine à rabattre l'inclinaison de leur vol vertical, vers l'orbite épouvantée où tourne le globe humain en délire, habité par des esprits cruels qui se massacrent entre eux dans les champs où rugit la bataille (quand ils ne se tuent pas perfidement, en secret, dans le centre des villes, avec le poignard de la haine ou de l'ambition), et qui se nourrissent d'êtres pleins de vie comme eux et placés quelques degrés plus bas dans l'échelle des existences. Ou bien, quand ils prenaient la ferme résolution, afin d'exciter les hommes au repentir par les strophes de leurs prophéties, de nager, en se dirigeant à grandes brassées, vers les régions sidérales où une planète se mouvait au milieu des exhalaisons épaisses d'avarice, d'orgueil, d'imprécation et de ricanement qui se dégageaient, comme des vapeurs pestilentielles, de sa surface hideuse et paraissait petite comme une boule, étant presque invisible, à cause de la distance, ils ne manquaient pas de trouver des occasions où ils se repentaient amèrement de leur bienveillance, méconnue et conspuée, et allaient se cacher au fond des volcans, pour converser avec le feu vivace qui bouillonne dans les cuves des souterrains centraux, ou au fond de la mer, pour reposer agréablement leur vue désillusionnée sur les monstres les plus féroces de l'abîme, qui leur paraissaient des modèles de douceur, en comparaison des bâtards de l'humanité. La nuit venue, avec son obscurité propice, ils s'élançaient des cratères, à la crête de porphyre, des courants sous-marins et laissaient, bien loin derrière eux, le pot de chambre rocailleux où se démène l'anus constipé des kakatoès humains, jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus distinguer la silhouette suspendue

de la planète immonde. Alors, chagrinés de leur tentative infructueuse, au milieu des étoiles qui compatissaient à leur douleur et sous l'œil de Dieu, s'embrassaient, en pleurant, l'ange de la terre et l'ange de la mer!... Mario et celui qui galopait auprès de lui n'ignoraient pas les bruits vagues et superstitieux que racontaient, dans les veillées, les pêcheurs de la côte, en chuchotant autour de l'âtre, portes et fenêtres fermées; pendant que le vent de la nuit, qui désire se réchauffer, fait entendre ses sifflements autour de la cabane de paille, et ébranle, par sa vigueur, ces frêles murailles, entourées à la base de fragments de coquillage, apportés par les replis mourants des vagues. Nous ne parlions pas. Que se disent deux cœurs qui s'aiment ? Rien. Mais nos yeux exprimaient tout. Je l'avertis de serrer davantage son manteau autour de lui, et lui me fait observer que mon cheval s'éloigne trop du sien . chacun prend autant d'intérêt à la vie de l'autre qu'à sa propre vie, nous ne rions pas. Il s'efforce de me sourire; mais, j'aperçois que son visage porte le poids des terribles impressions qu'y a gravées la réflexion, constamment penchée sur les sphynx qui déroutent, avec un œil oblique, les grandes angoisses de l'intelligence des mortels. Voyant ses manœuvres inutiles, il détourne les yeux, mord son frein terrestre avec la bave de la rage, et regarde l'horizon, qui s'enfuit à notre approche. A mon tour, je m'efforce de lui rappeler sa jeunesse dorée, qui ne demande qu'à s'avancer dans les palais des plaisirs, comme une reine; mais, il remarque que mes paroles sortent difficilement de ma bouche amaigrie, et que les années de mon propre printemps ont passé, tristes et glaciales, comme un rêve implacable qui promène, sur les tables des banquets, et sur les lits de satin, où sommeille la pâle prêtresse d'amour, payée avec les miroitements de l'or, les voluptés amères du désenchantement, les rides pestilentiennes de la vieillesse, les effarements de la solitude et les flambeaux de la

douleur. Voyant mes manœuvres inutiles, je ne m'étonne pas de ne pas pouvoir le rendre heureux; le Tout-Puissant m'apparaît revêtu de ses instruments de torture, dans toute l'auréole resplendissante de son horreur; je détourne les yeux et regarde l'horizon qui s'enfuit à notre approche... Nos chevaux galopèrent le long du rivage, comme s'ils fuyaient l'œil humain... Mario est plus jeune que moi, l'humidité du temps et l'écume salée qui rejaillit jusqu'à nous amènent le contact du froid sur ses lèvres. Je lui dis : « Prends garde!... prends garde!... ferme tes lèvres, les unes contre les autres; ne vois-tu pas les griffes aigues de la gerçure, qui sillonne ta peau de blessures cuisantes ? » Il fixe mon front, et me réplique avec les mouvements de sa langue : « Oui, je les vois, ces griffes vertes; mais, je ne dérangerai pas la situation naturelle de ma bouche pour les faire fuir. Regarde, si je mens. Puisqu'il paraît que c'est la volonté de la Providence, je veux m'y conformer. Sa volonté aurait pu être meilleure. » Et moi, je m'écriai : « J'admire cette vengeance noble. » Je voulus m'arracher les cheveux; mais, il me le défendit avec un regard sévère, et je lui obéis avec respect. Il se faisait tard, et l'agle regagnait son nid, creusé dans les anfractuosités de la roche. Il me dit : « Je vais te prêter mon manteau, pour te garantir du froid : je n'en ai pas besoin. » Je lui répliquai : « Malheur à toi, si tu fais ce que tu dis. Je ne veux pas qu'un autre souffre à ma place, et surtout toi. » Il ne répondit pas, parce que j'avais raison; mais, moi, je me mis à le consoler, à cause de l'accent trop impétueux de mes paroles... Nos chevaux galopèrent le long du rivage, comme s'ils fuyaient l'œil humain... Je relevai la tête, comme la proue d'un vaisseau soulevée par une vague énorme, et je lui dis : « Est-ce que tu pleures ? Je te le demande, roi des neiges et des brouillards. Je ne vois pas des larmes sur ton visage, beau comme la fleur du cactus, et tes paupières sont sèches, comme le lit du torrent; mais,

je distingue, au fond de tes yeux, une cuve, pleine de sang, où bout ton innocence, mordue au cou par un scorpion de la grande espèce. Un vent violent s'abat sur le feu qui réchauffe la chaudière, et en répand les flammes obscures jusqu'en dehors de ton orbite sacrée. J'ai approché mes cheveux de ton front rosé, et j'ai senti une odeur de roussi, parce qu'ils se brûlèrent. Ferme tes yeux, car, sinon, ton visage, calciné comme la lave du volcan, tombera en cendres sur le creux de ma main. » Et, lui, se retournait vers moi, sans faire attention aux rênes qu'il tenait dans la main, et me contemplait avec attendrissement, tandis que lentement il baissait et relevait ses paupières de lis, comme le flux et le reflux de la mer. Il voulut bien répondre à ma question audacieuse, et voici comme il le fit : « Ne fais pas attention à moi. De même que les vapeurs des fleuves rampent le long des flancs de la colline, et, une fois arrivées au sommet, s'élancent dans l'atmosphère, en formant des nuages; de même, tes inquiétudes sur mon compte se sont insensiblement accrues, sans motif raisonnable, et forment au-dessus de ton imagination, le corps trompeur d'un mirage désolé. Je t'assure qu'il n'y a pas de feu dans mes yeux, quoique j'y ressente la même impression que si mon crâne était plongé dans un casque de charbons ardents. Comment veux-tu que les chairs de mon innocence bouillent dans la cuve, puisque je n'entends que des cris très faibles et confus, qui, pour moi, ne sont que les gémissements du vent qui passe au-dessus de nos têtes. Il est impossible qu'un scorpion ait fixé sa résidence et ses pinces aigues au fond de mon orbite hachée, je crois plutôt que ce sont des tenailles vigoureuses qui broient les nerfs optiques. Cependant, je suis d'avis, avec toi, que le sang, qui remplit la cuve, a été extrait de mes veines par un bourreau invisible, pendant le sommeil de la dernière nuit. Je t'ai attendu long temps, fils aimé de l'océan; et mes bras assoupis ont engagé un vain combat avec Celui qui s'était intro-

duit dans le vestibule de ma maison. . Oui, je sens que mon âme est cadénassée dans le verrou de mon corps, et qu'elle ne peut se dégager, pour fuir loin des rivages que frappe la mer humaine, et n'être plus témoin du spectacle de la meute livide des malheurs, poursuivant sans relâche, à travers les fondrières et les gouffres de l'abattement immense, les isards humains. Mais, je ne me plaindrai pas. J'ai reçu la vie comme une blessure, et j'ai défendu au suicide de guérir la cicatrice. Je veux que le Créateur en contemple, à chaque heure de son éternité, la crevasse béante. C'est le châtiment que je lui inflige. Nos coursiers ralentissent la vitesse de leurs pieds d'airain; leurs corps tremblent, comme le chasseur surpris par un troupeau de pécaris. Il ne faut pas qu'ils se mettent à écouter ce que nous disons. A force d'attention, leur intelligence grandirait, et ils pourraient peut-être nous comprendre. Malheur à eux, car, ils souffriraient davantage! En effet, ne pense qu'aux marçassins de l'humanité : le degré d'intelligence qui les sépare des autres êtres de la création ne semble-t-il pas ne leur être accordé qu'au prix irrémédiable de souffrances incalculables? Imite mon exemple, et que ton éperon d'argent s'enfonce dans les flancs de ton coursier... » Nos chevaux galopaient le long du rivage, comme s'ils fuyaient l'œil humain.



Voici la folle qui passe en dansant, tandis qu'elle se rappelle vaguement quelque chose. Les enfants la poursuivent à coups de pierre, comme si c'était un merle. Elle brandit un bâton et fait mine de les poursuivre, puis reprend sa course. Elle a laissé un soulier en chemin, et ne s'en aperçoit pas. De longues pattes d'araignée circulent sur sa nuque; ce ne sont autre chose que ses cheveux. Son visage ne ressemble plus au visage humain, et elle lance des éclats de

rire comme l'hyène. Elle laisse échapper des lambeaux de phrases dans lesquels, en les recousant, très-peu trouveraient une signification claire. Sa robe, percée en plus d'un endroit, exécute des mouvements saccadés autour des jambes osseuses et pleines de boue. Elle va devant soi, comme la feuille du peuplier, emportée, elle, sa jeunesse, ses illusions et son bonheur passé, qu'elle revoit à travers les brumes d'une intelligence détruite, par le tourbillon des facultés inconscientes. Elle a perdu sa grâce et sa beauté primitives; sa démarche est ignoble, et son haleine respire l'eau-de-vie. Si les hommes étaient heureux sur cette terre, c'est alors qu'il faudrait s'étonner. La folle ne fait aucun reproche, elle est trop fière pour se plaindre, et mourra, sans avoir révélé son secret à ceux qui s'intéressent à elle, mais auxquels elle a défendu de ne jamais lui adresser la parole. Les enfants la poursuivent, à coups de pierre, comme si c'était un merle. Elle a laissé tomber de son sein un rouleau de papier. Un inconnu le ramasse, s'enferme chez lui toute la nuit, et lit le manuscrit, qui contenait ce qui suit : « Après bien des années stériles, la Providence m'envoya une fille. « Pendant trois jours, je m'agenouillai dans les églises, et ne cessai de remercier le grand nom de « Celui qui avait enfin exaucé mes vœux. Je nour-
« rissais de mon propre lait celle qui était plus que
« ma vie, et que je voyais grandir rapidement, douée
« de toutes les qualités de l'âme et du corps. Elle
« me disait : « Je voudrais avoir une petite sœur
« pour m'amuser avec elle; recommande au bon
« Dieu de m'en envoyer une; et, pour le récompenser, j'entrelacerai, pour lui, une guirlande de violettes, de menthes et de géraniums. » Pour toute
« réponse, je l'enlevais sur mon sein et l'embrassais
« avec amour. Elle savait déjà s'intéresser aux animaux, et me demandait pourquoi l'hirondelle
« se contente de raser de l'aile les chaumières humaines, sans oser y rentrer. Mais, moi, je met-

« tais un doigt sur ma bouche, comme pour lui dire
« de garder le silence sur cette grave question, dont
« je ne voulais pas encore lui faire comprendre les
« éléments, afin de ne pas frapper, par une sensa-
« tion excessive, son imagination enfantine; et, je
« m'empressais de détourner la conversation de ce
« sujet, pénible à traiter pour tout être appartenant
« à la race qui a étendu une domination injuste sur
« les autres animaux de la création. Quand elle me
« parlait des tombes du cimetière, en me disant
« qu'on respirait dans cette atmosphère les agréa-
« bles parfums des cyprès et des immortelles, je
« me gardai de la contredire; mais, je lui disais
« que c'était la ville des oiseaux, que, là, ils chan-
« taient depuis l'aurore jusqu'au crépuscule du soir,
« et que les tombes étaient leurs nids, où ils cou-
« chaient la nuit avec leur famille, en soulevant le
« marbre. Tous les mignons vêtements qui la cou-
« vraient, c'est moi qui les avais cousus, ainsi que
« les dentelles, aux mille arabesques, que je résér-
« vais pour le dimanche. L'hiver, elle avait sa place
« légitime autour de la grande cheminée; car elle se
« croyait une personne sérieuse, et, pendant l'été,
« la prairie reconnaissait la suave pression de ses
« pas, quand elle s'aventurait, avec son filet de
« soie, attaché au bout d'un jonc, après les colibris,
« pleins d'indépendance, et les papillons, aux zig-
« zags agaçants. « Que fais-tu, petite vagabonde,
« quand la soupe t'attend depuis une heure, avec
« la cuillère qui s'impatiente ? » Mais, elle s'écriait,
« en me sautant au cou, qu'elle n'y reviendrait
« plus. Le lendemain, elle s'échappait de nouveau,
« à travers les marguerites et les résédas; parmi les
« rayons du soleil et le vol tournoyant des insectes
« éphémères; ne connaissant que la coupe pris-
« matique de la vie, pas encore le fiel; heureuse d'être
« plus grande que la mésange; se moquant de
« la fauvette, qui ne chante pas si bien que le ros-
« signol; tirant sournoisement la langue au vilain

« corbeau, qui la regardait paternellement; et gracieuse comme un jeune chat. Je ne devais pas longtemps jour de sa présence; le temps s'approchait, où elle devait, d'une manière inattendue, faire ses adieux aux enchantements de la vie, abandonnant pour toujours la compagnie des tourterelles, des gélinottes et des verdiers, les babillements de la tulipe et de l'anémone, les conseils des herbes du marécage, l'esprit incisif des grenouilles, et la fraîcheur des ruisseaux. On me raconta ce qui s'était passé; car, moi, je ne fus pas présente à l'événement qui eut pour conséquence la mort de ma fille. Si je l'avais été, j'aurais défendu cet ange au prix de mon sang... Maldoror passait avec son bouledogue; il voit une jeune fille qui dort à l'ombre d'un platane, il la prit d'abord pour une rose. On ne peut dire qui s'éleva le plus tôt dans son esprit, ou la vue de cette enfant, ou la résolution qui en fut la suite. Il se déshabille rapidement, comme un homme qui sait ce qu'il va faire. Nu comme une pierre, il s'est jeté sur le corps de la jeune fille, et lui a levé la robe pour commettre un attentat à la pudeur... à la clarté du soleil! Il ne se gênera pas, allez!... N'insistons pas sur cette action impure. L'esprit mécontent, il se rhabille avec précipitation, jette un regard de prudence sur la route poussiéreuse, où personne ne chemine, et ordonne au bouledogue d'étrangler, avec le mouvement de ses mâchoires, la jeune fille ensanglantée. Il indique au chien de la montagne la place où respire et hurle la victime souffrante, et se retire à l'écart, pour ne pas être témoin de la rentrée des dents pointues dans les veines roses. L'accomplissement de cet ordre put paraître sévère au bouledogue. Il crut qu'on lui demanda ce qui avait été déjà fait, et se contenta, ce loup, au mufle monstrueux, de violer à son tour la virginité de cette enfant délicate. De son ventre déchiré, le sang coule de nouveau le

« long de ses jambes, à travers la prairie. Ses gémis-
« sements se joignent aux pleurs de l'animal. La
« jeune fille lui présente la croix d'or qui ornait son
« cou, afin qu'il l'épargne; elle n'avait pas osé la
« présenter aux yeux farouches de celui qui, d'a-
« bord, avait eu la pensée de profiter de la faiblesse
« de son âge. Mais le chien n'ignorait pas que, s'il
« désobéissait à son maître, un couteau lancé de
« dessous une manche, ouvrirait brusquement ses
« entrailles, sans crier gare. Maldoror (comme ce
« nom répugne à prononcer!) entendait les agonies
« de la douleur, et s'étonnait que la victime eût la
« vie si dure, pour ne pas être encore morte. Il s'ap-
« proche de l'autel sacrificatoire, et voit la conduite
« de son bouledogue, livré à de bas penchants, et qui
« élevait sa tête au-dessus de la jeune fille, comme
« un naufragé élève la sienne, au-dessus des vagues
« en courroux. Il lui donne un coup de pied et lui
« fend un œil. Le bouledogue, en colère, s'enfuit
« dans la campagne, entraînant après lui, pendant
« un espace de route qui est toujours trop long,
« pour si court qu'il fût, le corps de la jeune fille
« suspendue, qui n'a été dégagé que grâce aux mou-
« vements saccadés de la fuite; mais, il craint d'at-
« taquer son maître, qui ne le reverra plus. Celui-ci
« tire de sa poche un canif américain, composé de
« dix à douze lames qui servent à divers usages. Il
« ouvre les pattes anguleuses de cette hydre d'acier;
« et, muni d'un pareil scalpel, voyant que le gazon
« n'avait pas encore disparu sous la couleur de tant
« de sang versé, s'apprête, sans pâlir, à fouiller cou-
« rageusement le vagin de la malheureuse enfant.
« De ce trou élargi, il retire successivement les orga-
« nes intérieurs; les boyaux, les poumons, le foie et
« enfin le cœur lui-même sont arrachés de leurs
« fondements et entraînés à la lumière du jour, par
« l'ouverture épouvantable. Le sacrificateur s'aper-
« çoit que la jeune fille, poulet vidé, est morte depuis
« longtemps; il cesse la persévérance croissante de

« ses ravages, et laisse le cadavre redormir à l'om-
« bre du platane. On ramassa le canif, abandonné à
« quelques pas. Un berger, témoin du crime, dont
« on n'avait pas découvert l'auteur, ne le raconta
« que longtemps après, quand il se fut assuré que le
« criminel avait gagné en sûreté les frontières, et
« qu'il n'avait plus à redouter la vengeance certaine
« proférée contre lui, en cas de révélation Je plai-
« gnis l'insensé qui avait commis ce forfait, que le
« législateur n'avait pas prévu, et qui n'avait pas eu
« de précédents. Je le plains, parce qu'il est pro-
« bable qu'il n'avait pas gardé l'usage de la raison,
« quand il mania le poignard à la lame quatre fois
« triple, labourant de fond en comble, les parois des
« viscères. Je le plains, parce que, s'il n'était pas
« fou, sa conduite honteuse devait couvrir une haine
« bien grande contre ses semblables, pour s'achar-
« ner ainsi sur les chairs et les artères d'un enfant
« inoffensif, qui fut ma fille. J'assistai à l'enterre-
« ment de ces décombres humains, avec une rési-
« gnation muette, et chaque jour je viens prier sur
« une tombe. » A la fin de cette lecture, l'inconnu ne
peut plus garder ses forces, et s'évanouit. Il reprend
ses sens, et brûle le manuscrit. Il avait oublié ce sou-
venir de sa jeunesse (l'habitude émousse la mé-
moire!); et après vingt ans d'absence, il revenait
dans ce pays fatal. Il n'achètera pas de bouledog-
ue!.. Il ne conversera pas avec les bergers!... Il
n'ira pas dormir à l'ombre des platanes!... Les en-
fants la poursuivent à coups de pierre, comme si
c'était un merle.



Tremdall a touché la main pour la dernière fois, à
celui qui s'absente volontairement, toujours fuyant
devant lui, toujours l'image de l'homme le poursui-
vant. Le juif errant se dit que, si le sceptre de la
ferre appartenait à la race des crocodiles, il ne fuirait
pas ainsi. Tremdall, debout sur la vallée, a mis une

main devant ses yeux, pour concentrer les rayons solaires, et rendre sa vue plus perçante, tandis que l'autre palpe le sein de l'espace, avec le bras horizontal et immobile Penché en avant, statue de l'amitié, il regarde avec des yeux, mystérieux comme la mer, grimper, sur la pente de la côte, les guêties du voyageur, aidé de son bâton ferré La terre semble manquer à ses pieds, et quand même il le voudrait, il ne pourrait retenir ses larmes et ses sentiments

« Il est loin, je vois sa silhouette cheminer sur un
« étroit sentier Où s'en va-t-il, de ce pas pesant ? Il
« ne le sait lui-même Cependant, je suis persuadé
« que je ne dors pas qu'est-ce qui s'approche, et
« va à la rencontre de Maldoror ? Comme il est
« grand, le dragon .. plus qu'un chêne ! On dirait
« que ses ailes blanchâtres, nouées par de fortes
« attaches, ont des nerfs d'acier, tant elles fendent
« l'air avec aisance. Son corps commence par un
« buste de tigre, et se termine par une longue queue
« de serpent. Je n'étais pas habitué à voir ces choses.
« Qu'a-t-il donc sur le front ? J'y vois écrit, dans
« une langue symbolique, un mot que je ne puis
« déchiffrer D'un dernier coup d'aile, il s'est trans-
« porté auprès de celui dont je connais le timbre de
« voix. Il lui a dit : « Je t'attendais, et toi aussi.
« L'heure est arrivée; me voilà. Lis, sur mon front,
« mon nom écrit en signes hiéroglyphiques. » Mais
« lui, à peine a-t-il vu venir l'ennemi, s'est changé
« en aigle immense, et se prépare au combat, en
« faisant claquer de contentement son bec recourbé,
« voulant dire par là qu'il se charge, à lui seul, de
« manger la partie postérieure du dragon. Les voilà
« qui tracent des cercles dont la concentricité dimi-
« nue, espionnant leurs moyens réciproques, avant
« de combattre; ils font bien. Le dragon me paraît
« plus fort, je voudrais qu'il remportât la victoire
« sur l'aigle. Je vais éprouver de grandes émotions, à
« ce spectacle où une partie de mon être est engagée.
« Puissant dragon, je t'exciterai de mes cris, s'il est

« nécessaire, car, il est de l'intérêt de l'aigle qu'il
« soit vaincu. Qu'attendent-ils pour s'attaquer ? Je
« suis dans des transes mortelles. Voyons, dragon,
« commence, toi, le premier, l'attaque Tu viens de
« lui donner un coup de griffe sec : ce n'est pas trop
« mal. Je t'assure que l'aigle l'aura senti ; le vent
« emporte la beauté de ses plumes, tachées de sang
« Ah ! l'aigle t'arrache un œil avec son bec, et, toi,
« tu ne lui avais arraché que la peau, il fallait faire
« attention à cela. Bravo, prends ta revanche, et
« casse-lui une aile ; il n'y a pas à dire, les dents de
« tigre sont très bonnes. Si tu pouvais approcher de
« l'aigle, pendant qu'il tournoie dans l'espace, lancé
« en bas vers la campagne ! Je le remarque, cet aigle
« t'inspire de la retenue, même quand il tombe. Il
« est par terre, il ne pourra pas se relever. L'aspect
« de toutes ces blessures béantes m'enivre. Vole à
« fleur de terre autour de lui, et, avec les coups de ta
« queue écaillée de serpent, achève-le, si tu peux.
« Courage, beau dragon ; enfonce-lui tes griffes
« vigoureuses, et que le sang se mêle au sang, pour
« former des ruisseaux où il n'y ait pas d'eau. C'est
« facile à dire, mais non à faire L'aigle vient de
« combiner un nouveau plan stratégique de défense,
« occasionné par les chances malencontreuses de
« cette lutte mémorable ; il est prudent. Il s'est assis
« solidement, dans une position inébranlable, sur
« l'aile restante, sur ses deux cuisses, et sur sa
« queue, qui lui servait auparavant de gouvernail. Il
« défie des efforts plus extraordinaires que ceux
« qu'on lui a opposés jusqu'ici. Tantôt, il tourne
« aussi vite que le tigre, et n'a pas l'air de se fati-
« guer ; tantôt, il se couche sur le dos, avec ses deux
« fortes pattes en l'air, et, avec sang-froid, regarde
« ironiquement son adversaire. Il faudra, à bout de
« compte, que je sache qui sera le vainqueur ; le
« combat ne peut pas s'éterniser. Je songe aux con-
« séquences qu'il en résultera ! L'aigle est terrible, et
« fait des sauts énormes qui ébranlent la terre.

« comme s'il allait prendre son vol; cependant, il
« sait que cela lui est impossible. Le dragon ne s'y
« fie pas, il croit qu'à chaque instant l'aigle va l'at-
« taquer par le côté où il manque d'œil.. Malheu-
« reux que je suis! C'est ce qui arrive. Comment le
« dragon s'est laissé prendre à la poitrine ? Il a beau
« user de la ruse et de la force, je m'aperçois que
« l'aigle, collé à lui par tous ses membres, comme
« une sangsue, enfonce de plus en plus son bec, mal-
« gré de nouvelles blessures qu'il reçoit, jusqu'à la
« racine du cou, dans le ventre du dragon. On ne lui
« voit que le corps. Il paraît être à l'aise; il ne se
« presse pas d'en sortir. Il cherche sans doute quel-
« que chose, tandis que le dragon, à la tête de tigre,
« pousse des beuglements qui réveillent les forêts.
« Voilà l'aigle, qui sort de cette caverne. Aigle,
« comme tu es horrible! Tu es plus rouge qu'une
« mare de sang! Quoique tu tiennes dans ton bec
« nerveux un cœur palpitant, tu es si couvert de
« blessures, que tu peux à peine te soutenir sur tes
« pattes emplumées; et que tu chancelles, sans des-
« serrer le bec, à côté du dragon qui meurt dans
« d'effroyables agonies. La victoire a été difficile;
« n'importe, tu l'as remportée : il faut, au moins,
« dire la vérité.. Tu agis d'après les règles de la
« raison, en te dépouillant de la forme d'aigle, pen-
« dant que tu t'éloignes du cadavre du dragon. Ainsi
« donc, Maldoror, tu as été vainqueur! Ainsi donc,
« Maldoror, tu as vaincu l'*Espérance*! Désormais,
« le désespoir se nourrira de ta substance la plus
« pure! Désormais, tu rentres, à pas délibérés, dans
« la carrière du mal! Malgré que je sois, pour ainsi
« dire, blasé sur la souffrance, le dernier coup que
« tu as porté au dragon n'a pas manqué de se faire
« sentir en moi. Juge toi-même si je souffre! Mais tu
« me fais peur. Voyez, voyez, dans le lointain, cet
« homme qui s'enfuit Sur lui, terre excellente, la
« malédiction a poussé son feuillage touffu; il est
« maudit et il maudit. Où portes-tu tes sandales ?

« Où t'en vas-tu, hésitant, comme un somnambule,
« au-dessus d'un toit ? Que ta destinée perverse s'ac-
« complisse ! Maldoror, adieu ! Adieu, jusqu'à l'éter-
« nité, où nous ne nous retrouverons pas ensem-
« ble ! »



C'était une journée de printemps. Les oiseaux répandaient leurs cantiques en gazouillements, et les humains, rendus à leurs différents devoirs, se baignaient dans la sainteté de la fatigue. Tout travaillait à sa destinée : les arbres, les planètes, les squales. Tout, excepté le Créateur ! Il était étendu sur la route, les habits déchirés. Sa lèvre inférieure pendait comme un câble somnifère ; ses dents n'étaient pas lavées, et la poussière se mêlait aux ondes blondes de ses cheveux. Engourdi par un assoupissement pesant, broyé contre les cailloux, son corps faisait des efforts inutiles pour se relever. Ses forces l'avaient abandonné, et il gisait, là, faible comme le ver de terre, impassible comme l'écorce. Des flots de vin remplissaient les ornières, creusées par les soubresauts nerveux de ses épaules. L'abrutissement, au groin de porc, le couvrait de ses ailes protectrices, et lui jetait un regard amoureux. Ses jambes, aux muscles détendus, balayaient le sol, comme deux mâts aveugles. Le sang coulait de ses narines : dans sa chute, sa figure avait frappé contre un poteau... Il était soûl ! Horriblement soûl ! Soûl comme une punaise qui a mâché pendant la nuit trois tonneaux de sang ! Il remplissait l'écho de paroles incohérentes, que je me garderai de répéter ici ; si l'ivrogne suprême ne se respecte pas, moi, je dois respecter les hommes. Saviez-vous que le Créateur... se soûlât ! Pitié pour cette lèvre, souillée dans les coupes de l'orgie ! Le hérisson, qui passait, lui enfonça ses pointes dans le dos, et dit : « Ça, pour toi. Le soleil est à la moitié de sa course : travaille, fainéant, et ne mange pas le pain des autres. Attends un peu, et tu

vas voir, si j'appelle le kakatoès, au bec crochu. » Le pivert et la chouette, qui passaient, lui enfoncèrent le bec entier dans le ventre, et dirent : « Ça, pour toi. Que viens-tu faire sur cette terre ? Est-ce pour offrir cette lugubre comédie aux animaux ? Mais, ni la taupe, ni le casoar, ni le flammant ne t'imiteront, je te le jure. » L'âne, qui passait, lui donna un coup de pied sur la tempe, et dit : « Ça, pour toi. Que t'avais-je fait pour me donner des oreilles si longues ? Il n'y a pas jusqu'au grillon qui ne me méprise. » Le crapaud, qui passait, lança un jet de bave sur son front, et dit . « Ça, pour toi. Si tu ne m'avais fait l'œil si gros, et que je t'eusse aperçu dans l'état où je te vois, j'aurais chastement caché la beauté de tes membres sous une pluie de renoncules, de myosotis et de camélias, afin que nul ne te vît. » Le lion, qui passait, inclina sa face royale, et dit : « Pour moi, je le respecte, quoique sa splendeur nous paraisse pour le moment éclipsée. Vous autres, qui faites les orgueilleux, et n'êtes que des lâches, puisque vous l'avez attaqué quand il dormait, seriez-vous contents, si, mis à sa place, vous supportiez, de la part des passants, les injures que vous ne lui avez pas épargnées ? » L'homme, qui passait, s'arrêta devant le Créateur méconnu ; et, aux applaudissements du morpion et de la vipère, fienta, pendant trois jours, sur son visage auguste ! Malheur à l'homme, à cause de cette injure ; car, il n'a pas respecté l'ennemi, étendu dans le mélange de boue, de sang et le vin ; sans défense et presque inanimé !... Alors, le Dieu souverain, réveillé, enfin, par toutes ces insultes mesquines, se releva comme il put ; en chancelant, alla s'asseoir sur une pierre, les bras pendants, comme les deux testicules du poitrinaire ; et jeta un regard vitreux, sans flamme, sur la nature entière, qui lui appartenait. O humains, vous êtes les enfants terribles ; mais, je vous en supplie, épargnons cette grande existence, qui n'a pas encore fini de cuver la liqueur immonde, et, n'ayant pas con-

servé assez de force pour se tenir droite, est retombée, lourdement, sur cette roche, où elle s'est assise, comme un voyageur. Faites attention à ce mendiant qui passe, il a vu que le derviche tendait un bras affamé, et, sans savoir à qui il faisait l'aumône, il a jeté un morceau de pain dans cette main qui implore la miséricorde. Le Créateur lui a exprimé sa reconnaissance par un mouvement de tête. Oh' vous ne saurez jamais comme de tenir constamment les rênes de l'univers devient une chose difficile ! Le sang monte quelquefois à la tête, quand on s'applique à tirer du néant une dernière comète, avec une nouvelle race d'esprits. L'intelligence, trop remuée de fond en comble, se retire comme un vaincu, et peut tomber, une fois dans la vie, dans les égarements dont vous avez été témoins !



Une lanterne rouge, drapeau du vice, suspendue à l'extrémité d'une tringle, balançait sa carcasse au fouet des quatre vents, au-dessus d'une porte massive et vermoulue. Un corridor sale, qui sentait la cuisse humaine, donnait sur un préau, où cherchaient leur pâture des coqs et des poules, plus maigres que leurs ailes. Sur la muraille qui servait d'enceinte au préau, et située du côté de l'ouest, étaient parcimonieusement pratiquées diverses ouvertures, fermées par un guichet grillé. La mousse recouvrait ce corps de logis, qui, sans doute, avait été un couvent et servait, à l'heure actuelle, avec le reste du bâtiment, comme demeure de toutes ces femmes qui montraient chaque jour, à ceux qui entraient, l'intérieur de leur vagin, en échange d'un peu d'or. J'étais sur un pont, dont les piles plongeaient dans l'eau fangeuse d'un fossé de ceinture. De sa surface élevée, je contemplais dans la campagne cette construction penchée sur sa vieillesse et les moindres détails de son architecture intérieure. Quelquefois, la grille

d'un guichet s'élevait sur elle-même en grinçant, comme par l'impulsion ascendante d'une main qui violentait la nature du fer : un homme présentait sa tête à l'ouverture dégagée à moitié, avançait ses épaules, sur lesquelles tombait le plâtre écaillé, faisait suivre, dans cette extraction laborieuse, son corps couvert de toiles d'araignées. Mettant ses mains, ainsi qu'une couronne, sur les immondices de toutes sortes qui pressaient le sol de leur poids, tandis qu'il avait encore la jambe engagée dans les torsions de la grille, il reprenait ainsi sa posture naturelle, allait tremper ses mains dans un baquet boiteux, dont l'eau savonnée avait vu s'élever, tomber des générations entières, et s'éloignait ensuite, le plus vite possible, de ces ruelles faubouriennes, pour aller respirer l'air pur vers le centre de la ville. Lorsque le client était sorti, une femme toute nue se portait au dehors, de la même manière, et se dirigeait vers le même baquet. Alors, les coqs et les poules accouraient en foule des divers points du préau, attirés par l'odeur séminale, la renversaient par terre, malgré ses efforts vigoureux, trépignaient la surface de son corps comme un fumier et déchiquetaient, à coups de bec, jusqu'à ce qu'il sortît du sang, les lèvres flasques de son vagin gonflé. Les poules et les coqs, avec leur gosier rassasié, retournaient gratter l'herbe du préau; la femme, devenue propre, se relevait, tremblante, couverte de blessures, comme lorsqu'on s'éveille après un cauchemar. Elle laissait tomber le torchon qu'elle avait apporté pour essuyer ses jambes; n'ayant plus besoin du baquet commun, elle retournait dans sa tanière, comme elle en était sortie, pour attendre une autre pratique. A ce spectacle, moi, aussi, je voulus pénétrer dans cette maison! J'allai descendre du pont, quand je vis, sur l'entablement d'un pilier, cette inscription, en caractères hébreux : « Vous, qui passez sur ce pont, n'y allez pas. Le crime y séjourne avec le vice; un jour, ses amis attendirent en vain un jeune homme qui

avait franchi la porte fatale. » La curiosité l'emporta sur la crainte; au bout de quelques instants, j'arrivai devant un guichet, dont la grille possédait de solides barreaux, qui s'entre-croisaient étroitement. Je voulus regarder dans l'intérieur, à travers ce tamis épais. D'abord, je ne pus rien voir, mais, je ne tardai pas à distinguer les objets qui étaient dans la chambre obscure, grâce aux rayons du soleil qui diminuait sa lumière et allait bientôt disparaître à l'horizon. La première et la seule chose qui frappa ma vue fut un bâton blond, composé de cornets, s'enfonçant les uns dans les autres. Ce bâton se mouvait! Il marchait dans la chambre! Ses secousses étaient si fortes, que le plancher chancelait; avec ses deux bouts, il faisait des brèches énormes dans la muraille et paraissait un bélier qu'on ébranle contre la porte d'une ville assiégée. Ses efforts étaient inutiles, les murs étaient construits avec de la pierre de taille, et, quand il choquait la paroi, je le voyais se recourber en lame d'acier et rebondir comme une balle élastique. Ce bâton n'était donc pas fait en bois! Je remarquai, ensuite, qu'il se roulait et se déroulait avec facilité comme une anguille. Quoique haut comme un homme, il ne se tenait pas droit. Quelquefois, il l'essayait, et montrait un de ses bouts, devant le grillage du guichet. Il faisait des bonds impétueux, retombait à terre et ne pouvait défoncer l'obstacle. Je me mis à le regarder de plus en plus attentivement et je vis que c'était un cheveu! Après une grande lutte, avec la matière qui l'entourait comme une prison, il alla s'appuyer contre le lit qui était dans cette chambre, la racine reposant sur un tapis et la pointe adossée au chevet. Après quelques instants de silence, pendant lesquels j'entendis des sanglots entrecoupés, il éleva la voix et parla ainsi : « Mon maître m'a oublié dans cette « chambre; il ne vient pas me chercher. Il s'est levé « de ce lit, où je suis appuyé, il a peigné sa cheve-
« lure parfumée et n'a pas songé qu'auparavant j'é-

« tais tombé à terre Cependant, s'il m'avait ramassé,
« je n'aurais pas trouvé étonnant cet acte de simple justice. Il m'abandonne, dans cette chambre
« claquemurée, après s'être enveloppé dans les bras
« d'une femme. Et quelle femme! Les draps sont
« encore moites de leur contact attiédi et portent,
« dans leur désordre, l'empreinte d'une nuit passée
« dans l'amour .. » Et je me demandais qui pouvait être son maître! Et mon œil se recollait à la grille avec plus d'énergie!... « Pendant que la nature entière sommeillait dans sa chasteté, lui, il
« s'est accouplé avec une femme dégradée, dans des
« embrassements lascifs et impurs. Il s'est abaissé
« jusqu'à laisser approcher, de sa face auguste, des
« joues méprisables par leur impudence habituelle,
« flétries dans leur sève. Il ne rougissait pas, mais,
« moi, je rougissais pour lui. Il est certain qu'il se
« sentait heureux de dormir avec une telle épouse
« d'une nuit. La femme, étonnée de l'aspect majestueux de cet hôte, semblait éprouver des voluptés
« incomparables, lui embrassait le cou avec frénésie. » Et je me demandais qui pouvait être son maître! Et mon œil se recollait à la grille avec plus d'énergie!... « Moi, pendant ce temps, je sentais des
« pustules envenimées qui croissaient plus nombreuses, en raison de son ardeur inaccoutumée
« pour les jouissances de la chair, entourer ma
« racine de leur fiel mortel, absorber, avec leurs
« ventouses, la substance génératrice de ma vie. Plus
« ils s'oubliaient, dans leurs mouvements insensés,
« plus je sentais mes forces décroître. Au moment
« où les désirs corporels atteignaient au paroxysme
« de la fureur, je m'aperçus que ma racine s'affaissait sur elle-même, comme un soldat blessé
« par une balle. Le flambeau de la vie s'étant éteint
« en moi, je me détachai, de sa tête illustre, comme
« une branche morte; je tombai à terre, sans courage, sans force, sans vitalité; mais, avec une
« profonde pitié pour celui auquel j'appartenais;

« mais, avec une éternelle douleur pour son égare-
« ment volontaire!... » Et je me demandais qui
pouvait être son maître! Et mon œil se recol-
lait à la grille avec plus d'énergie!... « S'il avait,
« au moins, entouré de son âme le sein innocent
« d'une vierge. Elle aurait été plus digne de lui et
« la dégradation aurait été moins grande. Il em-
« brasse, avec ses lèvres, ce front couvert de boue,
« sur lequel les hommes ont marché avec le talon,
« plein de poussière!... Il aspire, avec des narines
« effrontées, les émanations de ces deux aisselles
« humides!... J'ai vu la membrane des derniè-
« res se contracter de honte, pendant que, de leur
« côté, les narines se refusaient à cette respiration
« infâme. Mais lui, ni elle, ne faisaient aucune at-
« tention aux avertissements solennels des aisselles,
« à la répulsion morne et blême des narines. Elle
« levait davantage ses bras, et lui, avec une poussée
« plus forte, enfonçait son visage dans leur creux.
« J'étais obligé d'être le complice de cette profana-
« tion. J'étais obligé d'être le spectateur de ce déhan-
« chement mou; d'assister à l'alliage forcé de ces
« deux êtres, dont un abîme incommensurable sépa-
« rait les natures diverses... » Et je me demandais qui
pouvait être son maître! Et mon œil se recollait à
la grille avec plus d'énergie!... « Quand il fut ras-
« sasié de respirer cette femme, il voulut lui arra-
« cher ses muscles un par un; mais, comme c'était
« une femme, il lui pardonna et préféra faire souf-
« frir un être de son sexe. Il appela, dans la cellule
« voisine, un jeune homme qui était venu dans cette
« maison pour passer quelques moments d'insou-
« ciance avec une de ces femmes, et lui enjoignit de
« venir se placer à un pas de ses yeux. Il y avait
« longtemps que je gisais sur le sol. N'ayant pas la
« force de me lever sur ma racine brûlante, je ne
« pus voir ce qu'ils firent. Ce que je sais, c'est qu'à
« peine le jeune homme fut à portée de sa main, que
« des lambeaux de chair tombèrent aux pieds du lit

« et vinrent se placer à mes côtés. Ils me racontaient
« tout bas que les griffes de mon maître les avaient
« détachés des épaules de l'adolescent. Celui-ci, au
« bout de quelques heures, pendant lesquelles il avait
« lutté contre une force plus grande, se leva du lit
« et se retira majestueusement. Il était littéralement
« écorché des pieds jusqu'à la tête; il traînait, à tra-
« vers les dalles de la chambre, sa peau retournée.
« Il se disait que son caractère était plein de bonté,
« qu'il aimait à croire ses semblables bons aussi;
« que pour cela il avait acquiescé au souhait de l'é-
« tranger distingué qui l'avait appelé auprès de lui;
« mais que, jamais, au grand jamais, il ne se serait
« attendu à être torturé par un bourreau. Par un
« pareil bourreau, ajoutait-il après une pause. Enfin,
« il se dirigea vers le guichet, qui se fendit avec
« pitié jusqu'au nivellement du sol, en présence de
« ce corps dépourvu d'épiderme. Sans abandonner
« sa peau, qui pouvait encore lui servir, ne serait-ce
« que comme manteau, il essaya de disparaître de ce
« coupe-gorge; une fois éloigné de la chambre, je ne
« pus voir s'il avait eu la force de regagner la porte
« de sortie. Oh! comme les poules et les coqs s'éloi-
« gnaient avec respect, malgré leur faim, de cette
« longue traînée de sang, sur la terre imbibée! » Et
je me demandais qui pouvait être son maître! Et
mes yeux se recollaient à la grille avec plus d'éner-
gie!... « Alors, celui qui aurait dû penser davantage
« à sa dignité et à sa justice, se releva, péniblement,
« sur son coude fatigué. Seul, sombre, dégoûté et
« hideux! .. Il s'habilla lentement. Les nonnes, ense-
« velies depuis des siècles dans les catacombes du
« couvent, après avoir été réveillées en sursaut par
« les bruits de cette nuit horrible, qui s'entre-cho-
« quaient entre eux dans une cellule située au-
« dessus des caveaux, se prirent par la main, et vin-
« rent former une ronde funèbre autour de lui. Pen-
« dant qu'il recherchait les décombres de son an-
« cienne splendeur; qu'il lavait ses mains avec du

« crachat en les essuyant ensuite sur ses cheveux (il
« valait mieux les laver avec du crachat, que de ne
« pas les laver du tout, après le temps d'une nuit
« entière passée dans le vice et le crime), elles enton-
« nèrent les prières lamentables pour les morts,
« quand quelqu'un est descendu dans la tombe. En
« effet, le jeune homme ne devait pas survivre à ce
« supplice, exercé sur lui par une main divine, et
« ses agonies se terminèrent pendant le chant des
nonnes... » Je me rappelai l'inscription du pilier; je
compris ce qu'était devenu le rêveur pubère que ses
amis attendaient encore chaque jour depuis le mo-
ment de sa disparition... Et je me demandais qui
pouvait être son maître! Et mes yeux se recollaient
à la grille avec plus d'énergie! .. « Les murailles s'é-
« cartèrent pour le laisser passer, les nonnes, le
« voyant prendre son essor, dans les airs, avec des
« ailes qu'il avait cachées jusque-là dans sa robe
« d'émeraude, se replacèrent en silence dessous le
« couvercle de la tombe. Il est parti dans sa de-
« meure céleste, en me laissant ici; cela n'est pas
« juste. Les autres cheveux sont restés sur sa tête;
« et, moi, je gis, dans cette chambre lugubre, sur
« le parquet couvert de sang caillé, de lambeaux de
« viande sèche, cette chambre est devenue damnée,
« depuis qu'il s'y est introduit; personne n'y entre;
« cependant, j'y suis enfermé. C'en est donc fait!
« Je ne verrai plus les légions des anges marcher
« en phalanges épaisses, ni les astres se promener
« dans les jardins de l'harmonie. Eh bien, soit...
« je saurai supporter mon malheur avec résigna-
« tion. Mais, je ne manquerai pas de dire aux hom-
« mes ce qui s'est passé dans cette cellule. Je leur
« donnerai la permission de rejeter leur dignité,
« comme un vêtement inutile, puisqu'ils ont l'exem-
« ple de mon maître; je leur conseillerai de sucer
« la verge du crime, puisqu'un autre l'a déjà fait... »
Le cheveu se tut. Et je me demandais qui pouvait
être son maître! Et mes yeux se recollaient à la

grille avec plus d'énergie!... Aussitôt le tonnerre éclata; une lueur phosphorique pénétra dans la chambre. Je reculai, malgré moi, par je ne sais quel instinct d'avertissement; quoique je fusse éloigné du guichet, j'entendis une autre voix, mais, celle-ci rampante et douce, de crainte de se faire entendre « Ne
« fais pas de pareils bonds! Tais-toi... tais-toi... si
« quelqu'un t'entendait! je te replacerai parmi les
« autres cheveux; mais, laisse d'abord le soleil se
« coucher à l'horizon, afin que la nuit couvre tes
« pas... je ne t'ai pas oublié, mais, on t'aurait vu
« sortir, et j'aurais été compromis. Oh! si tu savais
« comme j'ai souffert depuis ce moment! Revenu au
« ciel, mes archanges m'ont entouré avec curiosité;
« ils n'ont pas voulu me demander le motif de mon
« absence. Eux, qui n'avaient jamais osé élever leur
« vue sur moi, jetaient, s'efforçant de deviner l'é-
« nigme, des regards stupéfaits sur ma face abattue,
« quoiqu'ils n'aperçussent pas le fond de ce mys-
« tère, et se communiquaient tous bas des pensées
« qui redoutaient en moi quelque changement inac-
« coutumé. Ils pleuraient des larmes silencieuses;
« ils sentaient vaguement que je n'étais plus le
« même, devenu inférieur à mon identité. Ils au-
« raient voulu connaître quelle funeste résolution
« m'avait fait franchir les frontières du ciel, pour
« venir m'abattre sur la terre, et goûter des voluptés
« éphémères, qu'eux-mêmes méprisent profondé-
« ment. Ils remarquèrent sur mon front une goutte
« de sperme, une goutte de sang. La première avait
« jailli des cuisses de la courtisane! La deuxième
« s'était élancée des veines du martyr! Stigmates
« odieux! Rosaces inébranlables! Mes archanges ont
« retrouvé, pendus aux haliers de l'espace, les dé-
« bris flamboyants de ma tunique d'opale, qui flot-
« taient sur les peuples béants. Ils n'ont pas pu la
« reconstruire, et mon corps reste nu devant leur
« innocence, châtement mémorable de la vertu aban-
« donnée. Vois les sillons qui se sont tracé un lit sur

« mes joues décolorées : c'est la goutte de sperme
« et la goutte de sang, qui filtrent lentement le long
« de mes rides sèches. Arrivées à la lèvre supérieure,
« elles font un effort immense, et pénètrent dans le
« sanctuaire de ma bouche, attirées, comme un
« aimant, par le gosier irrésistible. Elles m'étouf-
« fent, ces deux gouttes implacables. Moi, jusqu'ici,
« je m'étais cru le Tout-Puissant, mais, non; je dois
« abaisser le cou devant le remords qui me crie :
« « Tu n'es qu'un misérable ! » Ne fais pas de pareils
« bonds ! Tais-toi... tais-toi... si quelqu'un t'enten-
« dait ! je te replacerai parmi les autres cheveux ;
« mais, laisse d'abord le soleil se coucher à l'horizon,
« afin que la nuit couvre tes pas... J'ai vu Satan, le
« grand ennemi, redresser les enchevêtrements
« osseux de la charpente, au-dessus de son engour-
« dissement de larve, et, debout, triomphant, su-
« blime, haranguer ses troupes rassemblées ; comme
« je le mérite, me tourner en dérision. Il a dit qu'il
« s'étonnait beaucoup que son orgueilleux rival, pris
« en flagrant délit par le succès, enfin réalisé, d'un
« espionnage perpétuel, pût ainsi s'abaisser jusqu'à
« baiser la robe de la débauche humaine, par un
« voyage de long cours à travers les récifs de l'éther,
« et faire périr, dans les souffrances, un membre de
« l'humanité. Il a dit que ce jeune homme, broyé
« dans l'engrenage de mes supplices raffinés, aurait
« peut-être pu devenir une intelligence de génie ;
« consoler les hommes, sur cette terre, par des
« chants admirables de poésie, de courage, contre
« les coups de l'infortune. Il a dit que les nonnes du
« couvent-lupanar ne retrouvent plus leur sommeil ;
« rôdent dans le préau, gesticulant comme des auto-
« mates, écrasant avec le pied les renoncules et les
« lilas ; devenues folles d'indignation, mais, non
« assez, pour ne pas se rappeler la cause qui en-
« gendra cette maladie, dans leur cerveau... (Les
« voici qui s'avancent, revêtues de leur linceul
« blanc ; elles ne se parlent pas ; elles se tiennent

« par la main. Leurs cheveux tombent en désor-
« dre sur leurs épaules nues; un bouquet de fleurs
« noires est penché sur leur sein. Nonnes, retour-
« nez dans vos caveaux, la nuit n'est pas en-
« core complètement arrivée, ce n'est que le crépus-
« cule du soir... O cheveu, tu le vois toi-même; de
« tous les côtés, je suis assailli par le sentiment
« déchainé de ma dépravation') Il a dit que le Créa-
« teur, qui se vante d'être la Providence de tout ce
« qui existe, s'est conduit avec beaucoup de légèreté,
« pour ne pas dire plus, en offrant un pareil spec-
« tacle aux mondes étoilés; car, il a affirmé claire-
« ment le dessein qu'il avait d'aller rapporter dans
« les planètes orbiculaires comment je maintiens,
« par mon propre exemple, la vertu et la bonté dans
« la vastitude de mes royaumes. Il a dit que la
« grande estime, qu'il avait pour un ennemi si no-
« ble, s'était envolée de son imagination, et qu'il
« préférerait porter la main sur le sein d'une jeune
« fille, quoique cela soit un acte de méchanceté
« exécrable, que de cracher sur ma figure, recou-
« verte de trois couches de sang et de sperme mêlés,
« afin de ne pas salir son crachat baveux. Il a dit
« qu'il se croyait, à juste titre, supérieur à moi, non
« par le vice, mais par la vertu et la pudeur; non
« par le crime, mais par la justice. Il a dit qu'il
« fallait m'attacher à une clameur, à cause de mes
« fautes innombrables; me faire brûler à petit feu
« dans un brasier ardent, pour me jeter ensuite
« dans la mer, si toutefois la mer voudrait me rece-
« voir. Que puisque je me vantaais d'être juste, moi,
« qui l'avais condamné aux peines éternelles pour
« une révolte légère qui n'avait pas eu de suites gra-
« ves, je devais donc faire justice sévère sur moi-
« même, et juger impartialement ma conscience,
« chargée d'iniquités... Ne fais pas de pareils bonds '
« Tais-toi... tais-toi... si quelqu'un t'entendait' je te
« replacerai parmi les autres cheveux; mais, laisse
« d'abord le soleil se coucher à l'horizon, afin que

« la nuit couvre tes pas. » Il s'arrêta un instant; quoique je ne le visse point, je compris, par ce temps d'arrêt nécessaire, que la houle de l'émotion soulevait sa poitrine, comme un cyclone giratoire soulève une famille de baleines. Poitrine divine, souillée, un jour, par l'amer contact des tétons d'une femme sans pudeur! Ame royale, livrée, dans un moment d'oubli, au crabe de la débauche, au poulpe de la faiblesse de caractère, au requin de l'abjection individuelle, au boa de la morale absente, et au colimaçon monstrueux de l'idiotisme! Le cheveu et son maître s'embrassèrent étroitement, comme deux amis qui se revoient après une longue absence. Le Créateur continua, accusé reparaissant devant son propre tribunal « Et les hommes, que penseront-ils de moi, dont ils avaient une opinion si élevée, « quand ils apprendront les errements de ma conduite, la marche hésitante de ma sandale, dans « les labyrinthes boueux de la matière, et la direction de ma route ténébreuse à travers les eaux « stagnante et les humides joncs de la mare où, « recouvert de brouillards, bleuit et mugit le crime, « à la patte sombre!.. Je m'aperçois qu'il faut que « je travaille beaucoup à ma réhabilitation, dans l'avenir, afin de reconquérir leur estime. Je suis le « Grand-Tout, et cependant, par un côté, je reste « inférieur aux hommes, que j'ai créés avec un peu « de sable! Raconte-leur un mensonge audacieux, « et dis-leur que je ne suis jamais sorti du ciel, « constamment enfermé, avec les soucis du trône, « entre les marbres, les statues et les mosaïques « de mes palais. Je me suis présenté devant les célestes fils de l'humanité; je leur ai dit : « Chassez « le mal de vos chaumières, et laissez entrer au « foyer le manteau du bien. Celui qui portera la « main sur un de ses semblables, en lui faisant au « sein une blessure mortelle, avec le fer homicide, « qu'il n'espère point les effets de ma miséricorde, « et qu'il redoute les balances de la justice. Il ira

« cacher sa tristesse dans les bois, mais, le bruis-
« sement des feuilles, à travers les clairières, chan-
« tera à ses oreilles la ballade du remords, et il
« s'enfuira de ces parages, piqué à la hanche par
« le buisson, le houx et le chardon bleu, ses pas
« rapides entrelacés par la souplesse des lianes et
« les morsures des scorpions. Il se dirigera vers les
« galets de la plage, mais, la marée montante, avec
« ses embruns et son approche dangereuse, lui ra-
« conteront qu'ils n'ignorent pas son passé; et il
« précipitera sa course aveugle vers le couronne-
« ment de la falaise, tandis que les vents stridents
« d'équinoxe, en s'enfonçant dans les grottes natu-
« relles du golfe et les carrières pratiquées sous la
« muraille des rochers retentissants, beugleront
« comme les troupeaux immenses des buffles des
« pampas. Les phares de la côte le poursuivront,
« jusqu'aux limites du septentrion, de leurs reflets
« sarcastiques, et les feux follets des maremmes,
« simples vapeurs en combustion, dans leurs dan-
« ses fantastiques, feront frissonner les poils de ses
« pores, et verdir l'iris de ses yeux. Que la pudeur
« se plaise dans vos cabanes, et soit en sûreté à l'om-
« bre de vos champs. C'est ainsi que vos fils devien-
« dront beaux, et s'inclineront devant leurs parents
« avec reconnaissance, sinon, malingres, et rabou-
« gris comme le parchemin des bibliothèques, ils
« s'avanceront à grands pas, conduits par la révolte,
« contre le jour de leur naissance et le chitoris de
« leur mère impure. » Comment les hommes vou-
« dront-ils obéir à ces lois sévères, si le législateur
« lui-même se refuse le premier à s'y astreindre ?...
« Et ma honte est immense comme l'éternité ! »
J'entendis le cheveu qui lui pardonnait, avec humi-
lité, sa séquestration, puisque son maître avait agi
par prudence et non par légèreté; et le pâle dernier
rayon de soleil qui éclairait mes paupières se retira
des ravins de la montagne. Tourné vers lui, je le vis
se replier ainsi qu'un linceul... Ne fais pas de pareils

bonds ! Tais-toi... tais-toi... si quelqu'un t'entendait ! Il te replacera parmi les autres cheveux. Et, maintenant que le soleil est couché à l'horizon, vieillard cynique et cheveu doux, rampez, tous les deux, vers l'éloignement du lupanar, pendant que la nuit, étendant son ombre sur le couvent, couvre l'allongement de vos pas furtifs dans la plaine . Alors, le pou, sortant subitement de derrière un promontoire, me dit, en hérissant ses griffes : « Que penses-tu de cela ? » Mais, moi, je ne voulus pas lui répondre. Je me retirai, et j'arrivai sur le pont. J'effaçai l'inscription primordiale, je la remplaçai par celle-ci : « Il est douloureux de garder, comme un poignard, un tel secret dans son cœur ; mais, je jure de ne jamais révéler ce dont j'ai été témoin, quand je pénétrai, pour la première fois, dans ce donjon terrible. » Je jetai, par dessus le parapet, le canif qui m'avait servi à graver les lettres ; et, faisant quelques rapides réflexions sur le caractère du Créateur en enfance, qui devait encore, hélas ! pendant bien de temps, faire souffrir l'humanité (l'éternité est longue), soit par les cruautés exercées, soit par le spectacle ignoble des chancres qu'occasionne un grand vice, je fermai les yeux, comme un homme ivre, à la pensée d'avoir un tel être pour ennemi, et je repris, avec tristesse, mon chemin, à travers les dédales des rues.

CHANT QUATRIÈME



C'EST un homme ou une pierre ou un arbre qui va commencer le quatrième chant. Quand le pied glisse sur une grenouille, l'on sent une sensation de dégoût, mais, quand on effleure, à peine, le corps humain, avec la main, la peau des doigts se fend, comme les écailles d'un bloc de mica qu'on brise à coup de marteau; et, de même que le cœur d'un requin, mort depuis une heure, palpite encore, sur le pont, avec une vitalité tenace, ainsi nos entrailles se remuent de fond en comble, longtemps après l'attouchement. Tant l'homme inspire de l'horreur à son propre semblable! Peut-être que, lorsque j'avance cela, je me trompe, mais, peut-être qu'aussi je dis vrai. Je connais, je conçois une maladie plus terrible que les yeux gonflés par les longues méditations sur le caractère étrange de l'homme : mais, je la cherche encore... et je n'ai pas pu la trouver! Je ne me crois pas moins intelligent qu'un autre, et, cependant, qui oserait affirmer que j'ai réussi dans mes investigations ? Quel mensonge sortirait de sa bouche! Le temple antique de Denderah est situé à une heure et demie de la rive gauche du Nil. Aujourd'hui, des phalanges innombrables de guêpes se sont emparées des rigoles et des corniches. Elles voltigent autour des colonnes, comme les ondes épaisses d'une chevelure noire. Seuls habitants du froid

portique, ils gardent l'entrée des vestibules, comme un droit héréditaire. Je compare le bourdonnement de leurs ailes métalliques, au choc incessant des glaçons, précipités les uns contre les autres, pendant la débâcle des mers polaires. Mais, si je considère la conduite de celui auquel la providence donna le trône sur cette terre, les trois ailerons de ma douleur font entendre un plus grand murmure ! Quand une comète, pendant la nuit, apparaît subitement dans une région du ciel, après quatre vingts ans d'absence, elle montre aux habitants terrestres et aux grillons sa queue brillante et vaporeuse. Sans doute, elle n'a pas conscience de ce long voyage ; il n'en est pas ainsi de moi. accoudé sur le chevet de mon lit, pendant que les dentelures d'un horizon aride et morne s'élèvent en vigueur sur le fond de mon âme, je m'absorbe dans les rêves de la compassion et je rougis pour l'homme ! Coupé en deux par la bise, le matelot, après avoir fait son quart de nuit, s'empresse de regagner son hamac. pourquoi cette consolation ne m'est-elle pas offerte ? L'idée que je suis tombé, volontairement, aussi bas que mes semblables, et que j'ai le droit moins qu'un autre de prononcer des plaintes, sur notre sort, qui reste enchaîné à la croûte durcie d'une planète, et sur l'essence de notre âme perverse, me pénètre comme un clou de forge. On a vu des explosions de feu grisou anéantir des familles entières, mais, elles connurent l'agonie peu de temps, parce que la mort est presque subite, au milieu des décombres et des gaz délétères : moi... j'existe toujours comme le basalte ! Au milieu, comme au commencement de la vie, les anges se ressemblent à eux-mêmes. n'y a-t-il pas longtemps que je ne me ressemble plus ! L'homme et moi, claquemurés dans les limites de notre intelligence, comme souvent un lac dans une ceinture d'îles de corail, au lieu d'unir nos forces respectives pour nous défendre contre le hasard et l'infortune, nous nous écartons, avec le tremblement de la haine,

en prenant deux routes opposées, comme si nous nous étions réciproquement blessés avec la pointe d'une dague ! On dirait que l'un comprend le mépris qu'il inspire à l'autre ; poussés par le mobile d'une dignité relative, nous nous empressons de ne pas induire en erreur notre adversaire, chacun reste de son côté et n'ignore pas que la paix proclamée serait impossible à conserver. Eh bien, soit ! que ma guerre contre l'homme s'éternise, puisque chacun reconnaît dans l'autre sa propre dégradation... puisque les deux sont ennemis mortels. Que je doive remporter une victoire désastreuse ou succomber, le combat sera beau : moi, seul, contre l'humanité. Je ne me servirai pas d'armes construites avec le bois ou le fer ; je repousserai du pied les couches de minéraux extraites de la terre : la sonorité puissante et séraphique de la harpe deviendra, sous mes doigts, un talisman redoutable. Dans plus d'une embuscade, l'homme, ce singe sublime, a déjà percé ma poitrine de sa lance de porphyre. Un soldat ne montre pas ses blessures, pour si glorieuses qu'elles soient. Cette guerre terrible jettera la douleur dans les deux partis : deux amis qui cherchent obstinément à se détruire, quel drame !



Deux piliers, qu'il n'était pas difficile et encore moins possible de prendre pour des baobabs, s'apercevaient dans la vallée, plus grands que deux épingles. En effet, c'étaient deux tours énormes. Et, quoique deux baobabs, au premier coup d'œil, ne ressemblent pas à deux épingles, ni même à deux tours, cependant, en employant habilement les ficelles de la prudence, on peut affirmer, sans crainte d'avoir tort (car, si cette affirmation était accompagnée d'une seule parcelle de crainte, ce ne serait plus une affirmation, quoiqu'un même nom exprime ces deux phénomènes de l'âme qui présentent des caractères

assez tranchés pour ne pas être confondus légèrement) qu'un baobab ne diffère pas tellement d'un pilier, que la comparaison soit défendue entre ces formes architecturales... ou géométriques... ou l'une et l'autre... ou ni l'une ni l'autre... ou plutôt formes élevées et massives. Je viens de trouver, je n'ai pas la prétention de dire le contraire, les épithètes propres aux substantifs pilier et baobab . que l'on sache bien que ce n'est pas, sans une joie mêlée d'orgueil, que j'en fais la remarque à ceux qui, après avoir relevé leurs paupières, ont pris la très-louable résolution de parcourir ces pages, pendant que la bougie brûle, si c'est la nuit, pendant que le soleil éclaire, si c'est le jour. Et encore, quand même une puissance supérieure nous ordonnerait, dans les termes le plus clairement précis, de rejeter, dans les abîmes du chaos, la comparaison judicieuse que chacun a certainement pu savourer avec impunité, même alors, et surtout alors, que l'on ne perde pas de vue cet axiome principal, les habitudes contractées par les ans, les livres, le contact de ses semblables, et le caractère inhérent à chacun, qui se développe dans une efflorescence rapide, imposeraient, à l'esprit humain, l'irréparable stigmate de la récidive, dans l'emploi criminel (criminel, en se plaçant momentanément et spontanément au point de vue de la puissance supérieure) d'une figure de rhétorique que plusieurs méprisent, mais que beaucoup encensent. Si le lecteur trouve cette phrase trop longue, qu'il accepte mes excuses; mais, qu'il ne s'attende pas de ma part à des bassesses. Je puis avouer mes fautes; mais, non, les rendre plus graves par ma lâcheté. Mes raisonnements se choqueront quelquefois contre les grelots de la folie et l'apparence sérieuse de ce qui n'est en somme que grotesque (quoique, d'après certains philosophes, il soit assez difficile de distinguer le bouffon du mélancolique, la vie elle-même étant un drame comique ou une comédie dramatique); cependant, il est permis à chacun de tuer des mou-

ches et même des rhinocéros, afin de se reposer de temps en temps d'un travail trop escarpé. Pour tuer des mouches, voici la manière la plus expéditive, quoique ce ne soit pas la meilleure. on les écrase entre les deux premiers doigts de la main. La plupart des écrivains qui ont traité ce sujet à fond ont calculé, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il est préférable, dans plusieurs cas, de leur couper la tête. Si quelqu'un me reproche de parler d'épingles, comme d'un sujet radicalement frivole, qu'il remarque, sans parti pris, que les plus grands effets ont été souvent produits par les plus petites causes. Et, pour ne pas m'éloigner davantage du cadre de cette feuille de papier, ne voit-on pas que le laborieux morceau de littérature que je suis à composer, depuis le commencement de cette strophe, serait peut-être moins goûté, s'il prenait son point d'appui dans une question épineuse de chimie ou de pathologie interne ? Au reste, tous les goûts sont dans la nature; et, quand au commencement j'ai comparé les piliers aux épingles avec tant de justesse (certes, je ne croyais pas qu'on viendrait, un jour, me le reprocher), je me suis basé sur les lois de l'optique, qui ont établi que, plus le rayon visuel est éloigné d'un objet, plus l'image se reflète à diminution dans la rétine

C'est ainsi que ce que l'inclination de notre esprit à la farce prend pour un misérable coup d'esprit, n'est, la plupart du temps, dans la pensée de l'auteur, qu'une vérité importante, proclamée avec majesté ! Oh ! ce philosophe insensé qui éclata de rire, en voyant un âne manger une figue ! Je n'invente rien : les livres antiques ont raconté, avec les plus amples détails, ce volontaire et honteux dépouillement de la noblesse humaine. Moi, je ne sais pas rire. Je n'ai jamais pu rire, quoique plusieurs fois j'aie essayé de le faire. C'est très difficile d'apprendre à rire. Ou, plutôt, je crois qu'un sentiment de répugnance à cette monstruosité forme une marque

essentielle de mon caractère. Eh bien, j'ai été témoin de quelque chose de plus fort : j'ai vu une figue manger un âne ! Et, cependant, je n'ai pas ri ; franchement, aucune partie buccale n'a remué. Le besoin de pleurer s'empara de moi si fortement, que mes yeux laissèrent tomber une larme. « Nature ! nature ! m'écriai-je en sanglotant, l'épervier déchire le moineau, la figue mange l'âne et le ténia dévore l'homme ! » Sans prendre la résolution d'aller plus loin, je me demande en moi-même si j'ai parlé de la manière dont on tue les mouches. Oui, n'est-ce pas ? Il n'en est pas moins vrai que je n'avais pas parlé de la destruction des rhinocéros ! Si certains amis me prétendaient le contraire, je ne les écouterai pas, et je me rappellerais que la louange et la flatterie sont deux grandes pierres d'achoppement. Cependant, afin de contenter ma conscience autant que possible, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que cette dissertation sur le rhinocéros m'entraînerait hors des frontières de la patience et du sang-froid, et, de son côté, découragerait probablement (ayons, même, la hardiesse de dire certainement) les générations présentes. N'avoir pas parlé du rhinocéros après la mouche ! Au moins, pour excuse passable, aurai-je dû mentionner avec promptitude (et je ne l'ai pas fait !) cette omission non préméditée, qui n'étonnera pas ceux qui ont étudié à fond les contradictions réelles et inexplicables qui habitent les lobes du cerveau humain. Rien n'est indigne pour une intelligence grande et simple : le moindre phénomène de la nature, s'il y a mystère en lui, deviendra, pour le sage, inépuisable matière à réflexion. Si quelqu'un voit un âne manger une figue ou une figue manger un âne (ces deux circonstances ne se présentent pas souvent, à moins que ce ne soit en poésie), soyez certain qu'après avoir réfléchi deux ou trois minutes, pour savoir quelle conduite prendre, il abandonnera le sentier de la vertu et se mettra à rire comme un coq ! Encore, n'est-il pas exactement prouvé que les

coqs ouvrent exprès leur bec pour imiter l'homme et faire une grimace tourmentée. J'appelle grimace dans les oiseaux ce qui porte le même nom dans l'humanité! Le coq ne sort pas de sa nature, moins par incapacité, que par orgueil. Apprenez-leur à lire, ils se révoltent. Ce n'est pas un perroquet, qui s'extasierait ainsi devant sa faiblesse, ignorante ou impardonnable! Oh! avilissement exécrable! comme on ressemble à une chèvre quand on rit! Le calme du front a disparu pour faire place à deux énormes yeux de poissons qui (n'est-ce pas déplorable?)... qui... qui se mettent à briller comme des phares! Souvent, il m'arrivera d'énoncer, avec solennité, les propositions les plus bouffonnes... je ne trouve pas que cela devienne un motif péremptoirement suffisant pour élargir la bouche! Je ne puis m'empêcher de rire, me répondez-vous, j'accepte cette explication absurde, mais, alors, que ce soit un rire mélancolique. Riez, mais pleurez en même temps. Si vous ne pouvez pleurer par les yeux, pleurez par la bouche Est-ce encore impossible, urinez; mais, j'avertis qu'un liquide quelconque est ici nécessaire, pour atténuer la sécheresse que porte, dans ses flancs, le rire, aux traits fendus en arrière. Quant à moi, je ne me laisserai pas décontenancer par les gloussements cocasses et les beuglements originaux de ceux qui trouvent toujours quelque chose à redire dans un caractère qui ne ressemble pas au leur, parce qu'il est une des innombrables modifications intellectuelles que Dieu, sans sortir d'un type primordial, créa pour gouverner les charpentes osseuses Jusqu'à nos temps, la poésie fit une route fausse, s'élevant jusqu'au ciel ou rampant jusqu'à terre, elle a méconnu les principes de son existence, et a été, non sans raison, constamment bafouée par les honnêtes gens Elle n'a pas été modeste... qualité la plus belle qui doive exister dans un être imparfait! Moi, je veux montrer mes qualités; mais, je ne suis pas assez hypocrite pour cacher mes vices! Le

rire, le mal, l'orgueil, la folie, paraîtront, tour à tour, entre la sensibilité et l'amour de la justice, et serviront d'exemple à la stupéfaction humaine : chacun s'y reconnaîtra, non pas tel qu'il devrait être, mais tel qu'il est. Et, peut-être que ce simple idéal, conçu par mon imagination, surpassera, cependant, tout ce que la poésie a trouvé jusqu'ici de plus grandiose et de plus sacré. Car, si je laisse mes vices transpirer dans ces pages, on ne croira que mieux aux vertus que j'y fais resplendir, et, dont je placerai l'auréole si haut, que les plus grands génies de l'avenir témoigneront, pour moi, une sincère reconnaissance. Ainsi, donc, l'hypocrisie sera chassée carrément de ma demeure. Il y aura, dans mes chants, une preuve imposante de puissance, pour mépriser ainsi les opinions reçues. Il chante pour lui seul, et non pas pour ses semblables. Il ne place pas la mesure de son inspiration dans la balance humaine. Libre comme la tempête, il est venu échouer, un jour, sur les plages indomptables de sa terrible volonté ! Il ne craint rien, si ce n'est lui-même ! Dans ses combats surnaturels, il attaquera l'homme et le Créateur, avec avantage, comme quand l'espadon enfonce son épée dans le ventre de la baleine : qu'il soit maudit, par ses enfants et par ma main décharnée, celui qui persiste à ne pas comprendre les kangaroos implacables du rire et les poux audacieux de la caricature !... Deux tours énormes s'apercevaient dans la vallée ; je l'ai dit au commencement. En les multipliant par deux, le produit était quatre... mais je ne distinguai pas très bien la nécessité de cette opération d'arithmétique. Je continuai ma route, avec la fièvre au visage, et je m'écriai sans cesse : « Non.. non... je ne distingue pas très bien la nécessité de cette opération d'arithmétique ! » J'avais entendu des craquements de chaînes, et des gémissements douloureux. Que personne ne trouve possible, quand il passera dans cet endroit, de multiplier les tours par deux, afin que le produit soit quatre ! Quel-

ques-uns soupçonnent que j'aime l'humanité comme si j'étais sa propre mère, et que je l'eusse portée, neuf mois, dans mes flancs parfumés; c'est pourquoi, je ne repasse plus dans la vallée où s'élèvent les deux unités du multiplicande!



Une potence s'élevait sur le sol; à un mètre de celui-ci, était suspendu par les cheveux un homme, dont les bras étaient attachés par derrière. Ses jambes avaient été laissées libres, pour accroître ses tortures, et lui faire désirer davantage n'importe quoi de contraire à l'enlacement de ses bras. La peau du front était tellement tendue par le poids de la pendaison, que son visage, condamné par la circonstance à l'absence de l'expression naturelle, ressemblait à la concrétion pierreuse d'une stalactite. Depuis trois jours, il subissait ce supplice. Il s'écriait : « Qui me dénouera les bras ? qui me dénouera les cheveux ? Je me disloque dans des mouvements qui ne font que séparer davantage de ma tête la racine des cheveux; la soif et la faim ne sont pas les causes principales qui m'empêchent de dormir. Il est impossible que mon existence enfonce son prolongement au delà des bornes d'une heure. Quelqu'un pour m'ouvrir la gorge, avec un caillou acéré! » Chaque mot était précédé, suivi de hurlements intenses. Je m'élançai du buisson derrière lequel j'étais abrité, et je me dirigeai vers le pantin ou morceau de lard attaché au plafond. Mais, voici que, du côté opposé, arrivèrent en dansant deux femmes ivres. L'une tenait un sac, et deux fouets, aux cordes de plomb, l'autre, un baril plein de goudron et deux pinceaux. Les cheveux grisonnants de la plus vieille flottaient au vent, comme les lambeaux d'une voile déchirée, et les chevilles de l'autre claquaient entre elles, comme les coups de queue d'un thon sur la dunette

d'un vaisseau. Leurs yeux brillaient d'une flamme si noire et si forte, que je ne crus pas d'abord que ces deux femmes appartenissent à mon espèce. Elles riaient avec un aplomb tellement égoïste, et leurs traits inspiraient tant de répugnance, que je ne doutai pas un seul instant que je n'eusse devant les yeux les deux spécimens les plus hideux de la race humaine. Je me recachai derrière le buisson, et je me tins tout coi, comme l'acantophorus serraticornis, qui ne montre que la tête en dehors de son nid. Elles approchaient avec la vitesse de la marée; appliquant l'oreille sur le sol, le son, distinctement perçu, m'apportait l'ébranlement lyrique de leur marche. Lorsque les deux femelles d'orang-outang furent arrivées sous la potence, elles reniflèrent l'air pendant quelques secondes; elles montrèrent, par leurs gestes saugrenus, la quantité vraiment remarquable de stupéfaction qui résulta de leur expérience, quand elles s'aperçurent que rien n'était changé dans ces lieux. le dénouement de la mort, conforme à leurs vœux, n'était pas survenu. Elles n'avaient pas daigné lever la tête, pour savoir si la mortadelle était encore à la même place. L'une dit. « Est-ce possible que tu sois encore respirant ? Tu as la vie dure, mon mari bien-aimé. » Comme quand deux chantres, dans une cathédrale, entonnent alternativement les versets d'un psaume, la deuxième répondit : « Tu ne veux donc pas mourir, ô mon gracieux fils ? Dis-moi donc comment tu as fait (sûrement c'est par quelque maléfice) pour épouvanter les vautours ? En effet, la carcasse est devenue si maigre ! Le zéphyr la balance comme une lanterne. » Chacune prit un pinceau et goudronna le corps du pendu... chacune prit un fouet et leva les bras.. J'admiraïs (il était absolument impossible de ne pas faire comme moi) avec quelle exactitude énergique les lames de métal, au lieu de glisser à la surface, comme quand on se bat contre un nègre et qu'on fait des efforts inutiles, propres au cauche-

mar, pour l'empoigner aux cheveux, s'appliquaient, grâce au goudron, jusqu'à l'intérieur des chairs, marquées par des sillons aussi creux que l'empêchement des os pouvait raisonnablement le permettre. Je me suis préservé de la tentation de trouver de la volupté dans ce spectacle excessivement curieux, mais moins profondément comique qu'on n'était en droit de l'attendre. Et, cependant, malgré les bonnes résolutions prises d'avance, comment ne pas reconnaître la force de ces femmes, les muscles de leur bras ? Leur adresse, qui consistait à frapper sur les parties les plus sensibles, comme le visage et le bas-ventre, ne sera mentionnée par moi, que si j'aspire à l'ambition de raconter la totale vérité ! A moins que, appliquant mes lèvres, l'une contre l'autre, surtout dans la direction horizontale (mais, chacun n'ignore pas que c'est la manière la plus ordinaire d'engendrer cette pression), je ne préfère garder un silence gonflé de larmes et de mystères, dont la manifestation pénible sera impuissante à cacher, non seulement aussi bien mais encore mieux que mes paroles (car, je ne crois pas me tromper, quoiqu'il ne faille pas certainement nier en principe, sous peine de manquer aux règles les plus élémentaires de l'habileté, les possibilités hypothétiques d'erreur) les résultats funestes occasionnés par la fureur qui met en œuvre les métacarpes secs et les articulations robustes quand même on ne se mettrait pas au point de vue de l'observateur impartial et du moraliste expérimenté (il est presque assez important que j'apprenne que je n'admets pas, au moins entièrement, cette restriction plus ou moins fallacieuse), le doute, à cet égard, n'aurait pas la faculté d'étendre ses racines, car, je ne le suppose pas, pour l'instant, entre les mains d'une puissance surnaturelle, et périrait inmanquablement, pas subitement peut-être, faute d'une sève remplissant les conditions simultanées de nutrition et d'absence de matières vénéneuses. Il est entendu, sinon ne me lisez pas,

que je ne mets en scène que la timide personnalité de mon opinion loin de moi, cependant, la pensée de renoncer à des droits qui sont incontestables ! Certes, mon intention n'est pas de combattre cette affirmation, où brille le critérium de la certitude, qu'il est un moyen plus simple de s'entendre, il consisterait, je le traduis avec quelques mots seulement, mais, qui en valent plus de mille, à ne pas discuter : il est plus difficile à mettre en pratique que ne le veut bien penser généralement le commun des mortels. Discuter est le mot grammatical, et beaucoup de personnes trouveront qu'il ne faudrait pas contredire, sans un volumineux dossier de preuves, ce que je viens de coucher sur le papier ; mais, la chose diffère notablement, s'il est permis d'accorder à son propre instinct qu'il emploie une rare sagacité au service de sa circonspection, quand il formule des jugements qui paraîtraient autrement, soyez-en persuadé, d'une hardiesse qui longe les rivages de la fanfaronnade. Pour clore ce petit incident, qui s'est lui-même dépouillé de sa gangue par une légèreté aussi irrémédiablement déplorable que fatalement pleine d'intérêt (ce que chacun n'aura pas manqué de vérifier, à la condition qu'il ait ausculté ses souvenirs les plus récents), il est bon, si l'on possède des facultés en équilibre parfait, ou mieux, si la balance de l'idiotisme ne l'emporte pas de beaucoup sur le plateau dans lequel reposent les nobles et magnifiques attributs de la raison, c'est-à-dire, afin d'être plus clair (car, jusqu'ici je n'ai été que concis, ce que même plusieurs n'admettront pas, à cause de mes longueurs, qui ne sont qu'imaginaires, puisqu'elles remplissent leur but, de traquer, avec le scalpel de l'analyse, les fugitives apparitions de la vérité, jusqu'en leurs derniers retranchements), si l'intelligence prédomine suffisamment sur les défauts sous le poids desquels l'ont étouffée en partie l'habitude, la nature et l'éducation, il est bon, répété-je pour la

deuxième et dernière fois, car, à force de répéter, on finirait, le plus souvent ce n'est pas faux, par ne plus s'entendre, de revenir la queue basse, (si, même, il est vrai que j'aie une queue) au sujet dramatique cimenté dans cette strophe. Il est utile de boire un verre d'eau, avant d'entreprendre la suite de mon travail. Je préfère en boire deux, plutôt que de m'en passer. Ainsi, dans une chasse contre un nègre marron, à travers la forêt, à un moment convenu, chaque membre de la troupe suspend son fusil aux lianes, et l'on se réunit en commun, à l'ombre d'un massif, pour étancher la soif et apaiser la faim. Mais, la halte ne dure que quelques secondes, la poursuite est reprise avec acharnement et le hallali ne tarde pas à résonner. Et, de même que l'oxygène est reconnaissable à la propriété qu'il possède, sans orgueil, de rallumer une allumette présentant quelques points en ignition, ainsi, l'on reconnaîtra l'accomplissement de mon devoir à l'empressement que je montre à revenir à la question. Lorsque les femelles se virent dans l'impossibilité de retenir le fouet, que la fatigue laissa tomber de leurs mains, elles mirent judicieusement fin au travail gymnastique qu'elles avaient entrepris pendant près de deux heures, et se retirèrent, avec une joie qui n'était pas dépourvue de menaces pour l'avenir. Je me dirigeai vers celui qui m'appelait au secours, avec un œil glacial (car, la perte de son sang était si grande, que la faiblesse l'empêchait de parler, et que mon opinion était, quoique je ne fusse pas médecin, que l'hémorragie s'était déclarée au visage et au bas-ventre), et je coupai ses cheveux avec une paire de ciseaux, après avoir dégagé ses bras. Il me raconta que sa mère l'avait, un soir, appelé dans sa chambre, et lui avait ordonné de se déshabiller, pour passer la nuit avec elle dans un lit, et que, sans attendre aucune réponse, la maternité s'était dépouillée de tous ses vêtements, en entre-croisant, devant lui, les gestes les plus impudiques.

Qu'alors il s'était retiré. En outre, par ses refus perpétuels, il s'était attiré la colère de sa femme, qui s'était bercée de l'espoir d'une récompense, si elle eût pu réussir à engager son mari à ce qu'il prêtât son corps aux passions de la vieille. Elles résolurent, par un complot, de le suspendre à une potence, préparée d'avance, dans quelque parage non fréquenté, et de le laisser périr insensiblement, exposé à toutes les misères et à tous les dangers. Ce n'était pas sans de très-mûres et de nombreuses réflexions, pleines de difficultés presque insurmontables, qu'elles étaient enfin parvenues à guider leur choix sur le supplice raffiné qui n'avait trouvé la disparition de son terme que dans le secours inespéré de mon intervention. Les marques les plus vives de la reconnaissance soulignaient chaque expression, et ne donnaient pas à ses confidences leur moindre valeur. Je le portai dans la chaumière la plus voisine; car, il venait de s'évanouir, et je ne quittai les laboureurs que lorsque je leur eus laissé ma bourse, pour donner des soins au blessé, et que je leur eusse fait promettre qu'ils prodigueraient au malheureux, comme à leur propre fils, les marques d'une sympathie persévérante. A mon tour, je leur racontai l'événement et je m'approchai de la porte, pour remettre le pied sur le sentier; mais, voilà qu'après avoir fait une centaine de mètres, je revins machinalement sur mes pas, j'entrai de nouveau dans la chaumière, et, m'adressant à leurs propriétaires naïfs, je m'écriai : « Non, non... ne croyez pas que cela m'étonne ! » Cette fois-ci, je m'éloignai définitivement, mais, la plante des pieds ne pouvait pas se poser d'une manière sûre : un autre aurait pu ne pas s'en apercevoir ! Le loup ne passe plus sous la potence qu'élevèrent, un jour de printemps, les mains entrelacées d'une épouse et d'une mère, comme quand il faisait prendre, à son imagination charmée, le chemin d'un repas illusoire. Quand il voit, à l'horizon,

cette chevelure noire, balancée par le vent, il n'encourage pas sa force d'inertie, et prend la fuite avec une vitesse incomparable ! Faut-il voir, dans ce phénomène psychologique, une intelligence supérieure à l'ordinaire instinct des mammifères ? Sans rien certifier et même sans rien prévoir, il me semble que l'animal a compris ce que c'est que le crime ! Comment ne le comprendrait-il pas, quand des êtres humains, eux-mêmes, ont rejeté, jusqu'à ce point indescriptible, l'empire de la raison, pour ne laisser subsister, à la place de cette reine détrônée, qu'une vengeance farouche !



Je suis sale Les poux me rongent. Les pourceaux, quand ils me regardent, vomissent. Les croûtes et les escarres de la lèpre ont écaillé ma peau, couverte de pus jaunâtre. Je ne connais pas l'eau des fleuves, ni la rosée des nuages Sur ma nuque, comme sur un fumier, pousse un énorme champignon, aux pédoncules ombellifères. Assis sur un meuble informe, je n'ai pas bougé mes membres depuis quatre siècles. Mes pieds ont pris racine dans le sol et composent, jusqu'à mon ventre, une sorte de végétation vivace, remplie d'ignobles parasites, qui ne dérive pas encore de la plante, et qui n'est plus de la chair. Cependant mon cœur bat. Mais comment battrait-il, si la pourriture et les exhalaisons de mon cadavre (je n'ose pas dire corps) ne le nourrissaient abondamment ? Sous mon aisselle gauche, une famille de crapauds a pris résidence, et, quand l'un d'eux remue, il me fait des chatouilles. Prenez garde qu'il ne s'en échappe un, et ne vienne gratter, avec sa bouche, le dedans de votre oreille il serait ensuite capable d'entrer dans votre cerveau. Sous mon aisselle droite, il y a un caméléon qui leur fait une chasse perpétuelle,

afin de ne pas mourir de faim . il faut que chacun vive. Mais, quand un parti déjoue complètement les ruses de l'autre, ils ne trouvent rien de mieux que de ne pas se gêner, et sucent la graisse délicate qui couvre mes côtes j'y suis habitué. Une vipère méchante a dévoré ma verge et a pris sa place elle m'a rendu eunuque, cette infâme Oh' si j'avais pu me défendre avec mes bras paralysés; mais, je crois plutôt qu'ils se sont changés en bûches. Quoi qu'il en soit, il importe de constater que le sang ne vient plus y promener sa rougeur. Deux petits hérissons, qui ne croissent plus, ont jeté à un chien, qui n'a pas refusé, l'intérieur de mes testicules : l'épiderme, soigneusement lavé, ils ont logé dedans. L'anus a été intercepté par un crabe; encouragé par mon inertie, il garde l'entrée avec ses pinces, et me fait beaucoup de mal! Deux méduses ont franchi les mers, immédiatement alléchées par un espoir qui ne fut pas trompé. Elles ont regardé avec attention les deux parties charnues qui forment le derrière humain, et, se cramponnant à leur galbe convexe, elles les ont tellement écrasées par une pression constante, que les deux morceaux de chair ont disparu, tandis qu'il est resté deux monstres, sortis du royaume de la viscosité, égaux par la couleur, la forme et la férocité. Ne parlez pas de ma colonne vertébrale, puisque c'est un glaive. Oui, oui... je n'y faisais pas attention. votre demande est juste Vous désirez savoir, n'est-ce pas, comment il se trouve implanté verticalement dans mes reins ? Moi-même, je ne me le rappelle pas très clairement; cependant, si je me décide à prendre pour un souvenir ce qui n'est peut-être qu'un rêve, sachez que l'homme, quand il a su que j'avais fait vœu de de vivre avec la maladie et l'immobilité jusqu'à ce que j'eusse vaincu le Créateur, marcha, derrière moi, sur la pointe des pieds, mais, non pas si doucement, que je ne l'entendis. Je ne perçus plus rien, pendant un instant qui ne fut pas long. Ce poignard

aigu s'enfonça, jusqu'au manche, entre les deux épaules du taureau des fêtes, et son ossature frissonna, comme un tremblement de terre. La lame adhère si fortement au corps, que personne, jusqu'ici, n'a pu l'extraire. Les athlètes, les mécaniciens, les philosophes, les médecins ont essayé, tour à tour, les moyens les plus divers. Ils ne savaient pas que le mal qu'a fait l'homme ne peut plus se défaire ! J'ai pardonné à la profondeur de leur ignorance native, et je les ai salués des paupières de mes yeux. Voyageur, quand tu passeras près de moi, ne m'adresse pas, je t'en supplie, le moindre mot de consolation. tu affaiblirais mon courage. Laisse-moi réchauffer ma ténacité à la flamme du martyr volontaire. Va-t'en... que je ne t'inspire aucune pitié. La haine est plus bizarre que tu ne le penses ; sa conduite est inexplicable, comme l'apparence brisée d'un bâton enfoncé dans l'eau. Tel que tu me vois, je puis encore faire des excursions jusqu'aux murailles du ciel, à la tête d'une légion d'assassins, et revenir prendre cette posture, pour méditer, de nouveau, sur les nobles projets de la vengeance. Adieu, je ne te retarderai pas davantage ; et, pour t'instruire et te préserver, réfléchis au sort fatal qui m'a conduit à la révolte, quand peut-être j'étais né bon ! Tu raconteras à ton fils ce que tu as vu, et, le prenant par la main, fais-lui admirer la beauté des étoiles et les merveilles de l'univers, le nid du rouge-gorge et les temples du Seigneur. Tu seras étonné de le voir si docile aux conseils de la paternité, et tu le récompensera par un sourire. Mais, quand il apprendra qu'il n'est pas observé, jette les yeux sur lui, et tu le verras cracher sa bave sur la vertu ; il t'a trompé, celui qui est descendu de la race humaine, mais, il ne te trompera plus : tu sauras désormais ce qu'il deviendra. O père infortuné, prépare, pour accompagner les pas de ta vieillesse, l'échafaud ineffaçable qui tranchera la tête d'un criminel précocé, et la

douleur qui te montrera le chemin qui conduit à la tombe.



Sur le mur de ma chambre, quelle ombre dessine, avec une puissance incomparable, la fantasmagorique projection de sa silhouette racornie ? Quand je place sur mon cœur cette interrogation délirante et muette, c'est moins pour la majesté de la forme, que pour le tableau de la réalité, que la sobriété du style se conduit de la sorte. Qui que tu sois, défends-toi ; car, je vais diriger vers toi la fronde d'une terrible accusation : ces yeux ne t'appartiennent pas... où les as-tu pris ? Un jour, je vis passer devant moi une femme blonde ; elle les avait pareils aux tiens : tu les lui as arrachés. Je vois que tu veux faire croire à ta beauté ; mais, personne ne s'y trompe ; et moi, moins qu'un autre. Je te le dis, afin que tu ne me prennes pas pour un sot. Toute une série d'oiseaux rapaces, amateurs de la viande d'autrui et défenseurs de l'utilité de la poursuite, beaux comme des squelettes qui effeuillent des panoccos de l'Arkansas, voltigent autour de ton front, comme des serviteurs soumis et agréés. Mais est-ce un front ? Il n'est pas difficile de mettre beaucoup d'hésitation à le croire. Il est si bas, qu'il est impossible de vérifier les preuves, numériquement exiguës, de son existence équivoque. Ce n'est pas pour m'amuser que je te dis cela. Peut-être que tu n'as pas de front, toi, qui promènes, sur la muraille, comme le symbole mal réfléchi d'une danse fantastique, le fiévreux ballottement de tes vertèbres lombaires. Qui donc alors t'a scalpé ? si c'est un être humain, parce que tu l'as enfermé, pendant vingt ans, dans une prison, et qui s'est échappé pour préparer une vengeance digne de ses représailles, il a fait comme il devait, et je l'applaudis ; seulement, il y a un seulement, il ne fut pas assez sévère. Maintenant, tu ressembles à un Peau-Rouge prisonnier, du

moins (notons-le préalablement) par le manque expressif de chevelure) Non pas qu'elle ne puisse repousser, puisque les physiologistes ont découvert que même les cerveaux enlevés reparaissent à la longue, chez les animaux; mais, ma pensée, s'arrêtant à une simple constatation, qui n'est pas dépourvue, d'après le peu que j'en aperçois, d'une volupté énorme, ne va pas, même dans ses conséquences les plus hardies, jusqu'aux frontières d'un vœu pour ta guérison, et reste, au contraire, fondée, par la mise en œuvre de sa neutralité plus que suspecte, à regarder (ou du moins à souhaiter), comme le présage de malheurs plus grands, ce qui ne peut être pour toi qu'une privation momentanée de la peau qui recouvre le dessus de ta tête. J'espère que tu m'as compris. Et même, si le hasard te permettait, par un miracle absurde, mais non pas, quelquefois, raisonnable, de retrouver cette peau précieuse qu'a gardée la religieuse vigilance de ton ennemi, comme le souvenir enivrant de sa victoire, il est presque extrêmement possible que, quand même on n'aurait étudié la loi des probabilités que sous le rapport des mathématiques (or, on sait que l'analogie transporte facilement l'application de cette loi dans les autres domaines de l'intelligence), ta crainte légitime, mais, un peu exagérée, d'un refroidissement partiel ou total, ne refuserait pas l'occasion importante, et même unique, qui se présenterait d'une manière si opportune, quoique brusque, de préserver les diverses parties de la cervelle du contact de l'atmosphère, surtout pendant l'hiver, par une coiffure qui, à bon droit, t'appartient, puisqu'elle est naturelle, et qu'il te serait permis, en outre (il serait incompréhensible que tu le niasses), de garder constamment sur la tête, sans courir les risques, toujours désagréables, d'enfreindre les règles les plus simples d'une convenance élémentaire. N'est-il pas vrai que tu m'écoutes avec attention ? Si tu m'écoutes davantage, ta tristesse

sera loin de se détacher de l'intérieur de tes narines rouges. Mais, comme je suis très-impartial, et que je ne te déteste pas autant que je le devrais (si je me trompe, dis-le moi), tu prêtes, malgré toi, l'oreille à mes discours, comme poussé par une force supérieure. Je ne suis pas si méchant que toi. voilà pourquoi ton génie s'incline de lui-même devant le mien.. En effet, je ne suis pas si méchant que toi ! Tu viens de jeter un regard sur la cité bâtie sur le flanc de cette montagne. Et maintenant, que vois-je ?.. Tous les habitants sont morts ! J'ai de l'orgueil comme un autre, et c'est un vice de plus, que d'en avoir peut-être davantage. Eh bien, écoute... écoute, si l'aveu d'un homme, qui se rappelle avoir vécu un demi-siècle sous la forme de requin dans les courants sous-marins qui longent les côtes de l'Afrique, t'intéresse assez vivement pour lui prêter ton attention, sinon avec amertume, du moins sans la faute irréparable de montrer le dégoût que je t'inspire. Je ne jetterai pas à tes pieds le masque de la vertu, pour paraître à tes yeux tel que je suis, car, je ne l'ai jamais porté (si, toutefois, c'est là une excuse); et, dès les premiers instants, si tu remarques mes traits avec attention, tu me reconnaitras comme ton disciple respectueux dans la perversité, mais, non pas, comme ton rival redoutable. Puisque je ne te dispute pas la palme du mal, je ne crois pas qu'un autre le fasse. il devrait s'égaliser auparavant à moi, ce qui n'est pas facile... Ecoute, à moins que tu ne sois la faible condensation d'un brouillard (tu caches ton corps quelque part, et je ne puis le rencontrer) : un matin, que je vis une petite fille qui se penchait sur un lac, pour cueillir un lotus rose, elle affermit ses pas, avec une expérience précoce; elle se penchait vers les eaux, quand ses yeux rencontrèrent mon regard (il est vrai que, de mon côté, ce n'était pas sans préméditation). Aussitôt, elle chancela comme le tourbillon qu'engendre la marée autour d'un roc,

ses jambes fléchirent, et, chose merveilleuse à voir, phénomène qui s'accomplit avec autant de véracité que je cause avec toi, elle tomba jusqu'au fond du lac . conséquence étrange, elle ne cueillit plus aucune nymphéacée. Que fait-elle au-dessous ? .. je ne m'en suis pas informé. Sans doute, sa volonté, qui s'est rangée sous le drapeau de la délivrance, livre des combats acharnés contre la pourriture ! Mais toi, ô mon maître, sous ton regard, les habitants des cités sont subitement détruits, comme un tertre de fourmis qu'écrase le talon de l'éléphant. Ne viens-je pas d'être témoin d'un exemple démonstrateur ? Vois... la montagne n'est plus joyeuse... elle reste isolée comme un vieillard. C'est vrai, les maisons existent, mais ce n'est pas un paradoxe d'affirmer, à voix basse, que tu ne pourrais en dire autant de ceux qui n'y existent plus. Déjà, les émanations des cadavres viennent jusqu'à moi. Ne les sens-tu pas ? Regarde ces oiseaux de proie, qui attendent que nous nous éloignons, pour commencer ce repas géant ; il en vient un nuage perpétuel des quatre coins de l'horizon. Hélas ! ils étaient déjà venus, puisque je vis leurs ailes rapaces tracer, au-dessus de toi, le monument des spirales, comme pour t'exciter de hâter le crime. Ton odorat ne reçoit-il donc pas le moindre effluve ? L'impos- teur n'est pas autre chose... Tes nerfs olfactifs sont enfin ébranlés par la perception d'atomes aromati- ques : ceux-ci s'élèvent de la cité anéantie, quoique je n'aie pas besoin de te l'apprendre... Je voudrais embrasser tes pieds, mais mes bras n'entrelacent qu'une transparente vapeur. Cherchons ce corps in- trouvable, que cependant mes yeux aperçoivent . il mérite, de ma part, les marques les plus nombreuses d'une admiration sincère. Le fantôme se moque de moi . il m'aide à chercher son propre corps. Si je lui fais signe de rester à sa place, voilà qu'il me renvoie le même signe . Le secret est découvert ; mais, ce n'est pas, je le dis avec franchise, à ma plus grande

satisfaction. Tout est expliqué, les grands comme les plus petits détails, ceux-ci sont indifférents à remettre devant l'esprit, comme, par exemple, l'arrachement des yeux à la femme blonde : cela n'est presque rien !... Ne me rappelais-je donc pas que, moi, aussi, j'avais été scalpé, quoique ce ne fût que pendant cinq ans (le nombre exact du temps m'avait failli) que j'avais enfermé un être humain dans une prison, pour être témoin du spectacle de ses souffrances, parce qu'il m'avait refusé, à juste titre, une amitié qui ne s'accorde pas à des êtres comme moi ? Puisque je fais semblant d'ignorer que mon regard peut donner la mort, même aux planètes qui tournent dans l'espace, il n'aura pas tort, celui qui prétendra que je ne possède pas la faculté des souvenirs. Ce qui me reste à faire, c'est de briser cette glace, en éclats, à l'aide d'une pierre... Ce n'est pas la première fois que le cauchemar de la perte momentanée de la mémoire établit sa demeure dans mon imagination, quand, par les inflexibles lois de l'optique, il m'arrive d'être placé devant la méconnaissance de ma propre image !



Je m'étais endormi sur la falaise. Celui qui, pendant un jour, a poursuivi l'autruche à travers le désert, sans pouvoir l'atteindre, n'a pas eu le temps de prendre de la nourriture et de fermer les yeux. Si c'est lui qui me lit, il est capable de deviner, à la rigueur, quel sommeil s'appesantit sur moi. Mais, quand la tempête a poussé verticalement un vaisseau, avec la paume de sa main, jusqu'au fond de la mer ; si, sur le radeau, il ne reste plus de tout l'équipage qu'un seul homme, rompu par les fatigues et les privations de toute espèce ; si la lame le balotte, comme une épave, pendant des heures plus prolongées que la vie d'homme ; et, si, une frégate, qui sillonne plus tard ces parages de désolation

d'une carène fendue, aperçoit le malheureux qui promène sur l'océan sa carcasse décharnée, et lui porte un secours qui a failli être tardif, je crois que ce naufragé devinera mieux encore à quel degré fut porié l'assoupissement de mes sens. Le magnétisme et le chloroforme, quand ils s'en donnent la peine, savent quelquefois engendrer pareillement de ces catalepsies léthargiques. Elles n'ont aucune ressemblance avec la mort . ce serait un grand mensonge de le dire. Mais arrivons tout de suite au rêve, afin que les impatients, affamés de ces sortes de lectures, ne se mettent pas à rugir, comme un banc de cachalots macrocéphales qui se battent entre eux pour une femelle enceinte. Je rêvais que j'étais entré dans le corps d'un pourceau, qu'il ne m'était pas facile d'en sortir, et que je vaulrais mes poils dans les marécages les plus fangeux. Était-ce comme une récompense ? Objet de mes vœux, je n'appartenais plus à l'humanité ! Pour moi, j'entendis l'interprétation ainsi, et j'en éprouvai une joie plus que profonde. Cependant, je recherchais activement quel acte de vertu j'avais accompli pour mériter, de la part de la Providence, cette insigne faveur. Maintenant que j'ai repassé dans ma mémoire les diverses phases de cet aplatissement épouvantable contre le ventre du granit, pendant lequel la marée, sans que je m'en aperçusse, passa, deux fois, sur ce mélange irréductible de matière morte et de chair vivante, il n'est peut-être pas sans utilité de proclamer que cette dégradation n'était probablement qu'une punition, réalisée sur moi par la justice divine. Mais, qui connaît ses besoins intimes ou la cause de ses joies pestilentielles ? La métamorphose ne parut jamais à mes yeux que comme le haut et magnanime retentissement d'un bonheur parfait, que j'attendais depuis longtemps Il était enfin venu, le jour où je fus un pourceau ! J'essayais mes dents sur l'écorce des arbres ; mon groin, je le contempiais avec délice. Il ne restait plus la moindre parcelle de divinité je sus

élever mon âme jusqu'à l'excessive hauteur de cette volupté ineffable. Ecoutez-moi donc, et ne rougissez pas, inépuisables caricatures du beau, qui prenez au sérieux le braiement risible de votre âme, souverainement méprisable; et qui ne comprenez pas pourquoi le Tout-Puissant, dans un rare moment de bouffonnerie excellente, qui, certainement, ne dépasse pas les grandes lois générales du grotesque, prit, un jour, le mirifique plaisir de faire habiter une planète par des êtres singuliers et microscopiques, qu'on appelle *humains*, et dont la matière ressemble à celle du corail vermeil. Certes, vous avez raison de rougir, os et graisse, mais écoutez-moi. Je n'invoque pas votre intelligence; vous la feriez rejeter du sang par l'horreur qu'elle vous témoigne : oubliez-la, et soyez conséquents avec vous-mêmes... Là, plus de contrainte. Quand je voulais tuer, je tuais; cela, même, m'arrivait souvent, et personne ne m'en empêchait. Les lois humaines me poursuivaient encore de leur vengeance, quoique je n'attaquasse pas la race que j'avais abandonnée si tranquillement; mais ma conscience ne me faisait aucun reproche. Pendant la journée, je me battais avec mes nouveaux semblables, et le sol était parsemé de nombreuses couches de sang caillé. J'étais le plus fort, et je remportais toutes les victoires. Des blessures cuisantes couvraient mon corps; je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir. Les animaux terrestres s'éloignaient de moi, et je restais seul dans ma resplendissante grandeur. Quel ne fut pas mon étonnement, quand, après avoir traversé un fleuve à la nage, pour m'éloigner des contrées que ma rage avait dépeuplées, et gagner d'autres campagnes pour y planter mes coutumes de meurtre et de carnage, j'essayai de marcher sur cette rive fleurie. Mes pieds étaient paralysés; aucun mouvement ne venait trahir la vérité de cette immobilité forcée. Au milieu d'efforts surnaturels, pour continuer mon chemin, ce fut alors que je me réveillai, et que je sentis que je redevais

homme. La Providence me faisait ainsi comprendre, d'une manière qui n'est pas inexplicable, qu'elle ne voulait pas que, même en rêve, mes projets sublimes s'accomplissent. Revenir à ma forme primitive fut pour moi une douleur si grande, que, pendant les nuits, j'en pleure encore. Mes draps sont constamment mouillés, comme s'ils avaient été passé dans l'eau, et, chaque jour, je les fais changer. Si vous ne le croyez pas, venez me voir; vous contrôlerez, par votre propre expérience, non pas la vraisemblance, mais, en outre, la vérité même de mon assertion. Combien de fois, depuis cette nuit passée à la belle étoile, sur une falaise, ne me suis-je pas mêlé à des troupeaux de pourceaux, pour reprendre, comme un droit, ma métamorphose détruite ! Il est temps de quitter ces souvenirs glorieux, qui ne laissent, après leur suite, que la pâle voie lactée des regrets éternels.



Il n'est pas impossible d'être témoin d'une déviation anormale dans le fonctionnement latent ou visible des lois de la nature. Effectivement, si chacun se donne la peine ingénieuse d'interroger les diverses phases de son existence (sans en oublier une seule, car c'était peut-être celle-là qui était destinée à fournir la preuve de ce que j'avance), il ne se souviendra pas, sans un certain étonnement, qui serait comique en d'autres circonstances, que, tel jour, pour parler premièrement de choses objectives, il fut témoin de quelque phénomène qui semblait dépasser et dépassait positivement les notions connues fournies par l'observation et l'expérience, comme, par exemple, les pluies de crapauds, dont le magique spectacle dut ne pas être d'abord compris par les savants. Et que, tel autre jour, pour parler en deuxième et dernier lieu de choses subjectives, son âme présenta au regard investigateur de la psychologie, je ne vais pas jusqu'à dire une aberration de la

raison (qui, cependant, n'en serait pas moins curieuse; au contraire, elle le serait davantage), mais, du moins, pour ne pas faire le difficile auprès de certaines personnes froides, qui ne me pardonneraient jamais les élucubrations flagitantes de mon exagération, un état inaccoutumé, assez souvent très-grave, qui marque que la limite accordée par le bon sens à l'imagination est quelquefois, malgré le pacte éphémère conclu entre ces deux puissances, malheureusement dépassée par la pression énergique de la volonté, mais, la plupart du temps aussi, par l'absence de sa collaboration effective. donnons à l'appui quelques exemples, dont il n'est pas difficile d'apprécier l'opportunité, si, toutefois, l'on prend pour compagne une attentive modération. J'en présente deux. les emportements de la colère et les maladies de l'orgueil. J'avertis celui qui me lit qu'il prenne garde à ce qu'il ne se fasse pas une idée vague, et, à plus forte raison fausse, des beautés de littérature que j'effeuille, dans le développement excessivement rapide de mes phrases. Hélas! je voudrais dérouler mes raisonnements et mes comparaisons lentement et avec beaucoup de magnificence (mais qui dispose de son temps?), pour que chacun comprenne davantage, sinon mon épouvante, du moins ma stupéfaction, quand, un soir d'été, comme le soleil semblait s'abaisser à l'horizon, je vis nager, sur la mer, avec de larges pattes de canard à la place des extrémités des jambes et des bras, porteur d'une nageoire dorsale, proportionnellement aussi longue et aussi effilée que celle des dauphins, un être humain, aux muscles vigoureux, et que des bancs nombreux de poissons (je vis, dans ce cortège, entre autres habitants des eaux, la torpille, l'anarnak groenlandais et le scorpène-horrible) suivaient avec les marques très-ostensibles de la plus grande admiration. Quelquefois il plongeait, et son corps visqueux reparaisait presque aussitôt, à deux cents mètres de distance. Les marsouins, qui n'ont pas

volé, d'après mon opinion, la réputation de bons nageurs, pouvaient à peine suivre de loin cet amphibie de nouvelle espèce. Je ne crois pas que le lecteur ait lieu de se repentir, s'il prête à ma narration, moins le nuisible obstacle d'une crédulité stupide, que le suprême service d'une confiance profonde, qui discute légalement, avec une secrète sympathie, les mystères poétiques, tiop peu nombreux, à son propre avis, que je me charge de lui révéler, quand, chaque fois, l'occasion s'en présente, comme elle s'est inopinément aujourd'hui présentée, intimement pénétrée des toniques senteurs des plantes aquatiques, que la bise fraîchissante transporte dans cette strophe, qui contient un monstre, qui s'est approprié les marques distinctives de la famille des palmipèdes. Qui parle ici d'appropriation ? Que l'on sache bien que l'homme, par sa nature multiple et complexe, n'ignore pas les moyens d'en élargir encore les frontières; il vit dans l'eau, comme l'hippocampe; à travers les couches supérieures de l'air, comme l'orfraie; et sous la terre, comme la taupe, le cloporte et la sublimité du vermisseau. Tel est dans sa forme, plus ou moins concise (mais plus, que moins), l'exact critérium de la consolation extrêmement fortifiante que je m'efforçais de faire naître dans mon esprit, quand je songeais que l'être humain que j'apercevais à une grande distance nager des quatre membres, à la surface des vagues, comme jamais cormoran le plus superbe ne le fit, n'avait, peut-être, acquis le nouveau changement des extrémités de ses bras et de ses jambes, que comme l'expiatoire châtiment de quelque crime inconnu. Il n'était pas nécessaire que je me tourmentasse la tête, pour fabriquer d'avance les mélancoliques pilules de la pitié, car, je ne savais pas que cet homme, dont les bras frappaient alternativement l'onde amère, tandis que ses jambes, avec une force pareille à celle que possèdent les défenses en spirale du narval, engendraient le recul des couches aquatiques,

ne s'était pas plus volontairement approprié ces extraordinaires formes, qu'elles ne lui avaient été imposées comme supplice. D'après ce que j'appris plus tard, voici la simple vérité la prolongation de l'existence, dans cet élément fluide, avait insensiblement amené, dans l'être humain qui s'était lui-même exilé des continents rocaillieux, les changements importants, mais, non pas essentiels, que j'avais remarqués, dans l'objet qu'un regard passablement confus m'avait fait prendre, dès les moments primordiaux de son apparition (par une inqualifiable légèreté, dont les écarts engendrent le sentiment si pénible que comprendront facilement les psychologues et les amants de la prudence) pour un poisson, à forme étrange, non encore décrit dans les classifications des naturalistes; mais, peut-être, dans leurs ouvrages posthumes, quoique je n'eusse pas l'excusable prétention de pencher vers cette dernière supposition, imaginée dans de trop hypothétiques conditions. En effet, cet amphibie (puisque amphibie il y a, sans qu'on puisse affirmer le contraire) n'était visible que pour moi seul, abstraction faite des poissons et des cétacés; car, je m'aperçus que quelques paysans, qui s'étaient arrêtés à contempler mon visage, troublé par ce phénomène surnaturel, et qui cherchaient inutilement à s'expliquer pourquoi mes yeux étaient constamment fixés, avec une persévérance qui paraissait invincible, et qui ne l'était pas en réalité, sur un endroit de la mer où ils ne distinguaient, eux, qu'une quantité appréciable et limitée de bancs de poissons de toutes les espèces, distendaient l'ouverture de leur bouche grandiose, peut-être autant qu'une baleine. « Cela les faisait sourire, mais non, comme à moi, pâlir, disaient-ils dans leur pittoresque langage; et ils n'étaient pas assez bêtes pour ne pas remarquer que, précisément, je ne regardais pas les évolutions champêtres des poissons, mais que ma vue se portait, de beaucoup plus, en avant. » De telle manière que,

quant à ce qui me concerne, tournant machinalement les yeux du côté de l'envergure remarquable de ces puissantes bouches, je me disais, en moi-même, qu'à moins qu'on ne trouvât dans la totalité de l'univers un pélican, grand comme une montagne ou au moins comme un promontoire (admirez, je vous prie, la finesse de la restriction qui ne perd aucun pouce de terrain), aucun bec d'oiseau de proie ou mâchoire d'animal sauvage ne serait jamais capable de surpasser, ni même d'égaliser, chacun de ces cratères béants, mais trop lugubres. Et, cependant, quoique je réserve une bonne part au sympathique emploi de la métaphore (cette figure de rhétorique rend beaucoup plus de services aux aspirations humaines vers l'infini que ne s'efforcent de se le figurer ordinairement ceux qui sont imbus de préjugés ou d'idées fausses, ce qui est la même chose), il n'en est pas moins vrai que la bouche risible de ces paysans reste encore assez large pour avaler trois cachalots. Raccourcissons davantage notre pensée, soyons sérieux, et contentons-nous de trois petits éléphants qui viennent à peine de naître. D'une seule brassée, l'amphibie laissant après lui un kilomètre de sillon écumeux. Pendant le très-court moment où, le bras tendu en avant reste suspendu dans l'air, avant qu'il s'enfonce de nouveau, ses doigts écartés, réunis à l'aide d'un repli de la peau, à forme de membrane, semblaient s'élancer vers les hauteurs de l'espace, et prendre les étoiles. Debout sur le roc, je me servis de mes mains comme d'un porte-voix, et je m'écriai, pendant que les crabes et les écrevisses s'enfuyaient vers l'obscurité des plus secrètes crevasses : « O toi, dont la natation l'emporte sur le vol des longues ailes de la frégate, si tu comprends encore la signification des grands éclats de voix que, comme fidèle interprétation de sa pensée intime, lance avec force l'humanité, daigne t'arrêter, un instant, dans ta marche rapide, et, raconte-moi sommairement les

phases de ta véridique histoire. Mais, je t'avertis que tu n'as pas besoin de m'adresser la parole, si ton dessein audacieux est de faire naître en moi l'amitié et la vénération que je sentis pour toi, dès que je te vis, pour la première fois, accomplissant, avec la grâce et la force du requin, ton pèlerinage indomptable et rectiligne. » Un soupir, qui me glaça les os, et qui fit chanceler le roc sur lequel je reposai la plante de mes pieds (à moins que ce ne fût moi-même qui chancelai, par la rude pénétration des ondes sonores, qui portaient à mon oreille un tel cri de désespoir) s'entendit jusqu'aux entrailles de la terre : les poissons plongèrent sous les vagues, avec le bruit de l'avalanche. L'amphibie n'osa pas trop s'avancer jusqu'au rivage; mais, dès qu'il se fut assuré que sa voix parvenait assez distinctement jusqu'à mon tympan, il réduisit le mouvement de ses membres palmés, de manière à soutenir son buste, couvert de goëmons, au-dessus des flots mugissants. Je le vis incliner son front, comme pour invoquer, par un ordre solennel, la meute errante des souvenirs. Je n'osais pas l'interrompre dans cette occupation, saintement archéologique : plongé dans le passé, il ressemblait à un écueil. Il prit enfin la parole en ces termes : « Le scolopendre ne manque pas d'ennemis; la beauté fantastique de ses pattes innombrables, au lieu de lui attirer la sympathie des animaux, n'est, peut-être, pour eux, que le puissant stimulant d'une jalouse irritation. Et, je ne serais pas étonné d'apprendre que cet insecte est en butte aux haines les plus intenses. Je te cacherai le lieu de ma naissance, qui n'importe pas à mon récit : mais, la honte qui rejaillirait sur ma famille importe à mon devoir. Mon père et ma mère (que Dieu leur pardonne!), après un an d'attente, virent le ciel exaucer leurs vœux : deux jumeaux, mon frère et moi, parurent à la lumière. Raison de plus pour s'aimer. Il n'en fut pas ainsi que je parle. Parce que j'étais le plus beau des deux et le plus intelli-

gent, mon frère me prit en haine, et ne se donna pas la peine de cacher ses sentiments c'est pourquoi, mon père et ma mère firent rejaillir sur moi la plus grande partie de leur amour, tandis que, par mon amitié sincère et constante, j'efforçai d'apaiser une âme, qui n'avait pas le droit de se révolter, contre celui qui avait été tiré de la même chair. Alors, mon frère ne connut plus de bornes à sa fureur, et me perdit, dans le cœur de nos parents communs, par les calomnies les plus invraisemblables. J'ai vécu, pendant quinze ans, dans un cachot, avec des larves et de l'eau fangeuse pour toute nourriture. Je ne te raconterai pas en détail les tourments inouis que j'ai éprouvés, dans cette longue séquestration injuste. Quelquefois, dans un moment de la journée, un des trois bourreaux, à tour de rôle, entraît brusquement, chargé de pinces, de tenailles et de divers instruments de supplice. Les cris que m'arrachaient les tortures les laissaient inébranlables; la perte abondante de mon sang les faisait sourire. O mon frère, je t'ai pardonné, toi la cause première de tous mes maux! Se peut-il qu'une rage aveugle ne puisse enfin dessiller ses propres yeux. J'ai fait beaucoup de réflexions, dans ma prison éternelle. Quelle devint ma haine générale contre l'humanité, tu le devines. L'étiollement progressif, la solitude du corps et de l'âme ne m'avaient pas fait perdre encore toute ma raison, au point de garder du ressentiment contre ceux que je n'avais cessé d'aimer triple carcan dont j'étais l'esclave. Je parvins, par la ruse, à recouvrer ma liberté! Dégoûté des habitants du continent, qui, quoiqu'ils s'intitulassent mes semblables, ne paraissaient pas jusqu'ici me ressembler en rien (s'ils trouvaient que je leur ressemblasse, pourquoi me faisaient-ils du mal?), je dirigeai ma course vers les galets de la plage, fermement résolu à me donner la mort, si la mer devait m'offrir les réminiscences antérieures d'une existence fatalement vécue. En croiras-tu tes propres yeux? Depuis

le jour que je m'enfuis de la maison paternelle, je ne me plains pas autant que tu le penses d'habiter la mer et ses grottes de cristal. La Providence, comme tu le vois, m'a donné en partie l'organisation du cygne. Je vis en paix avec les poissons, et ils me procurent la nourriture dont j'ai besoin, comme si j'étais leur monarque. Je vais pousser un sifflement particulier, pourvu que cela ne te contrarie pas, et tu vas voir comme ils vont reparaitre. » Il arriva comme il le prédit. Il reprit sa royale natation, entouré de son cortège de sujets. Et, quoiqu'au bout de quelques secondes, il eût complètement disparu à mes yeux, avec une longue-vue, je pus encore le distinguer, aux dernières limites de l'horizon. Il nageait, d'une main, et, de l'autre, essuyait ses yeux, qu'avait injectés de sang la contrainte terrible de s'être approché de la terre ferme. Il avait agi ainsi pour me faire plaisir. Je rejetai l'instrument révélateur contre l'escarpement à pic, il bondit de roche en roche, et ses fragments épars, ce sont les vagues qui les recurent : tels furent la dernière démonstration et le suprême adieu, par lesquels je m'inclinai, comme dans un rêve, devant une noble et infortunée intelligence ! Cependant, tout était réel dans ce qui s'était passé, pendant ce soir d'été.



Chaque nuit, plongeant l'envergure de mes ailes dans ma mémoire agonisante, j'évoquais le souvenir de Falmer... chaque nuit. Ses cheveux blonds, sa figure ovale, ses traits majestueux étaient encore empreints dans mon imagination.. indestructiblement... surtout ses cheveux blonds. Eloignez, éloignez donc cette tête sans chevelure, polie comme la carapace de la tortue. Il avait quatorze ans, et je n'avais qu'un an de plus. Que cette lugubre voix se taise. Pourquoi vient-elle me dénoncer ? Mais c'est

moi-même qui parle. Me servant de ma propre langue pour émettre ma pensée, je m'aperçois que mes lèvres remuent, et que c'est moi-même qui parle. Et, c'est moi-même qui, racontant une histoire de ma jeunesse, et sentant le remords pénétrer dans mon cœur . c'est moi-même, à moins que je ne me trompe... c'est moi-même qui parle. Je n'avais qu'un an de plus. Quel est donc celui auquel je fais allusion ? C'est un ami que je possédais dans les temps passés, je crois. Oui, oui, j'ai déjà dit comment il s'appelle... Je ne veux pas épeler de nouveau ces six lettres, non, non. Il n'est pas utile non plus de répéter que j'avais un an de plus. Qui le sait ? Répétons-le, cependant, mais, avec un pénible murmure je n'avais qu'un an de plus. Même alors, la prééminence de ma force physique était plutôt un motif de soutenir, à travers le rude sentier de la vie, celui qui s'était donné à moi, que de maltraiter un être visiblement plus faible. Or, je crois en effet qu'il était plus faible... Même alors. C'est un ami que je possédais dans les temps passés, je crois. La prééminence de ma force physique.. chaque nuit... Sur-tout ses cheveux blonds. Il existe plus d'un être humain qui a vu des têtes chauves . la vieillesse, la maladie, la douleur (les trois ensemble ou prises séparément) expliquent ce phénomène négatif d'une manière satisfaisante. Telle est, du moins, la réponse que me ferait un savant, si je l'interrogeais là-dessus. La vieillesse, la maladie, la douleur. Mais je n'ignore pas (moi, aussi, je suis savant) qu'un jour, parce qu'il m'avait arrêté la main, au moment où je levais mon poignard pour percer le sein d'une femme, je le saisis par les cheveux avec un bras de fer, et le fis tourner dans l'air avec une telle vitesse, que la chevelure me resta dans la main, et que son corps, lancé par la force centrifuge, alla cogner contre le tronc d'un chêne.. Je n'ignore pas qu'un jour sa chevelure me resta dans la main. Moi, aussi, je suis savant. Oui, oui, j'ai déjà dit comment

il s'appelle. Je n'ignore pas qu'un jour j'accomplis un acte infâme, tandis que son corps était lancé par la force centrifuge. Il avait quatorze ans. Quand, dans un accès d'aliénation mentale, je cours à travers les champs, en tenant, pressée sur mon cœur, une chose sanglante que je conserve depuis longtemps, comme une relique vénérée, les petits enfants qui me poursuivent .. les petits enfants et les vieilles femmes qui me poursuivent à coups de pierre, poussent ces gémissements lamentables : « Voilà la chevelure de Falmer. » Eloignez, éloignez donc cette tête chauve, polie comme la carapace de la tortue... Une chose sanglante. Mais c'est moi-même qui parle. Sa figure ovale, ses traits majestueux. Or, je crois en effet qu'il était plus faible. Les vieilles femmes et les petits enfants. Or, je crois en effet .. qu'est-ce que je voulais dire ?... or, je crois en effet qu'il était plus faible Avec un bras de fer. Ce choc, ce choc l'a-t-il tué ? Ses os ont-ils été brisés contre l'arbre... irréparablement ? L'a-t-il tué, ce choc engendré par la vigueur d'un athlète ? A-t-il conservé la vie, quoique ses os se soient irréparablement brisés... irréparablement ? Ce choc l'a-t-il tué ? Je crains de savoir ce dont mes yeux fermés ne furent pas témoins. En effet... Surtout ces cheveux blonds. En effet, je m'enfuis au loin avec une conscience désormais implacable Il avait quatorze ans. Avec une conscience désormais implacable. Chaque nuit. Lorsqu'un jeune homme, qui aspire à la gloire, dans un cinquième étage, penché sur sa table de travail, à l'heure silencieuse de minuit, perçoit un bruissement qu'il ne sait à quoi attribuer, il tourne, de tous les côtés, sa tête, alourdie par la méditation et les manuscrits poudreux ; mais, rien, aucun indice surpris ne lui révèle la cause de ce qu'il entend si faiblement, quoique cependant il l'entende Il s'aperçoit, enfin, que la fumée de sa bougie, prenant son essor vers le plafond, occasionne, à travers l'air ambiant, les vibrations presque imperceptibles d'une

feuille de papier accrochée à un clou figé contre la muraille. Dans un cinquième étage. De même qu'un jeune homme, qui aspire à la gloire, entend un bruissement qu'il ne sait à quoi attribuer, ainsi j'entends une voix mélodieuse qui prononce à mon oreille « Maldoror ! » Mais, avant de mettre fin à sa méprise, il croyait entendre les ailes d'un moustique .. penché sur sa table de travail. Cependant, je ne rêve pas, qu'importe que je sois étendu sur mon lit de satin ? Je fais avec sang-froid la perspicace remarque que j'ai les yeux ouverts, quoiqu'il soit l'heure des dominos roses et des bals masqués. Jamais .. oh ! non, jamais ! .. une voix mortelle ne fit entendre ces accents séraphiques, en prononçant, avec tant de douloureuse élégance, les syllabes de mon nom ! Les ailes d'un moustique... Comme sa voix est bienveillante.. M'a-t-il donc pardonné ? Son corps alla cogner contre le tronc d'un chêne .. « Maldoror ! »

FIN DU QUATRIÈME CHANT

CHANT CINQUIÈME



QUE le lecteur ne se fâche pas contre moi, si ma prose n'a pas le bonheur de lui plaire. Tu soutiens que mes idées sont au moins singulières. Ce que tu dis là, homme respectable, est la vérité; mais, une vérité partiiale. Or, quelle source abondante d'erreurs et de méprises n'est pas toute vérité partiiale! Les bandes d'étourneaux ont une manière de voler qui leur est propre, et semble soumise à une tactique uniforme et régulière, telle que serait celle d'une troupe disciplinée, obéissant avec précision à la voix d'un seul chef. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà; en sorte que cette multitude d'oiseaux, ainsi réunis par une tendance commune vers le même point aimanté, allant et venant sans cesse, circulant et se croisant en tous sens, forme une espèce de tourbillon fort agité, dont la masse entière, sans suivre de direction bien certaine, paraît avoir un mouvement général d'évolution sur elle-même, résultant des mouvements particuliers de circulation propres à chacune de ses par-

ties, et dans lequel le centre, tendant perpétuellement à se développer, mais sans cesse pressé, repoussé par l'effort contraire des lignes environnantes qui pèsent sur lui, est constamment plus serré qu'aucune de ces lignes, lesquelles le sont elles-mêmes d'autant plus, qu'elles sont plus voisines du centre. Malgré cette singulière manière de tourbillonner, les étourneaux n'en fendent pas moins, avec une vitesse rare, l'air ambiant, et gagnent sensiblement, à chaque seconde, un terrain précieux pour le terme de leurs fatigues et le but de leur pèlerinage. Toi, de même, ne fais pas attention à la manière bizarre dont je chante chacune de ces strophes. Mais, sois persuadé que les accents fondamentaux de la poésie n'en conservent pas moins leur intrinsèque droit sur mon intelligence. Ne généralisons pas des faits exceptionnels, je ne demande pas mieux. cependant mon caractère est dans l'ordre des choses possibles. Sans doute. entre les deux termes extrêmes de ta littérature, telle que tu l'entends, et de la mienne, il en est une infinité d'intermédiaires et il serait facile de multiplier les divisions, mais, il n'y aurait nulle utilité, et il y aurait le danger de donner quelque chose d'étroit et de faux à une conception éminemment philosophique, qui cesse d'être rationnelle, dès qu'elle n'est plus comprise comme elle a été imaginée, c'est-à-dire avec ampleur. Tu sais allier l'enthousiasme et le froid intérieur, observateur d'une humeur concentrée, enfin, pour moi, je te trouve parfait... Et tu ne veux pas me comprendre! Si tu n'es pas en bonne santé, suis mon conseil (c'est le meilleur que je possède à ta disposition), et va faire une promenade dans la campagne. Triste compensation, qu'en dis-tu? Lorsque tu auras pris l'air, reviens me trouver : tes sens seront plus reposés. Ne pleure plus, je ne voulais pas te faire de la peine. N'est-il pas vrai, mon ami, que, jusqu'à un certain point, ta sympathie est acquise à mes chants? Or, qui t'empêche de franchir les autres

degrés ? La frontière entre ton goût et le mien est invisible, tu ne pourras jamais la saisir : preuve que cette frontière elle-même n'existe pas. Réfléchis donc qu'alors (je ne fais ici qu'effleurer la question) il ne serait pas impossible que tu eusses signé un traité d'alliance avec l'obstination, cette agréable fille du mulet, source si riche d'intolérance. Si je ne savais pas que tu n'étais pas un sot, je ne te ferais pas un semblable reproche. Il n'est pas utile pour toi que tu t'encroûtes dans la cartilagineuse carapace d'un axiome que tu crois inébranlable. Il y a d'autres axiomes aussi qui sont inébranlables, et qui marchent parallèlement avec le tien. Si tu as un penchant marqué pour le caramel (admirable farce de la nature), personne ne le concevra comme un crime, mais, ceux dont l'intelligence, plus énergique et capable de plus grandes choses, préfère le poivre et l'arsenic, ont de bonnes raisons pour agir de la sorte, sans avoir l'intention d'imposer leur pacifique domination à ceux qui tremblent de peur devant une mursaraigne ou l'expression parlante des surfaces d'un cube. Je parle par expérience, sans venir jouer ici le rôle de provocateur. Et, de même que les rotifères et les tardigrades peuvent être chauffés à une température voisine de l'ébullition, sans perdre nécessairement leur vitalité, il en sera de même pour toi, si tu sais t'assimiler, avec précaution, l'âcre sérosité suppurative qui se dégage avec lenteur de l'agacement que causent mes intéressantes élucubrations. Eh quoi, n'est-on pas parvenu à greffer sur le dos d'un rat vivant la queue détachée du corps d'un autre rat ? Essaie donc pareillement de transporter dans ton imagination les diverses modifications de ma raison cadavérique. Mais, sois prudent. A l'heure que j'écris, de nouveaux frissons parcourent l'atmosphère intellectuelle : il ne s'agit que d'avoir le courage de les regarder en face. Pourquoi fais-tu cette grimace ? Et même tu l'accompagnes d'un geste que l'on ne pourrait imiter qu'après un long apprentissage.

Sois persuadé que l'habitude est nécessaire en tout; et, puisque la répulsion instinctive, qui s'était déclarée dès les premières pages, a notablement diminué de profondeur, en raison inverse de l'application à la lecture, comme un furoncle qu'on incise, il faut espérer, quoique ta tête soit encore malade, que la guérison ne tardera certainement pas à rentrer dans sa dernière période. Pour moi, il est indubitable que tu vogues déjà en pleine convalescence, cependant, ta figure est restée bien maigre, hélas! Mais... courage! il y a en toi un esprit peu commun, je t'aime, et je ne désespère pas de ta complète délivrance, pourvu que tu absorbes quelques substances médicalementeuses; qui ne feront que hâter la disparition des derniers symptômes du mal. Comme nourriture astringente et tonique, tu arracheras d'abord les bras de ta mère (si elle existe encore), tu les dépèceras en petits morceaux et tu les mangeras ensuite, en un seul jour, sans qu'aucun trait de la figure ne trahisse ton émotion. Si ta mère était trop vieille, choisis un autre sujet chirurgical, plus jeune et plus frais, sur lequel la rugine aura prise, et dont les os tarsiens, quand il marche, prennent aisément un point d'appui pour faire la bascule : ta sœur, par exemple. Je ne puis m'empêcher de plaindre son sort, et je ne suis pas de ceux dans lesquels un enthousiasme très froid ne fait qu'affecter la bonté. Toi et moi, nous verserons pour elle, pour cette vierge aimée (mais, je n'ai pas de preuves pour établir qu'elle soit vierge), deux larmes incoercibles, deux larmes de plomb. Ce sera tout. La potion la plus lénitive, que je te conseille, est un bassin plein d'un pus blennorrhagique à noyaux, dans lequel on aura préalablement dissous un kyste pileux de l'ovaire, un chancre folliculaire, un prépuce enflammé, renversé en arrière du gland par une paraphimosis, et trois limaces rouges. Si tu suis mes ordonnances, ma poésie te recevra à bras ouverts, comme un pou résèque, avec ses baisers, la racine d'un cheveu.



Je voyais, devant moi, un objet debout sur un tertre. Je ne distinguais pas clairement sa tête; mais, déjà, je devinais qu'elle n'était pas d'une forme ordinaire, sans, néanmoins, préciser la proportion exacte de ses contours. Je n'osais m'approcher de cette colonne immobile; et, quand même j'aurais eu à ma disposition les pattes ambulatories de plus de trois mille crabes (je ne parle même pas de celles qui servent à la préhension et à la mastication des aliments), je serais encore resté à la même place, si un événement, très futile par lui-même, n'eût prélevé un lourd tribut sur ma curiosité, qui faisait craquer ses digues. Un scarabée, roulant, sur le sol, avec ses mandibules et ses antennes, une boule, dont les principaux éléments étaient composés de matières excrémentielles, s'avavançait d'un pas rapide, vers le tertre désigné, s'appliquant à mettre bien en évidence la volonté qu'il avait de prendre cette direction. Cet animal articulé n'était pas de beaucoup plus grand qu'une vache! Si l'on doute de ce que je dis, que l'on vienne à moi, et je satisferai les plus incrédules par le témoignage de bons témoins. Je le suivis de loin, ostensiblement intrigué. Que voulait-il faire de cette grosse boule noire? O lecteur, toi qui te vantes sans cesse de ta perspicacité (et non à tort), serais-tu capable de me le dire? Mais, je ne veux pas soumettre à une rude épreuve ta passion connue pour les énigmes. Qu'il te suffise de savoir que, la plus douce punition que je puisse t'infliger, est encore de te faire observer que ce mystère ne te sera révélé (il te sera révélé) que plus tard, à la fin de ta vie, quand tu entameras des discussions philosophiques avec l'agonie sur le bord de ton chevet... et peut-être même à la fin de cette strophe. Le scarabée était arrivé au bas du tertre. J'avais emboîté mon pas sur

ses traces, et j'étais encore à une grande distance du lieu de la scène; car, de même que les stercoraires, oiseaux inquiets comme s'ils étaient toujours affamés, se plaisent dans les mers qui baignent les deux pôles, et n'avancent qu'accidentellement dans les zones tempérées, ainsi je n'étais pas tranquille, et je portais mes jambes en avant avec beaucoup de lenteur. Mais qu'était-ce donc que la substance corporelle vers laquelle j'avançais? Je savais que la famille des pélécaninés comprend quatre genres distincts : le fou, le pélican, le cormoran, la frégate. La forme grisâtre qui m'apparaissait n'était pas un fou. Le bloc plastique que j'apercevais n'était pas une frégate. La chair cristallisée que j'observais n'était pas un cormoran. Je le voyais maintenant, l'homme à l'encéphale dépourvu de protubérance annulaire! Je recherchais vaguement, dans les replis de ma mémoire, dans quelle contrée torride ou glacée, j'avais déjà remarqué ce bec très-long, large, convexe, en voûte, à arête marquée, onguiculée, renflée et très-crochue à son extrémité; ces bords dentelés, droits; cette mandibule inférieure, à branches séparées jusqu'auprès de la pointe; cet intervalle rempli par une peau membraneuse; cette large poche, jaune et sac-ciforme, occupant toute la gorge et pouvant se distendre considérablement; et ces narines très étroites, longitudinales, presque imperceptibles, creusées dans un sillon basal! Si cet être vivant, à respiration pulmonaire et simple, à corps garni de poils, avait été un oiseau entier jusqu'à la plante des pieds, et non plus seulement jusqu'aux épaules, il ne m'aurait pas alors été si difficile de le reconnaître : chose très facile à faire, comme vous allez le voir vous-même. Seulement, cette fois, je m'en dispense; pour la clarté de ma démonstration, j'aurais besoin qu'un de ces oiseaux fût placé sur ma table de travail, quand même il ne serait qu'empaillé. Or, je ne suis pas assez riche pour m'en procurer. Suivant pas à pas une hypothèse antérieure, j'aurais de suite assigné

sa véritable nature et trouvé une place, dans les cadres d'histoire naturelle, à celui dont j'admira la noblesse dans sa pose maladive Avec quelle satisfaction de n'être pas tout à fait ignorant sur les secrets de son double organisme, et quelle avidité d'en savoir davantage, je le contemplais dans sa métamorphose durable ! Quoiqu'il ne possédât pas un visage humain, il me paraissait beau comme les deux longs filaments tentaculiformes d'un insecte ; ou plutôt, comme une inhumation précipitée, ou encore, comme la loi de la reconstitution des organes mutilés ; et surtout, comme un liquide éminemment putrescible ! Mais, ne prêtant aucune attention à ce qui se passait aux alentours, l'étranger regardait toujours devant lui, avec sa tête de pélican ! Un autre jour, je reprendrai la fin de cette histoire. Cependant, je continuerai ma narration avec un morne empressement, car, si, de votre côté, il vous tarde de savoir où mon imagination veut en venir (plût au ciel qu'en effet, ce ne fût là que de l'imagination !), du mien, j'ai pris la résolution de terminer en une seule fois (et non en deux !) ce que j'avais à vous dire. Quoique cependant personne n'ait le droit de m'accuser de manquer de courage. Mais, quand on se trouve en présence de pareilles circonstances, plus d'un sent battre contre la paume de sa main les pulsations de son cœur. Il vient de mourir, presque inconnu, dans un petit port de Bretagne, un maître caboteur, vieux marin, qui fut le héros d'une terrible histoire. Il était alors capitaine au long cours, et voyageait pour un armateur de Saint-Malo. Or, après une absence de treize mois, il arriva au foyer conjugal, au moment où sa femme, encore alitée, venait de lui donner un héritier, à la reconnaissance duquel il ne se reconnaissait aucun droit. Le capitaine ne fit rien paraître de sa surprise et de sa colère ; il pria froidement sa femme de s'habiller, et de l'accompagner à une promenade, sur les remparts de la ville. On était en janvier. Les remparts de Saint-Malo sont élevés, et,

lorsque souffle le vent du nord, les plus intrépides reculent. La malheureuse obéit, calme et résignée; en rentrant, elle délira. Elle expira dans la nuit. Mais, ce n'était qu'une femme. Tandis que moi, qui suis un homme, en présence d'un drame non moins grand, je ne sais si je conservai assez d'empire sur moi-même, pour que les muscles de ma figure restassent immobiles! Dès que le scarabée fut arrivé au bas du tertre, l'homme leva son bras vers l'ouest (précisément, dans cette direction, un vautour des agneaux et un grand-duc de Virginie avaient engagé un combat dans les airs), essuya sur son bec une longue larme qui présentait un système de coloration diamantée, et dit au scarabée « Malheureuse boule! ne l'as-tu pas fait rouler assez longtemps? Ta vengeance n'est pas encore assouvie; et, déjà, cette femme, dont tu avais attaché, avec des colliers de perles, les jambes et les bras, de manière à réaliser un polyèdre amorphe, afin de la traîner, avec tes tarses, à travers les vallées et les chemins, sur les ronces et les pierres (laisse-moi m'approcher pour voir si c'est encore elle!), a vu ses os se creuser de blessures, ses membres se polir par la loi mécanique du frottement rotatoire, se confondre dans l'unité de la coagulation, et son corps présenter, au lieu des linéaments primordiaux et des courbes naturelles, l'apparence monotone d'un seul tout homogène qui ne ressemble que trop, par la confusion de ses divers éléments broyés, à la masse d'une sphère! Il y a longtemps qu'elle est morte; laisse ces dépouilles à la terre, et prends garde d'augmenter, dans d'irréparables proportions, la rage qui le consume — ce n'est plus de la justice, car, l'égoïsme, caché dans les téguments de ton front, soulève lentement, comme un fantôme, la draperie qui le recouvre. » Le vautour des agneaux et le grand-duc de Virginie, portés insensiblement, par les péripéties de leur lutte, s'étaient rapprochés de nous. Le scarabée trembla devant ces paroles inattendues, et, ce

qui, dans une autre occasion, aurait été un mouvement insignifiant, devint, cette fois, la marque distinctive d'une fureur qui ne connaissait plus de bornes, car, il frotta redoutablement ses cuisses postérieures contre le bord des élytres, en faisant entendre un bruit aigu . « Qui es-tu, donc, toi, être pusillanime ? Il paraît que tu as oublié certains développements étranges des temps passés; tu ne les retiens pas dans ta mémoire, mon frère. Cette femme nous a trahis, l'un après l'autre. Toi le premier, moi le second. Il me semble que cette injure ne doit pas (ne doit pas !) disparaître du souvenir si facilement. Si facilement ! Toi, ta nature magnanime te permet de pardonner. Mais, sais-tu si, malgré la situation anormale des atomes de cette femme, réduite à pâte de pétrin (il n'est pas maintenant question de savoir si l'on ne croirait pas, à la première investigation, que ce corps ait été augmenté d'une quantité notable de densité plutôt par l'engrenage de deux fortes roues que par les effets de ma passion fougueuse), elle n'existe pas encore ? Tais-toi, et permets que je me venge. » Il reprit son manège, et s'éloigna, la boule poussée devant lui. Quand il se fut éloigné, le pélican s'écria . « Cette femme, par son pouvoir magique, m'a donné une tête de palmipède, et a changé mon frère en scarabée : peut-être qu'elle mérite même de pires traitements que ceux que je viens d'énumérer. » Et moi, qui n'étais pas certain de ne pas rêver, devinant, par ce que j'avais entendu, la nature des relations hostiles qui unissaient, au-dessus de moi, dans un combat sanglant, le vautour des agneaux et le grand-duc de Virginie, je rejetai, comme un capuchon, ma tête en arrière, afin de donner, au jeu de mes poumons, l'aisance et l'élasticité susceptibles, et je leur criai, en dirigeant mes yeux vers le haut « Vous autres, cessez votre discorde. Vous avez raison tous les deux, car, à chacun elle avait promis son amour; par conséquent, elle vous a trompés ensemble. Mais, vous n'êtes pas les seuls.

En outre, elle vous dépouilla de votre forme humaine, se faisant un jeu cruel de vos plus saintes douleurs. Et, vous hésiteriez à me croire ! D'ailleurs elle est morte, et le scarabée lui a fait subir un châtement d'ineffaçable empreinte, malgré la pitié du premier trahi. » A ces mots, ils mirent fin à leur querelle, et ne s'arrachèrent plus les plumes, ni les lambeaux de chair : ils avaient raison d'agir ainsi. Le grand-duc de Virginie, beau comme un mémoire sur la coube que décrit un chien en courant après son maître, s'enfonça dans les crevasses d'un couvent en ruines. Le vautour des agneaux, beau comme la loi de l'arrêt de développement de la poitrine chez les adultes dont la propension à la croissance n'est pas en rapport avec la quantité de molécules que leur organisme s'assimile, se perdit dans les hautes couches de l'atmosphère. Le pélican, dont le généreux pardon m'avait causé beaucoup d'impression, parce que je ne le trouvais pas naturel, reprenant sur son tertre l'impassibilité majestueuse d'un phare, comme pour avertir les navigateurs humains de faire attention à son exemple, et de préserver leur sort de l'amour des magiciennes sombres, regardait toujours devant lui. Le scarabée, beau comme le tremblement des mains dans l'alcoolisme, disparaissait à l'horizon. Quatre existences de plus que l'on pouvait rayer du livre de vie. Je m'arrachai un muscle entier dans le bras gauche, car je ne savais plus ce que je faisais, tant je me trouvais ému devant cette quadruple infortune. Et, moi, qui croyais que c'étaient des matières excrémentielles. Grande bête que je suis, va.



L'anéantissement intermittent des facultés humaines quoi que votre pensée penchât à supposer, ce ne sont pas là des mots. Du moins, ce ne sont pas

des mots comme les autres. Qu'il lève la main, celui qui croirait accomplir un acte juste, en priant quelque bourreau de l'écorcher vivant. Qu'il redresse la tête, avec la volupté du sourire, celui qui, volontairement, offrirait sa poitrine aux balles de la mort. Mes yeux chercheront la marque des cicatrices, mes dix doigts concentreront la totalité de leur attention à palper soigneusement la chair de cet excentrique, je vérifierai que les éclaboussures de la cervelle ont rejailli sur le satin de mon front. N'est-ce pas qu'un homme, amant d'un pareil martyr, ne se trouverait pas dans l'univers entier ? Je ne connais pas ce que c'est que le rire, c'est vrai, ne l'ayant jamais éprouvé par moi-même. Cependant, quelle imprudence n'y aurait-il pas à soutenir que mes lèvres ne s'élargiraient pas, s'il m'était donné de voir celui qui prétendrait que, quelque part, cet homme-là existe ? Ce qu'aucun ne souhaiterait pour sa propre existence, m'a été échu par un lot inégal. Ce n'est pas que mon corps nage dans le lac de la douleur ; passe alors. Mais, l'esprit se dessèche par une réflexion condensée et continuellement tendue ; il hurle comme les grenouilles d'un marécage, quand une troupe de flamants voraces et de hérons affamés vient s'abattre sur les juncs de ses bords. Heureux celui qui dort paisiblement dans un lit de plumes, arrachées à la poitrine de l'eider, sans remarquer qu'il se trahit lui-même. Voilà plus de trente ans que je n'ai pas encore dormi. Depuis l'imprononçable jour de ma naissance, j'ai voué aux planches somnifères une haine irréconciliable. C'est moi qui l'ai voulu ; que nul ne soit accusé. Vite, que l'on se dépouille du soupçon avorté. Distinguez-vous, sur mon front, cette pâle couronne ? Celle qui la tressa de ses doigts maigres fut la ténacité. Tant qu'un reste de sève brûlante coulera dans mes os, comme un torrent de métal fondu, je ne dormirai point. Chaque nuit, je force mon œil livide à fixer les étoiles, à travers les carreaux de ma fenêtre. Pour être plus sûr de moi-

même, un éclat de bois sépare mes paupières gonflées. Lorsque l'aurore apparaît, elle me retrouve dans la même position, le corps appuyé verticalement, et debout contre le plâtre de la muraille froide. Cependant, il m'arrive quelquefois de rêver, mais sans perdre un seul instant le vivace sentiment de ma personnalité et la libre faculté de me mouvoir . sachez que le cauchemar qui se cache dans les angles phosphoriques de l'ombre, la fièvre qui palpe mon visage avec son moignon, chaque animal impur qui dresse sa griffe sanglante, en bien, c'est ma volonté qui, pour donner un aliment stable à son activité perpétuelle, les fait tourner en rond. En effet, atome qui se venge en son extrême faiblesse, le libre arbitre ne craint pas d'affirmer, avec une autorité puissante, qu'il ne compte pas l'abrutissement parmi le nombre de ses fils . celui qui dort est moins qu'un animal châtré la veille. Quoique l'insomnie entraîne, vers les profondeurs de la fosse, ces muscles qui déjà répandent une odeur de cyprès, jamais la blanche catacombe de mon intelligence n'ouvrira ses sanctuaires aux yeux du Créateur. Une secrète et noble justice, vers les bras tendus de laquelle je me lance par instinct, m'ordonne de traquer sans trêve cet ignoble châtiment. Ennemi redoutable de mon âme imprudente, à l'heure où l'on allume un falot sur la côte, je défends à mes reins infortunés de se coucher sur la rosée de gazon. Vainqueur, je repousse les embûches de l'hypocrite pavot. Il est en conséquence certain que, par cette lutte étrange, mon cœur a muré ses desseins, affamé qui se mange lui-même. Impénétrable comme les géants, moi, j'ai vécu sans cesse avec l'envergure des yeux béante. Au moins, il est avéré que, pendant le jour, chacun peut opposer une résistance utile contre le Grand Objet Extérieur (qui ne sait pas son nom ?) ; car, alors, la volonté veille à sa propre défense avec un remarquable acharnement. Mais aussitôt que le voile des vapeurs nocturnes s'étend, même sur les

condamnés que l'on va pendre, oh ! voir son intellect entre les sacrilèges mains d'un étranger. Un implacable scalpel en scrute les broussailles épaisses. La conscience exhale un long râle de malédiction ; car, le voile de sa pudeur reçoit de cruelles déchirures. Humiliation ! notre porte est ouverte à la curiosité farouche du Céleste Bandit. Je n'ai pas mérité ce supplice infâme, toi, le hideux espion de ma causalité ! Si j'existe, je ne suis pas un autre. Je n'admets pas en moi cette équivoque pluralité. Je veux résider seul dans mon intime raisonnement. L'autonomie... ou bien qu'on me change en hippopotame. Abîme-toi sous terre, ô anonyme stigmaté, et ne reparais plus devant mon indignation hagarde. Ma subjectivité et le Créateur, c'est trop pour un cerveau. Quand la nuit obscurcit le cours des heures, quel est celui qui n'a pas combattu contre l'influence du sommeil, dans sa couche mouillée d'une glaciale sueur ? Ce lit, attirant contre son sein les facultés mourantes, n'est qu'un tombeau composé de planches de sapin équarri. La volonté se retire insensiblement, comme en présence d'une force invisible. Une poix visqueuse épaissit le cristallin des yeux. Les paupières se recherchent comme deux amis. Le corps n'est plus qu'un cadavre qui respire. Enfin, quatre énormes pieux clouent sur le matelas la totalité des membres. Et remarquez, je vous prie, qu'en somme les draps ne sont que des linceuls. Voici la cassolette où brûle l'encens des religions. L'éternité mugit, ainsi qu'une mer lointaine, et s'approche à grands pas. L'appartement a disparu : prosternez-vous, humains, dans la chapelle ardente ! Quelquefois, s'efforçant inutilement de vaincre les imperfections de l'organisme, au milieu du sommeil le plus lourd, le sens magnétisé s'aperçoit avec étonnement qu'il n'est plus qu'un bloc de sépulture, et raisonne admirablement, appuyé sur une subtilité incomparable : « Sortir de cette couche est un problème plus difficile qu'on ne le pense. Assis sur la charrette,

l'on m'entraîne vers la binarité des poteaux de la guillotine Chose curieuse, mon bras inerle s'est assimilé savamment la raideur de la souche C'est très mauvais de rêver qu'on marche à l'échafaud. » Le sang coule à larges flots à travers la figure. La poitrine effectue des soubresauts répétés, et se gonfle avec des sifflements. Le poids d'un obélisque étouffe l'expansion de la rage. Le réel a détruit les rêves de la somnolence ! Qui ne sait pas que, lorsque la lutte se prolonge entre le moi, plein de fierté, et l'accroissement terrible de la catalepsie, l'esprit halluciné perd le jugement ? Rongé par le désespoir, il se complaît dans son mal, jusqu'à ce qu'il ait vaincu la nature, et que le sommeil, voyant sa proie lui échapper, s'enfuie sans retour loin de son cœur, d'une aile irritée et honteuse. Jetez un peu de cendre sur mon orbite en feu Ne fixez pas mon œil qui ne se ferme jamais. Comprenez-vous les souffrances que j'endure (cependant, l'orgueil est satisfait) ? Dès que la nuit exhorte les humains au repos, un homme, que je connais, marche à grands pas dans la campagne Je crains que ma résolution ne succombe aux atteintes de la vieillesse. Qu'il arrive, ce jour fatal où je m'endormirai ! Au réveil mon rasoir, se frayant un passage à travers le cou, prouvera que rien n'était, en effet, plus réel



— Mais qui donc !... mais qui donc ose, ici, comme un conspirateur, traîner les anneaux de son corps vers ma poitrine noire ? Qui que tu sois, excentrique python, par quel prétexte excuses-tu ta présence ridicule ? Est-ce un vaste remords qui te tourmente ? Car, vois-tu, boa, ta sauvage majesté n'a pas, je le suppose, l'exorbitante prétention de se soustraire à la comparaison que j'en fais avec les traits du criminel. Cette bave écumeuse et blanchâtre est, pour

moi, le signe de la rage. Ecoute-moi sais-tu que ton œil est loin de boire un rayon céleste ? N'oublie pas que si ta présomptueuse cervelle m'a cru capable de t'offrir quelques paroles de consolation, ce ne peut être que par le motif d'une ignorance totalement dépourvue de connaissances physiognomoniques. Pendant un temps, bien entendu, suffisant, dirige la lueur de tes yeux vers ce que j'ai le droit, comme un autre, d'appeler mon visage ! Ne vois-tu pas comme il pleure ? Tu t'es trompé, basilic. Il est nécessaire que tu cherches ailleurs la triste ration de soulagement, que mon impuissance radicale te retranche, malgré les nombreuses protestations de ma bonne volonté. Oh ! quelle force, en phrases exprimable, fatalement t'entraîna vers ta perte ? Il est presque impossible que je m'habitue à ce raisonnement que tu ne comprennes pas que, plaquant sur le gazon rouge, d'un coup de mon talon, les courbes fuyantes de ta tête triangulaire, je pourrais pétrir un innommable mastic avec l'herbe de la savane et la chair de l'écrasé.

— Disparaîs le plus tôt possible loin de moi, coupable à la face blême ! Le mirage fallacieux de l'épouvantement t'a montré ton propre spectre ! Dissipe tes injurieux soupçons, si tu ne veux pas que je t'accuse à mon tour, et que je ne porte contre toi une récrimination qui serait certainement approuvée par le jugement du serpenteaire reptilivore. Quelle monstrueuse aberration de l'imagination t'empêche de me reconnaître ! Tu ne te rappelles donc pas les services importants que je t'ai rendus, par la gratification d'une existence que je fis émerger du chaos, et, de ton côté, le vœu, à jamais inoubliable, de ne pas désertier mon drapeau, afin de me rester fidèle jusqu'à la mort ? Quand tu étais enfant (ton intelligence était alors dans sa plus belle phase), le premier, tu grimpais sur la colline, avec la vitesse de l'isard, pour saluer, par un geste de ta petite main, les multicolores rayons de l'aurore naissante. Les

notes de ta voix jaillissaient, de ton larynx sonore, comme des perles diamantines, et résolvaient leurs collectives personnalités, dans l'agrégation vibrante d'un long hymne d'adoration. Maintenant, tu rejettes à tes pieds, comme un haillon souillé de boue, la longanimité dont j'ai fait trop longtemps preuve. La reconnaissance a vu ses racines se dessécher, comme le lit d'une mare, mais, à sa place, l'ambition a crû dans des proportions qu'il me serait pénible de qualifier. Quel est-il, celui qui m'écoute, pour avoir une telle confiance dans l'abus de sa propre faiblesse ?

— Et qui es-tu, toi-même, substance audacieuse ? Non !... non !... je ne me trompe pas, et, malgré les métamorphoses multiples auxquelles tu as recours, toujours ta tête de serpent reluira devant mes yeux comme un phare d'éternelle injustice, et de cruelle domination ! Il a voulu prendre les rênes du commandement, mais il ne sait pas régner ! Il a voulu devenir un objet d'horreur pour tous les êtres de la création, et il a réussi. Il a voulu prouver que lui seul est le monarque de l'univers, et c'est en cela qu'il s'est trompé. O misérable ! as-tu attendu jusqu'à cette heure pour entendre les murmures et les complots qui, s'élevant simultanément de la surface des sphères, viennent raser d'une aile farouche les rebords papillacés de ton destructible tympan ? Il n'est pas loin, le jour, où mon bras te renversera dans la poussière, empoisonnée par ta respiration, et, arrachant de tes entrailles une nuisible vie, laissera sur le chemin ton cadavre, criblé de contorsions, pour apprendre au voyageur consterné, que cette chair palpitante, qui frappe sa vue d'étonnement, et cloue dans son palais sa langue muette, ne doit plus être comparée, si l'on garde son sang-froid, qu'au tronc pourri d'un chêne, qui tomba de vétusté ! Quelle pensée de pitié me retient devant ta présence ? Toi-même, recule plutôt devant moi, te dis-je, et va laver ton incommensurable honte dans le sang d'un enfant qui vient de naître . voilà quelles

sont tes habitudes. Elles sont dignes de toi. Va... marche toujours devant toi. Je te condamne à devenir errant. Je te condamne à rester seul et sans famille. Chemine constamment, afin que tes jambes te refusent leur soutien. Traverse les sables des déserts jusqu'à ce que la fin du monde engloutisse les étoiles dans le néant. Lorsque tu passeras près de la tanière du tigre, il s'empressera de fuir, pour ne pas regarder, comme dans un miroir, son caractère exhaussé sur le socle de la perversité idéale. Mais, quand la fatigue impérieuse t'ordonnera d'arrêter ta marche devant les dalles de mon palais, recouvertes de ronces et de chardons, fais attention à tes sandales en lambeaux, et franchis, sur la pointe des pieds, l'élégance des vestibules. Ce n'est pas une recommandation inutile. Tu pourrais éveiller ma jeune épouse et mon fils en bas âge, couchés dans les caveaux de plomb qui longent les fondements de l'antique château. Si tu ne prenais tes précautions d'avance, ils pourraient te faire pâlir par leurs hurlements souterrains. Quand ton impénétrable volonté leur ôta l'existence, ils n'ignoraient pas que ta puissance est redoutable, et n'avaient aucun doute à cet égard; mais, ils ne s'attendaient point (et leurs adieux suprêmes me confirmèrent leur croyance) que ta Providence se serait montrée à ce point impitoyable! Quoi qu'il en soit, traverse rapidement ces salles abandonnées et silencieuses, aux lambris d'émeraude, mais aux armoiries fanées, où reposent les glorieuses statues de mes ancêtres. Ces corps de marbre sont irrités contre toi; évite leurs regards vireux. C'est un conseil que te donne la langue de leur unique et dernier descendant. Regarde comme leur bras est levé dans l'attitude de la défense provocatrice, la tête fièrement renversée en arrière. Sûrement ils ont deviné le mal que tu m'as fait; et, si tu passes à portée des piédestaux glacés qui soutiennent ces blocs sculptés, la vengeance t'y attend. Si ta défense a besoin de m'objecter quelque chose,

parle. Il est trop tard pour pleurer maintenant. Il fallait pleurer dans des moments plus convenables, quand l'occasion était propice. Si tes yeux sont enfin dessillés, juge toi-même quelles ont été les conséquences de ta conduite. Adieu ! je m'en vais respirer la brise des falaises ; car, mes poumons, à moitié étouffés, demandent à grands cris un spectacle plus tranquille et plus vertueux que le tien !



O pédérastes incompréhensibles, ce n'est pas moi qui lancerai des injures à votre grande dégradation, ce n'est pas moi qui viendrai jeter le mépris sur votre anus infundibuliforme. Il suffit que les maladies honteuses, et presque incurables, qui vous assiègent, portent avec elles leur immanquable châtiement. Législateurs d'institutions stupides, inventeurs d'une morale étroite, éloignez-vous de moi, car je suis une âme impartiale. Et vous, jeunes adolescents ou plutôt jeunes filles, expliquez-moi comment et pourquoi (mais, tenez-vous à une convenable distance, car, moi non plus, je ne sais pas résister à mes passions) la vengeance a germé dans vos cœurs, pour avoir attaché au flanc de l'humanité une pareille couronne de blessures. Vous la faites rougir de ses fils par votre conduite (que, moi, je vénère !) ; votre prostitution, s'offrant au premier venu, exerce la logique des penseurs les plus profonds, tandis que votre sensibilité exagérée comble la mesure de la stupéfaction de la femme elle-même. Etes-vous d'une nature moins ou plus terrestre que celle de vos semblables ? Possédez-vous un sixième sens qui nous manque ? Ne mentez pas, et dites ce que vous pensez. Ce n'est pas une interrogation que je vous pose, car, depuis que je fréquente en observateur la sublimité de vos intelligences grandioses, je sais à quoi m'en tenir. Soyez bénis par ma main gauche, soyez sanctifiés par ma main droite, anges protégés par mon

amour universel. Je baise votre visage, je baise votre poitrine, je baise, avec mes lèvres suaves, les diverses parties de votre corps harmonieux et parfumé. Que ne m'aviez-vous dit tout de suite ce que vous étiez, cristallisations d'une beauté morale supérieure ? Il a fallu que je devinasse par moi-même les innombrables trésors de tendresse et de chasteté que recélaient les battements de votre cœur oppressé. Poitrine ornée de guirlandes de roses et de vétyver. Il a fallu que j'entr'ouvrisse vos jambes pour vous connaître et que ma bouche se suspendît aux insignes de votre pudeur. Mais (chose importante à représenter) n'oubliez pas chaque jour de laver la peau de vos parties, avec de l'eau chaude, car, sinon, des chancres vénériens pousseraient infailliblement sur les commissures fendues de mes lèvres inassouviées. Oh ! si au lieu d'être un enfer, l'univers n'avait été qu'un céleste anus immense, regardez le geste que je fais du côté de mon bas-ventre : oui, j'aurais enfoncé ma verge, à travers son sphincter sanglant, fiacassant, par mes mouvements impétueux, les propres parois de son bassin ! Le malheur n'aurait pas alors soufflé, sur mes yeux aveuglés, des dunes entières de sable mouvant ; j'aurais découvert l'endroit souterrain où gît la vérité endormie, et les fleuves de mon sperme visqueux auraient trouvé de la sorte un océan où se précipiter ! Mais, pourquoi me surprends-je à regretter un état de choses imaginaire et qui ne recevra jamais le cachet de son accomplissement ultérieur ? Ne nous donnons pas la peine de construire de fugitives hypothèses. En attendant, que celui qui brûle de l'ardeur de partager mon lit vienne me trouver ; mais, je mets une condition rigoureuse à mon hospitalité : il faut qu'il n'ait pas plus de quinze ans. Qu'il ne croie pas de son côté que j'en ai trente, qu'est-ce que cela y fait ? L'âge ne diminue pas l'intensité des sentiments, loin de là ; et, quoique mes cheveux soient devenus blancs comme la neige, ce n'est pas à cause de la vieillesse :

c'est, au contraire, pour le motif que vous savez. Moi, je n'aime pas les femmes ! Ni même les hermaphrodites ! Il me faut des êtres qui me ressemblent, sur le front desquels la noblesse humaine soit marquée en caractères plus tranchés et ineffaçables ! Etes-vous certain que celles qui portent de longs cheveux, soient de la même nature que la mienne ? Je ne le crois pas, et je ne désertai pas mon opinion. Une salive saumâtre coule de ma bouche, je ne sais pas pourquoi. Qui veut me la sucer, afin que j'en sois débarrassé ? Elle monte elle monte toujours ! Je sais ce que c'est. J'ai remarqué que, lorsque je bois à la gorge le sang de ceux qui se couchent à côté de moi (c'est à tort que l'on me suppose vampire, puisqu'on appelle ainsi des morts qui sortent de leur tombeau, or, moi, je suis un vivant), j'en rejette le lendemain une partie par la bouche voilà l'explication de la salive infecte. Que voulez-vous que j'y fasse, si les organes, affaiblis par le vice, se refusent à l'accomplissement des fonctions de la nutrition ? Mais, ne révélez mes confidences à personne. Ce n'est pas pour moi que je vous dis cela, c'est pour vous-même et les autres, afin que le prestige du secret retienne dans les limites du devoir et de la vertu ceux qui, aimantés par l'électricité de l'inconnu, seraient tentés de m'imiter. Ayez la bonté de regarder ma bouche (pour le moment, je n'ai pas le temps d'employer une formule plus longue de politesse) ; elle vous frappe au premier abord par l'apparence de sa structure, sans mettre le serpent dans vos comparaisons, c'est que j'en contracte le tissu jusqu'à la dernière réduction, afin de faire croire que je possède un caractère froid. Vous n'ignorez pas qu'il est diamétralement opposé. Que ne puis-je regarder à travers ces pages sérapiques le visage de celui qui me lit S'il n'a pas dépassé la puberté, qu'il s'approche Serre-moi contre toi, et ne crains pas de me faire du mal rétrécissons progressivement les liens de nos muscles. Davantage. Je sens

qu'il est inutile d'insister, l'opacité, remarquable à plus d'un titre, de cette feuille de papier, est un empêchement des plus considérables à l'opération de notre complète jonction. Moi, j'ai toujours éprouvé un caprice infâme pour la pâle jeunesse des collèves, et les enfants étiolés des manufactures ! Mes paroles ne sont pas les réminiscences d'un rêve, et j'aurai trop de souvenirs à débrouiller, si l'obligation m'était imposée de faire passer devant vos yeux les événements qui pourraient affermir de leur témoignage la véracité de ma douloureuse affirmation. La justice humaine ne m'a pas encore surpris en flagrant délit, malgré l'incontestable habileté de ses agents. J'ai même assassiné (il n'y a pas longtemps !) un pédéraste qui ne se prêtait pas suffisamment à ma passion ; j'ai jeté son cadavre dans un puits abandonné, et l'on n'a pas de preuves décisives contre moi. Pourquoi frémissiez-vous de peur, adolescent qui me lisez ? Croyez-vous que je veuille en faire autant envers vous ? Vous vous montrez souverainement injuste... Vous avez raison · méfiez-vous de moi, surtout si vous êtes beau Mes parties offrent éternellement le spectacle lugubre de la turgescence ; nul ne peut soutenir (et combien ne s'en sont-ils pas approchés !) qu'il les a vues à l'état de tranquillité normale, pas même le décrotteur qui m'y porta un coup de couteau dans un moment de délire. L'ingrat ! Je change de vêtements deux fois par semaine, la propreté n'étant pas le principal motif de ma détermination. Si je n'agissais pas ainsi, les membres de l'humanité disparaîtraient au bout de quelques jours, dans des combats prolongés. En effet, dans quelque contrée que je me trouve, ils me harcèlent continuellement de leur présence et viennent lécher la surface de mes pieds Mais, quelle puissance possèdent-elles donc, mes gouttes séminales, pour attirer vers elles tout ce qui respire par des nerfs olfactifs ! Ils viennent des bords des Amazo-nés, ils traversent les vallées qu'arrose le Gange, ils

abandonnent le lichen polaire, pour accomplir de longs voyages à ma recherche, et demander aux cités immobiles, si elles n'ont pas vu passer, un instant, le long de leurs remparts, celui dont le sperme sacré embaume les montagnes, les lacs, les bruyères, les forêts, les promontoires et la vastitude des mers ! Le désespoir de ne pas pouvoir me rencontrer (je me cache secrètement dans les endroits les plus inaccessibles, afin d'alimenter leur ardeur) les porte aux actes les plus regrettables. Ils se mettent trois cent mille de chaque côté, et les mugissements des canons servent de prélude à la bataille. Toutes les ailes s'ébranlent à la fois, comme un seul guerrier. Les carrés se forment et tombent aussitôt pour ne plus se relever. Les chevaux effarés s'enlèvent dans toutes les directions. Les boulets labourent le sol, comme des météores implacables. Le théâtre du combat n'est plus qu'un vaste champ de carnage, quand la nuit révèle sa présence et que la lune silencieuse apparaît entre les déchirures d'un nuage. Me montrant du doigt un espace de plusieurs lieues recouvert de cadavres, le croissant vapoureux de cet astre m'ordonne de prendre un instant, comme le sujet de méditatives réflexions, les conséquences funestes qu'entraîne, après lui, l'explicable talisman enchanteur que la Providence m'accorda. Malheureusement que de siècles ne faudra-t-il pas encore, avant que la race humaine périsse entièrement par mon piège perfide ! C'est ainsi qu'un esprit habile, et qui ne se vante pas, emploie, pour atteindre à ses fins, les moyens mêmes qui paraîtraient d'abord y porter un invincible obstacle. Toujours mon intelligence s'élève vers cette imposante question, et vous êtes témoin vous-même qu'il ne m'est plus possible de rester dans le sujet modeste qu'au commencement j'avais le dessein de traiter. Un dernier mot.. c'était une nuit d'hiver. Pendant que la bise sifflait dans les sapins, le Créateur ouvrit sa porte au milieu des ténèbres et fit entrer un pédéraste.



Silence ! il passe un cortège funéraire à côté de vous. Inclinez la binarité de vos rotules vers la terre et entonnez un chant d'outre-tombe. (Si vous considérez mes paroles plutôt comme une simple forme impérative, que comme un ordre formel qui n'est pas à sa place, vous montrerez de l'esprit et du meilleur.) Il est possible que vous parveniez de la sorte à réjouir extrêmement l'âme du mort, qui va se reposer de la vie dans une fosse. Même le fait est, pour moi, certain. Remarquez que je ne dis pas que votre opinion ne puisse jusqu'à un certain point être contraire à la mienne ; mais, ce qu'il importe avant tout, c'est de posséder des notions justes sur les bases de la morale, de telle manière que chacun doive se pénétrer du principe qui commande de faire à autrui ce que l'on voudrait peut-être qui fût fait à soi-même. Le prêtre des religions ouvre le premier la marche, en tenant à la main un drapeau blanc, signe de la paix, et de l'autre un emblème d'or qui représente les parties de l'homme et de la femme, comme pour indiquer que ces membres charnels sont la plupart du temps, abstraction faite de toute métaphore, des instruments très dangereux entre les mains de ceux qui s'en servent, quand ils les manipulent aveuglément pour des buts divers qui se querellent entre eux, au lieu d'engendrer une opportune réaction contre la passion connue qui cause presque tous nos maux. Au bas de son dos est attachée (artificiellement, bien entendu) une queue de cheval, aux crins épais, qui balaie la poussière du sol. Elle signifie de prendre garde de ne pas nous ravalier par notre conduite au rang des animaux. Le cercueil connaît sa route et marche après la tunique flottante du consolateur. Les parents et les amis du défunt, par la manifestation de leur posi-

tion, ont résolu de fermer la marche du cortège. Celui-ci s'avance avec majesté, comme un vaisseau qui fend la pleine mer, et ne craint pas le phénomène de l'enfoncement, car, au moment actuel, les tempêtes et les écueils ne se font pas remarquer par quelque chose de moins que leur explicable absence. Les grillons et les crapauds suivent à quelques pas la fête mortuaire; eux, aussi, n'ignoient pas que leur modeste présence aux funérailles de quiconque leur sera un jour comblée. Ils s'entretiennent à voix basse dans leur pittoresque langage (ne soyez pas assez présomptueux, permettez-moi de vous donner ce conseil non intéressé, pour croire que vous seul possédez la précieuse faculté de traduire les sentiments de votre pensée) de celui qu'ils regardèrent plus d'une fois courir à travers les prairies verdoyantes, et plonger la sueur de ses membres dans les bleuâtres vagues des golfes arénacés. D'abord, la vie parut lui sourire sans arrière-pensée, et, magnifiquement, le couronna de fleurs; mais, puisque votre intelligence elle-même s'aperçoit ou plutôt devine qu'il s'est arrêté aux limites de l'enfance, je n'ai pas besoin, jusqu'à l'apparition d'une rétractation véritablement nécessaire, de continuer les prolegomènes de ma rigoureuse démonstration. Dix ans Nombre exactement calqué, à s'y méprendre, sur celui des doigts de la main. C'est peu et c'est beaucoup. Dans le cas qui nous préoccupe, cependant, je m'appuierai sur votre amour envers la vérité, pour que vous prononciez, avec moi, sans tarder une seconde de plus, que c'est peu. Et, quand je réfléchis sommairement à ces ténébreux mystères, par lesquels, un être humain disparaît de la terre, aussi, facilement qu'une mouche ou une libellule, sans conserver l'espérance d'y revenir, je me surprends à couvrir le vif regret de ne pas probablement pouvoir vivre assez longtemps, pour vous bien expliquer ce que je n'ai pas la prétention de comprendre moi-même. Mais, puisqu'il est prouvé que, par un hasard

extraordinaire, je n'ai pas encore perdu la vie depuis ce temps lointain où je commençai, plein de terreur, la phrase précédente, je calcule mentalement qu'il ne sera pas inutile ici, de construire l'aveu complet de mon impuissance radicale, quand il s'agit surtout, comme à présent, de cette imposante et inabordable question. C'est, généralement parlant, une chose singulière que la tendance attractive qui nous porte à rechercher (pour ensuite les exprimer) les ressemblances et les différences que recèlent, dans leurs naturelles propriétés, les objets les plus opposés entre eux, et quelquefois les moins aptes, en apparence, à se prêter à ce genre de combinaisons sympathiquement curieuses, et qui, ma parole d'honneur, donnent gracieusement au style de l'écrivain, qui se pare cette personnelle satisfaction, l'impossible et inoubliable aspect d'un hibou sérieux jusqu'à l'éternité. Suivons en conséquence le courant qui nous entraîne. Le milan royal a les ailes proportionnellement plus longues que les buses, et le vol bien plus aisé. aussi passe-t-il sa vie dans l'air. Il ne se repose presque jamais et parcourt chaque jour des espaces immenses; et ce grand mouvement n'est point un exercice de chasse, ni poursuite de proie, ni même de découverte, car, il ne chasse pas; mais, il semble que le vol soit son état naturel, sa favorite situation. L'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute. Ses ailes longues et étroites paraissent immobiles; c'est la queue qui croit diriger toutes les évolutions, et la queue ne se trompe pas : elle agit sans cesse. Il s'élève sans effort; il s'abaisse comme s'il glissait sur un plan incliné, il semble plutôt nager que voler, il précipite sa course, il la ralentit, s'arrête, et reste comme suspendu ou fixé à la même place, pendant des heures entières. L'on ne peut s'apercevoir d'aucun mouvement dans ses ailes : vous ouvririez les yeux comme la porte d'un four, que ce serait d'autant inutile. Chacun a le bon sens de confesser sans difficulté

(quoique avec un peu de mauvaise grâce) qu'il ne s'aperçoit pas, au premier abord, du rapport, si lointain qu'il soit, que je signale entre la beauté du vol du milan royal, et celle de la figure de l'enfant, s'élevant doucement, au-dessus du cercueil découvert, comme un nénuphar qui perce la surface des eaux, et voilà précisément en quoi consiste l'impardonnable faute qu'entraîne l'inamovible situation d'un manque de repentir, touchant l'ignorance volontaire dans laquelle on croupit. Ce rapport de calme majesté entre les deux termes de ma narquoise comparaison n'est déjà que trop commun, et d'un symbole assez compréhensible, pour que je m'étonne davantage de ce qui ne peut avoir, comme seule excuse, que ce même caractère de vulgarité qui fait appeler, sur tout objet ou spectacle qui en est atteint, un profond sentiment d'indifférence injuste. Comme si ce qui se voit quotidiennement n'en devrait pas moins réveiller l'attention de notre admiration ! Arrivé à l'entrée du cimetière, le cortège s'empresse de s'arrêter ; son intention n'est pas d'aller plus loin. Le fossoyeur achève le creusement de la fosse ; l'on y dépose le cercueil avec toutes les précautions prises en pareil cas ; quelques pelletées de terre inattendues viennent recouvrir le corps de l'enfant. Le prêtre des religions, au milieu de l'assistance émue, prononce quelques paroles pour bien enterrer le mort, davantage, dans l'imagination des assistants. « Il dit qu'il s'étonne beaucoup de ce que l'on verse ainsi tant de pleurs, pour un acte d'une telle insignifiance. Textuel. Mais il craint de ne pas qualifier suffisamment ce qu'il prétend, lui, être un incontestable bonheur. S'il avait cru que la mort est aussi peu sympathique dans sa naïveté, il aurait renoncé à son mandat, pour ne pas augmenter la légitime douleur des nombreux parents et amis du défunt ; mais, une secrète voix l'avertit de leur donner quelques consolations, qui ne seront pas inutiles, ne fût-ce que celle qui ferait entrevoir l'es-

poir d'une prochaine rencontre dans les cieux entre celui qui mourut et ceux qui survécurent » Maldoror s'enfuyait au grand galop, en paraissant diriger sa course vers les murailles du cimetière. Les sabots de son coursier élevaient autour de son maître une fausse couronne de poussière épaisse. Vous autres, vous ne pouvez savoir le nom de ce cavalier; mais, moi, je le sais. Il s'approchait de plus en plus; sa figure de platine commençait à devenir perceptible, quoique le bas en fût entièrement enveloppé d'un manteau que le lecteur s'est gardé d'ôter de sa mémoire et qui ne laissait apercevoir que les yeux. Au milieu de son discours, le prêtre des religions devient subitement pâle, car son oreille reconnaît le galop irrégulier de ce célèbre cheval blanc qui n'abandonna jamais son maître. « Oui, ajoutait-il de nouveau, ma confiance est grande dans cette prochaine rencontre; alors, on comprendra, mieux qu'auparavant, quel sens il fallait attacher à la séparation temporaire de l'âme et du corps. Tel qui croit vivre sur cette terre se berce d'une illusion dont il importerait d'accélérer l'évaporation. » Le bruit du galop s'accroissait de plus en plus; et, comme le cavalier, étreignant la ligne d'horizon, paraissait en vue, dans le champ d'optique qu'embrassait le portail du cimetière, rapide comme un cyclone giratoire, le prêtre des religions plus gravement reprit : « Vous ne semblez pas vous douter que celui-ci, que la maladie força de ne connaître que les premières phases de la vie, et que la fosse vient de recevoir dans son sein, est l'indubitable vivant; mais, sachez, au moins, que celui-là, dont vous apercevez la silhouette équivoque emportée par un cheval nerveux, et sur lequel je vous conseille de fixer le plus tôt possible les yeux, car il n'est plus qu'un point, et va bientôt disparaître dans la bruyère, quoiqu'il ait beaucoup vécu, est le seul véritable mort »



« Chaque nuit, à l'heure où le sommeil est parvenu à son plus grand degré d'intensité, une vieille araignée de la grande espèce sort lentement sa tête d'un trou placé sur le sol, à l'une des intersections des angles de la chambre. Elle écoute attentivement si quelque bruissement remue encore ses mandibules dans l'atmosphère. Vu sa conformation d'insecte, elle ne peut pas faire moins, si elle prétend augmenter de brillantes personnifications les trésors de la littérature, que d'attribuer des mandibules au bruissement. Quand elle s'est assurée que le silence règne aux alentours, elle retire successivement, des profondeurs de son nid, sans le secours de la méditation, les diverses parties de son corps, et s'avance à pas comptés vers ma couche. Chose remarquable ! moi qui fais reculer le sommeil et les cauchemars, je me sens paralysé dans la totalité de mon corps, quand elle grimpe le long des pieds d'ébène de mon lit de satin. Elle m'étreint la gorge avec les pattes, et me suce le sang avec son ventre. Tout simplement ! Combien de litres d'une liqueur pourprée, dont vous n'ignorez pas le nom, n'a-t-elle pas bus, depuis qu'elle accomplit le même manège avec une persistance digne d'une meilleure cause ! Je ne sais pas ce que je lui ai fait, pour qu'elle se conduise de la sorte à mon égard. Lui ai-je broyé une patte par inattention ? Lui ai-je enlevé ses petits ? Ces deux hypothèses, sujettes à caution, ne sont pas capables de soutenir un sérieux examen, elles n'ont même pas de la peine à provoquer un haussement dans mes épaules et un sourire sur mes lèvres, quoique l'on ne doive se moquer de personne. Prends garde à toi, tarentule noire ; si ta conduite n'a pas pour excuse un irréfutable syllogisme, une nuit je me réveillerai en sursaut, par un dernier effort de

ma volonté agonisante, je romprai le charme avec lequel tu relient mes membres dans l'immobilité, et je t'écraserai entre les os de mes doigts, comme un morceau de matière molle. Cependant, je me rappelle vaguement que je t'ai donné la permission de laisser tes pattes grimper sur l'éclosion de la poitrine, et de là jusqu'à la peau qui recouvre mon visage; que par conséquent, je n'ai pas le droit de te contraindre. Oh! qui démêlera mes souvenirs confus! Je lui donne pour récompense ce qui reste de mon sang . en comptant la dernière goutte inclusivement, il y en a pour remplir au moins la moitié d'une coupe d'orgie. » Il parle, et il ne cesse de se déshabiller. Il appuie une jambe sur le matelas, et de l'autre, pressant le parquet de saphir afin de s'enlever, il se trouve étendu dans une position horizontale. Il a résolu de ne pas fermer les yeux, afin d'attendre son ennemi de pied ferme. Mais, chaque fois ne prend-il pas la même résolution, et n'est-elle pas toujours détruite par l'explicable image de sa promesse fatale? Il ne dit plus rien, et se résigne avec douleur; car, pour lui le serment est sacré. Il s'enveloppe majestueusement dans les replis de la soie, dédaigne d'entrelacer les glands d'or de ses rideaux, et, appuyant les boucles ondulées de ses longs cheveux noirs sur les franges du coussin de velours, il tâte, avec la main, la large blessure de son cou, dans laquelle la tarentule a pris l'habitude de se loger, comme dans un deuxième nid, tandis que son visage respire la satisfaction. Il espère que cette nuit actuelle (espérez avec lui!) verra la dernière représentation de la succion immense; car, son unique vœu serait que le bourreau en finît avec son existence : la mort, et il sera content. Regardez cette vieille araignée de la grande espèce, qui sort lentement sa tête d'un trou placé sur le sol, à l'une des intersections des angles de la chambre. Nous ne sommes plus dans la narration. Elle écoute attentivement si quelque bruissement remue encore

ses mandibules dans l'atmosphère Hélas ! nous sommes maintenant arrivés dans le réel, quant à ce qui regarde la tarentule, et, quoique l'on pourrait mettre un point d'exclamation à la fin de chaque phrase, ce n'est peut-être pas une raison pour s'en dispenser ! Elle s'est assurée que le silence règne aux alentours, la voilà qui retire successivement des profondeurs de son nid, sans le secours de la méditation, les diverses parties de son corps, et s'avance à pas comptés vers la couche de l'homme solitaire Un instant elle s'arrête, mais il est court, ce moment d'hésitation. Elle se dit qu'il n'est pas temps encore de cesser de torturer, et qu'il faut auparavant donner au condamné les plausibles raisons qui déterminèrent la perpétualité du supplice. Elle a grimpé à côté de l'oreille de l'endormi. Si vous voulez ne pas perdre une seule parole de ce qu'elle va dire, faites abstraction des occupations étrangères qui obstruent le portique de votre esprit, et soyez, au moins, reconnaissant de l'intérêt que je vous porte, en faisant assister votre présence aux scènes théâtrales qui me paraissent dignes d'exciter une véritable attention de votre part ; car, qui m'empêcherait de garder, pour moi seul, les événements que je raconte ? « Réveille-toi, flamme amoureuse des anciens jours, squelette décharné. Le temps est venu d'arrêter la main de la justice. Nous ne te ferons pas attendre longtemps l'explication que tu souhaites. Tu nous écoutes, n'est-ce pas ? Mais ne remue pas tes membres ; tu es encore aujourd'hui sous notre magnétique pouvoir, et l'atonie encéphalique persiste . c'est pour la dernière fois. Quelle impression la figure d'Elsseneur fait-elle dans ton imagination ? Tu l'as oublié ! Et ce Réginald, à la démarche fière, as-tu gravé ses traits dans ton cerveau fidèle ? Regarde-le caché dans les replis des rideaux, sa bouche est penchée vers ton front, mais il n'ose te parler, car il est plus timide que moi Je vais te raconter un épisode de ta jeunesse, et te remettre dans le chemin

de la mémoire... » Il y avait longtemps que l'araignée avait ouvert son ventre, d'où s'étaient élancés deux adolescents, à la robe bleue, chacun un glaive flamboyant à la main, et qui avaient pris place aux côtés du lit, comme pour garder désormais le sanctuaire du sommeil. « Celui-ci, qui n'a pas encoie cessé de te regarder, car il t'aima beaucoup, fut le premier de nous deux auquel tu donnas ton amour. Mais tu le fis souvent souffrir par les brusqueries de ton caractère. Lui, il ne cessait d'employer ses efforts à n'engendrer de ta part aucun sujet de plainte contre lui. un ange n'aurait pas réussi. Tu lui demandas, un jour, s'il voulait aller se baigner avec toi, sur le rivage de la mer. Tous les deux, comme deux cygnes, vous vous élançâtes en même temps d'une roche à pic. Plongeurs éminents, vous glissâtes dans la masse aqueuse, les bras étendus entre la tête, et se réunissant aux mains. Pendant quelques minutes, vous nageâtes entre deux courants. Vous repârûtes à une grande distance, vos cheveux entremêlés entre eux, et ruisselants du liquide salé. Mais quel mystère s'était donc passé sous l'eau, pour qu'une longue trace de sang s'aperçût à travers les vagues ? Revenus à la surface, toi, tu continuais de nager, et tu faisais semblant de ne pas remarquer la faiblesse croissante de ton compagnon. Il perdait rapidement ses forces, et tu n'en poussais pas moins tes larges brassées vers l'horizon brumeux, qui s'estompait devant toi. Le blessé poussa des cris de détresse, et tu fis le sourd. Réginald frappa trois fois l'écho des syllabes de ton nom, et trois fois tu répondis par un cri de volupté. Il se trouvait trop loin du rivage pour y revenir, et s'efforçait en vain de suivre les sillons de ton passage, afin de t'atteindre, et se reposer un instant sa main sur ton épaule. La chasse négative se prolongea pendant une heure, lui, perdant ses forces, et, toi, sentant croître les tiennes. Désespérant d'égaliser ta vitesse, il fit une courte prière au Seigneur pour lui recommander son âme, se plaça sur le dos

comme quand on fait la planche, de telle manière qu'on apercevait le cœur battre violemment sous sa poitrine, et attendit que la mort arrivât, afin de ne plus attendre. En cet instant, tes membres vigoureux étaient à perte de vue, et s'éloignaient encore, rapides comme une sonde qu'on laisse filer. Une barque, qui revenait de placer ses filets au large, passa dans ces parages. Les pêcheurs prirent Réginald pour un naufragé, et le halèrent, évanoui, dans leur embarcation. On constata la présence d'une blessure au flanc droit, chacun de ces matelots expérimentés émit l'opinion qu'aucune pointe d'écueil ou fragment de rocher n'était susceptible de percer un trou si microscopique et en même temps si profond. Une arme tranchante, comme le serait un stylet des plus aigus, pouvait seule s'arroger des droits à la paternité d'une si fine blessure. Lui, ne voulut jamais raconter les diverses phases du plongeon, à travers les entrailles des flots, et ce secret, il l'a gardé jusqu'à présent. Des larmes coulent maintenant sur ses joues un peu décolorées, et tombent sur tes draps. le souvenir est quelquefois plus amer que la chose. Mais moi, je ne ressentirai pas de la pitié : ce serait te montrer trop d'estime. Ne roule pas dans leur orbite ces yeux furibonds. Reste calme plutôt. Tu sais que tu ne peux pas bouger. D'ailleurs, je n'ai pas terminé mon récit. — Relève ton glaive, Réginald, et n'oublie pas si facilement la vengeance. Qui sait ? peut-être un jour elle viendrait te faire des reproches. — Plus tard, tu conçus des remords dont l'existence devait être éphémère; tu résolus de racheter ta faute par le choix d'un autre ami, afin de le bénir et de l'honorer. Par ce moyen expiatoire, tu effaçais les taches du passé, et tu faisais retomber sur celui qui devint la deuxième victime, la sympathie que tu n'avais pas su montrer à l'autre. Vain espoir; le caractère ne se modifie pas d'un jour à l'autre, et ta volonté resta pareille à elle-même. Moi, Elsseneur, je te vis pour la première fois, et, des ce moment,

je ne pus t'oublier. Nous nous regardâmes pendant quelques instants, et tu te mis à sourire. Je baissais les yeux, parce que je vis dans les tiens une flamme surnaturelle. Je me demandais si, à l'aide d'une nuit obscure, tu l'étais laissé choir secrètement jusqu'à nous de la surface de quelque étoile; car, je le confesse, aujourd'hui qu'il n'est pas nécessaire de feindre, tu ne ressemblais pas aux marcassins de l'humanité, mais une auréole de rayons étincelants enveloppait la périphérie de ton front. J'aurais désiré hier des relations intimes avec toi; ma présence n'osait approcher devant la frappante nouveauté de cette étrange noblesse, et une tenace terreur rôdait autour de moi. Pourquoi n'ai-je pas écouté ces avertissements de la conscience ? Pressentiments fondés. Remarquant mon hésitation, tu rougis à ton tour, et tu avanças le bras. Je mis courageusement ma main dans la tienne, et, après cette action, je me sentis plus fort; désormais un souffle de ton intelligence était passé dans moi. Les cheveux au vent et respirant les haleines des brises, nous marchâmes quelques instants devant nous, à travers des bosquets touffus de lentisques, de jasmins, de grenadiers et d'orangers, dont les senteurs nous enivraient. Un sanglier frôla nos habits à toute course, et une larme tomba de son œil, quand il me vit avec toi. Je ne m'expliquais pas sa conduite. Nous arrivâmes à la tombée de la nuit devant les portes d'une cité populeuse. Les profils des dômes, les flèches des minarets et les boules de marbre des belvédères découpaient vigoureusement leurs dentelures, à travers les ténèbres, sur le bleu intense du ciel. Mais tu ne voulus pas te reposer en cet endroit, quoique nous fussions accablés de fatigue. Nous longeâmes le bas des fortifications externes, comme des chacals nocturnes; nous évitâmes la rencontre des sentinelles aux aguets; et nous parvînmes à nous éloigner, par la porte opposée, de cette réunion solennelle d'animaux raisonnables, civilisés comme les

castors. Le vol de la fulgore porte-lanterne, le craquement des herbes sèches, les hurlements intermittents de quelque loup lointain accompagnaient l'obscurité de notre marche incertaine, à travers la campagne. Quels étaient donc tes valables motifs pour fuir les ruches humaines ? Je me posais cette question avec un certain trouble, mes jambes d'ailleurs commençaient à me refuser un service trop longtemps prolongé. Nous atteignîmes enfin la lisière d'un bois épais, dont les arbres étaient entrelacés entre eux par un fouillis de hautes lianes inextricables, de plantes parasites, et de cactus à épines monstrueuses. Tu t'arrêtas devant un bouleau. Tu me dis de m'agenouiller pour me préparer à mourir ; tu m'accordais un quart d'heure pour sortir de cette terre. Quelques regards furtifs, pendant notre longue course, jetés à la dérobée sur moi, quand je ne t'observais pas, certains gestes dont j'avais remarqué l'irrégularité de mesure et de mouvement se présentèrent aussitôt à ma mémoire, comme les pages ouvertes d'un livre. Mes soupçons étaient confirmés. Trop faible pour lutter contre toi, tu me renversas à terre, comme l'ouragan abat la feuille du tremble. Un de tes genoux sur ma poitrine, et l'autre appuyé sur l'herbe humide, tandis qu'une de tes mains arrêtait la binarité de mes bras dans son étau, je vis l'autre sortir un couteau, de la gaine appendue à la ceinture. Ma résistance était presque nulle, et je fermai les yeux : les trépignements d'un troupeau de bœufs s'entendirent à quelque distance, apportés par le vent. Il s'avancait comme une locomotive, harcelé par le bâton d'un pâtre et les mâchoires d'un chien. Il n'y avait pas de temps à perdre, et c'est ce que tu compris, craignant de ne pas parvenir à tes fins, car l'approche d'un secours inespéré avait doublé ma puissance musculaire, et t'appercevant que tu ne pouvais rendre immobile qu'un de mes bras à la fois, tu te contentas, par un rapide mouvement imprimé à la lame d'acier, de me couper

le poignet droit. Le morceau, exactement détaché, tomba par terre. Tu pris la fuite, pendant que j'étais étourdi par la douleur. Je ne te raconterai pas comment le pâtre vint à mon secours, ni combien de temps devint nécessaire à ma guérison. Qu'il te suffise de savoir que cette trahison, à laquelle je ne m'attendais pas, me donna l'envie de rechercher la mort. Je portai ma présence dans les combats, afin d'offrir ma poitrine aux coups. J'acquis de la gloire dans les champs de bataille, mon nom était devenu redoutable même aux plus intrépides, tant mon artificielle main de fer répandait le carnage et la destruction dans les rangs ennemis. Cependant, un jour que les obus tonnaient beaucoup plus fort qu'à l'ordinaire, et que les escadrons, enlevés de leur base, tourbillonnaient, comme des pailles, sous l'influence du cyclone de la mort, un cavalier, à la démarche hardie, s'avança devant moi, pour me disputer la palme de la victoire. Les deux armées s'arrêtèrent, immobiles, pour nous contempler en silence. Nous combattîmes longtemps, criblés de blessures, et les casques brisés. D'un commun accord, nous cessâmes la lutte, afin de nous reposer, et la reprendre ensuite avec plus d'énergie. Plein d'admiration pour son adversaire, chacun lève sa propre visière : « Elsenieur!... », « Réginald!... », telles furent les simples paroles que nos gorges haletantes prononcèrent en même temps. Ce dernier, tombé dans le désespoir d'une tristesse inconsolable, avait pris, comme moi, la carrière des armes, et les balles l'avaient épargné. Dans quelles circonstances nous nous retrouvions! Mais ton nom ne fut pas prononcé! Lui et moi, nous nous jurâmes une amitié éternelle; mais, certes, différente des deux premières dans lesquelles tu avais été le principal acteur! Un archange, descendu du ciel et messager du Seigneur, nous ordonna de nous changer en une araignée unique, et de venir chaque nuit te sucer la gorge, jusqu'à ce qu'un commandement venu d'en haut arrêât le

cours du châtimeut. Pendant près de dix ans, nous avons hanté ta couche. Dès aujourd'hui, tu es délivré de notre persécution. La promesse vague dont tu parlais, ce n'est pas à nous que tu la fis, mais bien à l'Être qui est plus fort que toi . tu comprenais toi-même qu'il valait mieux se soumettre à ce décret irrévocable. Réveille-toi, Maldoror ! Le charme magnétique qui a pesé sur ton système cérébro-spinal, pendant les nuits de deux lustres, s'évapore. » Il se réveille comme il lui a été ordonné, et voit deux formes célestes disparaître dans les airs, les bras entrelacés. Il n'essaire pas de se rendormir. Il sort lentement, l'un après l'autre, ses membres hors de sa couche. Il va réchauffer sa peau glacée aux tisons rallumés de la cheminée gothique. Sa chemise seule recouvre son corps. Il cherche des yeux la carafe de cristal afin d'humecter son palais desséché. Il ouvre les contrevents de la fenêtre. Il s'appuie sur le rebord. Il contemple la lune qui verse, sur sa poitrine, un cône de rayons extatiques, où palpitent, comme des phalènes, des atomes d'argent d'une douceur ineffable. Il attend que le crépuscule du matin vienne apporter, par le changement de décors, un dérisoire soulagement à son cœur bouleversé.

FIN DU CINQUIÈME CHANT

CHANT SIXIÈME



Vous, dont le calme enviable ne peut pas faire plus que d'embellir le faciès, ne croyez pas qu'il s'agisse encore de pousser, dans des strophes de quatorze ou quinze lignes, ainsi qu'un élève de quatrième, des exclamations qui passeront pour inopportunes, et des gloussements sonores de poule cochinchinoise, aussi grotesques qu'on serait capable de l'imaginer, pour peu qu'on s'en donnât la peine, mais il est préférable de prouver par des faits les propositions que l'on avance. Prétendriez-vous donc que, parce que j'aurais insulté, comme en me jouant, l'homme, le Créateur et moi-même, dans mes explicables hyperboles, ma mission fût complète ? Non : la partie la plus importante de mon travail n'en subsiste pas moins, comme tâche qui reste à faire. Désormais, les ficelles du roman remueront les trois personnages nommés plus haut : il leur sera ainsi communiqué une puissance moins abstraite. La vitalité se répandra magnifiquement dans le torrent de leur appareil circulatoire, et vous verrez comme vous serez étonné vous-même de rencontrer, là où d'abord vous n'aviez cru voir que des entités vagues appartenant au domaine de la spéculation pure, d'une part, l'organisme corporel avec ses ramifications de nerfs et ses membranes muqueuses, de l'autre, le principe spirituel qui pré-

side aux fonctions physiologiques de la chair. Ce sont des êtres doués d'une énergique vie qui, les bras croisés et la poitrine en arrêt, poseront prosaïquement (mais, je suis certain que l'effet sera très-poétique) devant votre visage, placés seulement à quelques pas de vous, de manière que les rayons solaires, frappant d'abord les tuiles des toits et le couvercle des cheminées, viendront ensuite se refléter visiblement sur leurs cheveux terrestres et matériels. Mais, ce ne seront plus des anathèmes, possesseurs de la spécialité de provoquer le rire, des personnalités fictives qui auraient bien fait de rester dans la cervelle de l'auteur; ou des cauchemars placés trop au-dessus de l'existence ordinaire. Remarquez que, par cela même, ma poésie n'en sera que plus belle. Vous toucherez avec vos mains des branches ascendantes d'aorte et des capsules surrénales, et puis des sentiments! Les cinq premiers récits n'ont pas été inutiles; ils étaient le frontispice de mon ouvrage, le fondement de la construction, l'explication préalable de ma poésie future : et je devais à moi-même, avant de boucler ma valise et me mettre en marche pour les contrées de l'imagination, d'avertir les sincères amateurs de la littérature, par l'ébauche rapide d'une généralisation claire et précise, du but que j'avais résolu de poursuivre. En conséquence, mon opinion est que, maintenant, la partie synthétique de mon œuvre est complète et suffisamment paraphrasée. C'est par elle que vous avez appris que je me suis proposé d'attaquer l'homme et Celui qui le créa. Pour le moment et pour plus tard, vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage! Des considérations nouvelles me paraissent superflues, car elles ne feraient que répéter, sous une autre forme, plus ample, il est vrai, mais identique, l'énoncé de la thèse dont la fin de ce jour verra le premier développement. Il résulte, des observations qui précèdent, que mon intention est d'entreprendre, désormais, la partie analytique; cela est si vrai qu'il n'y

a que quelques minutes seulement, que j'exprimai le vœu ardent que vous fussiez emprisonné dans les glandes sudoripares de ma peau, pour vérifier la loyauté de ce que j'affirme, en connaissance de cause. Il faut, je le sais, étayer d'un grand nombre de preuves l'argumentation qui se trouve comprise dans mon théorème, eh bien, ces preuves existent, et vous savez que je n'attaque personne, sans avoir de motifs sérieux ! Je ris à gorge déployée, quand je songe que vous me reprochez de répandre d'amères accusations contre l'humanité, dont je suis un des membres (cette seule remarque me donnerait raison !) et contre la Providence : je ne rétracterai pas mes paroles ; mais, racontant ce que j'aurai vu, il ne me sera pas difficile, sans autre ambition que la vérité, de les justifier. Aujourd'hui, je vais fabriquer un petit roman de trente pages ; cette mesure restera dans la suite à peu près stationnaire. Espérant voir promptement, un jour ou l'autre, la consécration de mes théories acceptée par telle ou telle forme littéraire, je crois avoir enfin trouvé, après quelques tâtonnements, ma formule définitive. C'est la meilleure . puisque c'est le roman ! Cette préface hybride a été exposée d'une manière qui ne paraîtra peut-être pas assez naturelle, en ce sens qu'elle surprend, pour ainsi dire, le lecteur, qui ne voit pas très-bien où l'on veut d'abord le conduire, mais, ce sentiment de remarquable stupéfaction, auquel on doit généralement chercher à soustraire ceux qui passent leur temps à lire des livres ou des brochures, j'ai fait tous mes efforts pour le produire. En effet, il m'était impossible de faire moins, malgré ma bonne volonté : ce n'est que plus tard, lorsque quelques romans auront paru, que vous comprendrez mieux la préface du renégat, à la figure fuligineuse.



Avant d'entrer en matière, je trouve stupide qu'il

soit nécessaire (je pense que chacun ne sera pas de mon avis, si je me trompe) que je place à côté de moi un encrier ouvert, et quelques feuillets de papier non mâché. De cette manière, il me sera possible de commencer, avec amour, par ce sixième chant, la série des poèmes instructifs qu'il me tarde de produire. Dramatiques épisodes d'une implacable utilité ! Notre héros s'aperçut qu'en fréquentant les cavernes et prenant pour refuge les endroits inaccessibles, il transgressait les règles de la logique et commettait un cercle vicieux. Car, si d'un côté, il favorisait ainsi sa répugnance pour les hommes, par le dédommagement de la solitude et de l'éloignement, et circonscrivait passivement son horizon borné, parmi des arbustes rabougris, des ronces et des lambrusques, de l'autre, son activité ne trouvait plus aucun aliment pour nourrir le minotaure de ses instincts pervers. En conséquence, il résolut de se rapprocher des agglomérations humaines, persuadé que parmi tant de victimes toutes préparées, ses passions diverses trouveraient amplement de quoi se satisfaire. Il savait que la police, ce boucher de la civilisation, le recherchait avec persévérance, depuis nombre d'années, et qu'une véritable armée d'agents et d'espions était continuellement à ses trousses. Sans, cependant, parvenir à le rencontrer. Tant son habileté renversante déroutait, avec un suprême chic, les ruses les plus indiscutables au point de vue de leur succès, et l'ordonnance de la plus savante méditation. Il avait une faculté spéciale pour prendre des formes méconnaissables aux yeux exercés. Déguisements supérieurs, si je parle en artiste ! Accoutrements d'un effet réellement médiocre, quand je songe à la morale. Par ce point, il touchait presque au génie. N'avez-vous pas remarqué la gracilité d'un joli grillon, aux mouvements alertes, dans les égouts de Paris ? Il n'y a que celui-là c'était Maldoror ! Magnétisant les florissantes capitales, avec un fluide pernicieux, il les amène dans un état

léthargique où elles sont incapables de se surveiller comme il le faudrait. Etat d'autant plus dangereux qu'il n'est pas soupçonné. Aujourd'hui il est à Madrid, demain il sera à Saint-Petersbourg; hier il se trouvait à Pékin. Mais, affirmer exactement l'endroit actuel que remplissent de terreur les exploits de ce poétique Rocambole, est un travail au dessus des forces possibles de mon épaisse ratiocination. Ce bandit est, peut-être, à sept cents lieues de ce pays; peut-être, il est à quelques pas de vous. Il n'est pas facile de faire périr entièrement les hommes, et les lois sont là, mais, on peut, avec de la patience, exterminer, une par une, les fourmis humanitaires. Or, depuis les jours de ma naissance, où je vivais avec les premiers aïeuls de notre race, encore inexpérimenté dans la tension de mes embûches; depuis les temps reculés, placés, au delà de l'histoire, où, dans de subtiles métamorphoses, je ravageais, à diverses époques, les contrées du globe par les conquêtes et le carnage, et répandais la guerre civile au milieu des citoyens, n'ai-je pas déjà écrasé sous mes talons, membre par membre ou collectivement, des générations entières, dont il ne serait pas difficile de concevoir le chiffre innombrable ? Le passé radieux a fait de brillantes promesses à l'avenir : il les tiendra. Pour le ratissage de mes phrases, j'emploierai forcément la méthode naturelle, en rétrogradant jusque chez les sauvages, afin qu'ils me donnent des leçons. Gentlemen simples et majestueux, leur bouche gracieuse ennoblit tout ce qui découle de leurs lèvres tatouées. Je viens de prouver que rien n'est risible dans cette planète. Planète cocasse, mais superbe. M'emparant d'un style que quelques-uns trouveront naïf (quand il est si profond), je le ferai servir à interpréter des idées qui, malheureusement, ne paraîtront peut-être pas grandioses ! Par cela même, me dépouillant des allures légères et sceptiques de l'ordinaire conversation, et, assez prudent pour ne pas poser... je ne sais plus

ce que j'avais l'intention de dire, car, je ne me rappelle pas le commencement de la phrase. Mais, sachez que la poésie se trouve partout où n'est pas le sourire, stupidement railleur, de l'homme, à la figure de canard. Je vais d'abord me moucher, parce que j'en ai besoin; et ensuite, puissamment aidé par ma main, je reprendrai le porte-plume que mes doigts avaient laissé tomber. Comment le pont du Carrousel put-il garder la constance de sa neutralité, lorsqu'il entendit les cris déchirants que semblait pousser le sac !

I

Les magasins de la rue Vivienne étalent leurs richesses aux yeux émerveillés. Eclairés par de nombreux becs de gaz, les coffrets d'acajou et les montres en or répandent à travers les vitrines des gerbes de lumière éblouissante. Huit heures ont sonné à l'horloge de la Bourse . ce n'est pas tard ! A peine le dernier coup de marteau s'est-il fait entendre, que la rue, dont le nom a été cité, se met à trembler, et secoue ses fondements depuis la place Royale jusqu'au boulevard Montmartre. Les promeneurs hâtent le pas, et se retirent pensifs dans leurs maisons. Une femme s'évanouit et tombe sur l'asphalte. Personne ne la relève . il tarde à chacun de s'éloigner de ce parage. Les volets se referment avec impétuosité, et les habitants s'enfoncent dans leurs couvertures. On dirait que la peste asiatique a révélé sa présence. Ainsi, pendant que la plus grande partie de la ville se prépare à nager dans les réjouissances des fêtes nocturnes, la rue Vivienne se trouve subitement glacée par une sorte de pétrification. Comme un cœur qui cesse d'aimer, elle a vu sa vie éteinte. Mais, bientôt, la nouvelle du phénomène se répand dans les autres couches de la population, et

un silence morne plane sur l'auguste capitale. Où sont-ils passés, les becs de gaz ? Que sont-elles devenues, les vendeuses d'amour ? Rien... la solitude et l'obscurité ! Une chouette, volant dans une direction rectiligne, et dont la patte est cassée, passe au-dessus de la Madeleine, et prend son essor vers la barrière du Trône, en s'écriant . « Un malheur se prépare. » Or, dans cet endroit que ma plume (ce véritable ami qui me sert de compère) vient de rendre mystérieux, si vous regardez du côté par où la rue Colbert s'engage dans la rue Vivienne, vous verrez, à l'angle formé par le croisement de ces deux voies, un personnage montrer sa silhouette, et diriger sa marche légère vers les boulevards. Mais, si l'on s'approche davantage, de manière à ne pas amener sur soi-même l'attention de ce passant, on s'aperçoit, avec un agréable étonnement, qu'il est jeune ! De loin on l'aurait pris en effet pour un homme mûr. La somme des jours ne compte plus, quand il s'agit d'apprécier la capacité intellectuelle d'une figure sérieuse. Je me connais à lire l'âge dans les lignes physiognomoniques du front : il a seize ans et quatre mois ! Il est beau comme la rétractilité des serres des oiseaux rapaces ; ou encore, comme l'incertitude des mouvements musculaires dans les plaies des parties molles de la région cervicale postérieure, ou plutôt, comme ce piège à rats perpétuel, toujours retendu par l'animal pris, qui peut prendre seul des rongeurs indéfiniment, et fonctionner même caché sous la paille ; et surtout, comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ! Mervyn, ce fils de la blonde Angleterre, vient de prendre chez son professeur une leçon d'escrime, et, enveloppé dans son tartan écossais, il retourne chez ses parents. C'est huit heures et demie, et il espère arriver chez lui à neuf heures : de sa part, c'est une grande présomption que de feindre d'être certain de connaître l'avenir. Quelque obstacle imprévu ne peut-il l'embar-

rasser dans sa route ? Et cette circonstance, serait-elle si peu fréquente, qu'il dût prendre sur lui de la considérer comme une exception ? Que ne considère-t-il plutôt, comme un fait anormal, la possibilité qu'il a eue jusqu'ici de se sentir dépourvu d'inquiétude et pour ainsi dire heureux ? De quel droit en effet prétendrait-il gagner indemne sa demeure, lorsque quelqu'un le guette et le suit par derrière comme sa future proie ? (Ce serait bien peu connaître sa profession d'écrivain à sensation, que de ne pas, au moins, mettre en avant les restrictives interrogations après lesquelles arrive immédiatement la phrase que je suis sur le point de terminer.) Vous avez reconnu le héros imaginaire qui, depuis un long temps, brise par la pression de son individualité malheureuse intelligence ! Tantôt Maldoror se rapproche de Mervyn, pour graver dans sa mémoire les traits de cet adolescent, tantôt, le corps rejeté en arrière, il recule sur lui-même comme le boomérang d'Australie, dans la deuxième période de son trajet, ou plutôt, comme une machine infernale. Indécis sur ce qu'il doit faire. Mais, sa conscience n'éprouve aucun symptôme d'une émotion la plus embryogénique, comme à tort vous le supposeriez. Je le vis s'éloigner un instant dans une direction opposée, était-il accablé par le remords ? Mais, il revint sur ses pas avec un nouvel acharnement. Mervyn ne sait pas pourquoi ses artères temporales battent avec force, et il presse le pas, obsédé par une frayeur dont lui et vous cherchez vainement la cause. Il faut lui tenir compte de son application à découvrir l'énigme. Pourquoi ne se retourne-t-il pas ? Il comprendrait tout. Songe-t-on jamais aux moyens les plus simples de faire cesser un état alarmant ? Quand un rôdeur de barrières traverse un faubourg de la banlieue, un saladier de vin blanc dans le gosier et la blouse en lambeaux, si, dans le coin d'une borne, il aperçoit un vieux chat musculeux, contemporain des révolutions auxquelles ont assisté nos

pères, contemplant mélancoliquement les rayons de la lune, qui s'abattent sur la plaine endormie, il s'avance tortueusement dans une ligne courbe, et fait un signe à un chien cagneux, qui se précipite. Le noble animal de la race féline attend son adversaire avec courage, et dispute chèrement sa vie. Demain quelque chiffonnier achètera une peau électrisable. Que ne fuyait-il donc ? C'était si facile. Mais, dans le cas qui nous préoccupe actuellement, Mervyn complique encore le danger par sa propre ignorance. Il a comme quelques lueurs, excessivement rares, il est vrai, dont je ne m'arrêterai pas à démontrer le vague qui les recouvre; cependant, il lui est impossible de deviner la réalité. Il n'est pas prophète, je ne dis pas le contraire, et il ne se reconnaît pas la faculté de l'être. Arrivé sur la grande artère, il tourne à droite et traverse le boulevard Poissonnière et le boulevard Bonne-Nouvelle. A ce point de son chemin, il s'avance dans la rue du faubourg-Saint-Denis, laisse derrière lui l'embarcadère du chemin de fer de Strasbourg, et s'arrête devant un portail élevé, avant d'avoir atteint la superposition perpendiculaire de la rue Lafayette. Puisque vous me conseillez de terminer en cet endroit la première strophe, je veux bien, pour cette fois, obtempérer, à votre désir ? Savez-vous que, lorsque je songe à l'anneau de fer caché sous la pierre par la main d'un maniaque, un invincible frisson me passe par les cheveux ?

II

Il tire le bouton de cuivre, et le portail de l'hôtel moderne tourne sur ses gonds. Il arpente la cour, parsemée de sable fin, et franchit les huit degrés du perron. Les deux statues, placées à droite et à gauche comme les gardiennes de l'aristocratique villa, ne lui barrent pas le passage. Celui qui a tout renié,

père, mère, Providence, amour, idéal, afin de ne plus penser qu'à lui seul, s'est bien gardé de ne pas suivre les pas qui précédaient. Il l'a vu entrer dans un spacieux salon du rez-de-chaussée, aux boiseries de cornaline. Le fils de famille se jette sur un sofa, et l'émotion l'empêche de parler. Sa mère, à la robe longue et traînante, s'empresse autour de lui, et l'entoure de ses bras. Ses frères, moins âgés que lui, se groupent autour du meuble, chargé d'un fardéau; ils ne connaissent pas la vie d'une manière suffisante, pour se faire une idée nette de la scène qui se passe. Enfin, le père élève sa canne, et abaisse sur les assistants un regard plein d'autorité. Appuyant le poignet sur les bras du fauteuil, il s'éloigne de son siège ordinaire, et s'avance, avec inquiétude, quoique affaibli par les ans, vers le corps immobile de son premier-né. Il parle dans une langue étrangère, et chacun l'écoute dans un recueillement respectueux. « Qui a mis le garçon dans cet état ? La Tamise brumeuse charriera encore une quantité notable de limon avant que mes forces soient complètement épuisées. Des lois préservatrices n'ont pas l'air d'exister dans cette contrée inhospitalière. Il éprouverait la vigueur de mon bras, si je connaissais le coupable. Quoique j'aie pris ma retraite, dans l'éloignement des combats maritimes, mon épée de commodore, suspendue à la muraille, n'est pas encore rouillée. D'ailleurs, il est facile d'en repasser le fil. Mervyn, tranquillise-toi, je donnerai des ordres à mes domestiques, afin de rencontrer la trace de celui que, désormais, je chercherai, pour le faire périr de ma propre main. Femme, ôte-toi de là, et va t'accroupir dans un coin, tes yeux m'attendrissent, et tu ferais mieux de retenir le conduit de tes glandes lacrymales. Mon fils, je t'en supplie, réveille tes sens, et reconnais ta famille, c'est ton père qui te parle. » La mère se tient à l'écart, et, pour obéir aux ordres de son maître, elle a pris un livre entre ses mains, et s'efforce

de demeurer tranquille, en présence du danger que court celui que sa matrice enfanta. « ... Enfants, allez vous amuser dans le parc, et prenez garde, en admirant la natation des cygnes, de ne pas tomber dans la pièce d'eau... » Les frères, les mains pendantes, restent muets; tous, la toque surmontée d'une plume arrachée à l'aile de l'engoulevent de la Caroline, avec le pantalon de velours s'arrêtant aux genoux, et les bas de soie rouge, se prennent par la main, et se retirent du salon, ayant soin de ne presser le parquet d'ébène que de la pointe des pieds. Je suis certain qu'ils ne s'amuseront pas, et qu'ils se promèneront avec gravité dans les allées de platanes. Leur intelligence est précoce. Tant mieux pour eux. « ... Soins inutiles, je le berce dans mes bras, et tu es insensible à mes supplications. Voudrais-tu relever la tête ? J'embrasserai tes genoux, s'il le faut. Mais non... elle retombe inerte. » — « Mon doux maître, si tu le permets à ton esclave, je vais chercher dans mon appartement un flacon rempli d'essence de térébenthine, et dont je me sers habituellement quand la migraine envahit mes tempes, après être revenue du théâtre, ou lorsque la lecture d'une narration émouvante, consignée dans les annales britanniques de la chevaleresque histoire de nos ancêtres, jette ma pensée rêveuse dans les tourbières de l'assoupissement. » — « Femme, je ne t'avais pas donné la parole, et tu n'avais pas le droit de la prendre. Depuis notre légitime union, aucun nuage n'est venu s'interposer entre nous. Je suis content de toi, je n'ai jamais eu de reproches à te faire : et réciproquement. Va chercher dans ton appartement un flacon rempli d'essence de térébenthine. Je sais qu'il s'en trouve un dans les tiroirs de ta commode, et tu ne viendras pas me l'apprendre. Dépêche-toi de franchir les degrés de l'escalier en spirale et reviens me trouver avec un visage content. » Mais la sensible Londonienne est à peine arrivée aux premières marches (elle ne court pas aussi

promptement qu'une personne des classes inférieures) que déjà une de ses demoiselles d'atour redescend du premier étage, les joues empourprées de sueur, avec le flacon qui, peut-être, contient la liqueur de vie dans ses parois de cristal. La demoiselle s'incline avec grâce en présentant son offre, et la mère, avec sa démarche royale, s'est avancée vers les franges qui boident le sofa, seul objet qui préoccupe sa tendresse. Le commodore, avec un geste fier, mais bienveillant, accepte le flacon des mains de son épouse. Un foulard d'Inde y est trempé, et l'on entoure la tête de Mervyn avec les méandres orbiculaires de la soie. Il respire des sels, il remue un bras. La circulation se ranime, et l'on entend les cris joyeux d'un kakatoès des Philippines, perché sur l'embrasure de la fenêtre. « Qui va là ?... Ne m'arrêtez point... Où suis-je ? Est-ce une tombe qui supporte mes membres alourdis ? Les planches m'en paraissent douces... Le médaillon qui contient le portrait de ma mère, est-il encore attaché à mon cou ?... Arrière, malfaiteur, à la tête échevelée. Il n'a pu m'atteindre, et j'ai laissé entre ses doigts un pan de mon pourpoint. Détachez les chaînes des bouledogues, car, cette nuit, un voleur reconnaissable peut s'introduire chez nous avec effraction, tandis que nous serons plongés dans le sommeil. Mon père et ma mère, je vous reconnais, et je vous remercie de vos soins. Appelez mes petits frères. C'est pour eux que j'avais acheté des pralines, et je veux les embrasser. » A ces mots, il tombe dans un profond état léthargique. Le médecin, qu'on a mandé en toute hâte, se frotte les mains et s'écrie : « La crise est passée. Tout va bien. Demain votre fils se réveillera dispos. Tous, allez-vous-en dans vos couches respectives, je l'ordonne, afin que je reste seul à côté du malade, jusqu'à l'apparition de l'aurore et du chant du rosignol. » Maldoror, caché derrière la porte, n'a perdu aucune parole. Maintenant, il connaît le caractère des habitants de l'hôtel, et agira en conséquence. Il

sait où demeure Mervyn, et ne désire pas en savoir davantage. Il a inscrit dans un calepin le nom de la rue et le numéro du bâtiment. C'est le principal. Il est sûr de ne pas les oublier. Il s'avance, comme une hyène, sans être vu, et longe les côtés de la cour. Il escalade la grille avec agilité, et s'embarrasse un instant dans les pointes de fer, d'un bond, il est sur la chaussée. Il s'éloigne à pas de loup. « Il me prenait pour un malfaiteur, s'écrie-t-il. Lui, c'est un imbécile. Je voudrais trouver un homme exempt de l'accusation que le malade a portée contre moi. Je ne lui ai pas enlevé un pan de son pourpoint, comme il l'a dit. Simple hallucination hypnagogique causée par la frayeur. Mon intention n'était pas aujourd'hui de m'emparer de lui, car j'ai d'autres projets ultérieurs sur cet adolescent timide. » Dirigez-vous du côté où se trouve le lac des cygnes; et, je vous dirai plus tard pourquoi il s'en trouve un de complètement noir parmi la troupe, et dont le corps, supportant une enclume, surmontée du cadavre en putréfaction d'un crabe tourteau, inspire à bon droit de la méfiance à ses autres aquatiques camarades.

III

Mervyn est dans sa chambre, il a reçu une missive. Qui donc lui écrit une lettre ? Son trouble l'a empêché de remercier l'agent postal. L'enveloppe a les bordures noires, et les mots sont tracés d'une écriture hâtive. Ira-t-il porter cette lettre à son père ? Et si le signataire le lui défend expressément ? Plein d'angoisse, il ouvre sa fenêtre pour respirer les senteurs de l'atmosphère; les rayons du soleil reflètent leurs prismatiques irradiations sur les glaces de Venise et les rideaux de damas. Il jette la missive de côté, parmi les livres à tranche dorée et les albums à couverture de nacre, parsemés sur le

cuir repoussé qui recouvre la surface de son pupitre d'écolier. Il ouvre son piano, et fait courir ses doigts effilés sur les touches d'ivoire. Les cordes de laiton ne résonnèrent point. Cet avertissement indirect l'engage à reprendre le papier vélin. mais celui-ci recula, comme s'il avait été offensé de l'hésitation du destinataire. Prise à ce piège, la curiosité de Mervyn s'accroît et il ouvre le morceau de chiffon préparé. Il n'avait vu jusqu'à ce moment que sa propre écriture. « Jeune homme, je m'intéresse à vous; je veux faire votre bonheur. Je vous prendrai pour compagnon, et nous accomplirons de longues pérégrinations dans les îles de l'Océanie. Mervyn, tu sais que je t'aime, et je n'ai pas besoin de te le prouver. Tu m'accorderas ton amitié, j'en suis persuadé. Quand tu me connaîtras davantage, tu ne te repentiras pas de la confiance que tu m'auras témoignée. Je te préserverai des périls que courra ton inexpérience. Je serai pour toi un frère, et les bons conseils ne te manqueront pas. Pour de plus longues explications, trouve-toi, après-demain matin, à cinq heures, sur le pont du Carrousel. Si je ne suis pas arrivé, attends-moi; mais, j'espère être rendu à l'heure juste. Toi, fais de même. Un Anglais n'abandonnera pas facilement l'occasion de voir clair dans ses affaires. Jeune homme, je te salue, et à bientôt. Ne montre cette lettre à personne. » — « Trois étoiles au lieu d'une signature, s'écrie Mervyn; et une tache de sang au bas de la page! » Des larmes abondantes coulent sur les curieuses phrases que ses yeux ont dévorées, et qui ouvrent à son esprit le champ illimité des horizons incertains et nouveaux. Il lui semble (ce n'est que depuis la lecture qu'il vient de terminer) que son père est un peu sévère et sa mère trop majestueuse. Il possède des raisons qui ne sont pas parvenues à sa connaissance et que, par conséquent, je ne pourrais vous transmettre, pour insinuer que ses frères ne lui conviennent pas non plus. Il cache cette lettre dans sa poitrine. Ses professeurs ont observé

que ce jour-là il n'a pas ressemblé à lui-même; ses yeux se sont assombris démesurément, et le voile de la réflexion excessive s'est abaissé sur la région péri-orbitaire. Chaque professeur a rougi, de crainte de ne pas se trouver à la hauteur intellectuelle de son élève, et, cependant, celui-ci, pour la première fois, a négligé ses devoirs et n'a pas travaillé. Le soir, la famille s'est réunie dans la salle à manger, décorée de portraits antiques. Mervyn admire les plats chargés de viandes succulentes et les fruits odoriférants, mais, il ne mange pas, les polychromes ruissellements des vins du Rhin et le rubis mousseux du champagne s'enchâssent dans les étroites et hautes coupes de pierre de Bohême, et laissent même sa vue indifférente. Il appuie son coude sur la table, et reste absorbé dans ses pensées comme un somnambule. Le commodore, au visage boucané par l'écume de la mer, se penche à l'oreille de son épouse « L'ainé a changé de caractère, depuis le jour de la crise, il n'était déjà que trop porté aux idées absurdes, aujourd'hui il rêve encore plus que de coutume. Mais enfin, je n'étais pas comme cela, moi, lorsque j'avais son âge. Fais semblant de ne t'apercevoir de rien. C'est ici qu'un remède efficace, matériel ou moral, trouverait aisément son emploi. Mervyn, toi qui goûtes la lecture des livres de voyages et d'histoire naturelle, je vais te lire un récit qui ne te déplaira pas. Qu'on m'écoute avec attention; chacun y trouvera son profit, moi, le premier. Et vous autres, enfants, apprenez, par l'attention que vous saurez prêter à mes paroles, à perfectionner le dessin de votre style, et à vous rendre compte des moindres intentions d'un auteur. » Comme si cette nichée d'adorables moutards aurait pu comprendre ce que c'était que la rhétorique! Il dit, et, sur un geste de sa main, un des frères se dirige vers la bibliothèque paternelle, et en revient avec un volume sous le bras. Pendant ce temps, le couvert et l'argenterie sont enlevés, et le

père prend le livre. A ce nom électrisant de voyages, Mervyn a relevé la tête, et s'est efforcé de mettre un terme à ses méditations hors de propos. Le livre est ouvert vers le milieu, et la voix métallique du commodore prouve qu'il est resté capable, comme dans les jours de sa glorieuse jeunesse, de commander à la fureur des hommes et des tempêtes. Bien avant la fin de cette lecture, Mervyn est retombé sur son coude, dans l'impossibilité de suivre plus longtemps le raisonné développement des phrases passées à la filière et la saponification des obligatoires métaphores. Le père s'écrie : « Ce n'est pas cela qui l'intéresse, lisons autre chose. Lis, femme ; tu seras plus heureuse que moi, pour chasser le chagrin des jours de notre fils. » La mère ne conserve plus d'espoir, cependant, elle s'est emparée d'un autre livre, et le timbre de sa voix de soprano retentit mélodieusement aux oreilles du produit de sa conception. Mais, après quelques paroles, le découragement l'envahit, et elle cesse d'elle-même l'interprétation de l'œuvre littéraire. Le premier-né s'écrie : « Je vais me coucher. » Il se retire, les yeux baissés avec une fixité froide, et sans rien ajouter. Le chien se met à pousser un lugubre aboiement, car il ne trouve pas cette conduite naturelle, et le vent du dehors, s'engouffrant inégalement dans la fissure longitudinale de la fenêtre, fait vaciller la flamme, rabattue par deux coupoles de cristal rosé, de la lampe de bronze. La mère appuie ses mains sur son front, et le père relève les yeux vers le ciel. Les enfants jettent des regards effarés sur le vieux marin. Mervyn ferme la porte de sa chambre à double tour, et sa main court rapidement sur le papier : « J'ai reçu votre lettre à midi, et vous me pardonnerez si je vous ai fait attendre la réponse. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, et je ne savais pas si je devais vous écrire. Mais, comme l'impolitesse ne loge pas dans notre maison, j'ai résolu de prendre la plume, et de vous remercier chaleureusement de l'intérêt que vous pre-

nez pour un inconnu. Dieu me garde de ne pas montrer de la reconnaissance pour la sympathie dont vous me comblez. Je connais mes imperfections, et je ne m'en montre pas plus fier. Mais, s'il est convenable d'accepter l'amitié d'une personne âgée, il l'est aussi de lui faire comprendre que nos caractères ne sont pas les mêmes. En effet, vous paraissiez être plus âgé que moi puisque vous m'appellez jeune homme, et cependant je conserve des doutes sur votre âge véritable. Car, comment concilier la froideur de vos syllogismes avec la passion qui s'en dégage ? Il est certain que je n'abandonnerai pas le lieu qui m'a vu naître, pour vous accompagner dans les contrées lointaines, ce qui ne serait possible qu'à la condition de demander auparavant aux auteurs de mes jours, une permission impatiemment attendue. Mais, comme vous m'avez enjoint de garder le secret (dans le sens cubique du mot) sur cette affaire spirituellement ténébreuse, je m'empresserai d'obéir à votre sagesse incontestable. A ce qu'il paraît, elle n'affronterait pas avec plaisir la clarté de la lumière. Puisque vous paraissiez souhaiter que j'aie de la confiance en votre propre personne (vœu qui n'est pas déplacé, je me plais à le confesser), ayez la bonté, je vous prie, de témoigner, à mon égard, une confiance analogue, et de ne pas avoir la prétention de croire que je serais tellement éloigné de votre avis, qu'après demain matin, à l'heure indiquée, je ne serais pas exact au rendez-vous. Je franchirai le mur de clôture du parc, car la grille sera fermée, et personne ne sera témoin de mon départ. A parler avec franchise, que ne ferais-je pas pour vous, dont l'inexplicable attachement a su promptement se révéler à mes yeux éblouis, surtout étonnés d'une telle preuve de bonté, à laquelle je me suis assuré que je ne me serais pas attendu. Puisque je ne vous connaissais pas. Maintenant je vous connais. N'oubliez pas la promesse que vous m'avez faite de vous promener sur le pont du Carrousel. Dans le cas que

j'y passe, j'ai une certitude, à nulle autre pareille, de vous y rencontrer et de vous toucher la main, pourvu que cette innocente manifestation d'un adolescent qui, hier encore, s'inclinait devant l'autel de la pudeur, ne doive pas vous offenser par sa respectueuse familiarité. Or, la familiarité n'est-elle pas avouable dans le cas d'une forte et ardente intimité, lorsque la perdition est sérieuse et convaincue ? Et quel mal y aurait-il après tout, je vous le demande à vous-même, à ce que je vous dise adieu tout en passant, lorsque après-demain, qu'il pleuve ou non, cinq heures auront sonné ? Vous apprécierez vous-même, gentleman, le tact avec lequel j'ai conçu ma lettre; car, je ne me permets pas dans une feuille volante, apte à s'égarer, de vous en dire davantage. Votre adresse au bas de la page est un rébus. Il m'a fallu près d'un quart d'heure pour la déchiffrer. Je crois que vous avez bien fait d'en tracer les mots d'une manière microscopique. Je me dispense de signer et en cela je vous imite : nous vivons dans un temps trop excentrique, pour s'étonner un instant de ce qui pourrait arriver. Je serais curieux de savoir comment vous avez appris l'endroit où demeure mon immobilité glaciale, entourée d'une longue rangée de salles désertes, immondes charniers de mes heures d'ennui. Comment dire cela ? Quand je pense à vous, ma poitrine s'agite, retentissante comme l'écroulement d'un empire en décadence; car, l'ombre de votre amour accuse un sourire qui, peut-être, n'existe pas : elle est si vague, et remue ses écailles si tortueusement ! Entre vos mains, j'abandonne mes sentiments impétueux, tables de marbre toutes neuves, et vierges encore d'un contact mortel. Prenons patience jusqu'aux premières lueurs du crépuscule matinal, et, dans l'attente du moment qui me jettera dans l'entrelacement hideux de vos bras pestiférés, je m'incline humblement à vos genoux, que je presse. » Après avoir écrit cette lettre coupable, Mervyn la porte à la poste et revient se mettre au

lit. Ne comptez pas y trouver son ange gardien. La queue de poisson ne volera que pendant trois jours, c'est vrai; mais, hélas! la poutre n'en sera pas moins brûlée; et une balle cylindro-conique percera la peau du rhinocéros, malgré la fille de neige et le mendiant! C'est que le fou couronné aura dit la vérité sur la fidélité des quatorze poignards.

IV

Je me suis aperçu que je n'avais qu'un œil au milieu du front! O miroirs d'argent, incrustés dans les panneaux des vestibules, combien de services ne m'avez-vous pas rendus par votre pouvoir réflecteur! Depuis le jour où un chat angora me rongea, pendant une heure, la bosse pariétale, comme un trépan qui perfore le crâne, en s'élançant brusquement sur mon dos, parce que j'avais fait bouillir ses petits dans une cuve remplie d'alcool, je n'ai pas cessé de lancer contre moi-même la flèche des tourments. Aujourd'hui, sous l'impression des blessures que mon corps a reçues dans diverses circonstances, soit par la fatalité de ma naissance, soit par le fait de ma propre faute; accablé par les conséquences de ma chute morale (quelques-unes ont été accomplies; qui prévoira les autres?); spectateur impassible des monstruosité acquises ou naturelles, qui décorent les aponévroses et l'intellect de celui qui parle, je jette un long regard de satisfaction sur la dualité qui me compose... et je me trouve beau! Beau comme le vice de conformation congénital des organes sexuels de l'homme, consistant dans la brièveté relative du canal de l'urètre et la division ou l'absence de sa paroi inférieure, de telle sorte que ce canal s'ouvre à une distance variable du gland et au-dessous du pénis; ou encore, comme la caroncule charnue, de forme conique, sillonnée par des rides transversales assez profondes, qui s'é-

lève sur la base du bec supérieur du dindon, ou plutôt, comme la vérité qui suit : « Le système des gammes, des modes et de leur enchaînement harmonique ne repose pas sur des lois naturelles invariables, mais il est, au contraire, la conséquence de principes esthétiques qui ont varié avec le développement progressif de l'humanité, et qui varieront encore, » et surtout, comme une corvette cuirassée à tourelles ! Oui, je maintiens l'exactitude de mon assertion. Je n'ai pas d'illusion présomptueuse, je m'en vante, et je ne trouverais aucun profit dans le mensonge ; donc, ce que j'ai dit, vous ne devez mettre aucune hésitation à le croire. Car, pourquoi m'inspirerais-je à moi-même de l'horreur, devant les témoignages élogieux qui partent de ma conscience ? Je n'envie rien au Créateur ; mais, qu'il me laisse descendre le fleuve de ma destinée, à travers une série croissante de crimes glorieux. Sinon, élevant à la hauteur de son front un regard irrité de tout obstacle, je lui ferai comprendre qu'il n'est pas le seul maître de l'univers, que plusieurs phénomènes qui relèvent directement d'une connaissance plus approfondie de la nature des choses, déposent en faveur de l'opinion contraire, et opposent un formel démenti à la viabilité de l'unité de la puissance. C'est que nous sommes deux à nous contempler les cils des paupières, vois-tu... et tu sais que plus d'une fois a retenti, dans ma bouche sans lèvres, le clairon de la victoire. Adieu, guerrier illustre ; ton courage dans le malheur inspire de l'estime à ton ennemi le plus acharné ; mais Maldoror te retrouvera bientôt pour te disputer la proie qui s'appelle Mervyn. Ainsi, sera réalisée la prophétie du coq, quand il entrevit l'avenir au fond du candélabre. Plût au ciel que le crabe tourteau rejoigne à temps la caravane des pèlerins, et leur apprenne en quelques mots la narration du chiffonnier de Clignancourt !

V

Sur un banc du Palais-Royal, du côté gauche et non loin de la pièce d'eau, un individu, débouchant de la rue de Rivoli, est venu s'asseoir. Il a les cheveux en désordre, et ses habits dévoilent l'action corrosive d'un dénûment prolongé. Il a creusé un trou dans le sol avec un morceau de bois pointu, et a rempli de terre le creux de sa main. Il a porté cette nourriture à la bouche et l'a rejetée avec précipitation. Il s'est relevé, et, appliquant sa tête contre le banc, il a dirigé ses jambes vers le haut. Mais, comme cette situation funambulesque est en dehors des lois de la pesanteur qui regissent le centre de gravité, il est retombé lourdement sur la planche, les bras pendants, la casquette lui cachant la moitié de la figure, et les jambes battant le gravier dans une situation d'équilibre instable, de moins en moins rassurante. Il reste longtemps dans cette position. Vers l'entrée mitoyenne du nord, à côté de la rotonde qui contient une salle de café, le bras de notre héros est appuyé contre la grille. Sa vue parcourt la superficie du rectangle, de manière à ne laisser échapper aucune perspective. Ses yeux reviennent sur eux-mêmes, après l'achèvement de l'investigation, et il aperçoit, au milieu du jardin, un homme qui fait de la gymnastique titubante avec un banc sur lequel il s'efforce de s'affermir, en accomplissant des miracles de force et d'adresse. Mais, que peut la meilleure intention, apportée au service d'une cause juste, contre les dérèglements de l'altération mentale ? Il s'est avancé vers le fou, l'a aidé avec bienveillance à replacer sa dignité dans une position normale, lui a tendu la main, et s'est assis à côté de lui. Il remarque que la folie n'est qu'intermittente; l'accès a disparu; son interlocuteur répond logiquement à toutes les questions. Est-

il nécessaire de rapporter le sens de ses paroles ? Pourquoi rouvrir, à une page quelconque, avec un empressément blasphématoire, l'in-folio des misères humaines ? Rien n'est d'un enseignement plus fécond. Quand même je n'aurais aucun événement de vrai à vous faire entendre, j'inventerais des récits imaginaires pour les transvaser dans votre cerveau. Mais, le malade ne l'est pas devenu pour son propre plaisir ; et la sincérité de ses rapports s'allie à merveille avec la crédulité du lecteur. « Mon père était un charpentier de la rue de la Verrerie. . Que la mort des trois Marguerite retombe sur sa tête, et que le bec du canari lui ronge éternellement l'axe du bulbe oculaire ! Il avait contracté l'habitude de s'enivrer, dans ces moments-là, quand il revenait à la maison, après avoir couru les comptoirs des cabarets, sa fureur devenait presque incommensurable, et il frappait indistinctement les objets qui se présentaient à sa vue. Mais, bientôt, devant les reproches de ses amis, il se corrigea complètement, et devint d'une humeur taciturne. Personne ne pouvait l'approcher, pas même notre mère. Il conservait un secret ressentiment contre l'idée du devoir qui l'empêchait de se conduire à sa guise. J'avais acheté un serin pour mes trois sœurs ; c'était pour mes trois sœurs que j'avais acheté un serin. Elles l'avaient enfermé dans une cage, au-dessus de la porte, et les passants s'arrêtaient, chaque fois, pour écouter les chants de l'oiseau, admirer sa grâce fugitive et étudier ses formes savantes. Plus d'une fois mon père avait donné l'ordre de faire disparaître la cage et son contenu, car il se figurait que le serin se moquait de sa personne, en lui jetant le bouquet des cavatines aériennes de son talent de vocaliste. Il alla détacher la cage du clou, et glissa de la chaise, aveuglé par la colère. Une légère excoriation au genou fut le trophée de son entreprise. Après être resté quelques secondes à presser la partie gonflée avec un copeau, il rabaissa son pantalon, les sourcils

froncés, prit mieux ses précautions, mit la cage sous son bras et se dirigea vers le fond de son atelier. Là, malgré les cris et les supplications de sa famille (nous tenions beaucoup à cet oiseau, qui était, pour nous, comme le génie de la maison) il écrasa de ses talons ferrés la boîte d'osier, pendant qu'une varlope, tournoyant autour de sa tête, tenait à distance les assistants. Le hasard fit que le serin ne mourut pas sur le coup, ce flocon de plumes vivait encore, malgré la maculation sanguine. Le charpentier s'éloigna, et referma la porte avec bruit. Ma mère et moi, nous nous efforçâmes de retenir la vie de l'oiseau, prête à s'échapper; il atteignait à sa fin, et le mouvemant de ses ailes ne s'offrait plus à la vue, que comme le miroir de la suprême convulsion d'agonie. Pendant ce temps, les trois Marguerite, quand elles s'aperçurent que tout espoir allait être perdu, se prirent par la main, d'un commun accord, et la chaîne vivante alla s'accroupir, après avoir repoussé à quelques pas un baril de graisse, derrière l'escalier, à côté du chenil de notre chienne. Ma mère ne discontinuait pas sa tâche, et tenait le serin entre ses doigts, pour le réchauffer de son haleine. Moi, je courais éperdu par toutes les chambres, me cognant aux meubles et aux instruments. De temps à autre, une de mes sœurs montrait sa tête devant le bas de l'escalier pour se renseigner sur le sort du malheureux oiseau, et la retirait avec tristesse. La chienne était sortie de son chenil, et, comme si elle avait compris l'étendue de notre perte, elle léchait avec la langue de la stérile consolation la robe des trois Marguerite. Le serin n'avait plus que quelques instants à vivre. Une de mes sœurs, à son tour (c'était la plus jeune) présenta sa tête dans la pénombre formée par la raréfaction de lumière. Elle vit ma mère pâlir, et l'oiseau, après avoir, pendant un éclair, relevé le cou, par la dernière manifestation de son système nerveux, retomber entre ses doigts, inerte à jamais. Elle annonça

la nouvelle à ses sœurs. Elles ne firent entendre le bruissement d'aucune plainte, d'aucun murmure. Le silence régnait dans l'atelier. L'on ne distinguait que le craquement saccadé des fragments de la cage qui, en vertu de l'élasticité du bois, reprenaient en partie la position primordiale de leur construction. Les trois Marguerite ne laissaient écouler aucune larme, et leur visage ne perdait point sa fraîcheur pourprée, non . elles restaient seulement immobiles. Elles se traînèrent jusqu'à l'intérieur du chenil, et s'étendirent sur la paille, l'une à côté de l'autre; pendant que la chienne, témoin passif de leur manœuvre, les regardait faire avec étonnement. A plusieurs reprises, ma mère les appela; elles ne rendirent le son d'aucune réponse. Fatiguées par les émotions précédentes, elles dormaient, probablement! Elle fouilla tous les coins de la maison sans les apercevoir. Elle suivit la chienne, qui la tirait par la robe, vers le chenil. Cette femme s'abaissa et plaça sa tête à l'entrée. Le spectacle dont elle eut la possibilité d'être témoin, mises à part les exagérations malsaines de la peur maternelle, ne pouvait être que navrant, d'après les calculs de mon esprit. J'allumai une chandelle et la lui présentai; de cette manière, aucun détail ne lui échappa. Elle ramena sa tête, couverte de brins de paille, de la tombe prématurée, et me dit : « Les trois Marguerite sont mortes. » Comme nous ne pouvions les sortir de cet endroit, car, retenez bien ceci, elles étaient étroitement entrelacées ensemble, j'allai chercher dans l'atelier un marteau, pour briser la demeure canine. Je me mis, sur-le-champ, à l'œuvre de démolition, et les passants purent croire, pour peu qu'ils eussent de l'imagination, que le travail ne chômait pas chez nous. Ma mère, impatientée de ces retards qui, cependant, étaient indispensables, brisait ses ongles contre les planches. Enfin, l'opération de la délivrance négative se termina; le chenil fendu s'entr'ouvrit de tous les

côtés; et nous retirâmes, des décombres, l'une après l'autre, après les avoir séparées difficilement, les filles du charpentier. Ma mère quitta le pays. Je n'ai plus revu mon père. Quant à moi, l'on dit que je suis fou, et j'implore la charité publique. Ce que je sais, c'est que le *camari* ne chante plus. » L'auditeur approuve dans son intérieur ce nouvel exemple apporté à l'appui de ses dégoûtantes théories. Comme si, à cause d'un homme, jadis pris de vin, l'on était en droit d'accuser l'entière humanité. Telle est du moins la réflexion paradoxale qu'il cherche à introduire dans son esprit; mais elle ne peut en chasser les enseignements importants de la grave expérience. Il console le fou avec une compassion feinte, et essuie ses larmes avec son propre mouchoir. Il l'amène dans un restaurant, et ils mangent à la même table. Ils s'en vont chez un tailleur de la fashion et le protégé est habillé comme un prince. Ils frappent chez le concierge d'une grande maison de la rue Saint-Honoré, et le fou est installé dans un riche appartement du troisième étage. Le bandit le force à accepter sa bourse, et, prenant le vase de nuit au-dessous du lit, il le met sur la tête d'Aghone. « Je te couronne roi des intelligences, s'écrie-t-il avec une emphase préméditée; à ton moindre appel j'accourrai; puise à pleines mains dans mes coffres; de corps et d'âme je t'appartiens. La nuit, tu rapporteras la couronne d'albâtre à sa place ordinaire, avec la permission de t'en servir; mais, le jour, dès que l'aurore illuminera les cités, remets-la sur ton front, comme le symbole de ta puissance. Les trois Marguerite revivront en moi, sans compter que je serai ta mère. » Alors le fou recula de quelques pas, comme s'il était la proie d'un insultant cauchemar; les lignes du bonheur se peignirent sur son visage, ridé par les chagrins; il s'agenouilla, plein d'humiliation, aux pieds de son protecteur. La reconnaissance était entrée, comme un poison, dans le cœur du fou couronné! Il voulut parler, et sa langue s'ar-

iêta. Il pencha son corps en avant, et il retomba sur le carreau. L'homme aux lèvres de bionze se retire. Quel était son but ? Acquérir un ami à toute épreuve, assez naïf pour obéir au moindre de ses commandements. Il ne pouvait mieux rencontrer et le hasard l'avait favorisé. Celui qu'il a trouvé, couché sur le banc, ne sait plus, depuis un événement de sa jeunesse, reconnaître le bien du mal. C'est Aghone même qu'il lui faut.

VI

Le Tout-Puissant avait envoyé sur la terre un de ses archanges, afin de sauver l'adolescent d'une mort certaine. Il sera forcé de descendre lui-même ! Mais, nous ne sommes point encore arrivés à cette partie de notre récit, et je me vois dans l'obligation de fermer ma bouche, parce que je ne puis pas tout dire à la fois. chaque truc à effet paraîtra dans son lieu, lorsque la trame de cette fiction n'y verra point d'inconvénient. Pour ne pas être reconnu, l'archange avait pris la forme d'un crabe tourteau, grand comme une vigogne. Il se tenait sur la pointe d'un écueil, au milieu de la mer, et attendait le favorable moment de la marée, pour opérer sa descente sur le rivage. L'homme aux lèvres de jaspe, caché derrière une sinuosité de la plage, épiait l'animal, un bâton à la main. Qui aurait désiré lire dans la pensée de ces deux êtres ? Le premier ne se cachait pas qu'il avait une mission difficile à accomplir. « Et comment réussir, s'écriait-il, pendant que les vagues grossissantes battaient son refuge temporaire, là où mon maître a vu plus d'une fois échouer sa force et son courage ? Moi, je ne suis qu'une substance limitée, tandis que l'autre, personne ne sait d'où il vient et quel est son but final. A son nom, les armées célestes tremblent ; et plus d'un raconte, dans les régions que j'ai quittées, que Satan lui-même,

Satan, l'incarnation du mal, n'est pas si redoutable. » Le second faisait les réflexions suivantes; elles trouvèrent un écho, jusque dans la coupole azurée qu'elles souillaient. « Il a l'air plein d'inexpérience; je lui réglerai son compte avec promptitude. Il vient sans doute d'en haut, envoyé par celui qui craint tant de venir lui-même! Nous verrons, à l'œuvre, s'il est aussi impérieux qu'il en a l'air, ce n'est pas un habitant de l'abricot terrestre, il trahit son origine séraphique par ses yeux errants et indécis. » Le crabe tourteau, qui, depuis quelque temps, promenait sa vue sur un espace délimité de la côte, aperçut notre héros (celui-ci, alors, se releva de toute la hauteur de sa taille herculéenne), et l'apostropha dans les termes qui vont suivre. « N'essaie pas la lutte et rends-toi. Je suis envoyé par quelqu'un qui est supérieur à nous deux, afin de te charger de chaînes, et mettre les deux membres compliques de ta pensée dans l'impossibilité de remuer. Serrier des couteaux et des poignards entre tes doigts, il faut que désormais cela te soit défendu, crois-m'en, aussi bien dans ton intérêt que dans celui des autres. Mort ou vif, je t'aurai, j'ai l'ordre de t'amener vivant. Ne me mets pas dans l'obligation de recourir au pouvoir qui m'a été prêté. Je me conduirai avec délicatesse; de ton côté, ne m'oppose aucune résistance. C'est ainsi que je reconnaitrai, avec empressement et allégresse, que tu auras fait un premier pas vers le repentir. » Quand notre héros entendit cette harangue, empreinte d'un sel si profondément comique, il eut de la peine à conserver le sérieux sur la rudesse de ses traits hâlés. Mais, enfin, chacun ne sera pas étonné si j'ajoute qu'il finit par éclater de rire. C'était plus fort que lui! Il n'y mettait pas de la mauvaise intention! Il ne voulait certes pas s'attirer les reproches du crabe tourteau! Que d'efforts ne fit-il pas pour chasser l'hilarité! Que de fois ne serra-t-il point ses lèvres l'une contre l'autre, afin de ne pas avoir l'air d'offenser son

interlocuteur épaté ! Malheureusement son caractère participait de la nature de l'humanité, et il riait ainsi que font les brebis ! Enfin il s'arrêta ! Il était temps ! Il avait failli s'étouffer ! Le vent porta cette réponse à l'archange de l'écueil : « Lorsque ton maître ne m'enverra plus des escargots, et des écrevisses pour régler ses affaires, et qu'il daignera parlementer personnellement avec moi, l'on trouvera, j'en suis sûr, le moyen de s'arranger, puisque je suis inférieur à celui qui t'envoya, comme tu l'as dit avec tant de justesse. Jusque-là, les idées de réconciliation m'apparaissent prématurées, et aptes à produire seulement un chimérique résultat. Je suis très-loin de méconnaître ce qu'il y a de sensé dans chacune de tes syllabes ; et, comme nous pourrions fatiguer inutilement notre voix, afin de lui faire parcourir trois kilomètres de distance, il me semble que tu agirais avec sagesse, si tu descendais de ta forteresse inexpugnable, et gagnais la terre ferme à la nage : nous discuterons plus commodément les conditions d'une reddition qui, pour si légitime qu'elle soit, n'en est pas moins finalement, pour moi, d'une perspective désagréable. » L'archange, qui ne s'attendait pas à cette bonne volonté, sortit des profondeurs de la crevasse sa tête d'un cran, et répondit . « O Maldoror, est-il enfin arrivé le jour où tes abominables instincts verront s'éteindre le flambeau d'injustifiable orgueil qui les conduit à l'éternelle damnation ! Ce sera donc moi, qui, le premier, raconterai ce louable changement aux phalanges des chérubins, heureux de retrouver un des leurs. Tu sais toi-même et tu n'as pas oublié qu'une époque existait où tu avais ta première place parmi nous. Ton nom volait de bouche en bouche ; tu es actuellement le sujet de nos solitaires conversations. Viens donc... viens faire une paix durable avec ton ancien maître, il te recevra comme un fils égaré, et ne s'apercevra point de l'énorme quantité de culpabilité que tu as, comme une montagne de cornes d'élan

élevée par les Indiens, amoncelée sur ton cœur. » Il dit, et il retire toutes les parties de son corps du fond de l'ouverture obscure. Il se montre, radieux, sur la surface de l'écueil, ainsi un prêtre des religions quand il a la certitude de ramener une brebis égarée. Il va faire un bond sur l'eau, pour se diriger à la nage vers le pardonné. Mais, l'homme aux lèvres de saphir a calculé longtemps à l'avance un perfide coup. Son bâton est lancé avec force; après maints ricochets sur les vagues, il va frapper à la tête l'archange bienfaiteur. Le crabe, mortellement atteint, tombe dans l'eau. La marée porte sur le rivage l'épave flottante. Il attendait la marée pour opérer plus facilement sa descente. Eh bien, la marée est venue; elle l'a bercé de ses chants, et l'a mollement déposé sur la plage. le crabe n'est-il pas content ? Que lui faut-il de plus ? Et Maldoror, penché sur le sable des grèves, reçoit dans ses bras deux amis, inséparablement réunis par les hasards de la lame : le cadavre du crabe tourteau et le bâton homicide ! « Je n'ai pas encore perdu mon adresse, s'écrie-t-il; elle ne demande qu'à s'exercer; mon bras conserve sa force et mon œil sa justesse. » Il regarde l'animal inanimé. Il craint qu'on ne lui demande compte du sang versé. Où cachera-t-il l'archange ? Et, en même temps, il se demande si la mort n'a pas été instantanée. Il a mis sur son dos une enclume et un cadavre; il s'achemine vers une vaste pièce d'eau, dont toutes les rives sont couvertes et comme murées par un inextricable fouillis de grands juncs. Il voulait d'abord prendre un marteau, mais c'est un instrument trop léger, tandis qu'avec un objet plus lourd, si le cadavre donne signe de vie, il le posera sur le sol et le mettra en poussière à coups d'enclume. Ce n'est pas la vigueur qui manque à son bras, allez; c'est le moindre de ses embarras. Arrivé en vue du lac, il le voit peuplé de cygnes. Il se dit que c'est une retraite sûre pour lui; à l'aide d'une métamorphose, sans abandonner sa charge, il se mêle à la bande

des autres oiseaux. Remarquez la main de la Providence là où l'on était tenté de la trouver absente, et faites votre profit du miracle dont je vais vous parler. Noir comme l'aile d'un corbeau, trois fois il nagea parmi le groupe de palmipèdes, à la blancheur éclatante, trois fois, il conserva cette couleur distinctive qui l'assimilait à un bloc de charbon. C'est que Dieu, dans sa justice, ne permit point que son astuce pût tromper même une bande de cygnes. De telle manière qu'il resta ostensiblement dans l'intérieur du lac; mais, chacun se tint à l'écart, et aucun oiseau ne s'approcha de son plumage honteux, pour lui tenir compagnie. Et, alors, il circoncrivit ses plongeurs dans une baie écartée, à l'extrémité de la pièce d'eau, seul parmi les habitants de l'air, comme il l'était parmi les hommes! C'est ainsi qu'il préludait à l'incroyable événement de la place Vendôme!

VII

Le corsaire aux cheveux d'or, a reçu la réponse de Mervyn. Il suit dans cette page singulière la trace des troubles intellectuels de celui qui l'écrivit, abandonné aux faibles forces de sa propre suggestion. Celui-ci aurait beaucoup mieux fait de consulter ses parents, avant de répondre à l'amitié de l'inconnu. Aucun bénéfice ne résultera pour lui de se mêler, comme principal acteur, à cette équivoque intrigue. Mais, enfin, il l'a voulu. A l'heure indiquée, Mervyn, de la porte de sa maison, est allé droit devant lui, en suivant le boulevard Sébastopol, jusqu'à la fontaine Saint-Michel. Il prend le quai des Grands-Augustins et traverse le quai Conti; au moment où il passe sur le quai Malaquais, il voit marcher sur le quai du Louvre, parallèlement à sa propre direction, un individu, porteur d'un sac sous le bras, et qui paraît l'examiner avec attention. Les

vapeurs du matin se sont dissipées. Les deux passants débouchent en même temps de chaque côté du pont du Carrousel. Quoiqu'ils ne se fussent jamais vus, ils se reconnurent ! Vrai, c'était touchant de voir ces deux êtres, séparés par l'âge, rapprocher leurs âmes par la grandeur des sentiments. Du moins, c'eût été l'opinion de ceux qui se seraient arrêtés devant ce spectacle. que plus d'un, même avec un esprit mathématique, aurait trouvé émouvant. Mervyn, le visage en pleurs, réfléchissait qu'il rencontrait, pour ainsi dire à l'entrée de la vie, un soutien précieux dans les futures adversités. Soyez persuadé que l'autre ne disait rien. Voici ce qu'il fit : il déplaça le sac qu'il portait, dégagant l'ouverture, et, saisissant l'adolescent par la tête, il fit passer le corps entier dans l'enveloppe de toile. Il noua, avec son mouchoir, l'extrémité qui servait d'introduction. Comme Mervyn poussait des cris aigus, il enleva le sac, ainsi qu'un paquet de linges, et en frappa, à plusieurs reprises, le parapet du pont. Alors, le patient, s'étant aperçu du craquement de ses os, se tut. Scène unique, qu'aucun romancier ne retrouvera ! Un boucher passait, assis sur la viande de sa charrette. Un individu court à lui, l'engage à s'arrêter, et lui dit : « Voici un chien, enfermé dans ce sac ; il a la gale abattez-le au plus vite. » L'interpellé se montre complaisant. L'interrupteur, en s'éloignant, aperçoit une jeune fille en haillons qui lui tend la main. Jusqu'où va donc le comble de l'audace et de l'impiété ? Il lui donne l'aumône ! Dites-moi si vous voulez que je vous introduise, quelques heures plus tard, à la porte d'un abattoir reculé. Le boucher est revenu, et a dit à ses camarades, en jetant à terre un fardeau : « Dépêchons-nous de tuer ce chien galeux. » Ils sont quatre, et chacun saisit le marteau accoutumé. Et, cependant, ils hésitent, parce que le sac remuait avec force. « Quelle émotion s'empare de moi ? » cria l'un d'eux en abaissant lentement son bras. « Ce chien pousse, comme

un enfant, des gémissements de douleur, dit un autre; on dirait qu'il comprend le sort qui l'attend. » « C'est leur habitude, répondit un troisième; même quand ils ne sont pas malades, comme c'est le cas ici, il suffit que leur maître reste quelques jours absent du logis, pour qu'ils se mettent à faire entendre des hurlements qui, véritablement, sont pénibles à supporter. » « Arrêtez!... arrêtez! .. cria le quatrième, avant que tous les bras se fussent levés en cadence pour frapper résolument, cette fois, sur le sac. Arrêtez, vous dis-je; il y a ici un fait qui nous échappe. Qui vous dit que cette toile renferme un chien ? Je veux m'en assurer. » Alors, malgré les railleries de ses compagnons, il dénoua le paquet, et en retira l'un après l'autre les membres de Mervyn ! Il était presque étouffé par la gêne de cette position. Il s'évanouit en revoyant la lumière. Quelques moments après, il donna des signes indubitables d'existence. Le sauveur dit : « Apprenez, une autre fois, à mettre de la prudence jusque dans votre métier. Vous avez failli remarquer, par vous-mêmes, qu'il ne sert de rien de pratiquer l'inobservance de cette loi. » Les bouchers s'enfuirent. Mervyn, le cœur serré et plein de pressentiments funestes, rentre chez soi et s'enferme dans sa chambre. Ai-je besoin d'insister sur cette strophe ? Eh ! qui n'en déplorera les événements consommés ! Attendons la fin pour porter un jugement encore plus sévère. Le dénouement va se précipiter; et, dans ces sortes de récits, où une passion, de quelque genre qu'elle soit, étant donnée, celle-ci ne craint aucun obstacle pour se frayer un passage, il n'y a pas lieu de délayer dans un godet la gomme laque de quatre cents pages banales. Ce qui peut être dit dans une demi-douzaine de strophes, il faut le dire, et puis se taire.

VIII

Pour construire mécaniquement la cervelle d'un conte somnifère, il ne suffit pas de disséquer des bêtises et abrutir puissamment à doses renouvelées l'intelligence du lecteur, de manière à rendre ses facultés paralytiques pour le reste de sa vie, par la loi infailible de la fatigue; il faut, en outre, avec du bon fluide magnétique, le mettre ingénieusement dans l'impossibilité somnambulique de se mouvoir, en le forçant à obscurcir ses yeux contre son naturel par la fixité des vôtres. Je veux dire, afin de ne pas me faire mieux comprendre, mais seulement pour développer ma pensée qui intéresse et agace en même temps par une harmonie des plus pénétrantes, que je ne crois pas qu'il soit nécessaire, pour arriver au but que l'on se propose, d'inventer une poésie tout à fait en dehors de la marche ordinaire de la nature, et dont le souffle pernicieux semble bouleverser même les vérités absolues, mais, amener un pareil résultat (conforme, du reste, aux règles de l'esthétique, si l'on y réfléchit bien), cela n'est pas aussi facile qu'on le pense : voilà ce que je voulais dire. C'est pourquoi je ferai tous mes efforts pour y parvenir! Si la mort arrête la maigreur fantastique des deux bras longs de mes épaules, employés à l'écrasement lugubre de mon gypse littéraire, je veux au moins que le lecteur en deuil puisse se dire : « Il faut lui rendre justice. Il m'a beaucoup crétinisé. Que n'aurait-il pas fait, s'il eût pu vivre davantage! c'est le meilleur professeur d'hypnotisme que je connaisse! » On gravera ces quelques mots touchants sur le marbre de ma tombe, et mes mânes seront satisfaits! — Je continue! Il y avait une queue de poisson qui remuait au fond d'un trou, à côté d'une botte éculée. Il n'était pas naturel de se demander : « Où est le poisson ? Je ne vois que la queue qui re-

mue. » Car, puisque, précisément, l'on avouait implicitement ne pas apercevoir le poisson, c'est qu'en réalité il n'y était pas. La pluie avait laissé quelques gouttes d'eau au fond de cet entonnoir, creusé dans le sable. Quant à la botte éculée, quelques-uns ont pensé depuis qu'elle provenait de quelque abandon volontaire. Le crabe tourteau, par la puissance divine, devait naître de ses atomes résolus. Il retira du puits la queue de poisson et lui promit de la rattacher à son corps perdu, si elle annonçait au Créateur l'impuissance de son mandataire à dominer les vagues en fureur de la mer maldororienne. Il lui prêta deux ailes d'albatros, et la queue de poisson prit son essor. Mais elle s'envola vers la demeure du renégat, pour lui raconter ce qui se passait et trahir le crabe tourteau. Celui-ci devina le projet de l'espion, et, avant que le troisième jour fût parvenu à sa fin, il perça la queue du poisson d'une flèche envenimée. Le gosier de l'espion poussa une faible exclamation, qui rendit le dernier soupir avant de toucher la terre. Alors, une poutre séculaire, placée sur le comble d'un château, se releva de toute sa hauteur, en bondissant sur elle-même, et demanda vengeance à grands cris. Mais le Tout-Puissant, changé en rhinocéros, lui apprit que cette mort était méritée. La poutre s'apaisa, alla se placer au fond du manoir, reprit sa position horizontale, et rappela les araignées effarouchées, afin qu'elles continuassent, comme par le passé, à tisser leur toile à ses coins. L'homme aux lèvres de soufre apprit la faiblesse de son alliée; c'est pourquoi, il commanda au fou couronné de brûler la poutre et de la réduire en cendres. Aghone exécuta cet ordre sévère. « Puisque, d'après vous, le moment est venu, s'écria-t-il, j'ai été reprendre l'anneau que j'avais enterré sous la pierre, et je l'ai attaché à un des bouts du câble. Voici le paquet. » Et il présenta une corde épaisse, enroulée sur elle-même, de soixante mètres de longueur. Son maître lui demanda ce que faisaient les quatorze poi-

gnards. Il répondit qu'ils restaient fidèles et se tenaient prêts à tout événement, si c'était nécessaire. Le forçat inclina sa tête en signe de satisfaction. Il montra de la surprise, et même de l'inquiétude, quand Aghone ajouta qu'il avait vu un coq fendre avec son bec un candélabre en deux, plonger tour à tour le regard dans chacune des parties, et s'écrier, en battant ses ailes d'un mouvement frénétique : « Il n'y a pas si loin qu'on le pense depuis la rue de la Paix jusqu'à la place du Panthéon. Bientôt, on en verra la preuve lamentable ! » Le crabe tourteau, monté sur un cheval fougueux, courait à toute bride vers la direction de l'écueil, le témoin du lancement du bâton par un bras tatoué, l'asile du premier jour de sa descente sur la terre. Une caravane de pèlerins était en marche pour visiter cet endroit, désormais consacré par une mort auguste. Il espérait l'atteindre, pour lui demander des secours pressants contre la trame qui se préparait, et dont il avait eu connaissance. Vous verrez quelques lignes plus loin, à l'aide de mon silence glacial, qu'il n'arriva pas à temps, pour leur raconter ce que lui avait rapporté un chiffonnier, caché derrière l'échafaudage voisin d'une maison en construction, le jour où le pont du Carrousel, encore empreint de l'humide rosée de la nuit, aperçut avec horreur l'horizon de sa pensée s'élargir confusément en cercles concentriques, à l'apparition matinale du rythmique pétrissage d'un sac icosaèdre, contre son parapet calcaire ! Avant qu'il stimule leur compassion, par le souvenir de cet épisode, ils feront bien de détruire en eux la semence de l'espoir... Pour rompre votre paresse, mettez en usage les ressources d'une bonne volonté, marchez à côté de moi et ne perdez pas de vue ce fou, la tête surmontée d'un vase de nuit, qui pousse, devant lui, la main armée d'un bâton, celui que vous auriez de la peine à reconnaître, si je ne prenais soin de vous avertir, et de rappeler à votre oreille le mot qui se prononce Mervyn. Comme il est

changé ! Les mains liées derrière le dos, il marche devant lui, comme s'il allait à l'échataud, et, cependant, il n'est coupable d'aucun forfait. Ils sont arrivés dans l'enceinte circulaire de la place Vendôme. Sur l'entablement de la colonne massive, appuyé contre la balustrade carrée, à plus de cinquante mètres de hauteur du sol, un homme a lancé et déroulé un câble, qui tombe jusqu'à terre, à quelques pas d'Aghone. Avec de l'habitude, on fait vite une chose ; mais, je puis dire que celui-ci n'employa pas beaucoup de temps pour attacher les pieds de Mervyn à l'extrémité de la corde. Le rhinocéros avait appris ce qui allait arriver. Couvert de sueur, il apparut haletant, au coin de la rue Castiglione. Il n'eut même pas la satisfaction d'entreprendre le combat. L'individu, qui examinait les alentours du haut de la colonne, arma son revolver, visa avec soin et pressa la détente. Le commodore qui mendiait par les rues depuis le jour où avait commencé ce qu'il croyait être la folie de son fils et la mère, qu'on avait appelée *la fille de neige*, à cause de son extrême pâleur, portèrent en avant leur poitrine pour protéger le rhinocéros. Inutile soin. La balle troua sa peau, comme une vrille, l'on aurait pu croire, avec une apparence de logique, que la mort devait infailliblement apparaître. Mais nous savions que, dans ce pachyderme, s'était introduite la substance du Seigneur. Il se retira avec chagrin. S'il n'était pas bien prouvé qu'il ne fût trop bon pour une de ses créatures, je plaindrais l'homme de la colonne ! celui-ci, d'un coup sec de poignet, ramène à soi la corde ainsi lestée. Placée hors de la normale, ses oscillations balancent Mervyn, dont la tête regarde le bas. Il saisit vivement, avec ses mains, une longue guirlande d'immortelles, qui réunit deux angles consécutifs de la base, contre laquelle il cogne son front. Il emporte avec lui, dans les airs, ce qui n'était pas un point fixe. Après avoir amoncelé à ses pieds, sous forme d'ellipses superposées, une grande partie du

câble, de manière que Mervyn reste suspendu à moitié hauteur de l'obélisque de bronze, le forçat évade fait prendre, de la main droite, à l'adolescent, un mouvement accéléré de rotation uniforme, dans un plan parallèle à l'axe de la colonne, et ramasse, de la main gauche, les enroulements serpentins du cordage, qui gisent à ses pieds. La fronde siffle dans l'espace, le corps de Mervyn la suit partout, toujours éloigné du centre par la force centrifuge, toujours gardant sa position mobile et équidistante, dans une circonférence aérienne, indépendante de la matière. Le sauvage civilisé lâche peu à peu, jusqu'à l'autre bout, qu'il retient avec un métacarpe ferme, ce qui ressemble à tort à une barre d'acier. Il se met à courir autour de la balustrade, en se tenant à la rampe par une main. Cette manœuvre a pour effet de changer le plan primitif de la révolution du câble, et d'augmenter sa force de tension, déjà si considérable. Dorénavant, il tourne majestueusement dans un plan horizontal, après avoir successivement passé, par une marche insensible, à travers plusieurs plans obliques. L'angle droit formé par la colonne et le fil végétal a ses côtés égaux ! Le bras du renégat et l'instrument meurtrier sont confondus dans l'unité linéaire, comme les éléments atomistiques d'un rayon de lumière pénétrant dans la chambre noire. Les théorèmes de la mécanique me permettent de parler ainsi ; hélas ! on sait qu'une force, ajoutée à une autre force, engendrent une résultante composée des deux forces primitives ! Qui oserait prétendre que le cordage linéaire ne se serait déjà rompu, sans la vigueur de l'athlète, sans la bonne qualité du chanvre ? Le corsaire aux cheveux d'or, brusquement et en même temps, arrête sa vitesse acquise, ouvre la main et lâche le câble. Le contre-coup de cette opération, si contraire aux précédentes, fait craquer la balustrade dans ses joints. Mervyn, suivi de la corde, ressemble à une comète traînant après elle sa queue flamboyante. L'anneau de fer du nœud coulant, mi-

roitant aux rayons du soleil, engage à compléter soi-même l'illusion. Dans le parcours de sa parabole, le damné à mort fend l'atmosphère jusqu'à la rive gauche, la dépasse en vertu de la force d'impulsion que je suppose infinie, et son corps va frapper le dôme du Panthéon, tandis que la corde étreint, en partie, de ses replis, la paroi supérieure de l'immense coupole. C'est sur sa superficie sphérique et convexe, qui ne ressemble à une orange que pour la forme, qu'on voit, à toute heure du jour, un squelette desséché, resté suspendu. Quand le vent le balance, l'on raconte que les étudiants du quartier Latin, dans la crainte d'un pareil sort, font une courte prière : ce sont des bruits insignifiants auxquels on n'est point tenu de croire, et propres seulement à faire peur aux petits enfants. Il tient entre ses mains crispées, comme un grand ruban de vieilles fleurs jaunes. Il faut tenir compte de la distance, et nul ne peut affirmer, malgré l'attestation de sa bonne vue, que ce soient là, réellement, ces immortelles dont je vous ai parlé, et qu'une lutte inégale, engagée près du nouvel Opéra, vit détacher d'un piédestal grandiose. Il n'en est pas moins vrai que les draperies en forme de croissant de lune n'y reçoivent plus l'expression de leur symétrie définitive dans le nombre quaternaire allez-y voir vous-même, si vous ne voulez pas me croire.

FIN DU SIXIÈME CHANT

POÉSIES

PRÉFACE A UN LIVRE FUTUR

A

GEORGES DAZET, HENRI MUE,
PEDRO ZURMARAN, LOUIS DURCOUR,
JOSEPH BLEUMSTEIN, JOSEPH DURAND

A mes condisciples
LESPÈS, GEORGES MINVIELLE,
AUGUSTE DELMAS

Aux Directeurs de Revues
ALFRED SIRCOS, FRÉDÉRIC DAMÉ

Aux AMIS passés, présents et futurs

*A Monsieur HINSTIN,
mon ancien professeur de rhétorique*

*sont dédiés, une fois pour toutes les autres, les pro-
saiques morceaux que j'écrirai dans la suite des
âges, et dont le premier commence à voir le jour
d'hui, typographiquement parlant.*

Je remplace la mélancolie
par le courage, le doute par
la certitude, le désespoir par
l'espoir, la méchancelé par le
bien, les plaintes par le de-
voir, le scepticisme par la
foi, les sophismes par la froi-
deur du calme et l'orgueil
par la modestie

I

Les gémissements poétiques de ce siècle ne sont
sont que des sophismes.

Les premiers principes doivent être hors de dis-
cussion.

J'accepte Euripide et Sophocle, mais je n'accepte
pas Eschyle

Ne faites pas preuve de manque des convenances
les plus élémentaires et de mauvais goût envers le
créateur.

Repoussez l'incrédulité . vous me ferez plaisir.

Il n'existe pas deux genres de poésies, il n'en est
qu'une.

Il existe une convention peu tacite entre l'auteur
et le lecteur, par laquelle le premier s'intitule ma-
lade, et accepte le second comme garde-malade. C'est
le poète qui console l'humanité ! Les rôles sont inter-
vertis arbitrairement.

Je ne veux pas être flétri de la qualification de po-
seur.

Je ne laisserai pas des Mémoires

La poésie n'est pas la tempête, pas plus que le
cyclone. C'est un fleuve majestueux et fertile.

Ce n'est qu'en admettant la nuit physiquement, qu'on est parvenu à la faire passer moralement. *O nuits d'Young!* vous m'avez causé beaucoup de migraines!

On ne rêve que lorsque l'on dort. Ce sont des mots comme celui de rêve, néant de la vie, passage terrestre, la préposition peut-être, le trépied désordonné, qui ont infiltré dans vos âmes cette poésie moite des langueurs, pareille à de la pourriture. Passer des mots aux idées, il n'y a qu'un pas.

Les perturbations, les anxiétés, les dépravations, la mort, les exceptions dans l'ordre physique ou moral, l'esprit de négation, les abrutissements, les hallucinations servies par la volonté, les tourments, la destruction, les renversements, les larmes, les insatiabilités, les asservissements, les imaginations creusantes, les romans, ce qui est inattendu, ce qu'il ne faut pas faire, les singularités chimiques de vautour mystérieux qui guette la charogne de quelque illusion morte, les expériences précoces et avortées, les obscurités à carapace de punaise, la monomanie terrible de l'orgueil, l'inoculation des stupeurs profondes, les oraisons funèbres, les envies, les trahisons, les tyrannies, les impiétés, les irritations, les acrimonies, les incartades agressives, la démence, le spleen, les épouvantements raisonnés, les inquiétudes étranges, que le lecteur préférerait ne pas éprouver, les grimaces, les névroses, les filières sanglantes par lesquelles on fait passer la logique aux abois, les exagérations, l'absence de sincérité, les scies, les platitudes, le sombre, le lugubre, les enfantements pires que les meurtres, les passions, le clan des romanciers de cours d'assises, les tragédies, les odes, les mélodrames, les extrêmes présentés à perpétuité, la raison impunément sifflée, les odeurs de poule mouillée, les affadissements, les grenouilles, les poulpes, les requins, le simoun des déserts, ce qui est somnambule, louche, nocturne, somnifère, noctambule, visqueux, phoque parlant, équivoque, poi-

trinaire, spasmodique, aphrodisiaque, anémique, borgne, hermaphrodite, bâtard, albinos, pédéraste, phénomène d'aquarium et femme à barbe, les heures soules du découragement taciturne, les fantaisies, les âcretés, les monstres, les syllogismes démoralisateurs, les ordures, ce qui ne réfléchit pas comme l'enfant, la désolation, ce mancenillier intellectuel, les chancres parfumés, les cuisses aux camélias, la culpabilité d'un écrivain qui roule sur la pente du néant et se méprise lui-même avec des cris joyeux, les remords, les hypocrisies, les perspectives vagues qui vous broient dans leurs engrenages imperceptibles, les crachats sérieux sur les axiomes sacrés, la vermine et ses chatouillements insinuants, les préfaces insensées, comme celles de Cromwell, de Mlle de Maupin et de Dumas fils, les caducités, les impuissances, les blasphèmes, les asphyxies, les étouffements, les rages, — devant ces charniers immondes, que je rougis de nommer, il est temps de réagir enfin contre ce qui nous choque et nous courbe si souverainement.

Votre esprit est entraîné perpétuellement hors de ses gonds, et surpris dans le piège de ténèbres construit avec un art grossier par l'égoïsme et l'amour-propre.

Le goût est la qualité fondamentale qui résume toutes les autres qualités. C'est le *nec plus ultra* de l'intelligence. Ce n'est que par lui seul que le génie est la santé suprême et l'équilibre de toutes les facultés. Villemain est trente-quatre fois plus intelligent qu'Eugène Sue et Frédéric Soulié. Sa préface du *Dictionnaire de l'Académie* verra la mort des romans de Walter Scott, de Fenimore Cooper, de tous les romans possibles et imaginables. Le roman est un genre faux, parce qu'il décrit les passions pour elles-mêmes : la conclusion morale est absente. Décrire les passions n'est rien ; il suffit de naître un peu chacal, un peu vautour, un peu panthère. Nous n'y tenons pas. Les décrire, pour les soumettre à une

haute moralité, comme Corneille, est autre chose. Celui qui s'abstiendra de faire la première chose, tout en restant capable d'admirer et de comprendre ceux à qui il est donné de faire la deuxième, surpasse, de toute la supériorité des vertus sur les vices, celui qui fait la première.

Par cela seul qu'un professeur de seconde se dit : « Quand on me donnerait tous les trésors de l'univers, je ne voudrais pas avoir fait des romans pareils à ceux de Balzac et d'Alexandre Dumas », par cela seul, il est plus intelligent qu'Alexandre Dumas et Balzac. Par cela seul qu'un élève de troisième s'est pénétré qu'il ne faut pas chanter les difformités physiques et intellectuelles, par cela seul, il est plus fort, plus capable, plus intelligent que Victor Hugo, s'il n'avait fait que des romans, des drames et des lettres.

Alexandre Dumas fils ne fera jamais, au grand jamais, un discours de distribution des prix pour un lycée. Il ne connaît pas ce que c'est que la morale. Elle ne transige pas. S'il le faisait, il devrait auparavant biffer d'un trait de plume tout ce qu'il a écrit jusqu'ici, en commençant par ses Préfaces absurdes. Réunissez un jury d'hommes compétents : je soutiens qu'un bon élève de seconde est plus fort que lui dans n'importe quoi, même dans la *sale* question des courtisanes.

Les chefs-d'œuvre de la langue française sont les discours de distribution pour les lycées, et les discours académiques. En effet, l'instruction de la jeunesse est peut-être la plus belle expression pratique du devoir, et une bonne appréciation des ouvrages de Voltaire (creusez le mot appréciation) est préférable à ces ouvrages eux-mêmes. — Naturellement !

Les meilleurs auteurs de romans et de drames dénatureraient à la longue la fameuse idée du bien, si les corps enseignants, conservatoires du juste, ne retenaient les générations jeunes et vieilles dans la voie de l'honnêteté et du travail.

En son nom personnel, malgré elle, il le faut, je viens renier, avec une volonté indomptable, et une ténacité de fer, le passé hideux de l'humanité pleurarde. Oui . je veux proclamer le beau sur une lyre d'or, défalcation faite des tristesses goitreuses et des fiertés stupides qui décomposent, à sa source, la poésie marécageuse de ce siècle C'est avec les pieds que je foulerai les stances aigres du scepticisme, qui n'ont pas leur motif d'être Le jugement, une fois entré dans l'efflorescence de son énergie, impérieux et résolu, sans balancer une seconde dans les incertitudes dérisoires d'une pitié mal*placée, comme un procureur général, fatidiquement, les condamne. Il faut veiller sans relâche sur les insomnies purulentes et les cauchemars atrabilaires. Je méprise et j'exècre l'orgueil, et les voluptés infâmes d'une ironie, faite éteignoir, qui déplace la justesse de la pensée.

Quelques caractères, excessivement intelligents, il n'y a pas lieu que vous l'infirmiez par des palinodies d'un goût douteux, se sont jetés, à tête perdue, dans les bras du mal. C'est l'absinthe, savoureuse, je ne le crois pas, mais, nuisible, qui tua moralement l'auteur de *Rolla* Malheur à ceux qui sont gourmands ! A peine est-il entré dans l'âge mûr, l'aristocrate anglais, que sa harpe se brise sous les murs de *Misolonghi*, après n'avoir cueilli sur son passage que les fleurs qui couvent l'opium des mornes anéantisements.

Quoique plus grand que les génies ordinaires, s'il s'était trouvé de son temps un autre poète, doué, comme lui, à doses semblables, d'une intelligence exceptionnelle, et capable de se présenter comme son rival, il aurait avoué, le premier, l'inutilité de ses efforts pour produire des malédictions disparates ; et que, le bien exclusif est, seul, déclaré digne, de par la voix de tous les mondes, de s'approprier notre estime. Le fait fut qu'il n'y eut personne pour le combattre avec avantage. Voilà ce qu'aucun n'a dit. Chose

étrange ! même en feuilletant les recueils et les livres de son époque, aucun critique n'a songé à mettre en relief le rigoureux syllogisme qui précède. Et ce n'est pas celui qui le surpassera qui peut l'avoir inventé. Tant on était rempli de stupeur et d'inquiétude, plutôt que d'admiration réfléchie, devant des ouvrages écrits d'une main perfide, mais qui révélaient, cependant, les manifestations imposantes d'une âme qui n'appartient pas au vulgaire des hommes, et qui se trouvait à son aise dans les conséquences dernières d'un des deux moins obscurs problèmes qui intéressent les cœurs non-solitaires . le bien, le mal. Il n'est pas donné à quiconque d'aborder les extrêmes, soit dans un sens, soit dans un autre. C'est ce qui explique pourquoi, tout en louant, sans arrière-pensée, l'intelligence merveilleuse dont il dénote à chaque instant la preuve, lui, un des quatre ou cinq phares de l'humanité, l'on fait, en silence, ses nombreuses réserves sur les applications et l'emploi injustifiables qu'il en a faits sciemment. Il n'aurait pas dû parcourir les domaines sataniques.

La révolte féroce des Troppmann, des Napoléon I^{er}, des Papavoine, des Byron, des Victor Noir et des Charlotte Corday sera contenue à distance de mon regard sévère. Ces grands criminels, à des titres si divers, je les écarte d'un geste. Qui croit-on tromper ici, je le demande avec une lenteur qui s'interpose ? O dadas de baigne ! Bulles de savon ! Pantins en baudruche ! Ficelles usées ! Qu'ils s'approchent, les Konrad, les Manfred, les Lara, les marins qui ressemblent au Corsaire, les Méphistophélès, les Werther, les Don Juan, les Faust, les Iago, les Rodin, les Caligula, les Cain, les Iridion, les mégères à l'instar de Colomba, les Ahrimane, les manitous manichéens, barbouillés de cervelle, qui cuvent le sang de leurs victimes dans les pagodes sacrées de l'Hindoustan, le serpent, le crapaud et le crocodile, divinités, considérées comme anormales, de l'antique Egypte, les sorciers et les puissances démonia-

ques du moyen âge, les Prométhée, les Titans de la mythologie foudroyés par Jupiter, les Dieux Méchants vomis par l'imagination primitive des peuples barbares, — toute la série bruyante des diables en carton. Avec la certitude de les vaincre, je saisis la cravache de l'indignation et de la concentration qui soupèse, et j'attends ces monstres de pied ferme, comme leur dompteur prévu.

Il y a des écrivains ravalés, dangereux loustics, farceurs au quarteron, sombres mystificateurs, véritables aliénés, qui mériteraient de peupler Bicêtre. Leurs têtes crétinisantes, d'où une tuile a été enlevée, créent des fantômes gigantesques, qui descendent au lieu de monter. Exercice scabreux; gymnastique spécieuse. Passez donc, grotesque muscade. S'il vous plaît, retirez-vous de ma présence, fabricateurs, à la douzaine, de rébus défendus, dans lesquels je n'apercevais pas auparavant, du premier coup, comme aujourd'hui, le joint de la solution frivole. Cas pathologique d'un égoïste formidable. Automates fantastiques : indiquez-vous du doigt, l'un à l'autre, mes enfants, l'épithète qui les remet à leur place.

S'ils existaient, sous la réalité plastique, quelque part, ils seraient, malgré leur intelligence avérée, mais fourbe, l'opprobre, le fiel, des planètes qu'ils habiteraient, la honte. Figurez-vous-les, un instant, réunis en société avec des substances qui seraient leurs semblables. C'est une succession non interrompue de combats, dont ne rêveront pas les bouledogues, interdits en France, les requins et les macrocéphales-cachalots. Ce sont des torrents de sang, dans ces régions chaotiques pleines d'hydres et de minotaures, et d'où la colombe, effarée sans retour, s'enfuit à tire-d'aile. C'est un entassement de bêtes apocalyptiques, qui n'ignorent pas ce qu'elles font. Ce sont des chocs de passions, d'irréconciliabilités et d'ambitions, à travers les hurlements d'un orgueil qui ne se laisse pas lire, se contient, et dont per-

sonne ne peut, même approximativement, sonder les écueils et les bas-fonds.

Mais, ils ne m'en imposeront plus. Souffrir est une faiblesse, lorsqu'on peut s'en empêcher et faire quelque chose de mieux. Exhaler les souffrances d'une splendeur non équilibrée, c'est prouver, ô moribonds des maremme perverses¹ moins de résistance et de courage, encore. Avec ma voix et ma solennité des grands jours, je te rappelle dans mes foyers déserts, glorieux espoir. Viens t'asseoir à mes côtés, enveloppé du manteau des illusions, sur le trépied raisonnable des apaisements. Comme un meuble de rebut, je t'ai chassé de ma demeure, avec un fouet aux cordes de scorpions. Si tu souhaites que je sois persuadé que tu as oublié, en revenant chez moi, les chagrins que, sous l'indice des repentirs, je t'ai causés autrefois, crebleu, ramène alors avec toi, cortège sublime, — soutenez-moi, je m'évanouis! — les vertus offensées et leurs impérissables redressements.

Je constate, avec amertume, qu'il ne reste plus que quelques gouttes de sang dans les artères de nos époques phthisiques. Depuis les pleurnicheries odieuses et spéciales, brevelées sans garantie d'un point de repère, des Jean-Jacques Rousseau, des Chateaubriand et des nourrices en pantalon aux poupons Obermann, à travers les autres poètes qui se sont vautrés dans le limon impur, jusqu'au songe de Jean-Paul, le suicide de Dolorès de Veintemilla, le Corbeau d'Allan, la Comédie Infernale du Polonais, les yeux sanguinaires de Zorrilla, et l'immortel cancer, Une Charogne, que peignit autrefois, avec amour, l'amant morbide de la Vénus Hottentote, les douleurs invraisemblables que ce siècle s'est créées à lui-même, dans leur voulu monotone et dégoûtant, l'ont rendu poitrinaire. Larves absorbantes dans leurs engourdissements insupportables!

Allez, la musique.

Oui, bonnes gens, c'est moi qui vous ordonne de brûler, sur une pelle, rougie au feu, avec un peu de

sucré jaune, le canard du doute, aux lèvres de vermouth, qui, répandant, dans une lutte mélancolique entre le bien et le mal, des larmes qui ne viennent pas du cœur, sans machine pneumatique, fait, partout, le vide universel. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Le désespoir, se nourrissant avec un parti pris, de ses fantasmagories, conduit imperturbablement le littérateur à l'abrogation en masse des lois divines et sociales, et à la méchancelé théorique et pratique. En un mot, fait prédominer le derrière humain dans les raisonnements. Allez, et passez-moi le mot ! L'on devient méchant, je le répète, et les yeux prennent la teinte des condamnés à mort. Je ne retirerai pas ce que j'avance. Je veux que ma poésie puisse être lue par une jeune fille de quatorze ans.

La vraie douleur est incompatible avec l'espoir. Pour si grande que soit cette douleur, l'espoir, de cent coudées, s'élève plus haut encore. Donc, laissez-moi tranquille avec les chercheurs A bas les pattes, à bas chiennes cocasses, faiseurs d'embarras, poseurs. Ce qui souffre, ce qui dissèque les mystères qui nous entourent, n'espère pas. La poésie qui discute les vérités nécessaires est moins belle que celle qui ne les discute pas. Indécisions à outrance, talent mal employé, perte de temps : rien ne sera plus facile à vérifier.

Chanter Adamastor, Jocelyn, Rocambole, c'est puéril. Ce n'est même que parce que l'auteur espère que le lecteur sous-entend qu'il pardonnera à ses héros fripons, qu'il se trahit lui-même et s'appuie sur le bien pour faire passer la description du mal. C'est au nom de ces mêmes vertus que Frank a méconnu, que nous voulons bien le supporter, ô saltimbanques des malaises incurables.

Ne faites pas comme ces explorateurs sans pudeur, magnifiques, à leurs yeux, de mélancolie, qui trouvent des choses inconnues dans leur esprit et dans leur corps !

La mélancolie et la tristesse sont déjà le commencement du doute; le doute est le commencement du désespoir; le désespoir est le commencement cruel des différents degrés de la méchancelé. Pour vous en convaincre, lisez la *Confession d'un enfant du siècle*. La pente est fatale, une fois qu'on s'y engage. Il est certain qu'on arrive à la méchancelé. Méfiez-vous de la pente. Extirpez le mal par la racine. Ne flattez pas le culte d'adjectifs, tels que indescriptible, inénarrable, rutilant, incomparable, colossal, qui mentent sans vergogne aux substantifs qu'ils défigurent. ils sont poursuivis par la lubricité.

Les intelligences de deuxième ordre, comme Alfred de Musset, peuvent pousser rétrogradement une ou deux de leurs facultés beaucoup plus loin que les facultés correspondantes des intelligences de premier ordre, Lamartine, Hugo. Nous sommes en présence du déraillement d'une locomotive surmenée. C'est un cauchemar qui tient la plume. Apprenez que l'âme se compose d'une vingtaine de facultés. Parlez-moi de ces mendiants qui ont un chapeau grandiose, avec des haillons sordides!

Voici un moyen de constater l'infériorité de Musset sous les deux poètes. Lisez, devant une jeune fille, *Rolla* ou *les Nuits*, *les Fous* de Cobb, sinon les portraits de Gwynplaine et de Dea, ou le récit de Thérémène d'Euripide, traduit en vers français par Racine le père. Elle tressaille, fronce les sourcils, lève et abaisse les mains, sans but déterminé, comme un homme qui se noie, les yeux jetteront des lueurs verdâtres. Lisez-lui la *Prière pour tous*, de Victor Hugo. Les effets sont diamétralement opposés. Le genre d'électricité n'est plus le même. Elle rit aux éclats, elle en demande davantage.

De Hugo, il ne restera que les poésies sur les enfants, où se trouve beaucoup de mauvais.

Paul et Virginie choque nos aspirations les plus profondes au bonheur. Autrefois, cet épisode qui broie du noir de la première à la dernière page, sur-

tout le naufrage final, me faisait grincer des dents. Je me roulais sur le tapis et donnais des coups de pied à mon cheval en bois. La description de la douleur est un contresens Il faut faire voir tout en beau. Si cette histoire était racontée dans une simple biographie, je ne l'attaquerais point. Elle change tout de suite de caractère Le malheur devient auguste par la volonté impénétrable de Dieu qui le créa. Mais l'homme ne doit pas créer le malheur dans ses livres. C'est ne vouloir, à toutes forces, considérer qu'un seul côté des choses. O hurleurs maquettes que vous êtes !

Ne reniez pas l'immortalité de l'âme, la sagesse de Dieu, la grandeur de la vie, l'ordre qui se manifeste dans l'univers, la beauté corporelle, l'amour de la famille, le mariage, les institutions sociales. Laissez de côté les écrivassiers funestes . Sand, Balzac, Alexandre Dumas, Musset, Du Terrail, Féval, Flaubert, Baudelaire, Leconte et la *Grève des Forgerons* !

Ne transmettez à ceux qui vous lisent que l'expérience qui se dégage de la douleur, et qui n'est plus la douleur elle-même. Ne pleurez pas en public.

Il faut savoir arracher des beautés littéraires jusque dans le sein de la mort ; mais ces beautés n'appartiendront pas à la mort. La mort n'est ici que la cause occasionnelle. Ce n'est pas le moyen, c'est le but, qui n'est pas elle.

Les vérités immuables et nécessaires, qui font la gloire des nations, et que le doute s'efforce en vain d'ébranler, ont commencé depuis les âges. Ce sont des choses auxquelles on ne devrait pas toucher. Ceux qui veulent faire de l'anarchie en littérature, sous prétexte de nouveau, tombent dans le contresens. On n'ose pas attaquer Dieu ; on attaque l'immortalité de l'âme. Mais, l'immortalité de l'âme, elle aussi, est vieille comme les assises du monde. Quelle autre croyance la remplacera, si elle doit être remplacée ? Ce ne sera pas toujours une négation.

Si l'on se rappelle la vérité d'où découlent toutes

les autres, la bonté absolue de Dieu et son ignorance absolue du mal, les sophismes s'effondreront d'eux-mêmes. S'effondrera, dans un temps pareil, la littérature peu poétique qui s'est appuyée sur eux. Toute littérature qui discute les axiomes éternels est condamnée à ne vivre que d'elle-même. Elle est injuste. Elle se dévore le foie. Les *novissima verba* font sourire superbement les gosses sans mouchoir de la quatrième. Nous n'avons pas le droit d'interroger le Créateur sur quoi que ce soit.

Si vous êtes malheureux, il ne faut pas le dire au lecteur. Gardez cela pour vous.

Si on corrigeait les sophismes dans le sens des vérités correspondantes à ces sophismes, ce n'est que la correction qui serait vraie, tandis que la pièce ainsi remaniée, aurait le droit de ne plus s'intituler fausse. Le reste serait hors du vrai, avec trace de faux, par conséquent nul, et considéré, forcément, comme non avenu.

La poésie personnelle a fait son temps de jongleries relatives et de contorsions contingentes. Reprenons le fil indestructible de la poésie impersonnelle, brusquement interrompu depuis la naissance du philosophe manqué de Ferney, depuis l'avortement du grand Voltaire.

Il paraît beau, sublime, sous prétexte d'humilité ou d'orgueil, de discuter les causes finales, d'en fausser les conséquences stables et connues. Détrompez-vous, parce qu'il n'y a rien de plus bête ! Renouons la chaîne régulière avec les temps passés, la poésie est la géométrie par excellence. Depuis Racine, la poésie n'a pas progressé d'un millimètre. Elle a reculé Grâce à qui ? aux Grandes-Têtes-Molles de notre époque. Grâce aux femmelettes, Chateaubriand, le Mohican-Mélancolique ; Sénancour, l'Homme-en-Jupon ; Jean-Jacques Rousseau, le Socialiste-Grincheur ; Anne Radcliffe, le Spectre-Toqué ; Edgard Poe, le Mameluck-des-Rêves-d'Alcool ; Ma-turin, le Compère-des-Ténèbres ; George Sand,

l'Hermaphrodite-Circoncis, Théophile Gautier, l'Incomparable-Epicier; Leconte, le Captif-du-Diable; Gœthe, le Suicide-pour-Pleurer, Saine-Beuve, le Suicidé-pour-Rire, Lamartine, la Cigogne-Larmoyante; Lermontoff, le Tigre-qui-Rugit; Victor Hugo, le Funèbre-Echalas-Vert; Mickiewicz, l'Imitateur-de-Satan, Musset, le Gandin-sans-Chemise-Intellectuelle; et Byron, l'Hippopotame-des-Jungles-Infernales.

Le doute a existé de tout temps en minorité. Dans ce siècle, il est en majorité. Nous respirons la violation du devoir par les pores. Cela ne s'est vu qu'une fois; cela ne se reverra plus.

Les notions de la simple raison sont tellement obscurcies à l'heure qu'il est, que, la première chose que font les professeurs de quatrième, quand ils apprennent à faire des vers latins à leurs élèves, jeunes poètes dont la lèvre est humectée du lait maternel, c'est de leur dévoiler par la pratique le nom d'Alfred de Musset. Je vous demande un peu, beaucoup ! Les professeurs de troisième, donc, donnent, dans leurs classes, à traduire en vers grec, deux sanglants épisodes. Le premier, c'est la repoussante comparaison du pélican. Le deuxième, sera l'épouvantable catastrophe arrivée à un laboureur. A quoi bon regarder le mal ? N'est-il pas en minorité ? Pourquoi pencher la tête d'un lycéen sur des questions qui, faute de n'avoir pas été comprises, ont fait perdre la leur à des hommes tels que Pascal et Byron ?

Un élève m'a raconté que son professeur de seconde avait donné à sa classe, jour par jour, ces deux charognes à traduire en vers hébreux. Ces plaies de la nature animale et humaine le rendirent malade pendant un mois, qu'il passa à l'infirmerie. Comme nous nous connaissions, il me fit demander par sa mère. Il me raconta, quoique avec naïveté, que ses nuits étaient troublées par des rêves de persistance. Il croyait voir une armée de pélicans qui

s'abattaient sur sa poitrine, et la lui déchiraient. Ils s'envolaient ensuite vers une chaumière en flammes. Ils mangeaient la femme du laboureur et ses enfants. Le corps noirci de brûlures, le laboureur sortait de la maison, engageait avec les pélicans un combat atroce. Le tout se précipitait dans la chaumière, qui retombait en éboulements. De la masse soulevée des décombres — cela ne ratait jamais — il voyait sortir son professeur de seconde, tenant d'une main son cœur, de l'autre une feuille de papier où l'on déchiffrait en traits de soufre, la comparaison du pélican et celle du laboureur, telles que Musset lui-même les a composées. Il ne fut pas facile, au premier abord, de pronostiquer son genre de maladie. Je lui recommandai de se taire soigneusement, et de n'en parler à personne, surtout à son professeur de seconde. Je conseillai à sa mère de le prendre quelques jours chez elle, en assurant que cela passerait. En effet, j'avais soin d'arriver chaque jour pendant quelques heures, et cela se passa.

Il faut que la critique attaque la forme, jamais le fond de vos idées, de vos phrases. Arrangez-vous.

Les sentiments sont la forme de raisonnement la plus incomplète qui se puisse imaginer.

Toute l'eau de la mer ne suffirait pas à laver une tache de sang intellectuelle.

II

Le génie garantit les facultés du cœur.

L'homme n'est pas moins immortel que l'âme.

Les grandes pensées viennent de la raison!

La fraternité n'est pas un mythe.

Les enfants qui naissent ne connaissent rien de la vie, pas même la grandeur.

Dans le malheur, les amis augmentent.

Vous qui entrez, laissez tout désespoir.

Bonlé, ton nom est homme

C'est ici que demeure la sagesse des nations.

Chaque fois que j'ai lu Shakespeare, il m'a semblé que je déchiquète la cervelle d'un jaguar.

J'écrirai mes pensées avec ordre, par un dessein sans confusion. Si elles sont justes, la première venue sera la conséquence des autres. C'est le véritable ordre. Il marque mon objet par le désordre calligraphique. Je ferais trop de déshonneur à mon sujet, si je ne le traitais pas avec ordre. Je veux montrer qu'il en est capable

Je n'accepte pas le mal. L'homme est parfait. L'âme ne tombe pas. Le progrès existe. Le bien est irréductible. Les antéchrists, les anges accusateurs, les peines éternelles, les religions sont le produit du doute.

Dante, Milton, décrivant hypothétiquement les landes infernales, ont prouvé que c'étaient des hyènes de première espèce. La preuve est excellente. Le résultat est mauvais. Leurs ouvrages ne s'achètent pas

L'homme est un chêne. La nature n'en compte pas de plus robuste. Il ne faut pas que l'univers s'arme pour le défendre. Une goutte d'eau ne suffit pas à sa préservation. Même quand l'univers le défendrait, il ne serait pas plus déshonoré que ce qui ne le préserve pas. L'homme sait que son règne n'a pas de mort, que l'univers possède un commencement. L'univers ne sait rien. c'est tout au plus, un roseau pensant.

Je me figure Elohim plutôt froid que sentimental.

L'amour d'une femme est incompatible avec l'amour de l'humanité. L'imperfection doit être rejetée. Rien n'est plus imparfait que l'égoïsme à deux. Pendant la vie, les défiances, les récriminations, les serments écrits dans la poudre pullulent. Ce n'est plus l'amant de Chimène, c'est l'amant de Graziella. Ce n'est plus Pétrarque, c'est Alfred de Musset. Pendant la mort, un quartier de roche auprès de la mer, un lac quelconque, la forêt de Fon-

tainebleau, l'île d'Ischia, un cabinet de travail en compagnie d'un corbeau, une chambre ardente avec un crucifix, un cimetière où suigit, aux rayons d'une lune qui finit par agacer, l'objet aimé, des stances où un groupe de filles dont on ne sait pas le nom, viennent balader à tour de rôle, donner la mesure de l'auteur, font entendre des regrets. Dans les deux cas, la dignité ne se retrouve point.

L'erreur est la légende douloureuse.

Les hymnes à Elohim habituent la vanité à ne pas s'occuper des choses de la terre. Tel est l'écueil des hymnes. Ils déshabituent l'humanité à compter sur l'écrivain. Elle le délaisse. Elle l'appelle mystique, aigle, parjure à sa mission. Vous n'êtes pas la colombe cherchée.

Un pion pourrait se faire un bagage littéraire, en disant le contraire de ce qu'ont dit les poètes de ce siècle. Il remplacerait leurs affirmations par des négations. Réciproquement. S'il est ridicule d'attaquer les premiers principes, il est plus ridicule de les défendre contre ces mêmes attaques. Je ne les défendrai pas.

Le sommeil est une récompense pour les uns, un supplice pour les autres. Pour tous, il est une sanction.

Si la morale de Cléopâtre eût été moins courte, la face de la terre aurait changé. Son nez n'en serait pas devenu plus long.

Les actions cachées sont les plus estimables. Lorsque j'en vois tant dans l'histoire, elles me plaisent beaucoup. Elles n'ont pas été tout à fait cachées. Elles ont été sûres. Ce peu, par où elles ont paru, en augmente le mérite. C'est le plus beau de n'avoir pas pu les cacher.

Le charme de la mort n'existe que pour les courageux

L'homme est si grand, que sa grandeur paraît surtout en ce qu'il ne veut pas se connaître misérable. Un arbre ne se connaît pas grand. C'est être grand

que de se connaître grand. C'est être grand que de ne pas vouloir se connaître misérable. Sa grandeur réfute ses misères. Grandeur d'un roi.

Lorsque j'écris ma pensée, elle ne m'échappe pas. Cette action me fait souvenir de ma force que j'oublie à toute heure. Je m'instruis à proportion de ma pensée enchaînée. Je ne tends qu'à connaître la contradiction de mon esprit avec le néant.

Le cœur de l'homme est un livre que j'ai appris à estimer.

Non imparfait, non déchu, l'homme n'est plus le grand mystère.

Je ne permets à personne, pas même à Elohim de douter de ma sincérité.

Nous sommes libres de faire le bien.

Le jugement est infailible.

Nous ne sommes pas libres de faire le mal.

L'homme est le vainqueur des chimères, la nouveauté de demain, la régularité dont gémit le chaos, le sujet de la conciliation. Il juge de toutes choses. Il n'est pas imbécile. Il n'est pas ver de terre. C'est le dépositaire du vrai, l'amas de certitude, la gloire, non le rebut de l'univers. S'il s'abaisse, je le vante. S'il se vante, je le vante davantage. Je le concilie. Il parvient à comprendre qu'il est la sœur de l'ange.

Il n'y a rien d'incompréhensible.

La pensée n'est pas moins claire que le cristal. Une religion, dont les mensonges s'appuient sur elle, peut la troubler quelques minutes, pour parler de ces effets qui durent longtemps. Pour parler de ces effets qui durent peu de temps, un assassinat de huit personnes aux portes d'une capitale, la troublera — c'est certain — jusqu'à la destruction du mal. La pensée ne tarde pas à reprendre sa limpidité.

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique. Elle énonce les rapports qui existent entre les premiers principes et les vérités secondaires de la vie. Chaque chose reste à sa place. La mission de la poé-

sie est difficile. Elle ne se mêle pas aux événements de la politique, à la manière dont on gouverne un peuple, ne fait pas allusion aux périodes historiques, aux coups d'État, aux régicides, aux intrigues des cours. Elle ne parle pas des luttes que l'homme engage, par exception, avec lui-même, avec ses passions. Elle découvre les lois qui font vivre la politique théorique, la paix universelle, les réfutations de Machiavel, les cornets dont se composent les ouvrages de Proudhon, la psychologie de l'humanité. Un poète doit être plus utile qu'aucun citoyen de sa tribu. Son œuvre est le code des diplomates, des législateurs, des instructeurs de la jeunesse. Nous sommes loin des Homère, des Virgile, des Klopstock, des Camoens, des imaginations émancipées, des fabricateurs d'odes, des marchands d'épigrammes contre la divinité. Revenons à Confucius, au Bouddha, à Socrate, à Jésus-Christ, moralistes qui couraient les villages en souffrant de faim ! Il faut compter désormais avec la raison, qui n'opère que sur les facultés qui président à la catégorie des phénomènes de la bonté pure.

Rien n'est plus naturel que de lire le *Discours de la Méthode* après avoir lu *Bérénice*. Rien n'est moins naturel que de lire le *Traité de l'Induction* de Biéchy, le *Problème du mal* de Naville, après avoir lu les *Feuilles d'Automne*, les *Contemplations*. La transition se perd. L'esprit regimbe contre la ferraille, la mystagogie. Le cœur est ahuri devant ces pages qu'un fantoche griffonna. Cette violence l'éclaire. Il ferme le livre. Il verse une larme à la mémoire des auteurs sauvages. Les poètes contemporains ont abusé de leur intelligence. Les philosophes n'ont pas abusé de la leur. Le souvenir des premiers s'éteindra. Les derniers sont classiques.

Racine, Corneille, auraient été capables de composer les ouvrages de Descartes, de Malebranche, de Bacon. L'âme des premiers est une avec celle des derniers. Lamartine, Hugo, n'auraient pas été capa-

bles de composer le *Traité de l'Intelligence*. L'âme de son auteur n'est pas adéquate avec celles des premiers. La fatalité leur a fait perdre les qualités centrales. Lamartine, Hugo, quoique supérieurs à Taine, ne possèdent, comme lui, que des — il est pénible de faire cet aveu — facultés secondaires.

Les tragédies excitent la pitié, la terreur, par le devoir. C'est quelque chose. C'est mauvais. Ce n'est pas si mauvais que le lyrisme moderne. La Médée de Legouvé est préférable à la collection des ouvrages de Byron, de Capendu, de Zaccane, de Félix, de Gagne, de Gaboriau, de Lacordaire, de Saidou, de Gœlthe, de Ravignan, de Charles Diguët. Quel écrivain d'entre vous, je prie, peut soulever — Qu'est-ce ? quels sont ces renflements de la résistance ? — le poids du *Monologue d'Auguste* ! Les vaudevilles barbares de Hugo ne proclament pas le devoir. Les mélodrames de Racine, de Corneille, les romans de La Calprenède le proclament. Lamartine n'est pas capable de composer la Phèdre de Pradon, Hugo, le Venceslas de Rotrou, Sainte-Beuve, les tragédies de Laharpe ou de Marmontel. Musset est capable de faire des proverbes. La tragédie est une erreur involontaire, admet la lutte, est le premier pas du bien, ne paraîtra pas dans cet ouvrage. Elle conserve son prestige. Il n'en est pas de même du sophisme, — après coup le gongorisme métaphysique des autoparodistes de mon temps héroïco-burlesque.

Le principe des cultes est l'orgueil. Il est ridicule d'adresser la parole à Elohim, comme ont fait les Job, les Jérémie, les David, les Salomon, les Turquety. La prière est un acte faux. La meilleure manière de lui plaire est indirecte, plus conforme à notre force. Elle consiste à rendre notre race heureuse. Il n'y a pas deux manières de plaire à Elohim. L'idée du bien est une. Ce qui est le bien en moins l'étant en plus, je permets que l'on me cite l'exemple de la maternité. Pour plaire à sa mère, un fils ne lui criera pas qu'elle est sage, radieuse, qu'il se con-

duira de façon à mériter la plupart de ses éloges. Il fait autrement. Au lieu de le dire lui-même, il le fait penser par ses actes, se dépouille de cette tristesse qui gonfle les chiens de Terre-Neuve. Il ne faut pas confondre la bonté d'Elohim avec la trivialité. Chacun est vraisemblable. La familiarité engendre le mépris; la vénération engendre le contraire. Le travail détruit l'abus des sentiments

Nul raisonneur ne croit contre sa raison.

La foi est une vertu naturelle par laquelle nous acceptons les vérités qu'Elohim nous révèle par la conscience.

Je ne connais pas d'autre grâce que celle d'être né. Un esprit impartial la trouve complète

Le bien est la victoire sur le mal, la négation du mal. Si l'on chante le bien, le mal est éliminé par cet acte congru. Je ne chante pas ce qu'il ne faut pas faire. Je chante ce qu'il faut faire. Le premier ne contient pas le second. Le second contient le premier.

La jeunesse écoute les conseils de l'âge mûr. Elle a une confiance illimitée en elle-même.

Je ne connais pas d'obstacle qui passe les forces de l'esprit humain, sauf la vérité.

La maxime n'a pas besoin d'elle pour se prouver. Un raisonnement demande un raisonnement. La maxime est une loi qui renferme un ensemble de raisonnements. Un raisonnement se complète à mesure qu'il s'approche de la maxime. Devenu maxime, sa perfection rejette les preuves de la métamorphose.

Le doute est un hommage rendu à l'espoir. Ce n'est pas un hommage volontaire. L'espoir ne consentirait pas à n'être qu'un hommage.

Le mal s'insurge contre le bien. Il ne peut pas faire moins.

C'est une preuve d'amitié de ne pas s'apercevoir de l'augmentation de celle de nos amis.

L'amour n'est pas le bonheur.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à nous corriger, à louer dans les autres ce qui nous manque.

Les hommes qui ont pris la résolution de détester leurs semblables ignorent qu'il faut commencer par se détester soi-même.

Les hommes qui ne se battent pas en duel croient que les hommes qui se battent en duel à mort sont courageux.

Comme les turpitudes du roman s'accroupissent aux étalages ! Pour un homme qui se perd, comme un autre pour une pièce de cent sous, il semble parfois qu'on tuerait un livre.

Lamartine a cru que la chute d'un ange deviendrait l'Élévation d'un Homme. Il a eu tort de le croire.

Pour faire servir le mal à la cause du bien, je dirai que l'intention du premier est mauvaise.

Une vérité banale renferme plus de génie que les ouvrages de Dickens, de Gustave Aymard, de Victor Hugo, de Landelle. Avec les derniers, un enfant, survivant à l'univers, ne pourrait pas reconstruire l'âme humaine. Avec la première, il le pourrait. Je suppose qu'il ne découvrirait pas tôt ou tard la définition du sophisme.

Les mots qui expriment le mal sont destinés à prendre une signification d'utilité. Les idées s'améliorent. Le sens des mots y participe.

Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fausse, la remplace par l'idée juste.

Une maxime, pour être bien faite, ne demande pas à être corrigée. Elle demande à être développée.

Dès que l'aurore a paru, les jeunes filles vont cueillir des roses. Un courant d'innocence parcourt les vallons, les capitales, secourt l'intelligence des poètes les plus enthousiastes, laisse tomber des protections pour les berceaux, des couronnes pour la

jeunesse, des croyances à l'immortalité pour les vieillards.

J'ai vu les hommes lasser les moralistes à découvrir leur cœur. faire répandre sur eux la bénédiction d'en haut. Ils émettaient des méditations aussi vastes que possible, réjouissaient l'auteur de nos félicités. Ils respectaient l'enfance, la vieillesse, ce qui respire comme ce qui ne respire pas, rendaient hommage à la femme, consacraient à la pudeur les parties que le corps se réserve de nommer. Le firmament, dont j'admets la beauté, la terre, image de mon cœur, furent invoqués par moi, afin de me désigner un homme que ne se crût pas bon. Le spectacle de ce monstre, s'il eût été réalisé, ne m'aurait pas fait mourir d'étonnement : on meurt à plus. Tout ceci se passe de commentaires.

La raison, le sentiment se conseillent, se suppléent. Quiconque ne connaît qu'un des deux, en renonçant à l'autre, se prive de la totalité des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire. Vauvenargues a dit « se prive d'une partie des secours ».

Quoique sa phrase, la mienne reposent sur les personnifications de l'âme dans le sentiment, la raison, celle que je choisirais au hasard ne serait pas meilleure que l'autre, si je les avais faites. L'une ne peut pas être rejetée par moi. L'autre a pu être acceptée de Vauvenargues.

Lorsqu'un prédécesseur emploie au bien un mot qui appartient au mal, il est dangereux que sa phrase subsiste à côté de l'autre. Il vaut mieux laisser au mot la signification du mal. Pour employer au bien un mot qui appartient au mal, il faut en avoir le droit. Celui qui emploie au mal les mots qui appartiennent au bien ne le possède pas. Il n'est pas cru. Personne ne voudrait se servir de la cravate de Gérard de Nerval.

L'âme étant une, l'on peut introduire dans le dis-

cours, la sensibilité, l'intelligence, la volonté, la raison, l'imagination, la mémoire.

J'avais passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites. Le peu de gens avec qui on communique n'était pas fait pour m'en dégoûter. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences lui sont propres, que je sortais moins de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant. Je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer ! Je ne crus pas trouver beaucoup de compagnons dans l'étude de l'homme. C'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a plus qui l'étudient que la géométrie.

Nous perdons la vie avec joie, pourvu qu'on n'en parle point.

Les passions diminuent avec l'âge. L'amour, qu'il ne faut pas classer parmi les passions, diminue de même. Ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre. Il n'est plus sévère pour l'objet de ses vœux, se rendant justice à lui-même : l'expansion est acceptée. Les sens n'ont plus leur aiguillon pour exciter les sexes de la chair. L'amour de l'humanité commence. Dans ces jours où l'homme sent qu'il devient un auliel que parent ses vertus, fait le compte de chaque douleur qui se releva, l'âme dans un repli du cœur où tout semble prendre naissance, sent quelque chose qui ne palpète plus. J'ai nommé le souvenir.

L'écrivain, sans séparer l'une de l'autre, peut indiquer la loi qui régit chacune de ses poésies.

Quelques philosophes sont plus intelligents que quelques poètes. Spinoza, Malebranche, Aristote, Platon ne sont pas Hégésippe Moreau, Malfilatre, Gilbert, André Chénier.

Faust, Manfred, Konrad, sont des types. Ce ne sont pas encore des types raisonnants. Ce sont déjà des types agitateurs.

Les descriptions sont une prairie, trois rhinocéros, la moitié d'un catafalque. Elles peuvent être

le souvenir, la prophétie. Elles ne sont pas le paragraphe que je suis sur le point de terminer.

Le régulateur de l'âme n'est pas le régulateur d'une âme. Le régulateur d'une âme est le régulateur de l'âme, lorsque ces deux espèces d'âmes sont assez confondues pour pouvoir affirmer qu'un régulateur n'est une régulatrice que dans l'imagination d'un fou qui plaisante.

Le phénomène passe. Je cherche les lois.

Il y a des hommes qui ne sont pas des types. Les types ne sont pas des hommes. Il ne faut pas se laisser dominer par l'accidentel.

Les jugements sur la poésie ont plus de valeur que la poésie. Ils sont la philosophie de la poésie. La philosophie, ainsi comprise, englobe la poésie. La poésie ne pourra pas se passer de la philosophie. La philosophie pourra se passer de la poésie.

Racine n'est pas capable de condenser ses tragédies dans des préceptes. Une tragédie n'est pas un précepte. Pour un même esprit, un précepte est une action plus intelligente qu'une tragédie.

Mettez une plume d'oie dans la main d'un moraliste qui soit écrivain de premier ordre. Il sera supérieur aux poètes.

L'amour de la justice n'est en la plupart des hommes que le courage de souffrir l'injustice.

Cache-toi, guerre.

Les sentiments expriment le bonheur, font sourire. L'analyse des sentiments exprime le bonheur, toute personnalité mise à part, fait sourire. Les premiers élèvent l'âme, dépendamment de l'espace, de la durée, jusqu'à la conception de l'humanité, considérée en elle-même, dans ses membres illustres¹. La dernière élève l'âme, indépendamment de la durée, de l'espace, jusqu'à la conception de l'humanité, considérée dans son expression la plus haute, la volonté¹. Les premiers s'occupent des vices, des vertus, la dernière ne s'occupe que des vertus. Les sentiments ne connaissent pas l'ordre de leur mar-

che. L'analyse des sentiments apprend à le faire connaître, augmente la vigueur des sentiments. Avec les premiers, tout est incertitude. Ils sont l'expression du bonheur, du malheur, deux extrêmes. Avec la dernière, tout est certitude. Elle est l'expression de ce bonheur qui résulte, à un moment donné, de savoir se retenir, au milieu des passions bonnes ou mauvaises. Elle emploie son calme à fondre la description de ces passions dans un principe qui circule à travers les pages : la non-existence du mal. Les sentiments pleurent quand il le leur faut, comme quand il ne le leur faut pas. L'analyse des sentiments ne pleure pas. Elle possède une sensibilité latente, qui prend au dépourvu, emporte au-dessus des misères, apprend à se passer de guide, fournit une arme de combat. Les sentiments, marque de la faiblesse, ne sont pas le sentiment ! L'analyse du sentiment, marque de la force, engendre les sentiments les plus magnifiques que je connaisse. L'écrivain qui se laisse tromper par les sentiments ne doit pas être mis en ligne de compte avec l'écrivain qui ne se laisse tromper ni par les sentiments, ni par lui-même. La jeunesse se propose des élucubrations sentimentales. L'âge mûr commence à raisonner sans trouble. Il ne faisait que sentir, il pense. Il laissait vagabonder ses sensations. voici qu'il leur donne un pilote. Si je considère l'humanité comme une femme, je ne développerai pas que sa jeunesse est à son déclin, que son âge mûr s'approche. Son esprit change dans le sens du mieux. L'idéal de sa poésie changera. Les tragédies, les poèmes, les élégies ne primeront plus. Primera la froideur de la maxime ! Du temps de Quinault, l'on aurait été capable de comprendre ce que je viens de dire. Grâce à quelques lueurs, éparées, depuis quelques années, dans les revues, les in-folios, j'en suis capable moi-même. Le genre que j'entreprends est aussi différent du genre des moralistes, qui ne font que constater le mal, sans indiquer le remède, que ce dernier ne l'est pas des mélo-

dramas, des oraisons funèbres, de l'ode, de la strophe religieuse. Il n'y a pas le sentiment des luttes.

Elohim est fait à l'image de l'homme

Plusieurs choses certaines sont contredites. Plusieurs choses fausses sont incontestées. La contradiction est la marque de la fausseté. L'incontradiction est la marque de la certitude.

Une philosophie pour les sciences existe. Il n'en existe pas pour la poésie. Je ne connais pas de moraliste qui soit poète de premier ordre. C'est étrange, dira quelqu'un.

C'est une chose horrible de sentir s'écouler ce qu'on possède. L'on ne s'y attache même qu'avec l'idée de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

L'homme est un sujet vide d'erreurs. Tout lui montre la vérité. Rien ne l'abuse. Les deux principes de la vérité, raison, sens, outre qu'ils ne manquent pas de sincérité, s'éclaircissent l'un l'autre. Les sens éclaircissent la raison par des apparences vraies. Ce même service qu'ils lui font, ils la reçoivent d'elle. Chacun prend sa revanche. Les phénomènes de l'âme pacifient les sens, leur font des impressions que je ne garantis pas fâcheuses. Ils ne mentent pas. Ils ne trompent pas à l'envi.

La poésie doit être faite par tous. Non par un. Pauvre Hugo! Pauvre Racine! Pauvre Coppée! Pauvre Corneille! Pauvre Boileau! Pauvre Scarron! Tics, tics, et tics.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est l'ignorance où se trouvent les hommes en naissant. La deuxième est celle qu'atteignent les grandes âmes. Elles ont parcouru ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils savent tout, se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. C'est une ignorance savante, qui se connaît. Ceux d'entre eux qui, étant sortis de la première ignorance, n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, font les

entendus. Ceux-là ne troublent pas le monde, ne jugent pas plus mal de tout que les autres. Le peuple, les habiles composent le train d'une nation. Les autres, qui la respectent, n'en sont pas moins respectés.

Pour savoir les choses, il ne faut pas en savoir le détail. Comme il est fini, nos connaissances sont solides.

L'amour ne se confond pas avec la poésie.

La femme est à mes pieds!

Pour décrire le ciel, il ne faut pas y transporter les matériaux de la terre. Il faut laisser la terre, ses matériaux, là où ils sont, afin d'embellir la vie par son idéal. Tutoyer Elohim, lui adresser la parole, est une bouffonnerie qui n'est pas convenable. Le meilleur moyen d'être reconnaissant envers lui, n'est pas de lui corner aux oreilles qu'il est puissant, qu'il a créé le monde, que nous sommes des vermis-seaux en comparaison de sa grandeur. Il le sait mieux que nous. Les hommes peuvent se dispenser de le lui apprendre. Le meilleur moyen d'être reconnaissant envers lui est de consoler l'humanité, de rapporter tout à elle, de la prendre par la main, de la traiter en frère. C'est plus vrai.

Pour étudier l'ordre, il ne faut pas étudier le désordre. Les expériences scientifiques, comme les tragédies, les stances à ma sœur, le galimatias des infortunes n'ont rien à faire ici-bas.

Toutes les lois ne sont pas bonnes à dire.

Étudier le mal, pour faire sortir le bien, n'est pas étudier le bien en lui-même. Un phénomène bon étant donné, je chercherai sa cause.

Jusqu'à présent, l'on a décrit le malheur, pour inspirer la terreur, la pitié. Je décrirai le bonheur pour inspirer leurs contraires.

Une logique existe pour la poésie. Ce n'est pas la même que celle de la philosophie. Les philosophes ne sont pas autant que les poètes. Les poètes ont le droit de se considérer au-dessus des philosophes.

Je n'ai pas besoin de m'occuper de ce que je ferai plus tard. Je devais faire ce que je fais. Je n'ai pas besoin de découvrir quelles choses je découvrirai plus tard. Dans la nouvelle science, chaque chose vient à son tour, telle est son excellence.

Il y a de l'étoffe du poète dans les moralistes, les philosophes. Les poètes renferment le penseur. Chaque caste soupçonne l'autre, développe ses qualités au détriment de celles qui la rapprochent de l'autre caste. La jalousie des premiers ne veut pas avouer que les poètes sont plus forts qu'elle. L'orgueil des derniers se déclare incompetent à rendre justice à des cervelles plus tendres. Quelle que soit l'intelligence d'un homme, il faut que le procédé de penser soit le même pour tous.

L'existence des tics étant constatée, que l'on ne s'étonne pas de voir les mêmes mots revenir plus souvent qu'à leur tour : dans Lamartine, les pleurs qui tombent des naseaux de son cheval, la couleur des cheveux de sa mère; dans Hugo, l'ombre et le détraqué, font partie de la relure.

La science que j'entreprends est une science distincte de la poésie. Je ne chante pas cette dernière. Je m'efforce de découvrir sa source. A travers le gouvernail qui dirige toute pensée poétique, les professeurs de billard distingueront le développement des thèses sentimentales.

Le théorème est railleur de sa nature. Il n'est pas indécent. Le théorème ne demande pas à servir d'application. L'application qu'on en fait rabaisse le théorème, se rend indécente. Appelez la lutte contre la matière, contre les ravages de l'esprit, application.

Lutter contre le mal, est lui faire trop d'honneur. Si je permets aux hommes de le mépriser, qu'ils ne manquent pas de dire que c'est tout ce que je puis faire pour eux.

L'homme est certain de ne pas se tromper.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous

avons en nous. Nous voulons vivre dans l'idée des autres, d'une vie imaginaire. Nous nous efforçons de paraître tels que nous sommes. Nous travaillons à conserver cet être imaginaire, qui n'est autre chose que le véritable. Si nous avons la générosité, la fidélité, nous nous empressons de ne pas le faire savoir, afin d'attacher ses vertus à cet être. Nous ne les détachons pas de nous pour les y joindre. Nous sommes vaillants pour acquérir la réputation de ne pas être poltrons. Mais de la capacité de notre être de ne pas être satisfait de l'un sans l'autre, de ne renoncer ni à l'un ni à l'autre. L'homme qui ne vivrait pas pour conserver sa vertu serait infâme.

Malgré la vue de nos grandeurs, qui nous tient à la gorge, nous avons un instinct qui nous corrige, que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève !

La nature a des perfections pour montrer qu'elle est l'image d'Elohim, des défauts pour montrer qu'elle n'en est pas moins que l'image.

Il est bon qu'on obéisse aux lois. Le peuple comprend ce qui les rend justes. On ne les quitte pas. Quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse. Les peuples ne sont pas sujets à se révolter.

Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature. Ils croient le suivre. Il faut avoir un point fixe pour juger. Où ne trouverons-nous pas ce point dans la morale ?

Rien n'est moins étrange que les contrariétés que l'on découvre dans l'homme. Il est fait pour connaître la vérité. Il la cherche. Quand il tâche de la saisir, il s'éblouit, se confond de telle sorte, qu'il ne donne pas sujet à lui en disputer la possession. Les uns veulent ravir à l'homme la connaissance de la vérité, les autres veulent la lui assurer. Chacun emploie des motifs si dissemblables, qu'ils détruisent l'embarras de l'homme. Il n'a pas d'autre lumière que celle qui se trouve dans sa nature.

Nous naissons justes. Chacun tend à soi. C'est envers l'ordre. Il faut tendre au général. La pente vers soi est la fin de tout désordre, en guerre, en économie.

Les hommes, ayant pu guérir de la mort, de la misère, de l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser. C'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de si peu de maux. Consolation richissime. Elle ne va pas à guérir le mal. Elle le cache pour un peu de temps. En le cachant, elle fait qu'on pense à le guérir. Par un légitime renversement de la nature de l'homme, il ne se trouve pas que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, soit son plus grand bien. Il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa guérison. Voilà tout. Le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est son plus infime mal. Il le rapproche plus que toutes choses de chercher le remède à ses maux. L'un et l'autre sont une contre-preuve de la misère, de la corruption de l'homme, hormis de sa grandeur. L'homme s'ennuie, cherche cette multitude d'occupations. Il a l'idée du bonheur qu'il a gagné; lequel trouvant en soi, il le cherche, dans les choses extérieures. Il se contente. Le malheur n'est ni dans nous ni dans les créatures. Il est en Elohim.

La nature nous rendant heureux en tous états, nos désirs nous figurent un état malheureux. Ils joignent à l'état où nous sommes les peines de l'état où nous ne sommes pas. Quand nous arriverions à ces peines, nous ne serions pas malheureux pour cela, nous aurions d'autres désirs conformes à un nouvel état.

La force de la raison paraît mieux en ceux qui la connaissent qu'en ceux qui ne la connaissent pas.

Nous sommes si peu présomptueux que nous voudrions être connus de la terre, même des gens qui viendront quand nous n'y serons plus. Nous som-

mes si peu vains, que l'estime de cinq personnes, mettons six, nous amuse, nous honore.

Peu de chose nous console. Beaucoup de chose nous afflige.

La modestie est si naturelle dans le cœur de l'homme, qu'un ouvrier a soin de ne pas se vanter, veut avoir ses admirateurs. Les philosophes en veulent. Les poètes surtout! Ceux qui écrivent en faveur de la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit. Ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu. Moi, qui écris ceci, je me vante d'avoir cette envie. Ceux qui le liront se vanteront de même.

Les inventions des hommes vont en augmentant. La bonté, la malice du monde en général ne reste pas la même.

L'esprit du plus grand homme n'est pas si dépendant, qu'il soit sujet à être troublé par le moindre bruit du *Tintamarre*, qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le silence d'un canon pour empêcher ses pensées. Il ne faut pas le bruit d'une girouette, d'une poulie. La mouche ne raisonne pas bien à présent. Un homme bourdonne à ses oreilles. C'en est assez pour la rendre incapable de bon conseil. Si je veux qu'elle puisse trouver la vérité, je chasserai cet animal qui tient sa raison en échec, trouble cette intelligence qui gouverne les royaumes.

L'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit, d'agitation de corps, est celui de se vanter avec leurs amis qu'ils ont mieux joué qu'un autre. C'est la source de leur attachement. Les uns suent dans leurs cabinets pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'algèbre qui ne l'avait pu être jusqu'ici. Les autres s'exposent aux périls, pour se vanter d'une place qu'ils auraient prise moins spirituellement, à mon gré. Les derniers se tuent pour remarquer ces choses. Ce n'est pas pour en devenir moins sages. C'est surtout pour montrer qu'ils en connais-

sent la solidité. Ceux-là sont les moins sots de la bande. Ils le sont avec connaissance. On peut penser des autres qu'ils ne le seraient pas, s'ils n'avaient pas cette connaissance.

L'exemple de la chasteté, d'Alexandre n'a pas fait plus de continents que celui de son ivrognerie a fait de tempérants. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vertus du commun des hommes, quand on se voit dans les vertus de ces grands hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont les pieds aussi haut que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, s'appuient sur la même terre. Par cette extrémité, ils sont aussi relevés que nous, que les enfants, un peu plus que les bêtes.

Le meilleur moyen de persuader consiste à ne pas persuader.

Le désespoir est la plus petite de nos erreurs.

Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une vérité qui court les rues, que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons que c'est une découverte.

On peut être juste, si l'on n'est pas humain.

Les orages de la jeunesse précèdent les jours brillants.

L'inconscience, le déshonneur, la lubricité, la haine, le mépris des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

Ceux qui ont de la probité dans leurs plaisirs en ont une sincère dans leurs affaires. C'est la marque d'un naturel peu féroce, lorsque le plaisir rend humain.

La modération des grands hommes ne borne que leurs vertus.

C'est offenser les humains que de leur donner des louanges qui élargissent les bornes de leur mérite. Beaucoup de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

Il faut tout attendre, rien craindre du temps, des hommes.

Si le mérite, la gloire ne rendent pas les hommes malheureux, ce qu'on appelle malheur ne mérite pas leurs regrets. Une âme daigne accepter la fortune, le repos, s'il leur faut superposer la vigueur de ses sentiments, l'essor de son génie.

On estime les grands desseins, lorsqu'on se sent capable des grands succès.

La réserve est l'apprentissage des esprits.

On dit des choses solides, lorsqu'on ne cherche pas à en dire d'extraordinaires.

Rien n'est faux qui soit vrai; rien n'est vrai qui soit faux. Tout est le contraire de songe, de mensonge.

Il ne faut pas croire que ce que la nature a fait aimable soit vicieux. Il n'y a pas de siècle, de peuple qui ait établi des vertus, des vices imaginaires.

On ne peut juger de la beauté de la vie que par celle de la mort.

Un dramaturge peut donner au mot passion une signification d'utilité. Ce n'est plus un dramaturge. Un moraliste donne à n'importe quel mot une signification d'utilité. C'est encore le moraliste!

Qui considère la vie d'un homme y trouve l'histoire du genre. Rien n'a pu le rendre mauvais.

Faut-il que j'écrive en vers pour me séparer des autres hommes? Que la charité prononce!

Le prétexte de ceux qui font le bonheur des autres est qu'ils veulent leur bien.

La générosité jouit des félicités d'autrui, comme si elle en était responsable.

L'ordre domine dans le genre humain. La raison, la vertu n'y sont pas les plus fortes.

Les princes font peu d'ingrats. Ils donnent tout ce qu'ils peuvent.

On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnaît de grands défauts. Il y aurait de l'impertinence à croire que l'imperfection a seule le droit de nous plaindre. Nos faiblesses nous attachent les uns aux autres autant que pourrait le faire ce qui n'est pas la vertu.

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent. Nous ne pensons pas du tout qu'ils nous doivent leur inimitié.

Celui qui serait né pour commander, commanderait jusque sur le trône.

Lorsque les devoirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les devoirs. Nous disons que tout peut remplir le cœur de l'homme.

Tout vit par l'action. De là, communication des êtres, harmonie de l'univers. Cette loi si féconde de la nature, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme. Il est obligé d'y obéir. Ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est à sa place.

On sait ce que sont le soleil, les cieux. Nous avons le secret de leurs mouvements. Dans la main d'Elohim, instrument aveugle, ressort insensible, le monde attire nos hommages. Les révolutions des empires, les faces des temps, les nations, les conquérants de la science, cela vient d'un atome qui rampe, ne dure qu'un jour, détruit le spectacle de l'univers dans tous les âges.

Il y a plus de vérité que d'erreurs, plus de bonnes qualités que de mauvaises, plus de plaisirs que de peines. Nous aimons à contrôler le caractère. Nous nous élevons au-dessus de notre espèce. Nous nous enrichissons de la considération dont nous la comblâmes. Nous croyons ne pas pouvoir séparer notre intérêt de celui de l'humanité, ne pas médire du genre sans nous commettre nous-mêmes. Cette vanité

ridicule à remplir les livres d'hymnes en faveur de la nature. L'homme est en disgrâce chez ceux qui pensent. C'est à qui le chargera de moins de vices. Quand ne fut-il pas sur le point de se relever, de se faire restituer ses vertus ?

Rien n'est dit. L'on vient trop tôt depuis plus de sept mille an qu'il y a des hommes. Sur ce qui concerne les mœurs, comme sui le reste, le moins bon est enlevé Nous avons l'avantage de travailler après les anciens, les habiles d'entre les modernes.

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, de compassion, de raison. O mes amis ! qu'est-ce donc que l'absence de vertu ?

Tant que mes amis ne mourront pas, je ne parlerai pas de la mort.

Nous sommes consternés de nos rechutes, de voir que nos malheurs ont pu nous corriger de nos défauts.

On ne peut juger de la beauté de la mort que par celle de la vie.

Les trois points terminateurs me font hausser les épaules de pitié. A-t-on besoin de cela pour prouver que l'on est un homme d'esprit, c'est-à-dire un imbécile ? Comme si la clarté ne valait pas le vague, à propos de points !

LETTRES D'ISIDORE DUCASSE

Paris, le 9 novembre 1868.

Monsieur¹,

Auriez-vous la bonté de faire la critique de cette brochure dans votre estimable journal. Pour des circonstances indépendantes de ma volonté, elle n'avait pu paraître au mois d'août. Elle paraît maintenant à la Librairie du Petit Journal, et au passage Européen chez Weil et Bloch. Je dois publier le 2^e chant à la fin de ce mois-ci chez Lacroix.

Agréez, Monsieur, mes salutations empressées

L'AUTEUR.

22 mai 1869.

Monsieur²,

C'est hier même que j'ai reçu votre lettre datée du 21 mai, c'était la vôtre. Eh bien, sachez que je ne puis pas malheureusement laisser passer ainsi l'occasion de vous exprimer mes excuses. Voici pourquoi : parce que, si vous m'aviez annoncé l'autre jour, dans l'ignorance de ce qui peut arriver de fâcheux aux circonstances où ma personne est placée, que les fonds s'épuiseraient, je n'aurais eu garde d'y toucher; mais certainement, j'aurais éprouvé autant de joie à ne pas écrire ces trois lettres que vous en auriez éprouvé vous-même à ne pas les lire. Vous avez mis en vigueur le déplorable système de méfiance prescrit vaguement par la bizarrerie de mon père, mais vous avez deviné que mon mal de tête ne m'empêche pas de considérer avec attention la difficile situation où vous a placé jusqu'ici une feuille de papier à lettre venue de l'Amérique du Sud, dont le

¹ Destinataire inconnu. Lettre découverte par M. Guérin et citée dans l'édition G. L. M. et par D.-A. de Graaf, dans la *Revue des Langues vivantes*.

² Fragment d'une lettre adressée à M. Darasse, banquier, et publié par Genonceaux dans son édition des *Chants de Maldoror* (1890).

principal défaut était le manque de clarté, car je ne mets pas en ligne de compte la malsonnance de certaines observations mélancoliques qu'on pardonne aisément à un vieillard, et qui m'ont paru, à la première lecture, avoir eu l'air de vous imposer, à l'avenir peut-être, la nécessité de sortir de votre rôle strict de banquier, vis-à-vis d'un monsieur qui vient habiter la capitale.. Pardon, Monsieur, j'ai une prière à vous faire si mon père envoyait d'autres fonds avant le 1^{er} septembre, époque à laquelle mon corps fera une apparition devant la porte de votre banque, vous aurez la bonté de me le faire savoir ? Au reste, je suis chez moi à toute heure du jour; mais vous n'auriez qu'à m'écrire un mot, et il est probable qu'alors je le recevrai presque aussitôt que la demoiselle qui tire le cordon, ou bien avant, si je me rencontre sur le vestibule... Et tout cela, je le répète, pour une bagatelle insignifiante de formalité! Présenter dix ongles secs au lieu de cinq, la belle affaire, après avoir réfléchi beaucoup, je confesse qu'elle m'a paru remplie d'une notable quantité d'importance nulle...

.

Paris, 23 octobre

Laissez-moi d'abord vous expliquer ma situation J'ai chanté le mal comme ont fait Mickiewickz, Byron, Milton, Southey, A. de Musset, Baudelaire, etc. Naturellement, j'ai un peu exagéré le diapason pour faire du nouveau dans le sens de cette littérature sublime qui ne chante le désespoir que pour opprimer le lecteur, et lui faire désirer le bien comme remède Ainsi donc, c'est toujours le bien qu'on chante en somme, seulement par une méthode plus philosophique et moins naïve que l'ancienne école, dont Victor Hugo et quelques autres sont les seuls représentants qui soient encore vivants. Vendez, je ne vous en empêche pas que faut-il que je fasse pour cela ? Faites vos conditions. Ce que je voudrais, c'est que le service de la critique soit fait aux principaux lundistes Eux seuls jugeront en premier et dernier ressort le commencement d'une publication qui ne verra sa fin évidemment que plus tard, lorsque j'aurai vu la mienne Ainsi donc, la morale de la fin n'est pas encore faite. Et cependant il y a déjà une im-

mense douleur à chaque page. Est-ce le mal, cela ? Non, certes Je vous en serai reconnaissant parce que si la critique en disait du bien, je pourrais, dans les éditions suivantes, retrancher quelques pièces trop puissantes. Ainsi donc, ce que je désire avant tout, c'est être jugé par la critique, et, une fois connu, ça ira tout seul. T. A. V.

I. DUCASSE ¹

M. I. DUCASSE,
rue du Faubourg-Montmartre, 32.

Paris, 27 octobre ².

J'ai parlé à Lacroix ² conformément à vos instructions. Il vous écrira nécessairement. Elles sont acceptées, vos propositions : le Que je vous fasse vendeur pour moi, le Quarante pour cent et le 13^e exemplaire. Puisque les circonstances ont rendu l'ouvrage digne jusqu'à un certain point de figurer avantageusement dans votre catalogue, je crois qu'il peut se vendre un peu plus cher, je n'y vois pas d'inconvénient. Au reste, de ce côté-là, les esprits seront mieux préparés qu'en France pour savourer cette poésie de révolte. Ernest Naville (correspondant de l'Institut de France) a fait, l'année dernière, en citant les philosophes et les poètes maudits, des conférences sur le *Problème du Mal*, à Genève et à Lausanne, qui ont dû marquer leur trace dans les esprits par un courant insensible qui va de plus en plus s'élargissant. Il les a ensuite réunies en un volume. Je lui enverrai un exemplaire. Dans les éditions suivantes, il pourra parler de moi, car je reprends avec plus de vigueur que mes prédécesseurs cette thèse étrange, et son livre, qui a paru à Paris, chez Cherbuliez le libraire, correspondant de la Suisse Romande et de la Belgique, et à Genève, dans la même librairie, me fera connaître indirectement en France. C'est une affaire de temps.

¹ Lettre adressée à l'éditeur Verbroeckhoven

² Associé de Verbroeckhoven.

Quand vous m'enverriez les exemplaires, vous m'en ferez parvenir 20, ils suffiront T A V.

I DUCASSE

Paris, 21 février 1870

Monsieur¹,

Auriez-vous la bonté de m'envoyer *Le supplément aux poésies de Baudelaire* Je vous envoie ci-inclus 2 francs, le prix, en timbres de la poste Pourvu que ce soit le plus tôt possible, parce que j'en aurais besoin pour un ouvrage dont je parle plus bas.

J'ai l'honneur, etc.

I DUCASSE,
Faubourg Montmartre, 32.

Lacroix a-t-il cédé l'édition ou qu'en a-t-il fait ? Ou l'avez-vous refusée ? Il ne m'en a rien dit Je ne l'ai pas vu depuis lors — Vous savez, j'ai renié mon passé Je ne chante plus que l'espoir, mais, pour cela, il faut d'abord attaquer le doute de ce siècle (mélancolies, tristesses, douleurs, désespoirs, hennissements lugubres, méchancetés artificielles, orgueils puérils, malédictions cocasses, etc) Dans un ouvrage que je porterai à Lacroix aux premiers jours de mars, je prends à part les plus belles poésies de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Byron et de Baudelaire, et je les corrige dans le sens de l'espoir, j'indique comment il aurait fallu faire. J'y corrige en même temps six pièces des plus mauvaises de mon sacré bouquin

Paris, 12 mars 1870

Monsieur²,

Laissez-moi reprendre d'un peu haut. J'ai fait publier un ouvrage de poésies, chez M. Lacroix (B Montmartre, 15) Mais, une fois qu'il fut imprimé, il a refusé

¹ Adressé à l'éditeur Verbiroekhoven

² Lettre adressée à M Darasse

de le faire paraître, parce que la vie y était peinte sous des couleurs trop amères, et qu'il craignait le procureur général. C'était quelque chose dans le genre du *Manfred* de Byron et du *Konrad* de Mickiewicz, mais cependant bien plus terrible. L'édition avait coûté 1.200 francs, dont j'avais déjà fourni 400 francs. Mais, le tout est tombé dans l'eau. Cela me fit ouvrir les yeux. Je me disais que puisque la poésie du doute (des volumes d'aujourd'hui il ne restera pas 150 pages) en arrive ainsi à un tel point de désespoir morne, et de méchanceté théorique, par conséquent, c'est qu'elle est radicalement fausse, par cette raison qu'on y discute les principes, et qu'il ne faut pas les discuter : c'est plus qu'injuste. Les gémissements poétiques de ce siècle ne sont que des sophismes hideux. Chanter l'ennui, les douleurs, les tristesses, les mélancolies, la mort, l'ombre, le sombre, etc., c'est ne vouloir, à toute force, regarder que les puérils revers des choses. Lamartine, Hugo, Musset se sont métamorphosés volontairement en femmelettes. Ce sont les Grandes-Têtes-Molles de notre époque. Toujours pleurnicher. Voilà pourquoi j'ai complètement changé de méthode, pour ne chanter exclusivement que *l'espoir, l'espérance, le calme, le bonheur, le devoir*. Et c'est ainsi que je renoue avec les Corneille et les Racine la chaîne du bon sens, et du sang-froid, brusquement interrompue depuis les poseurs Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. Mon volume ne sera terminé que dans quatre ou cinq mois. Mais, en attendant, je voudrais envoyer à mon père la préface, qui contiendra soixante pages, chez A. Lemerre. C'est ainsi qu'il verra que je travaille et qu'il m'enverra la somme totale du volume à imprimer plus tard.

Je viens, Monsieur, vous demander, si mon père vous a dit que vous me délivrassiez de l'argent, en dehors de la pension, depuis les mois de novembre et de décembre. Et, en ce cas, il aurait fallu 200 fr., pour l'impression de la préface, que je pourrais envoyer, ainsi, le 22, à Montevideo. S'il n'avait rien dit, auriez-vous la bonté de me l'écrire ?

J'ai l'honneur de vous saluer.

I. DUCASSE,
15, rue Vivienne.

**ACTES D'ÉTAT CIVIL
D'ISIDORE DUCASSE**

ACTE DE NAISSANCE¹

L'an mil huit cent quarante-six, et le quatre avril à l'heure de midi Par devant nous, Gérant du Consulat général de France à Montevideo, a comparu le sieur François Ducasse, chancelier délégué de ce Consulat, âgé de trente-six ans, lequel nous a déclaré la naissance d'un enfant qu'il nous a présenté et que nous avons reconnu être du sexe maculin, né à Montevideo, aujourd'hui, à neuf heures du matin, de lui déclarant et de Dame Célestine-Jacquette Davezac, son épouse, âgée de 24 ans, et auquel enfant il a déclaré vouloir donner les prénoms de Isidore-Lucien Les déclarations et présentations nous ont été faites par lui en présence des sieurs Eugène Baudry, âgé de 32 ans, et Pierre Lafarge, âgé de 41 ans, commerçants français, l'un et l'autre, demeurant à Montevideo, qui ont signé avec le comparant et nous, après lecture faite

BAUDRY, LAFARGE. DUCASSE.

ACTE DE DÉCÈS

Du Jeudi 24 novembre 1870, à 2 heures de relevée, acte de décès de Isidore-Lucien Ducasse, homme de lettres, âgé de 24 ans, né à Montevideo (Amérique Méridionale), décédé ce matin à 8 heures, en son domicile, rue du Faubourg-Montmartre, n° 7, sans autres renseignements L'acte a été dressé en présence de M. Jules-François Dupuis, hôtelier, rue du Faubourg-Montmatre, n° 7, et Antoine Milleret, garçon d'hôtel, même maison, témoins qui ont signé avec nous, Louis-Gustave Nast, adjoint au maire, après lecture faite, le décès constaté selon la loi.

Signé : J.-F. DUPUIS, A. MILLERET, L.-G. NAST.

¹ Publié pour la première fois par M G et A Guillot-Munoz dans *Lautréamont et Laforgue*

Publié par Philippe Soupault, dans son édition des *Œuvres complètes du comte de Lautréamont*.

BIBLIOGRAPHIE

ÉLÉMENTS D'UNE BIBLIOGRAPHIE DUCASSIENNE *

I

ÉDITIONS DES ŒUVRES D'ISIDORE DUCASSE, « COMTE DE LAUTRÉAMONT. »

(Les éditions sont classées dans l'ordre chronologique, sauf l'édition espagnole, sans date, qui a été rejetée à la fin, on a inclus les premières publications dans des périodiques)

LES CHANTS DE MALDOROR Chant premier par *** Paris, impr de Balitout, Questroy et C^o, (août) 1868, in-8°, 31 pp Prix o fr 30. — (Bibliothèque Doucet, B N Yc 20608)

Le chant premier figure dans PARFUMS DE L'ÂME, dans la série de *Littérature contemporaine*, publiée par Évaïsle Carrance Bordeaux, impr A-R Chaynes (et Comité des concours poétiques), (janvier ?) 1869, in-8°

(Ce recueil contient les poésies présentées pour le deuxième concours poétique organisé par E Carrance, le chant I se trouve pp 30-65, le texte diffère quelque peu à la fois de celui de l'édition précédente (août 1868) et de celui de l'édition suivante (1869), par exemple édition d'août 1868, p. 13 « Ah ! Dazet, toi dont l'âme est inséparable de la mienne », texte du concours poétique, p. 42 « Ah ! D ! toi dont l'âme », édition complète de 1869 « O, poulpe au regard de soie, toi dont l'âme. » — B N. 8 Yc 2712)

LES CHANTS DE MALDOROR, par le comte de LAUTRÉAMONT Chants I, II, III, IV, V, VI Paris, en vente chez tous les libraires, 1869, in-18, 332 pp

(Au verso du faux-titre Bruxelles, imprimerie de A Lacroix, Verbroeckhoven et C^o, boulevard de Waterloo, 42; seuls une dizaine d'exemplaires, à couverture jaune, ont été brochés spécialement à la demande de Ducasse, cette édition fut annoncée dans le « *Bulletin trimestriel*, n° 7 des publications défendues en France, imprimées à l'étranger », 23 octobre 1869 sous le n° 10, mais la page suivante nous apprend que « l'imprimeur s'est refusé, au moment de la mise en vente, à livrer les *Chants de Maldoror* annoncés au n° 10 du présent Bulletin »)

POÉSIES I (II). Paris, Librairie Gabrie, 25, passage Verdeau, 1870 2 fascicules en un vol, in-8°.

* La bibliographie de *Quelques sources de Lautréamont*, thèse de Pierre Caprez (Sorbonne, 1950), a fourni la plus large base de cette nomenclature. Son auteur l'a revue et étendue jusqu'à la date de la présente édition juillet 1956.

(Fascicule I déposé au ministère de l'Intérieur entre le 16 et le 25 avril, fascicule II entre le 18 et le 25 juin 1870, à la p 4 « Avis Cette publication permanente n'a pas de prix Chaque souscripteur fixe lui-même sa souscription Il ne donne que ce qu'il veut. Les personnes qui recevront les deux premières livraisons sont priées de ne pas les refuser, sous quelque prétexte que ce soit », la couverture indique cependant un prix de 1 fr — Seul exemplaire connu B N Ye 20609)

LES CHANTS DE MALDOROR, par le comte DE LAUTRÉAMONT Chants I, II, III, IV, V, VI Paris et Bruxelles, typ de E Wittman, 1874, in-16, 333 pp

(Même édition que celle de 1869 à la différence près du faux-titre, du titre et de la couverture, il semble que « E Wittman » soit un pseudonyme de l'imprimeur Vanderauwara qui édita aussi sous ce nom *La Lanterne* de Rochefort — B N 8 Ye 8977)

Un extrait des *Chants* a paru dans *La Jeune Belgique*, t IV, octobre 1885

Comte DE LAUTRÉAMONT LES CHANTS DE MALDOROR Chants I, II, III, IV, V, VI Frontispice de José Roy, Paris, L Genonceaux, éditeur, 3, rue Saint-Benoît, 1890, in-8°

(Préface de Genonceaux (ami de Lacroix), contient la lettre de Ducasse du 12 mars 1870, 250 exemplaires, 10 exemplaires signés et numérotés, édition mentionnée dans la *Bibliographie de la France* à la date du 31 janvier 1891 — B N Res p. Ye 679)

Le *Chant I* a été publié dans le numéro de *Vers et Prose* de janvier-février-mars 1914, t XXXVI, avec la préface de Genonceaux et deux lettres

Traduction en italien de la vingt et unième strophe des *Chants* dans la revue *Lacerba* de Florence, 1915

Graaf DE LAUTRÉAMONT DE ZANGEN VAN MALDOROR Bussum, C A J van Dishoeck, 1917, in-8° — Traduction et préface par J Starcke

Isidore DUCASSE POÉSIES, I. Texte du premier fascicule de l'édition Gabrie, publié dans *Littérature*, n° 2, avril 1919, pp 2-13, note de A Breton

POÉSIES, II. Texte du deuxième fascicule de l'édition Gabrie, *ibid*, n° 3, mai 1919, pp 8-24 — (B N 8 223209)

Comte DE LAUTRÉAMONT LES CHANTS DE MALDOROR Chants I, II, III, IV, V, VI, et une table Paris, la Sirène, 1920, in-8°, vii-375 pp, couverture illustrée — Préface de Remy de Gourmont (136 ex)

Isidore DUCASSE, comte DE LAUTRÉAMONT POÉSIES Paris, Au Sans-Pareil, 1920 in-18, viii-109 pp — Préface de Soupault, (590 ex)

Isidore DUCASSE, comte DE LAUTRÉAMONT PRÉFACE A UN LIVRE FUTUR Paris, la Sirène, 1922, in-32, 125 pp — (B. N 8 Z 23849)

THE LAY OF MALDOROR, by the comte DE LAUTRÉAMONT Translated from the French by John Rodker with the introduction

by Remy de Gourmont Privately printed for the subscribers only London, The Casanova Society, 1924 — Planche d'Quilon Redon (1 000 ex)

LES CHANTS DE MALDOROR, par le comte DE LAUTRÉAMONT, avec cinq lettres de l'auteur et le fac-similé de l'une d'elles Paris, Au Sans Pareil, 1925, in-8° — (1 090 ex, dont 20 H C)

ŒUVRES COMPLÈTES DU COMTE DE LAUTRÉAMONT « Les Chants de Maldoror » Poésies Correspondance Étude, commentaires et notes par Philippe Soupault Troyes impr des Presses modernes Paris, Au Sans Pareil, 37, avenue Kleber, 1927 (30 juillet), in-16, 443 pp

(Cinq lettres, actes de naissance et de décès, variantes du chant I, extraits des *Réunions publiques à Paris*, où il est question de Ducasse (Félix) confondu avec Isidore, l'étude qui précède les *Chants* est essentiellement biographique)

LES CHANTS DE MALDOROR, par le comte DE LAUTRÉAMONT, illustres d'un frontispice en couleurs et de 65 eaux-fortes, par Frans Geelere t I, t II Paris, impr G Coquette, H Blanchetière, éditeur-relieur d'art, 8, rue Bonaparte, 1927 (20 janvier 1928), 2 vol, in-folio, t I, 197 pp, t II, 159 pp Première édition de luxe illustrée (133 ex)

Comte DE LAUTRÉAMONT LES CHANTS DE MALDOROR 42 eaux-fortes originales de Salvador Dalí Paris, A Skira, impr de P Gonin, 1934, in-fol, 211 pp, pl

Comte DE LAUTRÉAMONT ŒUVRES COMPLÈTES, contenant les Chants de Maldoror, les poésies, les lettres une introduction par A Breton, des illustrations par Victor Brauner, Oscar Dominguez, Max Ernst, Espinoza, René Magritte, André Masson, Matta Echaurren, Joan Miró, Paalen, Man Ray, Seligman, Tanguy, une table analytique, des documents, répercussions Paris, G L M, 6, rue Huyghens, 1938, in-16, xv-421 pp, fig

(Fac-similé d'une page du *Probleme du mal* de Naville, avec notes marginales de la main de Ducasse, variantes du chant I, jugements de Gide, Breton, Pierre-Quint, Vinchon, Gil Robin, Fay, Crevel, etc, actes de naissance et de décès, bibliographie, tables (1 120 ex)

ŒUVRES COMPLÈTES, d'Isidore DUCASSE, comte DE LAUTRÉAMONT Les Chants de Maldoror Poésies Correspondance Paris, Agence Centrale de Librairie, 1938, in-16, 253 pp (Bibliographie, jugement de Marcel Arland.)

Comte DE LAUTRÉAMONT, Isidore DUCASSE ŒUVRES COMPLÈTES. Les Chants de Maldoror Poésies Lettres Étude par Edmond Jaloux Frontispice de Salvador Dalí Paris, José Corti, 1938, in-16, 328 pp

LOS CANTOS DE MALDOROR, por el conde DE LAUTRÉAMONT Buenos Aires, L Meia, 1941, 207 pp — Preface de Ramón Gómez de la Serna

MALDOROR by Lautréamont Mt Vernon, New York, Golden eagle press, 1943 (?) — Traduction en anglais par Guy Weinthal

Comte DE LAUTRÉAMONT LES CHANTS DE MALDOROR, Buenos Aires, Viau, 1944.

- (Éd limitée à 1533 ex, contient les cinq lettres connues)
- LAUTRÉAMONT, une étude par Philippe Soupault Paris.
P Seghers, 1946, in-16, 205 pl, fac-similé
(Longue préface de Soupault, extraits des *Chants* et des
Poésies, fac-similé de la lettre à Verbroeckhoven du 23 octo-
bre 1869)
- Comte DE LAUTRÉAMONT, Isidore DUCASSE OEUVRES COMPLÈTES
Les Chants de Maldoror Poésies Lettres Introduction
de Roger Caillois Frontispice de Salvador Dalí Paris, José
Corti, 1946, in-16, xxxii-267 pp
- Isidore DUCASSE, comte DE LAUTRÉAMONT OEUVRES COMPLÈTES
Les Chants de Maldoror Correspondance Présentation,
étude de notes, commentaires par Philippe Soupault Paris,
Charlot, 1946, in-8°, 409 pp — (La couverture porte en
plus Poésies Édition du centenaire)
- LAUTRÉAMONT MALDOROR Extraits Introduction de Francis
Ambrière 27 eaux-fortes originales, par Jacques Houplain
Paris, Société des francs-bibliophiles, impr de M Fequet et
P Baudier, 1947, in-fol, xv-114 pp, fig, pl, couv ill —
(Éd de luxe, 160 ex)
- LAUTRÉAMONT. LES CHANTS DE MALDOROR et Œuvres complètes.
Précédé d'un essai de Julien Gracq Lautréamont toujours.
Paris, La Jeune Parque, 1947, in-16, 288 pp — (Le Cheval
parlant, sous la direction de Armand Hoog, n° 1)
- LES CHANTS DE MALDOROR Paris, la Boétie, Librairie Flament,
1849, in-18, 250 pp, couv en couleurs (illustrations dans le
texte et hors texte de René Magritte, tirage limité)
- LES CHANTS DE MALDOROR Lausanne, Éd du Grand-Chêne;
Paris, Achille Weber, 1950, in-18 — (Éd de luxe, 1 000 ex)
- Comte DE LAUTRÉAMONT OEUVRES COMPLÈTES Les Chants de
Maldoror Poésies Lettres Introduction de Maurice Blan-
chot Paris, Le Club français du livre, imp de P Dupont,
1950, in-4°, xiv-244 pp, pl, fac-similé sur la couv
- Comte DE LAUTRÉAMONT LES CHANTS DE MALDOROR Pointes
sèches originales de Bernard Buffet Paris, Les Dix, imp de
Daragnès, 1952, 2 vol gr. in-4°, fig
- Comte DE LAUTRÉAMONT, Isidore DUCASSE OEUVRES COMPLÈTES.
Les Chants de Maldoror Poésies Lettres Avec les préfaces
de L Genonceaux, R de Gourmont, Ed Jaloux, A Breton
Ph Soupault, J Gracq, R Caillois, M Blanchot, et deux
portraits imaginaires par S Dalí et F Vallotton Paris,
J Corti, Ligugé, imp Aubin, 1953, in-16, 411 pp, portr.
- Comte DE LAUTRÉAMONT GESAMTWERK Aus dem Französischen
und mit einem Nachwort von Ré Soupault. Wolfgang Rothe
Verlag Heidelberg, 1954 — (Première traduction intégrale
en allemand)
- LOS CANTOS DE MALDOROR, por el conde DE LAUTRÉAMONT.
Madrid, Biblioteca Nueva, s d — (Traduction de Julio
Gomez de la Serna; préface de Ramón Gomez de la Serna.)

II

RÉPERCUSSIONS

(Ordre alphabétique des noms d'auteurs, on a fait figurer, en outre, parmi ceux-ci les titres des périodiques ou publications collectives)

- ALICOT (François) « Lautréamont A propos des Chants de Maldoror » *Mercur de France*, 1^{er} janvier 1928 (pp. 199-206, renseignements biographiques, surtout sur les attaches pyrénéennes, souvent reproduits par la suite)
- AMADOU (Robert) « Isidore Ducasse, le fils de l'homme et de la femme » *Cahiers d'Hermès*, n° 1, 1947
- ANDRL (Marius) « Isidore Ducasse Poésies » *Minerve française*, 15 août 1919
- ARAGON (Louis) « Contribution à l'avortement des études maldororiennes » *Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 2, 1921 (pp. 22-24)
- « Préface à Maldoror Lautréamont » *Écrits nouveaux*, août-septembre 1922
- BRETON (André), ELUARD (Paul) *Lautréamont envers et contre tout* Éd. Surréalistes, 1927
- ARNAULD (Céline) « Les Chants de Maldoror » *L'Esprit nouveau*, n° 2, 1919
- BACHELARD (Gaston) « Le Bestiaire de Lautréamont » *NR F*, 1^{er} novembre 1939 (pp. 711-734)
- *Lautréamont* Corti, 1939, in-16, 201 pp (une des études importantes, met l'accent sur l'énergie d'agressivité servie par la griffe, la ventouse et la métamorphose qui, à l'opposé de celle de Kafka, correspond à une accélération du temps)
- Reims, 1956, in-16, 160 pp
- « Lautréamont. Poeta de los músculos y del grito » *Sur*, año X, n° 73, octobre 1940 (pp. 62-69).
- « Lautréamont, poète des muscles et du cri » *Cahiers du Sud*, n° 275 (voir *Lautréamont n'a pas cent ans*)
- BARDON (Louis) « Le Centenaire d'un fantôme Lautréamont » *Minerve*, 12 avril 1946
- BAUER (Gérard) « Le cas Lautréamont » *Écho de Paris*, 18 février 1926
- « C'est la Belgique qui a découvert Lautréamont » *Le Figaro littéraire*, 27 février 1954 (p. 5)
- BÉGUIN (Albert) « Un ange exterminateur Lautréamont ». *Une semaine dans le monde*, n° 65, 9 août 1947.
- BLANCHOT (Maurice) *Faux pas* Gallimard, 1943

- « De Lautréamont à Miller » *L'Arche*, juin 1946 (p. 129)
- « Lautréamont et le mirage des sources » *Critique*, n° XXV, juin 1948 (pp. 483-498)
- *Lautréamont et Sade* Éd. de Minuit, 1949, 265 pp. (la plus grande partie est consacrée à Lautréamont, l'étude des différents thèmes en fonction de leur position dans les *Chants* projette une lumière nouvelle sur la composition « tourbillonnaire » et le sens profond de l'œuvre — un difficile cheminement « de l'obscurité d'un secret à la claire conscience de l'obscurité, puis à la clarté de la révélation où pourtant l'obscur demeure », la fin du chant V marque l'accomplissement de ce travail et le véritable dénouement de l'œuvre, pp. 180-192, chant VI, pp. 192-211, *Poésies*)
- *La part du feu* Gallimard, 1949
- BLOY (Léon) *Le désespéré* A. Soirat, 1886 (pp. 39-40)
- « Le Cabanon de Prométhée » *La Plume*, 1^{er} septembre 1890 (article repris dans *Belluaires et porchers*, Stock, 1905, parmi les toutes premières répercussions)
- *Le mendiant ingrat* Bruxelles, 1899 (à la date du 3 juillet 1894 lettre de Bloy à Henri de Groux concernant des projets d'illustrations pour une œuvre de Roinard, Lautréamont y est mentionné, mais ne l'est pas dans le livre de Roinard).
- BOISSIÈRE *Le collier du roi negre* Pau, impr. Garet-Haristoy, chez le bibliophile Cazalis, 1929
- BONNET (Henri) *Roman et Poésie* Essai sur l'esthétique des genres Nizet, 1951
- BOUCHÉ (Antoine) « Le pseudonyme d'Isidore Ducasse » *La Gazette des lettres*, 6^e année, n° 104, 4 mars 1950 (p. 12).
- BOURNIQUEL (Camille) cf. *Lautréamont n'a pas cent ans* (p. 25)
- BRANDI (C.) « Psicoanalisi e poesia Baudelaire, Mallarmé, Lautréamont » *L'Immagine*, n° 2, 1948
- BRASILLACH (Robert) « L'Énigme de Lautréamont » *Revue Universelle*, 15 avril 1938 (pp. 226-229)
- BRETON (André) « Les Chants de Maldoror » *NRF*, 1^{er} juin 1920 (pp. 917-920)
- *Manifeste du Surréalisme* Kra, 1924 (p. 61)
- « Les Pas perdus » *NRF*, 1924 (pp. 79-84)
- Cf. *Disque vert*
- *La Révolution surréaliste*, 1^{er} mars 1926 (p. 31)
- *Nadja* 1928 (p. 21).
- « Isidore Ducasse » *Littérature*, décembre 1929
- *Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 6, mai 1933 (p. 9 mention)
- *Le Minotaure*, n° 6, 1935 (p. 55), n° 7, 1935 (p. 45), n° 9, 1936 (pp. 25, 30, 31).
- *Anthologie de l'humour noir* Sagittaire, 1940 (pp. 100-102 notice, pp. 102-108 extraits des Chants IV et VI, lettre du 22 mai 1869)
- *Entretiens* Gallimard, 1952
- et ELIARD (Paul) *Notes sur la poésie* 1936 (citation des *Poésies* en guise de préface)

- BRUSSEL (Robert) « Florent Schmitt et Lautréamont » *Figaro*, 6 mars 1930
- CAILLOIS (Roger) « Après Rimbaud et Lautréamont » *Cahiers de la Pléiade*, avril 1947 (pp 141-145)
- « La Littérature de révolte » *Revue de Paris*, avril 1948 (pp 125-131)
- CAMUS (Albert) *L'homme révolté* Gallimard, 1951 (pp 107-114, Lautréamont et la banalité, pas de palinodie dans les *Poésies*, annonce « le goût de l'asservissement intellectuel qui s'épanouit dans notre monde »)
- « Lautréamont et la banalité » *Cahiers du Sud*, 38^e année, n° 307, 1951 (pp 399-401)
- CARACO (Maurice) : « Lautréamont plus vif que mort » *La Grande Revue*, t 139, 1932 (pp 234-251)
- CARCO (Francis) « Poètes en prose » *Revue de Paris*, septembre 1945 (pp 7-12)
- CARROUGES (Michel) « La mystique du surhomme » *NR F*, 1948 (pp 47-50 étude, pp 8, 9, 10, 73, 83, 87, 106, 139, 144, 165, 408, etc., mentions)
- « Maldoror intact » *Liberté de l'Esprit*, 5^e année, n° 38, février 1953 (pp 53-55)
- CASSOU (Jean) Cf *Disque vert*.
- CASTEY (Pierre-Georges) *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant* Corti, 1951 (pp 108, 109 échappe au besoin de justification positive des conteurs fantastiques de l'époque, pp 315-344 « Lautréamont et sa frénésie », analyse lucide des *Chants*, pp 345, 398, 400 pessimisme)
- et SURET *Manuel des études littéraires françaises*, t V, XIX^e siècle Hachette, 1950
- CASTRO (Manuel DE) « El Montevideo Conde de Lautréamont » *Revista Nacional*, vol LII, n° 156, décembre 1951 (pp 366-369)
- CHARPENTIER (John) *Le Symbolisme* 1927 (pp 152-159 extrait, pp 26-31 étude; des erreurs)
- *De Joseph Delorme à Paul Claudel Œuvres représentatives*, 1931.
- CLOUARD (Henri) *La poésie française moderne des romantiques à nos jours* Gauthier-Villars, 1924 (p 155 quatre lignes peu favorables, erreur biographique).
- *Histoire de la littérature française, du symbolisme à nos jours* Albin Michel, 1947 (p 14 poète maudit, pp 76-84 les *Chants* sont un « album de laides pitreries et de terribles visions », « gigantesque grossesse nerveuse », p 146 cité à propos du symbolisme, de Petrus Borel et du satanisme, p 410 rapproche de Suarès)
- COCTEAU (Jean) *NR F*, avril 1923 (mention à propos de Radiguet qui l'aurait lu).
- COLLARD (Jacques) « Sur le sens de la forme Lautréamont Wierzt et Rops » *Synthèses*, 5^e année, n° 54, novembre 1950 (pp. 332-337).

- CONTRERAS (Francisco) « Lettres hispano-américaines » *Mercur de France*, 1^{er} septembre 1913 (pp 209-210)
 — « L'origine du comte de Lautréamont » *Ibid*, 15 juillet 1927 (pp 474-478 enfance monténégrine)
 — « L'Esprit de l'Amérique espagnole » *Nouvelle Revue critique*, 1931 (p 46 cité comme inspirateur de Leopoldo Lugones, pp 149-155 « Edmundo Montagne et le souvenir de Lautréamont »)
- CRASTRE (Victor) « Lautréamont ». *Revue nouvelle*, avril 1930
 — « Rimbaud, Lautréamont et la Révolution » *La Voix*, 20 avril 1930
- DARIO (Ruben) *Los Raros* Barcelone, Maucci, 1905 (un chapitre)
- DAUDET (Léon) *Mes idées esthétiques* Fayard, 1939 (p 14)
- DAUMAL (Paul) « Le comte de Lautréamont et la critique » *NR F*, novembre 1930 (pp 738-745)
- DECAUNES (Luc) Cf *Lautréamont n'a pas cent ans* (p 23)
- DENIS (Ivan) « Lautréamont » *Nouvelle Équipe*, n° 1, 1931
- DERIEUX (Henry) « La Poésie française contemporaine, 1885-1935 » *Mercur de France*, 1935 (pp 37, 198)
- DERMÉE (Paul) « Lautréamont » *Esprit nouveau*, n° XX, 1924
Disque vert « Le Cas Lautréamont » Paris-Bruxelles, 1925, 131 pp (numéro spécial, portrait par O.-J. Périer, préface de A. Gide, études de A. Breton, Pierre-Quint, Dr Vinchon, B. Fay, Robin Soupault, Crevel, Deltail, Gomez de la Serna, Rolland de Renévill, H. Read, Slauerhoff, Denis, Eluard, Aicot, Tzara, Aragon, Bloy, Remy de Gourmont, Malraux, Dommartin, Cassou, Jaloux, Ungaretti, Paulhan, Valéry Larbaud, bibliographie)
- DRIEU LA ROCHELLE *Notes pour comprendre le siècle* Gallimard, 1941 (pp 115-116)
- DUMESNIL (René) « Le Réalisme. J. de Gogard, 1936 (pp 202-203, 206, 385-386)
- DUVERNOIS (Henri) « La Fleur du mauvais goût » *Je sais tout*, 15 septembre 1911 (pp 178-179 « Le monument de ce genre de style a été élevé par un certain Lucien (sic) Ducasse », citations, ill. par Delaw de « sont assis à l'impériale, des hommes qui ont l'œil immobile »)
- ELUARD (Paul) « Vauvenargues et Lautréamont ». *Minotaure*, n° X, 1937
 — « Donner à voir » *NR F*, 1939 (pp 73-74, 75, 80, 84 mention avec Sade, Marx, Picasso, Rimbaud et Freud, 100, 127, 129, 133 « le maître des métaphores », 141, 163 172 rapproché de Jarry, 173 plagiat, Vauvenargues, 178)
 — *Le meilleur choix de poème est celui que l'on fait soi-même* Le Sagittaire, 1948
- ERNST (Max) « Comment on force l'inspiration » *Le surréalisme au service de la Révolution*, n° 6 (p 43 citation)
- FONDANE (Benjamin) *Rimbaud et Lautréamont* Paris, 14, rue du Dragon, 1933.
- FORESTIER (Anne) : « Maldoror » *Paru*, n° 38, janvier 1948 (pp 59-61 à propos du livre de Marcel Jean et Arpad Mezei)

- FOWLIE (Wallace) *Age of surrealism* New York, The Swallow Press and William Morrow and Co., 1950 (pp 12, 13, 22, 28-44, 46, 47, 57, 62, 79, 99, 103, 104, 106, 108, 110, 139, 142, 145, 159, 167, 168, 176, 178, 179, 181, 188, 189)
- G G [Georges Goldfayn et Gérard Legrand] « Le seul véritable vivant ». *Medium*, novembre 1953, p. 3
- GIDE (André) *Journal* La Pléiade, 1939 (p 183 éloge de « l'extraordinaire VI^e Chant de Maldoror », critique de l'étude de Gourmont, p 185 « la lecture de Rimbaud, du VI^e Chant de Maldoror, me fait prendre en honte mes œuvres »)
- Cf. *Disque vert*.
- *Éloges* Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1948
- *Feuillets d'automne*, précédés de quelques récents écrits *Mercur de France*, 1949
- GIOLLI (Ferdinand) *Lautréamont* Milan, Rosa e Ballo, 1945. in-8°, 203 pp
- GOMEZ DE LA SERNA (Ramón) Introduction à la traduction espagnole, Madrid, s. d
- Cf. *Disque vert*
- GOURMONT (Remy de) « La Littérature Maldoror » *Mercur de France*, février 1891 (pp 97-106 étude critique, notes bibliographiques)
- *Ibid*, vol III, 1891 (pp 318-319 extrait de l'acte de naissance de Ducasse)
- *Le Livre des masques* *Mercur de France*, 1896 (pp 137-149 a peu près la même chose que dans l'article de février 1891, moins les notes bibliographiques, portrait imaginaire par Vallotton)
- GRAAF (Daniel A de) « La Redécouverte du comte de Lautréamont » *Revue des Langues vivantes*, n° 4
- GRACQ (Julien) « Lautréamont toujours » Essai dans l'édition des *Chants du Cheval Parlant*, 1947
- GRAVIER (François) « Le mystère Lautréamont » *Programme radiophonique*, mai 1944 (ill)
- GREENE (Thomas) « The relevance of Lautréamont » *Partisan Review*, XXI, septembre-octobre 1954 (pp 528-539)
- GRUBBS (H A) « The problem of Lautréamont ». *Romanic Review*, avril 1934, t 25 (pp 140-150)
- « L'influence d'Isidore Ducasse sur les débuts littéraires d'Alfred Jarry ». *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1935, t 42 (pp 437-440)
- « The pseudonym of Isidore Ducasse » *Modern Language notes*, LXVI, 2 février 1951 (pp. 98-102).
- « The division into strophes of the Chants de Maldoror ». *Ibid*, LXVIII, 3 mars 1953 (pp 154-157).
- GUILLLOT-MUNOZ (Alvaro) « Isidore Ducasse » *Revue de l'Amérique latine*, février 1925 (pp 95-100 acte de naissance de Ducasse, fac-similé et traduction, pp 101-105 article).
- et GUILLLOT-MUNOZ (Gervasio) *Lautréamont et Laforgue* Mon-

- tevideo, Agencia general de libreria y publicaciones, 1925, in-8°, 95 pp., pl., portr. fac-similé (portrait du père de Ducasse)
- HAAC (Oscar A.) « Lautreamont's conversion the structure and meaning of *Poesies* ». *Modern Language notes*, LXV, 6 juin 1950 (pp. 369-375)
- HAEDENS (Kléber) *Une Histoire de la Littérature française* Julhard, 1943 (pp. 373-374)
- HEINE (Maurice) « Maldoror et la belle Dame » *Minotaure*, 1939, nos 12-13 (pp. 87-88)
- HENRIOT (Émile) « Lautréamont » *Temps*, 1^{er} février 1938
— *De Lamartine à Valéry* Lyon, Lardanchet, 1946 (pp. 201-206)
- HIRSCH (Charles-Henry) « Un briseur de dieux des lettres en 1870 » *Mercur de France*, avril 1919 (pp. 119-120)
- HUGNET (Georges) *Fantastic art, dada, surrealism* New York, The Museum of Modern Art, 1947 (pp. 11, 29-30, 32, 44 conception surréaliste de la beauté, pp. 47, 49)
- JALOUX (Edmond) Cf. *Disque vert*
— Préface de 32 pp. à l'édition Corti de 1938.
— *Visages français*. Albin Michel, 1954
- JARRY (Alfred) *L'Art littéraire*, 3^e année, nouvelle série, janvier-février 1894, n° 1-2 (p. 30)
— *Minutes de sable Memorial* Fasquelle, 1932 (p. 106 allusion à son « ami de Montevideo », N B la première édition est de 1894)
- JASINSKI (René) *Histoire de la Littérature française* Boivin, 1947 (t. II, p. 552 à propos du *Lautréamont* de Sue; pp. 683-684 annonciateur du surréalisme)
- JEAN (Marcel) et MEZEI (Arpad) « L'hermétisme rationnel de Lautréamont » *Labyrinthe*, 2^e année, n° 21, juillet-août 1946 (p. 11)
— *Maldoror*, essai sur Lautréamont et son œuvre, suivi de notes et de pièces justificatives. Éd. du Pavois, 1947, in-16, 224 pp. (étude psychanalytique pleine de vues neuves et intéressantes, mais dont l'enthousiasme parfois imprudent a pu servir de cible à la raillerie de M. Viroux, voit dans les *Chants* une « grandiose fresque depeignant toute l'expérience humaine » divisée en quatre parties vie prénatale (chant I), vie infantile (chants II, III), vie génitale (chants IV, V) et une sorte de vie posthume (chant VI), sources (Byron, Sue, Dante, Milton), humour; portrait du père de Ducasse)
- JEAN (Marcel) « Le rêve dans les Chants de Maldoror » *Arts et Lettres*, 3^e année, n° 11, 1948 (pp. 56-59)
— et MEZEI (Arpad) *Combat*, 24 mars 1949
— *Genèse de la Pensée moderne* Corrèa, 1950 (parmi les « sept sages de la civilisation double » étudiés la plus grande place est laissée à Lautréamont, celui des *Poesies*).
- La Jeune Belgique*, octobre 1885 (pp. 496-500 strophe II du chant I attribué au « vicomte de Lautréamont »; une note annonce

- la publication d'une étude sur la vie et l'œuvre de l'auteur)
La Jeunesse, n° 5, 1-15 septembre 1868 (critique sur le premier
Chant signée « Epistémon », le rédacteur en chef de cette
 revue était Alfred Sircos nommé dans la dédicace du fasci-
 cule II des *Poésies*, 1870)
- JOLY (Gustave) « Les cent ans de Lautréamont » *Paru*, avril 1946
 (pp 5-10)
- KAHN (Gustave) *Enquête sur l'évolution littéraire*, de Jules Huret
 Charpentier, 1891 (une phrase « Rimbaud, un très grand
 poète qu'on a oublié et que Lautréamont remplace d'une
 façon très insuffisante »)
- LALOU (René) *Histoire de la Littérature française contemporaine*
 Crès, 1923 (pp 172-173 deux pages assez peu favorables)
 — *Ibid* (rééditions 1928, 1946, t I, pp 121-122, dans « cette
 œuvre avortée » M Lalou aperçoit cependant « les traces
 d'une réelle maîtrise imaginative », t II, pp 172, 217, 249,
 421, 428, 525, 526)
 — « Le comte de Lautréamont et Dieu » *Quinzaine critique*,
 10 avril 1930 (sur l'ouvrage de Pierre-Quint)
 — « Lautréamont » *Nouvelles littéraires*, 26 avril 1930
 — *Les étapes de la poésie française* Presses Universitaires de
 France, 1943 (pp 93-94 critique plus favorable que celle de
 1923, p 118)
 — *Les plus beaux poèmes français* Presses Universitaires de
 France, 1946.
- LAMBERT (Pierre) . « J. K Huysmans et Lautréamont » *La Nou-
 velle NRF*, juillet 1953 (pp 179-183)
- LANNES (Roger) « Lautréamont » *Carrefour*, n° 88, 25 avril 1946.
- LARBAUD (Valéry) « Lautréamont et Laforgue ». *NRF*, 1^{er} jan-
 vier 1926 (sur l'ouvrage de A et G. Guillot-Munoz)
Lautréamont n'a pas cent ans Marseille, *Cahiers du Sud*, 30 août
 1946, n° 275, 59 pp (articles de Francis Ponge, Antonin
 Aitaud, Pierre Reverdy, Jean Marcenac, André Masson, Luc
 Decaunes, Camille Bourniquel, Jean-Joël Barbier, Gisèle
 Prassinou, Michel Roche-Verger, Gaston Massat, Gaston Bache-
 lard, Louis Parrot, « Trente maximes de Lautréamont »)
- LIEFÈVRE (Frédéric) *Une heure avec*, 5^e série, 1929 (p 278)
- LLGRAND (J) *Temps*, 1^{er} et 7 février 1938 (au sujet de Félix
 Ducasse, « agitateur »)
- LEGRAND-CHABRIER . « Lautréamont est-il précurseur de notre
 roman d'aventure ? » *Mercure de France*, 15 mars 1929
 (pp 812-817)
- LEMAITRE (Georges) *From cubism to surrealism in French lite-
 rature* Cambridge, Mass, Harvard Univ Press, 1947 (p 36
 personnalité mystérieuse; pp 37-38, 40 révolte, pp. 172, 186
 dadaïsme, pp 185-186 surréalisme, pp 29, 58, 102, 153
 mentions)
- LEMONNIER (Camille) . *Mercure de France*, vol II, 1891 (p. 66 quel-
 ques lignes sur Lautréamont « infant de lettres » dans
 une préface à la *Sanglante ironie* de Rachilde).

- Les Lettres françaises et la Tradition hermétique* Ed du Vieux-Colombier, 1947 (Rimbaud, Lautréamont, Péladan)
- LINDER (Hans, Rudolf) *Lautréamont, sein Werk und sein Weltbild* Affoltern-am-Albis, J Weiss, 1947, in-8°, 117 pp (thèse soutenue en décembre 1946 à Bâle; insiste sur la parenté entre les *Chants* et l'*Apocalypse*, que Breton avait déjà entrevue dans son *Anthologie de l'humour noir*, voit sous l'apparence satanique une recherche passionnée de Dieu)
- Littérature*, n° 2, avril 1919 (p 1 note de Breton sur les *Poésies* pp. 2-13 texte du 1^{er} fascicule des *Poésies*)
 — n° 3, mai 1919 (pp 8-24 texte du 2^e fascicule)
 — n° 5, juillet 1919 (p 18 mention)
 — n° 10, 1^{er} mai 1923 (p 1 trois lettres précédées de quelques lignes d'introduction signée « P E [Paul Eluard])
- M (P DE) « Œuvres complètes de Lautréamont » *Nouvelles littéraires*, 19 mars 1938
- MABILLE (Pierre) . « Le ciel de Lautréamont » *Minotaure*, n° 12-13, 1939 (pp 84-85)
 — *Le Miroir du merveilleux* Le Sagittaire, 1940 (pp 127-129)
- MACKWORTH (Cecily) *A Mirror of french poetry 1840-1940* (pp 20-24 extrait du Chant I, p 225 notice, disciple de Sade, conviction que tout est permis)
- MALRAUX (André) « La genèse des Chants de Maldoror » *Action*, avril 1920 (pp. 33-35 variantes du Chant I)
 — Cf *Disque vert*
 — *Psychologie de l'Art* Genève, Skira, 1947-1950 (vol II, La Création Artistique), (p. 158)
- MARCENAC (Jean) Cf *Lautreamont n'a pas cent ans* (p 19)
 — Hommage au grand préfacier *Europe*, mai 1946 (pp 64-69)
- MARSAN (Eugène) *Signes de notre temps* Librairie de France, 1931.
- MASSAT (Gaston) . Cf *Lautreamont n'a pas cent ans* (p 35)
- MASSON (André) *Ibid* (p. 21)
- MAULNIER (Thierry) « L'Énigme de Lautréamont » *Le Littéraire*, 1^{er} juin 1946
 — *Esquisses littéraires* Robert Gayla, 1948
- MÉNARD (Pierre) . « Analyse de l'écriture de Lautréamont » *Minotaure*, n° 12-13 (pp 83-84)
- MICHAUD (Guy) . *Le Message poétique du symbolisme*, t I Nizet, 1947 (p 93 bonne étude d'ensemble, n'apporte rien de nouveau).
- MILLER (Henry) « Let us be content with three little new-born elephants » *Accent*, V, n° 1, autumn 1944 (pp 45-48).
- Le Minotaure* (1933-1934, p 37 quatre eaux-fortes de Dalí, p 101 ill par Man Ray, 1935, p 6 mentions, p 7 ill par José Roy et Dalí; n° 6, p 45 mention; 1936, n° 9, pp 25, 30, 31;

- 1937, n° 10, pp 49, 50, 53, 54, n° 12-13, p 75 documents inédits par Kurt Muller et NDLR, p 83 analyse de l'écriture de Lautréamont, par Pierre Ménard, p 84 fac-similé de l'écriture de Lautréamont, pp 84-85 « Le ciel de Lautréamont » par P. Mabilille, p 86 photographies d'immeubles habités par I. Ducasse, p 87 « Maldoror et la Belle Dame » par Maurice Heine).
- MOHOLY-NAGI (László) *Vision in motion* Chicago, P. Theobald 1947 (pp 295-297 rapproché de Whitman et de Poe, p 314 cité avec Rimbaud et les symbolistes comme introducteur de nouveaux mots, p 354 cité pour défendre l'idée d'une poésie collective)
- MONNEROT (J. M.) *Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 5, mai 1933 (p 37 citation, dans le même numéro, en hors texte, ill. de Valentine Hugo pour « Tu dois être puissant, car tu as une figure plus qu'humaine, triste comme l'univers, belle comme le suicide »)
- MOREAU (Pierre) « En marge de quelques auteurs » *Revue Universitaire*, janvier-février 1951 (source chez Chateaubriand)
- MORNET (Daniel) *Histoire de la Littérature française contemporaine (1870-1927)* Larousse, 1927 (p 118 mention, rapproché de Laforgue)
- MULLER (Kurt) « Documents inédits sur le comte de Lautréamont et son œuvre » *Minotaure*, 1939, n° 12-13 (pp 73-83)
- NABEAU (Maurice) « Maldoror », *Combat*, n° du 1^{er} août 1947, avec un portrait imaginaire de Lautréamont (dessin) de Halim Elmekki.
- NATHAN (Jacques) *Encyclopédie de la Littérature française* F. Nathan, 1952 (p 234 un paragraphe, quelques affirmations hasardées)
- O'BRIEN (Justin) « A rapprochement M. André Gide and Lautréamont » *Romanic Review*, février 1937 (pp. 54-58 haine des « familles, portes refermées, possession jalouse du bonheur »)
- ORAZI (Vittorio) *Lautreamont e il surrealismo* Rome, F. Bocca, 1944, 30 pp
- PARROT (Louis) « Cf Lautréamont n'a pas cent ans (p 45)
- PATRI (Aimé) « Les Chants de Maldoror ». *Paru*, n° 41, avril 1948 (p 75)
- « A propos de Lautréamont et de la psychanalyse » *Psyché*, n° de juin 1948
- « Genèse de la Pensée moderne » *Paru*, n° 61, juin 1950 (pp 59-60 sur le livre de Marcel Jean et Arpad Mezei, Corréa, 1950).
- PAULEAN (Jean) *Jacob Cow le pirate Au Sans Pareil*, 1921 (pp 20-22 « un langage de Paradis », Lautréamont « recherche franchement si l'on peut parler », concerne particulièrement les Poètes)
- « Isidore Ducasse Poésies » *NR F*, t I, 15 janvier 1928 (pp 301-330)

- PRENET (Jean) *Les éléments de la poésie de Lautréamont* Faculté des Lettres, Toulouse, juillet 1947, dactylographié (diplôme d'études supérieures, met en relief l'élément de contradiction)
- PIREYRE (Henri) *Le Classicisme français* New York, Éd de la Maison française, 1942 (pp 20, 210, 236 mentions)
- « The literature of the Second Empire État présent III La Poésie » *Symposium*, VII, n° 1, may 1953 (pp 16-33)
- *The contemporary French novel* New York, Oxford Univ Press, 1955 (p 327 mention influence sur Pireyre de Mandargue)
- PICCOVE (Stella) « Lautreamont tornato alla ragione » *La Nuova Europa*, 2^e année, n° 12, 25 mars 1945 (p 7)
- PICHETTE « Lettre à Max-Pol Fouchet » *Fontaines*, octobre 1947 (p 567)
- PIERRE-QUINT (Léon) « Le comte de Lautréamont » *Revue de France*, 15 janvier 1928 (pp 301-330)
- *Le comte de Lautreamont et Dieu*. Marseille, *Les Cahiers du Sud*, 1929 (une bonne étude et l'une des premières, la révolte, l'humour, les « Poésies » nihilisme intégral)
- « Lautréamont vu en 1938 » *Revue de Paris*, t 6, 1938 (pp. 202-210)
- « Un rebelle de génie Isidore Ducasse, comte de Lautréamont » *Lumière*, 25 mars 1938
- PONGE (Francis) Cf *Lautréamont n'a pas cent ans* (p 5)
- PORCHÉ (François) « La poésie récente » *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1928 (pp 563-565).
- PRASSINOS (Grisele) Cf *Lautréamont n'a pas cent ans* (p 32).
- PRESQUE (Gaetan) « A propos des Chants de Maldoror Un jugement de Léon Bloy confirmé par la postérité » *Cahiers Léon Bloy*, n° 2, novembre-décembre 1927 (pp. 49-55)
- RAYMOND (Marcel) *De Baudelaire au surréalisme* Corrêa, 1933 (pp 290, 331, 342, 353), Corti, 1953 (pp 252, 285, 293, 295, 343).
- RÉGNIER (Henri DE) « Le comte de Lautréamont et Dieu ». *Figaro*, 6 mai 1930 (à propos de l'ouvrage de Pierre-Quint)
- RENÉVILLE (Rolland DE) *L'Expérience poétique* N R F, 1938 (pp 9, 58, 116, 121 nombreuses citations)
- « L'Expérience poétique ». *Le Divan*, juillet-août 1938
- « L'œuvre tourmentée de Lautréamont » *Cahiers de Radio-Paris*, novembre-décembre 1938
- « Œuvres complètes de Lautréamont » *N R F*, 1^{er} mars 1939 (pp 521-523 sur les éditions Corti et G L M)
- REVERDY (Pierre) Cf *Lautréamont n'a pas cent ans* (p 15)
- RHODES (S A) . « Lautréamont redivivus » *Romanic Review*, octobre 1931 (pp 285-290 souvent rapproché de Rimbaud; p. 288 une affirmation inexacte « He himself admits indebtedness to Young, Blake (sic), etc. »).
- RIBEMONT-DESSAIGNE (R) « Les Chants de Maldoror et l'histoire ». *Europe*, 15 septembre 1930.

- ROCHE-VERGER (Michel) Cf *Lautréamont n'a pas cent ans* (p 33)
- ROMAINS (Jules) *Les hommes de bonne volonté*, vol XIX (p 30 mention)
- ROUSSEAU (André) « Situation de Lautréamont » *Le Figaro littéraire*, 13 septembre 1947
— *Le Monde classique*, 3^e série Albin Michel, 1951 (pp 239-246)
— « Lautréamont et ses préfaciers » *Le Figaro littéraire*, 23 janvier 1954 (p 2)
- RUDWIR *Les écrivains diaboliques de France* 1937 (p 130)
- S (P) « Il y a deux Ducasse. » *Temps*, 19 septembre 1927
- SAGET (Justin) « Les cent ans d'Isidore Ducasse » *Mercure de France*, 1^{er} avril 1947
- SAILLET (Maurice) « Défense du plagiat » *Les Lettres nouvelles*, 1^{re} année, n° 2, avril 1953 (pp 205-214)
— « Les inventeurs de Maldoror » *Les Lettres nouvelles*, avril à juillet 1954 (nos 14, 15, 16, 17)
- SARTRE (Jean-Paul) *Baudelaire* Gallimard (p 160 choix de soi-même dans l'angoisse).
- SAURAT (Denis) *Modern french literature* Londres, J. M. Dent and Sons, 1946 (pp 125, 127 mentions)
- SOUDAY (Paul) *Temps*, 15 septembre 1927 (à propos de la préface de Soupault pour les *Œuvres complètes*, Au Sans Pareil 1927).
- SOUPAULT (Philippe) Préface pour l'édition des *Poésies* du Sans Pareil, 1920.
— « Isidore Ducasse, comte de Lautréamont » *Revue Européenne*, t XXXIX, 1^{er} mai 1926 (pp 1-23)
— Préface pour l'édition des *Œuvres complètes* du Sans-Pareil, 1927.
— *Lautréamont*. Éd. des Cahiers Libres, 1927, in-8°, 99 pp (tirage à part de la préface précédente, 930 exemplaires).
— *Lautréamont* Seghers, 1946 (longue préface à cette édition d'extraits, attachante par la sympathie profonde qu'elle révèle)
— Cf édition Charlot des *Œuvres complètes*, 1946.
— « Un certain Isidore Ducasse. » *Lettres françaises*, 12 avril 1946
- SPITZ (Jacques) « Lautréamont » *N.R.F.*, 1^{er} août 1930 (à propos de l'étude de Pierre-Quint).
- SUPERVIELLE (Jules) Cf *Disque vert*
- TAILHADE (Laurent) « Les Aubes mauvaises ». *La Nouvelle Revue* 38, 1906
- THIBAUDET (Albert) . « Le fantôme de l'obscurisme ». *Nouvelles littéraires*, 4 février 1928.
— « La révolution des cinq ». *Revue de Paris*, 15 août 1934 (pp 799-806 quelques erreurs biographiques).
— *Histoire de la Littérature française de 1789 à nos jours* Stock,

- 1936 (p 181 mention au sujet de Borel, p 186 d'A Bertrand, p 177 poète maudit, pp 483-484 un paragraphe, 549 parmi les « cinq de 1870 », pp 550, 554 surréalisme, p 557 prose poétique)
- TRAIZ (Robert DE) « La Préface de Julien Gracq aux Chants de Maldoror » *Revue de Paris*, mars 1948
- TOURNAI « Tombeau du comte de Lautréamont » *Cahiers du Sud*, n° 272, 1945 (pp 468-471)*
- TRICH (LEON) « Lautréamont » *Nouvelles littéraires*, 6 décembre 1924
- TRUC (Gonzague) « Le comte de Lautréamont et Dieu » *Comœdia*, 8 avril 1930 (sur l'étude de Pierre-Quint)
- TZAR (Tristan) *Littérature*, nouvelle série, n° 1, mars 1922 (essai sur la situation de la poésie)
— *Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 4
- VALRATTI Cl *Disque vert*
- VAN TIEGHEM (Philippe) *Histoire de la Littérature française* Favard, 1949 (pp 572-573)
- VELA (Arqucles) « Lautréamont y Rimbaud, precursores del modernismo » *Revista de Guatemala*, 2^e année, vol VII, n° 3, 1^{er} mars 1947 (pp 101-121)
- VINCHON (Dr Jean) « La folie d'Isidore Ducasse » *Disque vert* (pp 54-55)
- VIRoux (Maurice) « Lautréamont et le Dr Chenu » *Mercure de France*, n° 1070, décembre 1952 (pp 632-642 plusieurs passages des *Chants* concernant des oiseaux — et en particulier la fameuse description du vol des étourneaux — ont été empruntés à l'encyclopédie du Dr Chenu)
- WATTELET (Paul) « D'une poésie héroïque » *Confluences*, avril-mai 1943 (p 451 citation des *Poésies*)
- ZELNER (Gerda) « Maurice Blanchot's Lautreamont » *Trivium*, IX^e année, n° 1, 1951 (pp 58-64)
Pastiches
- JULLIOT DE LA MORANDIÈRE (Gabriel) *Terandios* (sorte de pastiche des *Chants de Maldoror*)
- MILLAY (Charles) *Pastiches du Sireal* Librairie des Lettres, s. d. (pp 101-106)
Programme radiophonique
- « L'énigme de Lautréamont » *Radiodiffusion Nationale*, mercredi 17 mai 1944, 9 h 10 (au cours de « L'Éducation nationale »)
Enregistrement sonore
- LEVISQUE (Jacques-Henry) et RAMSEY (Frederic) *Poemontages* Petite Anthologie de la poésie française moderne New York, Folways Records (album n° 95-96, face 1, bande 5, lecture de la strophe à l'océan précédée d'une musique de jazz)
- Cabaret « Maldoror »* (Paris, environs de 1929-1930, cf Ramón Gomez de la Serna, *Ismos*, Madrid, 1931, pp. 286-287, et Thibaudet, *Revue de Paris*, 15 août 1934)

TABLE

PRÉFACES

L GENONCEAUX	9
REMY DE GOURMONT	17
EDMOND JALOUX	23
ANDRÉ BRETON	42
PHILIPPE SOUPAULT	45
JULIEN GRACQ	67
ROGER CAILLOIS	87
MAURICE BLANCHOT	107

LES CHANTS DE MALDOROR

(index d'incipit)

CHANT PREMIER.

Plût au ciel que le lecteur,	123
Lecteur, c'est peut-être la haine.	124
J'établirai dans quelques lignes comment Maldoror fut bon.	125
Il y en a qui écrivent pour chercher des applaudisse- ments	125
J'ai vu, pendant toute ma vie,	126
On doit laisser pousser ses ongles.	127
J'ai fait un pacte avec la prostitution	130
Au clair de la lune, près de la mer,	132
Je me propose, sans être ému,	135
Vieil océan,	136
On ne me verra pas à mon heure dernière	142
Une famille entoure une lampe	144
Celui qui ne sait pas pleurer	150
Le frère de la sangsue marchait à pas lents	157
S'il est quelquefois logique	160

CHANT DEUXIÈME

Où est-il passé, ce premier chant de Maldoror,	161
Je saisis la plume qui va construire le deuxième chant.	163

Qu il n'arrive pas le jour où, Lohengrin et moi,	165
Il est minuit, on ne voit pas un seul omnibus	168
Faisant ma promenade quotidienne,	170
Cet enfant, qui est assis sur un banc du jardin	173
Là, dans un bosquet entouré de fleurs, dort l'herma- phrodite,	177
Quand une femme, à la voix de soprano, ..	181
Il existe un insecte que les hommes nourrissent à leurs frais	185
O mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées,	190
" O lampe au bec d'argent,	194
Écoutez les pensées de mon enfance	200
La Seine entraîne un corps humain	211
Je cherchais une âme qui me ressemblât,	203
Il y a des heures dans la vie où l'homme, .. .	213
Il est temps de serrer les freins à mon inspiration,	218

CHANT TROISIÈME

Rappelons le nom de ces êtres imaginaires,	220
Voici la folle qui passe en dansant,	226
Fremdall a touché la main pour la dernière fois,	231
C'était une journée de printemps	235
Une lanterne rouge, drapeau du vice,	237

CHANT QUATRIÈME

C'est un homme ou une pierre ou un arbre	250
Deux piliers, qu il n'était pas difficile	252
Une potence s'élevait sur le sol,	258
Je suis sale Les poux me rongent	264
Sur le mur de ma chambre, quelle ombre	267
Je m'étais endormi sur la falaise	271
Il n'est pas impossible d'être témoin	274
Chaque nuit, plongeant l'envergure de mes ailes	281

CHANT CINQUIÈME

Que le lecteur ne se fâche pas contre moi	285
Je voyais, devant moi, un objet sur un tertre	289
L'anéantissement intermittent des facultés huma- ines	294
Mais qui donc mais qui donc ose,	298
O pédérastes incompréhensibles, ce n'est pas moi...	302

Silence ! Il passe un cortège funéraire	307
Chaque nuit, à l'heure où le sommeil	312

CHANT SIXIÈME

Vous, dont le calme enviable ne peut pas faire	321
Avant d'entrer en matière, je trouve stupide . . .	323
I Les magasins de la rue Vivienne	326
II Il tire le bouton de cuivre,	329
III Mervyn est dans sa chambre	333
IV. Je me suis aperçu que je n'avais qu'un œil . . .	339
V Sur un banc du Palais-Royal,	341
VI Le Tout-Puissant avait envoyé sur la terre . .	346
VII Le corsaire aux cheveux d'or,	350
VIII Pour construire mécaniquement la cervelle	353

POÉSIES

Dédicace	360
Poésies I	361
Poésies II	374

LETTRES

Lettres	397
-------------------	-----

ÉTAT CIVIL

Acte de naissance	403
Acte de décès	403

BIBLIOGRAPHIE

Éditions	405
Répercussions	409

REPRODUCTIONS

Portraits par Salvador Dalí	frontispice
Portraits par Félix Vallotton	8
Lettre de Lautréamont	6
Fragments de lettres de Lespès	66-121

A C H E V É
D'IMPRIMER



S U R L E S
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 20 SEPT.
1958